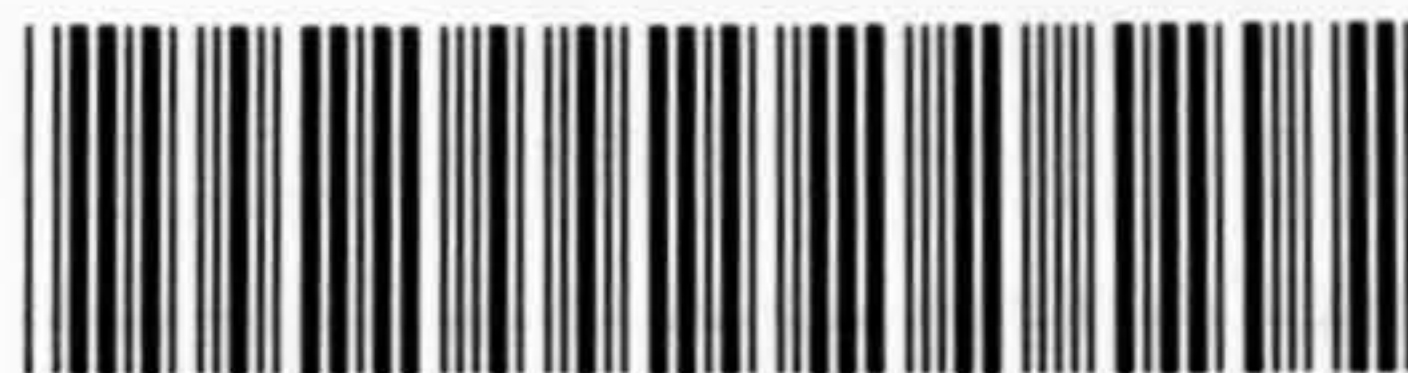




OU 100¹ br

Vu on.

BPU Neuchâtel X



1031013345

16 AVR. 1926

Cy

OU 100¹ ble

1926

JANVIER-FÉVRIER

N° 1

MUSÉE NEUCHÂTELOIS

ORGANE
DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON
DE NEUCHÂTEL

FONDÉ EN 1864

NOUVELLE
SÉRIE



TREIZIÈME
ANNÉE

1926



SOMMAIRE :

| | PAGES |
|---|-------|
| 1. <i>Suzanne-Julie de Bondely, 1731-1778 (avec planche), par M. Boy de la Tour.</i> | 3 |
| 2. <i>Les Vauds du Piémont et les Neuchâtelais. Le capitaine Jean-Jacques Bourgeois, par Arthur Piaget.</i> | 6 |
| 3. <i>Un mémoire secret (1718), communiqué par X.</i> | 16 |
| 4. <i>Lettres de DuBois de Montperreux à Ferdinand Keller, par Léon Montandon.</i> | 30 |
| 5. <i>Le Jupiter d'Auvernier (avec planche), par Georges Méautis.</i> | 40 |
| 6. <i>Mélange : Un centenaire.</i> | 42 |
| 7. <i>Bibliographie.</i> | 46 |

NEUCHÂTEL
IMPRIMERIE CENTRALE
(Tous droits réservés)

LE MUSÉE NEUCHATELOIS

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

— AVEC PLANCHES —

Adresser tout ce qui concerne
la rédaction à M. Arthur PIAGET, archiviste d'Etat, au château, Neuchâtel.

PRIX DE L'ABONNEMENT: 12 fr. 50 par an, franco pour la Suisse. Pour la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre, 15 fr. — Abonnement par la poste, 20 cent. en sus. — Le *Musée neuchâtelois* ne se vend pas au numéro.

On s'abonne à l'IMPRIMERIE CENTRALE, *rue du Temple-Neuf 1, Neuchâtel*, et dans tous les bureaux de poste suisses.

| | |
|---|-----------|
| Collection complète, ancienne série, 1864-1913, 50 volumes | Fr. 350.— |
| Ancienne série, par année | » 8.— |
| Nouvelle série, — — — — — | » 12.50 |
| <i>Table des matières</i> , 1864-1888 | » 2.50 |
| » — — — — — 1889-1903 | » 1.— |
| G. WAVRE, <i>Table des matières des Comptes de la Bour-</i> <i>serie publiés par W. Wavre</i> | » 4.50 |
| <i>Table alphabétique des nécrologies et notices biographi-</i> <i>ques contenues dans le Messager boiteux de Neuchâtel</i> <i>de 1806 à 1919</i> | » 1.50 |

S'adresser à l'Imprimerie Centrale, rue du Temple-Neuf, ou aux Archives de l'Etat, Château, à Neuchâtel.

PORTRAITS HISTORIQUES NEUCHATELOIS

En vente au bureau de la Feuille d'Avis de Neuchâtel

Les collectionneurs et les amateurs de gravures sont informés que le *Musée neuchâtelois* met en vente, dans un élégant emboîtage, au prix de 20 fr., dix-huit héliogravures Dujardin (extraites du *Musée*, t. XLII-XLVI), représentant: 1. Jeanne de Hochberg. — 2-3. Jacqueline de Rohan. — 4. Jacques de Savoie. — 5. Léonor d'Orléans. — 6. Marie de Bourbon. — 7. Antoinette d'Orléans. — 8. Catherine d'Orléans. — 9. Marguerite d'Orléans. — 10-11. Marie de Lorraine. — 12-13. Henri Ier d'Orléans. — 14. Catherine de Gonzague. — 15. Françoise d'Orléans. — 16. Henri II d'Orléans-Longueville. — 17. Anne-Geneviève de Bourbon. — 18. Jean-Louis-Charles d'Orléans.

Le *Musée neuchâtelois* met en vente un certain nombre de ces portraits isolés au prix de 2 fr., ainsi qu'un portrait en couleur de François Lespérut, gouverneur de Neuchâtel (t. XLVII), un portrait d'Auguste Bachelin, gravure de Florian (t. XXXIX) et d'autres gravures qu'il serait trop long d'énumérer.

OU 100¹ blv

MUSÉE NEUCHATELOIS

ORGANE
DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON
DE NEUCHÂTEL

FONDÉ EN 1864

NOUVELLE
SÉRIE



TREIZIÈME
ANNÉE

1926



NEUCHÂTEL
IMPRIMERIE CENTRALE

1, Rue du Temple-Neuf, 1

(Tous droits réservés.)



JULIE DE BONDELY
(1731-1778)
(d'après un pastel du XVIII^{me} siècle)

SUZANNE-JULIE DE BONDELY

1731 - 1778

Tout en appartenant à une famille patricienne bernoise, qui a fourni à l'Etat des magistrats distingués, Julie Bondely¹ — c'est ainsi qu'on la désigne ordinairement — tenait à Neuchâtel par diverses attaches.

Son grand-père, Emmanuel de Bondely (1660-1734), avait épousé Barbara Hory, fille du châtelain de Boudry, Jonas Hory, dernier représentant de sa branche ; chargé de rechercher dans diverses archives les droits auxquels pourrait bien prétendre la maison de Brandebourg sur la succession de Neuchâtel, quand celle-ci viendrait à s'ouvrir, il s'était acquitté de sa tâche à la pleine satisfaction de la Cour de Berlin, qui lui marquait sa reconnaissance, en 1703, par un titre de baron ; enfin, il avait reçu pour lui et ses descendants, en 1727, l'agrégation à la Bourgeoisie de Neuchâtel.

Grâce à ces diverses circonstances, Julie Bondely n'était pas une inconnue à Neuchâtel, elle venait parfois y séjourner et se lia intimement avec M^{me} Henriette Sandoz, née de Bada, femme de François Auguste Sandoz, lieutenant-général au service de Hollande.

Vive, intelligente, spirituelle, elle fut pendant un temps, avec ses amies Sophie de Laroche et Marianne Fels, l'âme d'un petit cercle intellectuel à Berne, et les relations qu'elle entretenait avec plusieurs hommes éminents, comme C.-M. Wieland, J.-G. Zimmermann, L. Usteri, J.-J. Rousseau, lui valurent vite une certaine célébrité dans le monde des lettres.

Avec la plupart de ses contemporaines, Julie Bondely s'était enflammée à la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, elle avait même fait de cet ouvrage un éloge auquel l'auteur n'avait point été insensible, mais un peu plus tard, quand parurent les *Lettres de la Montagne*, presque seule de son espèce à Berne, elle eut le courage de prendre leur défense. Car, pas plus que la grammaire ne lui inspirait un respect illimité²,

¹ Sur Julie Bondely, voir Ed. BODEMANN, *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*. Hannover, 1874 ; Sophie LAROCHE, *Mein Schreibtisch*. Leipzig, 1799 ; SCHÄDELIN, *Julie von Bondeli*, etc. Bern, 1838.

² BODEMANN, *op. cit.*, p. 198.

elle n'admettait les idées toutes faites, dont Albert de Haller se faisait alors volontiers le dispensateur. On trouve un reflet assez caractéristique de cet état d'esprit dans une lettre de Marianne Fels à Lisette de Montmollin¹, du 12 octobre 1764 : « ... J'ai appri récemment, disait-elle, des nouvelles de notre excellent Rousseau; quand j'entend quelques fois les jugemens des savans à son sujet, je voudré volontiers m'écrier, heureux les peuvres d'esprits ! »

Dès son arrivée sur le sol helvétique, les faits et gestes du philosophe n'avaient pas manqué de l'intéresser ; elle suivait attentivement les péripéties de son séjour dans la Principauté de Neuchâtel et brûlait du désir de le rencontrer, mais ce vœu ne se réalisa qu'en 1765, grâce à l'obligeante entremise de Du Peyrou.

Après la mort de sa mère, survenue en 1771, Julie Bondely, se trouvant tout à coup isolée, et peut-être aussi dans une situation embarrassée, vint s'établir à Neuchâtel, chez M^{me} Sandoz, où elle vécut le reste de ses jours.

C'est dans cette maison, entre les bras de son hospitalière amie et ceux de Marianne Fels, accourue à son chevet dès qu'elle l'avait sue gravement atteinte, qu'elle rendait le dernier soupir le 8 août 1778.

Tous les biographes de Julie Bondely s'accordent à dire que, sans être belle, son extérieur était agréable et son port gracieux ; plutôt grande que petite, elle avait des traits réguliers, un front noble, des yeux expressifs, une voix pleine de sentiment et de beaux cheveux châtain ; quelques-uns ajoutaient qu'on remarquait sur son visage des traces de petite vérole, mais que ses mains et ses bras, faits comme au tour, avaient servi de modèle au sculpteur berlinois Jean-Auguste Nahl, pour le tombeau que le pasteur Langhans avait fait ériger dans l'église de Hindelbank, en mémoire de sa jeune et belle épouse.

Tous aussi déploraient qu'on n'eût conservé d'elle aucun autre portrait que cette silhouette, maintes fois reproduite, dont elle disait, écrivant à Usteri : « ... [Lavater] m'a demandé encore ma silhouette, et moi à la refuser par les raisons déjà tant dites et répétées. Il a promis de ne pas la mettre dans le livre, si je l'exigeais, il l'a demandé pour son usage physionomique à cause de la chute du front, de l'entre-deux des sourcils, où il voit je ne sais quoi, que moi je ne puis y voir. Une bonne naïveté m'a fait céder aux conditions prescrites. Je disais : mais qu'en voulez-vous faire, cela est laid, régulièrement laid, pittoresquement laid. « Oui, oui, cela est laid en tous sens, mais cela est sin-

¹ Fille du pasteur F.-G. de Montmollin, qui épousait en 1767 Ch^s-Guillaume d'Yvernois.

gulier. » Or donc quand il m'aura envoyé un double de ma silhouette rapetissée, je la ferai copier pour moi et vous en reverrai son original que je suppose devoir être la meilleure, et je me persuade qu'alors vous serez de mon avis, c'est qu'on a tort et qu'on me fait tort de me regarder en profil, car certes je suis bien laide et bien bête de ce côté-là¹. »

Il existait cependant un autre portrait d'elle, jalousement conservé dans la famille de la générale Sandoz. Venu au jour lors de l'exposition rétrospective neuchâteloise, en 1914, il a été reproduit, en format réduit, dans l'album publié à cette occasion. Nous donnons aujourd'hui cet intéressant pastel, malheureusement anonyme et qui mesure 44 × 34 cm. sans le cadre. Julie Bondely y est représentée en robe bleu clair, décolletée, avec les cheveux poudrés, sur un fond gris. Il permet mieux que la silhouette de se rendre compte de cette sympathique figure, mais, à l'encontre de ce qui se ferait sans doute aujourd'hui, l'artiste s'est bien gardé de laisser voir sur le visage de son modèle des traces de petite vérole, si tant est qu'elles aient jamais existé !

M. BOY DE LA TOUR.

¹ BODEMANN, *op. cit.*, p. 372.

LES VAUDOIS DU PIÉMONT ET LES NEUCHATELOIS

Le capitaine Jean-Jacques Bourgeois¹

Non loin de la ville de Nyon, au bord du lac, une colonne commémorative a été érigée en 1899 à la gloire des Vaudois du Piémont, victimes du despotisme et de l'intolérance. Dans la nuit du 26 août 1689, neuf cents Vaudois, chassés de leur pays trois années auparavant, s'étaient embarqués au rivage de Promentoux, avaient traversé le lac, et, après un voyage périlleux, étaient parvenus à regagner leurs vallées. Ce brillant fait d'armes, certains historiens n'ont pas hésité à l'appeler une « admirable épopée », une « épopée merveilleuse et unique ». Il est certain que le peuple des vallées vaudoises du Piémont, au cours de son histoire, a fait preuve d'une incomparable vaillance morale et militaire, digne de la plus grande admiration. Aussi, lorsqu'en 1710 Henri Arnaud, qui se qualifiait de pasteur et colonel des Vaudois, écrivit l'histoire de cette rentrée, put-il, à juste titre, l'intituler : *Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées*².

Cette « glorieuse rentrée » n'est pas sans avoir quelques rapports avec Neuchâtel et les Neuchâtelois.

On sait comment, mis en demeure par le duc de Savoie, Victor Amédée II, à l'instigation de Louis XIV, d'avoir à « raser leurs temples, à aller à la messe et à faire baptiser leurs enfants dans les églises papistes, le tout sur peine de la vie³ », les Vaudois du Piémont s'étaient

¹ La rentrée des Vaudois du Piémont dans leurs vallées en 1689 a fait l'objet de nombreux travaux. Je n'ai pas à répéter ici ce que d'autres ont dit et bien dit. J'aimerais simplement, à l'aide de documents en partie inédits, mettre en lumière le rôle joué par les Neuchâtelois et spécialement par le capitaine Jean-Jacques Bourgeois. Sur ce dernier, voir un mémoire d'Edouard BÄHLER, *Der Freischarenzug nach Savoyen vom September 1689 und sein Anführer, Jean-Jacques Bourgeois von Neuenburg*, paru dans le *Jahrbuch für schweizerische Geschichte*. Zurich, 1917, t. XXIV, p. 1-86.

² *L'Histoire de la glorieuse rentrée* a été rééditée trois fois : une première fois à Neuchâtel en 1845 par les soins de F[rédéric] de R[ougemont] ; une deuxième fois en 1880 à Pignorol ; enfin, à Genève, en 1879 par les soins de Gustave Revilliod et d'Edouard Fick. Nous citons cette dernière édition.

³ *Glorieuse rentrée*, p. 31.

mis en défense dans leur pays même. Ils avaient tenté de résister aux troupes de Catinat, mais ils avaient dû finalement se soumettre. Empisonnés dans les cachots du Piémont, des milliers étaient morts, « tant de froid, de chaud, de faim, de soif, que d'une infinité de misères qui les accabloient¹ ». Les cantons protestants, Berne et Zurich en tête, justement émus, s'étaient interposés. Le duc de Savoie avait consenti à l'émigration des Vaudois en Suisse. Ceux qui sortirent vivants des prisons du Piémont, au nombre de trois à quatre milliers environ, ressemblant plus « à des ombres qu'à des hommes », prirent le chemin de Genève. Les Genevois accueillirent à bras ouverts « ces squelettes mouvans » : « Les Genevois, raconte le pasteur Arnaud, s'entrebattoient à qui emmèneroit chez soy les plus misérables, plusieurs même les y portoient entre leurs bras, après les être allés recevoir où les Etats se séparent : on avoit la douleur d'en voir mourir quelques-uns en arrivant, et le plaisir d'en voir arriver d'autres assez à tems pour être secourus...² »

De Genève, les Vaudois passèrent en Suisse par le lac.

Le 5 novembre 1686, le gouverneur du comté de Neuchâtel, d'Affry, et les conseillers d'Etat neuchâtelois eurent à s'occuper d'une partie de la troupe des Vaudois qui s'apprêtaient à traverser le pays de Neuchâtel. MM. de Berne avaient publié dans leur canton des ordonnances qui recommandaient d'être « prests pour faire du pain pour les gens des vallées du Piémont qui quittent leur païs à cause de la religion pour se retirer du côté de Zurich ». Les Vaudois s'avançaient en trois colonnes, dont l'une prenait sa route par Neuchâtel. Voici l'arrêté du Conseil d'Etat du 5 novembre 1686 :

Monseigneur le gouverneur a représenté que, comme il auroit receu des avis que Messieurs de Berne ont fait publier par leur canton des ordres à ce que l'on se tienne prest pour faire du pain pour les gens des vallées du Piémont qui quittent leur païs à cause de la religion, pour se retirer du côté de Zurich, et que Leurs Excellences marquent dans leur mandement que ces gens là doivent passer sous trois colonnes, dont l'une prendra sa route par ce païs, il a creu devoir faire assembler Messieurs du Conseil pour aviser à ce qu'il sera nécessaire de faire en ce rencontre. Surquoy ayant esté délibéré, il a esté dit qu'on leur pourra accorder le passage s'ils le demandent, et qu'il faudra suivre en cela l'exemple de Messieurs de Berne, lesquels apparemment ne manqueront pas d'en donner avis, puisqu'il paroît par leur mandement qu'ils ont entrepris la conduite de ces gens là. Cependant s'il arrive qu'ils soyent en grand nombre et qu'ils veuillent passer tous à la fois,

¹ *Glorieuse rentrée*, p. 37.

² *Id.*, p. 58.

on ne leur doit pas permettre l'entrée du païs qu'ils n'en aient demandé la permission, afin qu'on puisse pourvoir à leur passage et prévenir tout désordre. Mais, s'ils passent par petits pelotons de dix ou douze personnes à la fois tant seulement, on leur permettra de passer, même sans préavertissement, veu que de cette manière ils ne pourront causer aucun désordre ny incommodité ¹.

Il ne s'agissait pas seulement d'accorder le passage aux bandes des Vaudois. Devant tant de misère, il fallait trouver des vivres, des vêtements et de l'argent. MM. de Berne avaient prié le gouvernement de Neuchâtel de recueillir et d'hospitaliser momentanément une partie au moins de ces « pauvres désolés », et de contribuer par une collecte publique à leur entretien et à la dépense de leur voyage.

Le 4 janvier 1687, le gouverneur et les conseillers d'Etat neuchâtelois répondirent à MM. de Berne :

Vos Excellences nous donnent avis qu'enfin l'on espère que ceux des vallées du Piémont faisant profession de la Religion Réformée en nombre d'environ quatre ou cinq mille, qui sont détenus dans les prisons, seront relaschez pour sortir des terres de leur Prince en abandonnant leurs biens, et nous requierent, tant en leur nom que des autres cantons de la Religion, de vouloir, en considération de la communion de Religion et du zèle pieux que nous avons pour la conservation de l'Eglise de Dieu, recevoir une partie de cette charge de charité et contribuer par une collecte considérable, non seulement pour leur entretien, mais aussi pour la dépense de leur voyage, et de mettre cette collecte à Messieurs de Zurich, lesquels enverront aux autres cantons leur rate part d'icelle pour le soulagement de ces pauvres désolés, ... nous avons creu devoir donner pour réponse à V. E. qu'étant unis avec les cantons évangéliques dans les choses qui regardent la Religion, nous nous conformerons, en ce rencontre, ainsi que nous avons toujours fait dans toutes les autres occasions, à ce qu'ils ont trouvé à propos... Nous ferons faire la collecte en la forme accoutumée dans cet Etat. Elle seroit assurément considérable si nos biens étoient proportionnés à notre bonne volonté et si nous n'avions esté autant épuisez que V. E. par les charités que nous avons faites aux pauvres réfugiés. Cependant nous espérons de faire nostre devoir, dans une occasion si digne de compassion, pour subvenir à la misère d'un peuple qui a persisté dans la religion durant tant de siècles, et avec une constance qui n'a point d'exemple. Ainsi nous n'attendons pour faire cette collecte que des avis certains de l'arrivée de ces pauvres affligez, dont nous prions V. E. de nous informer et en mesme temps de nous marquer leur nombre, afin d'exciter tant plus fortement la charité des gens de bien par la connoissance qu'ils auront de la nécessité qu'il y aura de l'exercer ².

Les autorités de la Ville ne restèrent pas en arrière. Informées par MM. de Berne « qu'à leur requeste et instance S. A. S^{me} Monseigneur

¹ *Manuel du Conseil d'Etat*, t. XXXIII, p. 151.

² Archives de l'Etat, *Missives*, t. IX, p. 94.

le duc de Savoye vouloit eslargir les pauvres Vaudois de la Religion, qui sont environ quatre à cinq mille personnes, pour s'aller establir dans d'autres païs où la Providance de Dieu les conduira, et que pour ce sujet on trouvât quelques moyens de les soulager en leur passage, il a esté là dessus arrêté que l'on fera une colecte dans la Ville pour les soulager et que sy la dicte colecte ne peut pas se monter jusqu'à la somme de quatre cents escus blancs, que pour y parfourrir il sera pris dans la bource de la Ville ce qu'il faudra encor¹ ».

Cette collecte hâtive, décidée par les Quatre ministraux sans en informer préalablement la Seigneurie, mécontenta le gouverneur et les conseillers d'Etat qui désiraient savoir, avant d'agir, combien de Vaudois passeraient à Neuchâtel et s'ils n'apportaient pas avec eux des germes d'épidémie :

Considéré que, depuis l'an 1637, la Ville n'a point fait de collecte sans la participation et l'aveu de la Seigneurie, laquelle a toujours envoyé des mandemens pour les collectes qu'on a fait depuis lors, que cette collecte, faite ainsy précipitement avant qu'on la fasse par tout le païs, et avant qu'on sache le nombre de ces pauvres gens qu'on doit assister, sera beaucoup moindre que si on attendoit que Messieurs de Berne en eussent mandé le nombre et qu'on fît la collecte de concert ; que, d'ailleurs, c'est une chose contraire à l'autorité souveraine et de dangereuse conséquence de permettre l'entrée du païs à des gens attroupez sans la permission de la Seigneurie ; que c'est aussi contre la bonne police d'introduire des gens qui sortent d'une longue prison, accablez de langueur et de misère, et qui, par leur déplorable état, pourroyent apporter de l'infection, sans les précautions convenables ; on a trouvé à propos que Monseigneur le gouverneur fasse venir les dits sieurs Ministraux pour leur représenter ces inconveniens là, et les exhorter d'attendre que Messieurs de Berne ayent fait réponse à la lettre qu'on leur écrivit le quatrième de janvier².

Quelques jours après, le 17 janvier, les Quatre ministraux, obéissant aux suggestions du gouverneur, écrivaient à MM. de Berne au sujet des Vaudois :

Nous louons Dieu de ce qu'il a enfin touché le cœur des puissances qui les détenoyent et qu'il y ait lieu d'espérer qu'ils puissent sortir de la misère où ils estoyent engagés. Nous asseurons VV. EE. que nous ne manquerons jamais de leur donner toute la consolation et le rafraichissement que nous pourrons en leur aidant et survenant de tout nostre possible dans leurs nécessités. Pour cet effect, nostre Conseil a trouvé à propos de faire une collecte pour eux, mais comme nous ne sçavons pas positivement ny leur nombre,

¹ *Manuel du Conseil général*, t. VII, fol. 145.

² *Manuel du Conseil d'Etat*, t. XXXIII, p. 239.

ny s'il y en a qui veulent passer par ceste ville, nous prions très humblement VV. EE. de nous vouloir donner avis de ces choses, afin que, quand on sera seur de leur sortie, nous puissions en user d'une manière convenable ¹.

Le prince et le gouverneur du comté de Neuchâtel étaient catholiques. Malgré la lettre très explicite et très favorable qu'ils avaient reçue de Neuchâtel le 4 janvier, MM. de Berne se demandaient si le prince Henry-Jules de Bourbon, qui tenait à ne pas déplaire à Louis XIV, et si d'Affry lui-même autoriseraient les Neuchâtelois à accueillir les fugitifs du Piémont. Prudemment, ils prièrent les Quatre ministraux de les éclairer sur les sentiments intimes du gouverneur et du Conseil d'Etat. Les Quatre ministraux leur écrivirent le 4 février :

Nous asseurons encore une fois VV. EE. que nous nous acquiterons envers les Vaudois de tout ce que la charité et la profession d'une mesme religion peut exiger de nous suivant nostre portée. Ainsi, nous ne ferons point de difficulté et nous serons mesme bien aise d'en avoir au milieu de nous, selon que VV. EE. nous le proposent... Autant que nous l'avons pu reconnoistre, nous avons remarqué que Monsieur le gouverneur et Messieurs du conseil d'Etat sont dans de bonnes dispositions envers ces pauvres gens, ayants mesme résolu de faire faire pour eux une collecte sur le païs. Ainsi, puisque VV. EE. nous veulent bien faire l'honneur de nous demander nos sentimens là dessus, il nous semble qu'il n'y ait rien qui empesche que VV. EE. ne leur puissent escrire sur cela ².

Le 8 février 1687, MM. de Berne informèrent le gouverneur d'Affry que 5000 Vaudois du Piémont étaient sur le point d'entrer en Suisse. Frédéric Rougemont, maire de la Chaux-de-Fonds, fut envoyé à Berne pour prendre connaissance de la répartition des Vaudois entre les cantons évangéliques, fixer le contingent de Neuchâtel et régler différentes questions d'ordre et de police. Il se trouva que le pays de Neuchâtel devait recevoir le 2 % des réfugiés, sans compter ceux dont la Ville voudrait se charger. Ordre fut expédié aux maires et châtelains de la campagne, excepté au châtelain du Landeron catholique, d'avoir à se mettre en quête de logements chez les particuliers ; accompagné du pasteur, de deux justiciers et du consistoire, le maire ou le châtelain se rendit de maison en maison pour dresser le rôle des logements disponibles ³.

Le Conseil d'Etat se chargea, pour le moment, d'héberger dans le

¹ Ville, *Missives*, t. IV, n. f.

² *Id.*, t. IV. La collecte de la Ville, d'abord fixée au lundi 7 février, fut renvoyée au mardi 16, parce que le 7 février était « malpropre à cause que c'estoit la veille de la foire ». *Man. Cons. gén.*, t. VII, fol. 149 v^o et 151. Les Quatre ministraux étaient autorisés à « distribuer aux pauvres réfugiés pour la Religion jusqu'à cent escus blancs de l'argent de la Ville ». *Id.*, fol. 156 v^o.

³ *Manuel du Conseil d'Etat*, t. XXXIII, p. 263.

pays 66 Vaudois. La Ville, bien que déjà remplie de réfugiés français, consentit à en recevoir un nombre égal, « dans l'espérance, écrivaient les Quatre ministraux à MM. de Berne, que VV. EE. en feront un choix si juste qu'elle ne nous chargeront pas des plus malades et incommodes ¹ ».

Quelques jours après, une bande de Vaudois ou, comme on disait, de Luzernois, de la petite vallée vaudoise de Luzerne, en Piémont, conduits par le sieur Duton, d'Avenches, arriva jusqu'à Cortaillod, le 3 mars 1687. Comme il était convenu, une partie fut distribuée dans les localités du pays où les Vaudois furent reçus « fort cordialement ». D'autres furent logés à Neuchâtel. Le reste continua sa route du côté de Berne.

Peu après, au mois d'avril, le pasteur des Vaudois, Henri Arnaud, venant de Genève, arriva à Neuchâtel avec sa femme et quelques Vaudois de marque, le capitaine Jean Robert, le capitaine Laurent Tron, un chirurgien et quelques autres. Ils furent logés dans des maisons de la Ville. Le 4 mai, le Conseil accordait « à Monsieur Harenaud, ministre vaudois, outre son logement, pour aider à sa subsistance et de sa famille, quatre escus blancs par chasque mois et cela le temps et terme de six mois ² ». La Vénérable Classe, de son côté, fit au pasteur Arnaud le même subside mensuel de quatre écus blancs ³.

A Neuchâtel, Arnaud ne restait pas inactif. Il veillait sur les Vaudois dispersés, réchauffait leur zèle et leur confiance, entretenait leurs espérances. Ces pauvres exilés n'avaient qu'un désir : rentrer dans leurs chères vallées.

Dans le courant de juin déjà, les Bernois, qui avaient l'œil ouvert, prévenaient les Quatre ministraux que les Vaudois quittaient mystérieusement leurs cantonnements par groupe de trois, quatre ou cinq. Les Quatre ministraux répondirent, le 10 juin, « qu'il en est passé quelques uns par ici, ne sachantz où ils alloient. Mais, comme il est hors de nostre pouvoir de les faire arrester, nous ne pouvons autre, sinon que si nous apprenons quelque chose de considérable d'en donner advis à VV. EE. ».

Le mystère ne tarda pas à être éclairci. Les Vaudois se concertaient pour rentrer dans leur patrie. Le 16 juillet, MM. de Berne écrivaient aux Quatre ministraux :

¹ Ville, *Missives*, t. IV.

² *Manuel du Conseil général*, t. VII, fol. 161.

³ Le 5 mai 1687, la Vénérable Classe remet « de l'argent de la collecte à Monsr Arnaud, pasteur réfugié des Vallées du Piedmond, douze escus blancs ». *Actes de la Classe*, t. VII, p. 232.

Vous apprendrez que les Piémontois qui sont dans nostre pays ont concerté de retourner dans le leur, et que mesme une bonne partie d'iceux sont sortis clandestinement de ces lieux. Nous avons mesme aprins par des gens dignes de foy que leur chemin devoit se prendre par Vallis et autres montagnes, et mesme qu'il y doit avoir une personne d'alentour de Neufchastel qui leur a promis de les assortir d'armes et fournir d'argent. Et ils se sont advertis les uns les autres pour cette marche. C'est de quoy nous avons creu de vous en donner advis par un messenger à pied, afin que, par vostre prudence accoustumée, vous puissiez, sans dillay, donner les ordres nécessaires sur les passages et d'empescher un desseing si dangereux et prématuré, afin de conserver la paix et la tranquillité dans nostre chère patrie et empescher les incidents qui en pourroyent naistre¹.

Deux jours après, nouvelle épître au sujet du dessein des Piémontais :

Comme c'est une entreprise très dangereuse, nous avons donné les ordres nécessaires pour cet effet dans tous les passages, afin de leur empescher leur dessein. Nous n'avons peu de moins de vous faire la présente comme bons voisins, afin que par soubz main vous puissiez apprendre le personnage qui leur a promis argent et armes, et, si cela se trouve véritable, qu'il vous pleust, sans autre dillay, par vostre prudence, de rompre leur dessein, afin que cela ne causast des mauvaises suites¹.

Les Quatre ministraux furent fort surpris d'apprendre qu'un personnage de la Ville ou des environs fournissait aux Vaudois des armes et de l'argent. Ils firent une rapide enquête dont ils transmirent le résultat à LL. EE. le 22 juillet. Ils avaient eu soin, en outre, d'interroger le pasteur Arnaud qui prétendit ne rien savoir des audacieux projets de ses coreligionnaires :

Nous n'avons pas manqué de nous informer incessamment fort exactement de tascher à découvrir celui ou ceux qui pourroyent estre qui fournissent des moyens, soit par argent ou par armes, dans cette Ville ou aux environs d'ici, aux Vaudois qui passent et s'en vont dans leurs païs, mais (comme) nous n'avons rien peu sçavoir de positif à cest esgard, sinon que le s^r maistre bourgeois de Thielle, un de nos collègues, nous a déclaré franchement qu'il y a environ quatre ou cinq mois qu'il avoit reçu commission d'un cappitaine vaudois pour faire faire trente ou cinquante fusils doubles pour le service d'aucunes personnes, et qu'un certain Vaudois en avoit porté deux, lesquels il delivra à un cytoien de Geneve, pour l'absence dudit capitaine qui en avoit donné la comission, qui s'estoit retiré du costé de Millan. Et le dit Vaudois dit audit s^r de Thielle, a son retour, qu'il fict travailler incessamment les autres dont il y en a desjà une douzaine d'achevée et l'on travaille après les autres, sans pourtant nous avoir peu dire auxquels usages on s'en devoit servir. C'est de quoy nous n'avons peu nous dispenser d'en

¹ Ville, *Missives*, t. IV.

donner promptement avis à Vos Excellences, aussi bien que de leur dire qu'il passe d'aucuns Vaudois par ici, qui en entrennent d'aucuns, disantz aller visiter leurs parents. Nous ne manquerons, à la suite du temps, de nous informer exactement plus outre, afin que, si nous descouvrons quelques autres choses à ces esgards, d'en escrire promptement à V. Ex^{ces} et d'empescher de tout nostre possible que telles choses ne se commettent. Nous nous sommes informez de Mons^r Harnoud s'il ne sçavoit rien de cest affaire, il nous a protesté en bonne foy qu'il n'avoit aucune cognoissance de cet affaire et que les desmarches et demenées qu'iceux Vaudois font, ils le font de leur eschef, sans estre induict et poussé par des personnes d'ici et de cest Estat¹.

Les Bernois prièrent aussitôt les Quatre ministraux d'arrêter la fabrication de ces armes et de tâcher de savoir à Genève « quel peut estre le personnage qui a receu les deux fisils d'essay, si c'est pour les Piémontois ou pour quel usage, et après que vous en aurez receu response de nous le communiquer, aussi bien de ce qu'il arrivera dans la suite, et d'empescher que ces mauvais desseings ne sortent leurs effets ».

La première tentative des Vaudois de passer en Piémont, faite à l'aventure, en juillet 1687, sans chefs militaires et presque sans armes, fut arrêtée à Lausanne. Le bailli bernois empêcha ces imprudents de s'embarquer à Ouchy et les dispersa.

Sur ces entrefaites, le 17 août, MM. de Berne informèrent le Conseil d'Etat et les Quatre ministraux que l'Electeur de Brandebourg se montrait disposé à recevoir dans ses terres 2000 Piémontais. Il s'agissait de « disposer ceux qui sont en vos quartiers pour se préparer à faire le dict voyage ».

Les Quatre ministraux répondirent « que dans cette Ville il l'y en peut avoir environ le nombre de septante, tant masles que femelles, qui ont esté entretenus jusques ici ». Le gouverneur demanda des précisions : « Afin que nous puissions prendre de plus justes mesures et faire les choses avec plus d'ordre, nous vous prions de nous faire savoir le jour que nous vous les devons envoyer et le lieu où nous vous les devons remettre². »

Les cantons suisses et les Neuchâtelois accueillirent avec empressement l'offre de l'Electeur de Brandebourg. Malgré sa bonne volonté, la ville de Neuchâtel, en effet, n'avait pas tardé à être débordée. Les réfugiés pour cause de religion arrivaient sans discontinuer de France et du Piémont. Le capitaine Robert et le capitaine Laurent Tron, sa femme et sa fille, furent avisés, le 7 octobre 1687, qu'on ne pouvait

¹ Ville, *Missives*, t. IV.

² *Missives*, t. IX, p. 125.

continuer leur pension. Les Quatre ministraux, lit-on dans le manuel du Conseil général¹, « leur donneront à chascun d'iceux six escus blancs et on les renvoyera à trouver moyen de subsister ailleurs ». Quant aux Vaudois qui étaient « sur les bras des bourgeois depuis un long temps », les Quatre ministraux « bailleront ordre qu'on les rechange et on en donnera à ceux qui n'en ont point eu ». Les capitaines vaudois demandèrent de pouvoir rester jusqu'au printemps : à ce moment, disaient-ils, « ils s'en iront où la Providence divine les conduira ». Les Quatre ministraux consentirent à continuer « de les subvenir jusqu'au mois de mars prochain, qu'est à chascun quatre escus blancs par mois, à cause de la rigueur de la saison, à condition qu'ils ne resteront ici que jusques au mois de mars prochain ». Quant au pasteur Arnaud, sa pension fut continuée pour six mois encore.

On comptait sur le départ des Vaudois pour le Brandebourg. Mais si les Suisses applaudissaient à l'offre de l'Electeur, les intéressés eux-mêmes étaient moins enchantés. Le Brandebourg ne leur disait rien qui vaille. Ils avaient d'autres projets qui leur tenaient à cœur, mais qu'ils n'osaient révéler. Malgré l'insuccès de leur première tentative, les Vaudois, chassés de leur pays, espéraient bien y rentrer un jour. L'envie de retourner dans leurs vallées, écrivait le pasteur Arnaud, agitait incessamment leurs esprits.

Aussi le pasteur Arnaud ne mit-il pas beaucoup de zèle à répondre à l'offre de l'Electeur. Au contraire. Il fit sous main tous ses efforts pour détourner ses coreligionnaires d'aller en Brandebourg. Il avait de grandes espérances et de grandes ambitions. Il intéressait au sort des malheureux Vaudois les puissances protestantes de Hollande et d'Angleterre. La Hollande, en particulier, à défaut d'une aide effective, promettait de l'argent.

En janvier 1688, le pasteur Arnaud, accompagné du Vaudois Pelling (ou Plenc), s'était rendu en Hollande. Mais les intrigues du pasteur des Vallées, domicilié à Neuchâtel, parvinrent aux oreilles de MM. de Zurich et de Berne. Le 28 janvier, les Bernois écrivirent au Conseil d'Etat et aux Quatre ministraux pour les prier de faire « d'âpres et sérieuses remontrances » aux deux chefs vaudois revenus de Hollande :

Nous sommes esté adverti par nos alliés le louable Canton de Zurich du retour d'Hollande dans ces pays des nommez Arnaud et Pelling, en tant qu'ils font entendre [que] ce Arnaud particulièrement tache d'entrelasser

¹ *Manuel du Conseil général*, t. VII, fol. 176 v^o et 180.

ces Piémontois et fait tous ses efforts pour les destourner de leur voyage qu'ils s'estoyent proposé pour aller en Brandebourg. Comme nous ne pouvons bonnement sçavoir la desmenée d'Arnoud, sa résidence du passé estant dans le Comté de Neufchastel, et est à croire qu'il y retournera, nous avons creu estre très nécessaire, chers et bien ayméz voisins et perpétuels bourgeois, ainsi que faisons par celle-ci, de vous en faire part et qu'il vous pleust en bons voisins de faire faire des aspres et sérieuses remonstrances, la nécessité le requerrant, à Arnoud et Pelling et à d'autres qui s'émanciperoient de faire semblable chose, qu'ils s'abstiennent de telles et semblables menées qui ne pourroyent causer que des fascheuses suites et faire bresche aux bonnes intentions des Cantons Evangéliques, avec représentation que ces pauvres gens peuvent rentrer dans un pays de paix où leur religion peut estre librement et sans empeschement exercée mesme auprès d'un Prince si benin. En eschange, suivant leur sentiment par le desseing qu'ils ont formé, ne tomberont seulement eux mesme en ruine, mais encore ces meschantes voyes et desseings seront cause de continuation de plus grandes souffertes et misères de ces pauvres ministres qui sont dans les prisons. Pour toutes ces raisons mentionnées, nous ne doutons point que n'en soyez touchés et n'empeschiez ces mauvais desseings et que ne nous accordiés nostre demende ¹.

Les Quatre ministraux firent aussitôt comparaître devant eux le pasteur Arnoud, l'admonestèrent sévèrement, le prièrent de s'abstenir dorénavant « de telles meschantes menées » et l'avisèrent que « au premier jour du mois d'avril prochain, il debvra trouver moyen de se pouvoir establir ailleurs, aussi bien que les Vaudois ». Arnoud prétendit ne rien savoir. Le 20 février, les Quatre ministraux écrivirent à MM. de Berne :

Quelque temps après la réception de la lettre qu'il a pleu à V. Ex^{ces} de nous faire l'honneur de nous escrire, laquelle nous donne advis des menées et desmarches que doit tenir le Sr Arnoud, ministre, aussi bien qu'un certain Pelling, pour dissuader et empescher les Piémontois réfugiés en Suisse de s'en aller en Brandebourg, nous n'avons manqué, si tost après le retour dudit Sr Arnoud ici, de le faire convenir par devant nous, comme estant habitué dans cette ville, pour luy représenter cet affaire et luy tesmoigner qu'en pratiquant telles démarches et menées les mauvaises et fascheuses suites et conséquences qui s'en pourroyent ensuivre, en ce que non seulement lesdits Piémontois pourroyent rester sur nos bras et de nos voisins, mais aussi que cela feroit du tort aux ministres vaudois qui sont encore détenus presentement. Après quoy, il nous a représenté qu'il protestoit devant Dieu n'i avoir aucune part et qu'il ne s'en estoit jamais meslé ni mesme eu aucune pensée ¹.

¹ Ville, *Missives*, t. IV, n. f.

Le Conseil d'Etat, de son côté, s'en mêla et chapitra le ministre Arnaud. Il lui fit comprendre qu'il devait s'abstenir de « séduire » ses compatriotes et que, touchant les affaires de religion, les Neuchâtelois devaient obéir aux décisions des louables cantons évangéliques. Arnaud, écrivait le Conseil d'Etat à MM. de Berne, « proteste qu'il n'a jamais détourné ceux des Vallées du Piémont d'aller en Brandebourg, mais qu'il n'a pas cru devoir les solliciter à s'y résoudre, de peur qu'ils ne luy en seussent mauvais gré, s'ils ne s'y trouvoyent pas bien. Sur cela, nous luy avons représenté qu'il les doit porter à suivre ce que des personnes plus éclairées qu'eux leur conseillent et luy avons fait voir, par de fortes raisons, que c'est l'avantage de ces bonnes gens, et qu'ils n'ont point d'autre party à prendre ¹ ».

(A suivre.)

Arthur PIAGET.

UN MÉMOIRE SECRET

(1718)

En 1718, la principauté de Neuchâtel passait par des temps particulièrement difficiles. Les intrigues françaises, qui n'avaient jamais cessé depuis 1707, semblaient rendre la domination du roi de Prusse sur Neuchâtel extrêmement précaire. Les cantons catholiques étaient mal disposés et même hostiles. Le renouvellement des combourgeoisies avec Fribourg, Soleure et Lucerne, malgré des démarches sans cesse renouvelées et pressantes, ne pouvaient aboutir. En outre, le roi de Prusse semblait se désintéresser totalement de sa nouvelle principauté. Il refusait de faire la moindre dépense pour regagner les bonnes grâces des cantons suisses. Le canton de Berne, jusque-là protecteur attitré du pays de Neuchâtel, semblait lui aussi rempli d'indifférence et même de mauvaise volonté. Bref, la situation paraissait si grave que la « Commission secrète » ou la « Chambre secrète », instituée dans le sein même du Conseil d'Etat pour s'occuper des affaires les plus importantes, crut devoir, avec l'approbation du gouverneur, attirer l'attention du roi sur cet état de choses dangereux. Le 6 juillet 1718, les quatre conseillers d'Etat qui formaient la Chambre secrète, François de Chambrier, maire de Neuchâtel, Jonas Le Chambrier, procureur général, Jean-Henri de Montmollin et Samuel Pury, adressèrent au roi le mémoire publié ci-après.

En lui transmettant ce mémoire, le gouverneur Lubières écrivait au roi : « Ils ont cru, à ma prière, ne devoir rien dissimuler à Votre Majesté. Je la

¹ *Missives*, t. IX, p. 139.

supplie très respectueusement de vouloir bien y faire jeter les yeux et que le rapport de ce qu'il contient luy en soit fait. Je la supplie, avec le même respect et soumission, de vouloir regarder les peuples de cet Estat comme elle a la bonté de traiter ses autres sujets, en leur faisant part de ses bontés royales, pour qu'ils soient receus à l'avenir dans son service, en leur accordant sa puissante protection pour qu'ils ne soient pas chagrinés par les puissances voisines. Je puis assurer Votre Majesté que tout ce qui est contenu dans ce mémoire est très vray, que ces Messieurs qui l'ont composé sont tous zélés et attachés pour les intérêts et service de Votre Majesté. »

Deux copies de ce mémoire, l'un de la main de Samuel Pury, se trouvent aux archives de Berlin, signées toutes deux par les quatre conseillers de la Chambre secrète (Rep. 64, R. IV, vol. I. *Neufchâtel, Succession und Generalia*, Conv. XXXIX). Une minute est aux archives de l'Etat, à Neuchâtel.

Cet important mémoire a été rédigé par Samuel Pury.

X.

Mémoire sur la situation présente des affaires de l'Etat de Neufchatel et sur les moyens d'y conserver la domination de Sa Majesté et d'y rétablir la tranquillité, aussi bien que l'affection à son gouvernement.

Les soussignés ayant dans leur département l'administration des affaires les plus secrètes et les plus importantes de l'Etat, ils sont obligés aussi, afin de répondre à la confiance qu'il plaît au roy de prendre en leur zèle et en leur fidélité, de veiller d'une façon plus particulière à la sûreté de la domination de Sa Majesté sur ce pays, de même qu'à tout ce qui pourroit intéresser le bonheur des peuples et le salut de la patrie.

C'est dans l'exercice de ces fonctions que, depuis quelque tems, nous remarquons avec une extrême douleur diverses choses qui pourroient ébranler considérablement le gouvernement de Sa Majesté dans ce pays, et peut-être y causer dans la suite une révolution, si l'on ne prévient ce malheur par des précautions efficaces et convenables.

Nous aurions pu hésiter et même être retenus de dresser ce mémoire, par la crainte qu'on ne l'attribue, peut-être, à quelque retour sur nous mêmes. Mais dans des conjonctures aussi délicates, cette délicatesse ne nous a pas paru de saison. Nos engagements envers le roi ont fait taire ces considérations particulières. Il ne faut que voir la matière et le but de ce mémoire, pour sentir qu'il est une expression pure de notre zèle et de notre fidélité. D'ailleurs, les choses sont venues

à un point que nous n'aurions pu les dissimuler au roi sans trahir notre devoir envers Sa Majesté, envers notre patrie et envers nous mêmes ; et sans nous rendre responsables, en même tems, des événemens fâcheux qui pourroient arriver à cet Etat.

C'est même en vain que nous aurions gardé un respectueux silence sur ce sujet. Bientôt la voix publique qui, à notre défaut, informeroit le roi de toutes ces choses, feroit dégénérer ce silence dans l'esprit de Sa Majesté, sinon en prévarication et en connivence, au moins en lâcheté et en nonchalance dans l'exercice de nos emplois.

Nous disons donc, en tout respect et en toute sincérité, que de quelque costé que nous jettions la vue, nous avons le sensible déplaisir de nous appercevoir que plusieurs choses semblent mettre en danger le gouvernement de Sa Majesté. Les causes de ce péril sont ou extérieures et étrangères, ou intérieures et domestiques.

Les causes extérieures et étrangères viennent en même tems et de la France et des cantons alliés de l'Etat.

Pour commencer par la France et connoître d'autant mieux la source du danger de la part de cette couronne, il faut reprendre les choses d'un peu haut.

Au mois de septembre 1707, M. le comte de Metternich étant à Neufchâtel, il se rendit au parlement de Besançon, à la diligence du substitut du procureur général, ce dernier étant absent, un arrêt en faveur du Roi Très Chrestien, portant réunion du domaine utile de la principauté de Neufchâtel au domaine direct, que l'on a prétendu appartenir au roi de France, non-seulement en qualité de baron d'Arlay, mais aussi comme souverain du comté de Bourgogne et cession-ayant de tous les droits de l'empire dépendants de cette province.

Ledit arrêt fut apporté à Neufchâtel par un huissier dudit parlement, pendant la séance des Trois Etats, assemblés pour l'investiture de la principauté, afin d'être signifié par ledit huissier en pleine audience, tant au président qu'au procureur général. Le marquis de Puysieux, pour lors ambassadeur de France en Suisse, étoit dans ce tems là à Neufchâtel, où il reçut ordre de la cour de ne pas laisser faire cet exploit de signification. Ce qui fit que l'huissier s'en retourna, sans exécuter sa commission. Le secret fut même très expressément recommandé, tant à l'égard du susdit arrêt que pour tout ce qui s'estoit de faire en conséquence.

Du depuis, on a travaillé à divers mémoires pour établir le droit du roy de France sur Neufchâtel en qualité susdite. On a même dressé

un plan sur ce sujet, pour le faire valoir à la première occasion favorable. Ce plan a esté suivi jusques ici, autant que les conjonctures ont pu le permettre.

Ce fut dans cette vue qu'au traité de paix d'Utrecht les expressions y furent ménagées de telle sorte que la France ne voulut jamais trancher le mot que Neufchâtel fût membre du corps helvétique. La cour sçait mieux que nous les résistances et les difficultés qu'on eut à essuyer de la part de la France sur cet article. Nous en sommes instruits par le rapport qu'a fait M. Walpole du comité secret d'Angleterre touchant le dernier ministère de la reine Anne.

Quelque tems après cette paix, le comte du Luc, pour lors ambassadeur de France en Suisse, commença à déclarer qu'il ne reconnoissoit point Neufchâtel comme un membre et faisant partie du corps helvétique, contre ce qu'il avoit dit en termes formels, dans la lettre qu'en qualité d'ambassadeur il avoit écrite à l'intendant de Lyon au sujet de deux marchands de Neufchâtel, mis à la taxe contre le privilège des Suisses. Ce fut toujours en conséquence du même plan qu'au traité de Bade ce ministre trouva le moyen de faire omettre le seul Neufchâtel dans l'inclusion et la nomination spécifique qui y est faite de chacun des autres membres du corps helvétique.

Ce langage du comte du Luc a esté adopté à la cour de France par le ministre des affaires étrangères, comme on l'a vu par les oppositions que l'un des soussignés y a rencontré avec M. le baron de Cnyphausen à réparer l'omission de Bade. Bien loin que ces oppositions aient esté surmontées jusques ici, elles sont actuellement soutenues en Suisse de la part de la France, dans les diverses occasions qui s'en présentent.

On ne peut pas douter que ce ne soit pour cela que la France entretient les trois cantons catholiques, alliés de cet Etat, dans le refus qu'ils font d'en reconnoître le roi pour souverain, et qu'elle vient de traverser secrètement le renouvellement des traités entre Frybourg et Neufchâtel.

Tellement qu'il paroît clairement par toutes ces démarches de la France que cette cour a formé le dessein de séparer Neufchâtel, s'il est possible, du gros de la nation et de le détacher du corps helvétique. Si c'est pour pouvoir dans la suite d'autant plus facilement donner effet au susdit arrêt du parlement au profit de la couronne ou pour acheminer les choses à une ouverture en faveur de quelcun des prétendans françois, c'est ce qu'il n'est pas tout à fait seur de déterminer. Les apparences sont pourtant que M. le prince de Conti pourroit bien être l'objet de toutes ces traverses de la France. Au moins semble-t-il qu'on puisse

le recueillir de la lettre que le prince vient d'écrire à Messieurs de Frybourg pour les détourner du renouvellement d'alliance avec Neuchâtel. Mais que ce soit l'un ou l'autre, il est également nécessaire de se mettre sur ses gardes et de prévenir les desseins qui pourroient se former de ce costé là contre la domination de Sa Majesté sur ce pays.

L'autre cause extérieure et étrangère, qui semble mettre dans l'incertitude le gouvernement de Sa Majesté, se trouve chez les cantons catholiques alliés de l'Etat.

Jusques ici, comme on l'a dit, ils n'ont pas voulu reconnoître le roi pour souverain de Neuchâtel. On les voit même seconder le système de la France, qui seroit de dégrader l'Etat de sa qualité de membre du corps helvétique. Soit que ces sentimens leur soyent inspirés par la France, ou qu'ils procèdent de la jalousie qu'ils ont de voir un prince protestant à Neuchâtel, ils ne s'y sont pas mal soutenus jusques à présent.

Il est évident que l'une et l'autre de ces choses produisent l'éloignement où ils sont à notre égard. La première est déjà hors de toute conteste. Pour la seconde, elle n'est pas moins certaine. La différence de religion les met en grande défiance de Sa Majesté ; à telles enseignes que les députés de Frybourg n'ont point feint de nous dire, à la conférence de Deley, que si le souverain de Neuchâtel eût esté de leur religion, jamais les troupes auxiliaires n'auroient agi, comme elles ont fait, ni pénétré si avant avec celles de Berne, contre les cantons catholiques, dans la dernière guerre de la Suisse.

Cet esprit d'éloignement nourrit et entretient chez eux l'espérance et, peut-être, le dessein de ramener à Neuchâtel une domination catholique. Ils sont d'ailleurs fortifiés et affermis dans cette inclination tant par la France que par les prétendants françois.

Le malheur est que cet Etat n'est guères mieux avec le canton de Berne. Ce n'est pas que nous croyions que cette république nous vît périr tranquillement. La raison d'Etat et sa propre sûreté l'intéresseront, sans doute, toujours à notre conservation. Mais nous remarquons chez eux un si grand refroidissement à notre égard, depuis quatre à cinq ans, que ce canton n'est plus reconnoissable et qu'il seroit même à craindre qu'il ne se portât avec moins de vigueur et de fermeté qu'autresfois en notre faveur. Le Conseil d'Etat a écrit à M^{rs} de Berne sur quelques entreprises de juridiction, sur les péages et sur le projet de renouvellement avec Frybourg, sans qu'à tout cela ils ayent fait aucune réponse. Les choses vont même si loin à Berne qu'on y parle

actuellement d'y interdire l'entrée des vins de la ville de Neuchâtel, ce qui iroit à la ruine du pays et à une diminution très considérable des revenus de Sa Majesté. Tandis que cet Etat a esté en bonne intelligence avec les cantons catholiques, Neuchâtel étoit en considération à Berne ; mais depuis que nous sommes brouillés avec nos anciens alliés et que l'on sçait, par malheur, que nous manquons des moyens efficaces pour pouvoir renouer avec eux, cela nous réduit à la merci du canton de Berne, qui, se regardant comme notre seul asyle, se croit dispensé de tout ménagement envers nous.

Outre les causes extérieures et étrangères qui peuvent rendre incertain le gouvernement de Sa Majesté, il y en a aussi des intérieures et domestiques.

Elles se trouvent dans les peuples en général et dans quelques corps de l'Etat en particulier. Les uns et les autres font paroître dans les occasions du mécontentement à divers égards. Ce seroit ici le lieu d'en donner le détail ; mais, pour ne pas repeter deux fois les mêmes choses, nous en ferons l'indication à mesure que nous proposerons, dans la suite, les remèdes à leurs sujets de plainte.

Après avoir exposé les sources du mal, il est à propos maintenant de rechercher les moyens par lesquels on pourroit y remedier efficacement et avec succez. Comme les causes sont ou étrangères ou domestiques, aussi les remèdes qu'on y peut apporter doivent être appliqués ou au dehors ou au dedans du pays.

Les remèdes extérieurs et au dehors regardent la France et les cantons alliés de l'Etat.

Quant à la France, il est au dessus de nos forces de la ramener à des sentimens favorables à la domination de Sa Majesté. C'est un ouvrage qui appartient au roi seul. Notre auguste monarque est un prince si grand et si redoutable en Europe ; il est en de si considérables relations d'intérêts avec la France que, s'il étoit du bon plaisir de Sa Majesté que Neuchâtel y entrât pour quelque chose, il est à présumer qu'on pourroit obtenir de cette couronne non seulement de reconnoître Neuchâtel comme membre du corps helvétique, mais aussi d'empêcher que les prétendans françois n'entreprennent rien contre le gouvernement du roi, ni par des démarches ouvertes et publiques, ni par des intrigues secrètes et particulières.

Pour ce qui est des trois cantons catholiques, nous espérons de pouvoir par nous mêmes les rappeler de leur éloignement et de les amener à une reconnoissance de Sa Majesté pour souverain de Neuf-

châtel, aussi bien qu'à un renouvellement d'alliance et de combourgeoisie, si nous pouvions disposer des finances. Sans cela nous ne voyons pas que nous puissions réussir dans ce dessein. Ce n'est pas par conjecture que nous en parlons. Nous venons d'en faire une réelle mais triste expérience avec Frybourg.

Par les très humbles relations que nous en avons faites au roi, Sa Majesté a pu remarquer que nos progrès dans ce canton, touchant le renouvellement désiré, étoient, à très peu de chose près, conduits à leur point de perfection. Les amis, sur qui nous pouvions compter, nous faisoient entendre qu'il étoit de la prudence de presser la conclusion de cette affaire et qu'il pourroit y avoir du péril dans le retard. Nous savions en même tems qu'ils ne laissoient pas d'essuyer dans le canton quelque contradiction et quelque résistance. Dès là, nous comprenions qu'avec quelque somme d'argent, qu'on auroit pu employer pour leur acquérir des adhérents, ils auroient esté en état de mieux pousser l'entreprise, et même avec un succès infaillible. Nos amis, voyans qu'ils n'étoient nullement secondés de notre part dans leurs bonnes intentions, se sont découragés à leur tour. Tellement que ce bon ouvrage est demeuré imparfait en très beau chemin. Et cela uniquement parce que les ressources, dont nous venons de parler, nous ont manqué.

Il est vrai qu'il avoit plû au roi d'assigner ces sortes de dépenses sur l'excédant du produit ordinaire des péages pendant trois ans. Mais Sa Majesté est très humblement suppliée de mettre en considération, d'un côté, que cet excédant du produit des péages pendant quelques années ne sera pas suffisant, et qu'il est d'ailleurs fort incertain, si les péages subsisteront durant tout ce tems là sur le pied qu'ils sont aujourd'hui, vu que si Berne veut diminuer les siens, nous serons pareillement obligés de réduire les nôtres, suivant les offres qui en ont esté faites de notre part aux deux dernières conférences d'Arberg ; et d'un autre côté, que, tandis que les trois années de péages s'écoulent, nous laissons échapper des occasions favorables qui ne reviendront peut-être plus. C'est ce qui vient de nous arriver. Pendant que, faute de fonds suffisants, nous avons cherché à temporiser et à gagner du tems, afin de grossir notre épargne des péages, les traverses sont venues, sur ces entrefaites, de la part des ennemis de la domination de Sa Majesté. L'occasion s'est perdue. Et nous n'estimons pas qu'on y puisse revenir qu'à l'aide de la finance, et par dessus le tout de beaucoup de dextérité et de sçavoir faire pour redresser ce qui est gasté.

C'est par cette même raison que nous ne tentons aucune négocia-

tion avec les cantons de Lucerne et de Soleure. A moins que nous ne puissions disposer des sommes nécessaires à ce dessein, tant pour la dépense des voyages qu'il conviendrait de faire que pour quelques distributions placées à propos, nous prévoyons que tous nos efforts seroient inutiles et impuissants, et que ce seroit même commettre l'honneur du gouvernement de Sa Majesté que d'entreprendre quelque chose là-dessus, tandis que la finance nous manque absolument.

A l'égard de M^{rs} de Berne, nous ne pouvons pas comprendre ce qui leur donne de la froideur et de l'indifférence pour Neuchâtel. Si ce n'est, peut-être, qu'ils commencent à nous mépriser, vu le peu d'autorité qu'ils remarquent, tant dans la personne du gouverneur que dans le Conseil d'Etat, et le triste pied sur lequel sont présentement les choses dans le pays. D'où ils concluent que le roi affectionne fort peu les peuples de Neuchâtel. Ce qu'il y a même de plus affligeant, c'est que les trois cantons catholiques sont fort mécontents, comme on l'a dit, de ce que dans la dernière guerre de la Suisse, les troupes auxiliaires de Neuchâtel se sont trop avancées. Berne ne nous tient aucun compte de cet excès de complaisance ; et les cantons catholiques en ont le cœur très gros. Par ce moyen, nous voilà mal avec tous nos voisins. Si au moins l'Etat de Berne nous sçavait quelque gré de ce que nous avons fait pour cette république, le mécontentement des cantons catholiques nous seroit beaucoup moins sensible. Comme M^{rs} de Berne ont lieu de faire infiniment de cas de l'amitié de Sa Majesté, à cause des notables avantages qu'ils en peuvent retirer dans les occasions, il faut espérer qu'une lettre qu'il plairoit au roi de leur écrire sur ce sujet pourroit être un moyen de réveiller leur affection pour ce pays.

Et voilà pour les précautions à prendre au dehors du pays. Il y en a aussi à prendre au dedans.

Pour sçavoir quels remèdes il est à propos d'employer dans l'intérieur de l'Etat, il faut connoître la situation des esprits par rapport aux affaires publiques et au gouvernement présent.

Nous serions de mauvais serviteurs et nous pécherions contre la sincérité, si nous cachions qu'il y a diverses choses qui nous paroissent repandre du mécontentement dans les esprits et diminuer le zèle pour le service de Sa Majesté.

Nous commencerons par le Conseil d'Etat. Deux choses entre autres luy donnent une véritable mortification.

La première est le défaut d'autorité à l'égard des finances, dans les cas mêmes où il s'agit du service du roy et du salut de l'Etat. Ce

n'est pas que par le pouvoir de disposer des finances il en pût revenir le moindre profit à aucun membre de la compagnie, puisque le compte en seroit exactement rendu à Sa Majesté, mais c'est que, par ce défaut d'autorité, le Conseil d'Etat se voit presque entièrement inutile au service du roi et de la patrie. Très souvent on se trouve arrêté dans l'entreprise de choses essentielles et avantageuses aux intérêts du roy et de l'Etat, pour n'oser toucher aux coffres de la trésorerie. Cela ne peut que remplir de douleur les bons patriotes et les fidèles serviteurs de Sa Majesté.

La seconde chose, qui afflige le Conseil d'Etat, c'est la modicité de ses gages. Sur quoy, nous prendrons la liberté de représenter en tout respect que, dans toute l'Europe, il n'y a que le seul Neuchâtel où les conseillers d'Etat soyent à cent francs de gages. Cela touche d'autant plus sensiblement le Conseil d'Etat d'aujourd'huy que M. le comte de Metternich avoit promis une augmentation considérable des appointemens du Conseil. Il y a même un rescript du feu roi de glorieuse mémoire en date du 17 may 1712, par où Sa Majesté déclaroit qu'immédiatement après la paix, ses premiers soins seroient d'augmenter les gages de son Conseil d'Etat de Neuchâtel. Sous le règne de Madame la duchesse de Nemours, il n'y avoit point de conseiller d'Etat qui, outre le gage ordinaire, n'eût une pension particulière, les uns de L. 800, les autres de L. 500 ; les moindres étoient à L. 300. Aujourd'huy que les conseillers d'Etat sont réduits à cent francs, une si notable différence les expose à la raillerie des Etats voisins, nous disons même des peuples du pays ; jusques là, que nous avons eu plus d'une fois le déplaisir d'entendre dire à des particuliers que leurs domestiques gagnent plus à leur service que nous ne gagnons au service du roi. Il paroîtroit très raisonnable qu'un conseiller d'Etat pût, au moins, trouver de quoy vivre dans le service de Sa Majesté. Mais c'est ce dont le Conseil d'Etat est très éloigné. Si le roy étoit informé de ces choses, nous sommes persuadés que Sa Majesté trouveroit qu'il est de la gloire de son règne et de l'honneur de son gouvernement de ne pas laisser ses conseillers d'Etat au dessous des appointemens qu'ils touchoient sous la dernière domination des princes françois.

On doit même observer que, parmi les conseillers d'Etat, il y en a qui, outre le service ordinaire, sont non seulement de presque toutes les commissions particulières, mais qui avec cela sont à l'ordinaire occupés à faire des ouvrages et écritures pour le service de Sa Majesté, sans qu'ils en retirent la moindre chose. Comme ce sont des gens qui

ont dépensé une partie de leur bien pour s'acquérir des lumières et les connoissances nécessaires à de pareilles fonctions, il seroit juste que les travaux et les veilles qu'ils employent au service de leur souverain et de la patrie ne leur fussent pas infructueuses et inutiles.

A Dieu ne plaise que nous voulions par là rendre suspecte la fidélité du Conseil d'Etat. Tout ce que nous prétendons conclure de ce que nous venons de dire, c'est que cette compagnie ne pouvant attribuer ce défaut d'autorité dans les finances et la modicité de ses gages qu'à une privation des bonnes grâces et de la confiance de Sa Majesté, cette pensée ne peut que répandre une amertume extrême sur son administration.

La ville et bourgeoisie de Neufchâtel, en particulier, croit aussi avoir divers sujets de mécontentement.

En l'année 1714, un funeste incendie réduisit en cendres environ le quart de la ville. Le reste de cette ville affligée, toute petite qu'elle est, trouva dans son enceinte par une collecte quinze à seize mille francs pour le soulagement des pauvres incendiés. On vit en même tems les Etats voisins, avec un empressement charitable et généreux, s'élargir aux mêmes fins en contributions considérables. Les républiques de Zurich et de Genève, avec qui cet Etat n'a aucune alliance, ont fourni chacune passé douze mille francs. Le canton de Berne ne s'oublia pas lors de ce triste événement, non plus que Soleure et quelques villes voisines. Avec ces contributions charitables, tant du dehors que du dedans, on a aidé les particuliers incendiés à rebastir des maisons, qui sont une source de revenus pour Sa Majesté, par les lodz qu'Elle en retire en cas d'aliénation. Il n'y a que le roi qui n'ait pas encore contribué à la subvention de ceux qui ont esté enveloppés dans ce malheur. Pour surcroît d'infortune, la ville de Neufchâtel a esté obligée de soutenir de grandes dépenses pour des réparations publiques, causées par cet incendie ; ce qui l'a notablement incommodée. A la vérité, il avoit plû au roi de donner une somme de deux mille quatre cent livres tournois, à prendre sur les premiers payemens à faire par la trésorerie à la chambre œconomique préposée à la régie des biens ecclésiastiques, sauf à la dite chambre à toucher pareille somme, aussi à la trésorerie, après l'échéance des vingt ans ; mais comme on a trouvé quelques difficultés à retarder les termes destinés à rendre complets les fonds qui doivent tenir lieu des biens d'Eglise, cela, joint à l'espérance que l'on a eu que Sa Majesté voudroit bien augmenter sa contribution gratuite, a esté cause que la chose est restée en suspens jusques à présent. S'il

étoit du bon plaisir de S. M. d'ajouter quelque chose à sa dite subvention, et d'en ordonner le paiement, sans rien toucher aux arrangements pris pour remplir les fonds de la chambre œconomique, cette faveur de Sa Majesté seroit très agréable à tout le public. Elle serviroit à rétablir un peu les finances de la ville, qui ont beaucoup souffert par cet embrasement. Mais au cas que le roi ne juge pas à propos de rien ajouter aux dites L. 2400, nous tâcherons d'ajuster les choses, en sorte que les intentions de Sa Majesté aient leur exécution et que cette somme soit appliquée au soulagement de la ville de Neufchâtel. C'est sur quoy nous attendrons la déclaration du bon plaisir du roi.

De plus, la ville de Neufchâtel n'a pas esté dédommagée de ce qu'elle a souffert par le changement de domination, et en particulier de la perte de deux cents bosses ou tonneaux de sel qu'elle tiroit annuellement de l'ordinaire du sel fourni à cet Etat par les fermiers des salines du comté de Bourgogne. Les promesses d'un tel dédommagement avoient pourtant esté faites à la ville par M. le comte de Metternich ; mais elles n'ont pas encore eu leur exécution jusques ici.

Nous devons cependant informer le roi que la ville de Neufchâtel est l'un des principaux corps de l'Etat. Elle fournit quatre juges au tribunal des Trois Etats, et, lors du changement de domination, elle signala son zèle pour le service de Leurs Majestés de glorieuse mémoire et régnante. C'est un corps qui, dans les occasions, donne assez le bransle aux autres communautés de l'Etat. Aussi, sous les règnes précédens, on a toujours eu pour maxime de travailler à affectionner la ville au gouvernement, et l'on s'en est très bien trouvé. C'est le même avis que nous prenons la liberté de donner à Sa Majesté dans cette occasion.

Après cela, il y a certaines plaintes générales, qui sont communes à tous les peuples de l'Etat.

Elles sont tirées, pour la pluspart, de l'inexécution des promesses contenues dans le manifeste publié en 1707 par M. le comte de Metternich, et ratifié dans la suite, sous le grand sceau, par le feu roy de glorieuse mémoire. On n'entrera pas ici dans le détail de ces promesses. Le manifeste est à la cour et entre les mains de tout le monde.

Mais, entre les choses qui font le plus de peine aux peuples, ces trois sont les principales.

D'abord, ils se plaignent de l'augmentation faite aux produits des recettes, laquelle retombe indirectement sur eux mêmes, puisque les receveurs ne manquent pas de s'en dedommager sur leurs comptes

par un rehaussement du prix des denrées. C'est là une charge pour les peuples qui leur a esté inconnue jusques ici. Ils croient même pouvoir en faire leurs plaintes avec d'autant plus de fondement qu'en 1707 M. le comte de Metternich, conformément aux engagemens que les prétendants françois avoient pris sur ce sujet, fit la promesse qu'on ne changeroit rien à l'administration des finances, non plus qu'aux recettes et à la manière de lever les revenus du prince dans ce pays. En quoy les peuples trouvent qu'il y a double inexécution : d'un costé, par la jonction de plusieurs recettes entre les mains d'un même receveur, au lieu qu'elles étoient ci-devant séparées, ce qui pouvoit contenter plus de monde ; et de l'autre, par le don gratuit qu'on stipule des receveurs modernes. Par où les fils de famille sont dégoûtés des recettes qui leur servoient autrefois d'entrée dans le service du prince. De sorte que, pour contenter sur cet article et les peuples en général et les principales familles de l'Etat en particulier, il conviendrait, à notre avis, de rétablir les recettes sur l'ancien pied.

Ensuite, les peuples se plaignent de la défense faite et publiée d'aller à Berlin, sans une permission expresse et préalable du roi. Cela joint à ce que l'on publie d'un jeune gentilhomme de ce pays, qui demandoit d'entrer comme cadet dans les troupes de Sa Majesté, et auquel le roi fit répondre qu'il ne vouloit point de Neufchâtelois à son service, allarme les peuples et leur fait croire qu'ils ont le malheur d'estre odieux à Sa Majesté. Le roy n'a pas lieu de craindre que les gens de ce pays, après avoir appris le métier de la guerre dans ses troupes, s'en aillent servir les ennemis de Sa Majesté. L'exemple d'un officier de Neufchâtel actuellement au service d'Hollande, qui, dans le tems qu'il y avoit quelque apparence de rupture entre le roi et leurs hautes puissances, écrivit à M. le baron de Lubières pour luy dire qu'il étoit prêt, si on le trouvoit bon, de quitter le service des Hollandois pour entrer dans celui du roi, pourra donner des sentimens plus favorables à Sa Majesté. D'ailleurs, comme, depuis le changement de domination, les officiers neufchâtelois sont regardés de mauvais œuil en France, et qu'après que les capitaines du pays seront morts ou hors de service, il ne faut pas espérer que jamais aucun particulier de Neufchâtel puisse obtenir de compagnie, les sujets de Sa Majesté, quand même cela ne seroit pas, ne souhaiteroient pas mieux sinon que le roi eût agréable d'avoir un regiment du pays, afin de pouvoir entrer dans le service de leur souverain. Plus d'une raison nous persuade que les choses ci-dessus contribuent aussi beaucoup à attirer à cet

Etat le mépris du canton de Berne et des Etats voisins. Un rescript de Sa Majesté, portant quelque déclaration favorable du roy sur ce sujet, pourroit remédier à ce mal et contenter les peuples sur cet article.

Enfin, la plainte générale la plus essentielle regarde le peu d'attention que le public croit remarquer pour le bien des peuples de cet Etat qui, pendant un long tems, ont esté comme totalement privés du commerce avec la France, à leur grand dommage, sans que de la part du roy on ait pu les tirer de cette facheuse situation.

Ils ajoutent que ce n'est que depuis le changement de domination qu'on ne veut plus reconnoître cet Etat pour membre du corps helvétique, et qu'on ne travaille pas efficacement à renouveler les anciennes alliances avec les trois cantons catholiques, qui est le seul moyen de rendre à Neufchâtel sa véritable qualité et de procurer le repos et la sûreté de l'Etat. En cela, les peuples ne paroissent avoir que de bonnes vues, puisque le but de cette plainte tourne en même tems à l'affermissement de la domination de Sa Majesté sur ce pays. Nous avons beau leur alléguer toutes les démarches qui ont esté faites pour remédier à ce mal, et la conférence qu'il y a eu depuis peu à Deley sur ce sujet entre Frybourg et Neufchâtel. Nous avons beau aussi leur cacher soigneusement les rescripts réitérés de Sa Majesté, qui nous interdisent toute dépense soit au dedans, soit au dehors. L'exacte œconomie que nous observons dans la régie des deniers du roy trahit le secret et la précision des ordres que nous avons là dessus, et fait assez connoître aux peuples les défenses très expresses qui nous lient et nous resserrent à cet égard. C'est aussi ce qui afflige d'autant plus les peuples ; parce qu'ils regardent la dépense comme le seul moyen efficace pour applanir les difficultés et qu'ils sont d'ailleurs prévenus de la pensée que le premier et principal usage des finances appartient aux besoins et au salut de l'Etat. Quand ils en sont à cette maxime, elle nous paroît si naturelle et si légitime que nous nous trouvons embarrassés de leur répliquer quelque chose de satisfaisant et de les calmer. Ils nous citent l'exemple de 1693, où M. le prince de Condé, comme curateur de M. le duc de Longueville, fit une dépense considérable pour le renouvellement des alliances avec les quatre cantons alliés de Neufchâtel.

De tout cela, il arrive que les peuples nous regardent comme des conseillers inutiles et sans pouvoir, et qu'ainsy le gouvernement devient méprisable entre nos mains ; mais le plus grand mal est qu'ils commencent à se persuader que le roi les néglige et qu'ils ont le malheur

de n'estre pas bien-voulus de Sa Majesté, comme on le publie assez communément dans les Etats voisins.

Le remède à cela seroit qu'il plût au roi de laisser à son gouverneur dans ce pays, soit au Conseil d'Etat, le pouvoir et la liberté de prendre sur les revenus de Sa Majesté la dépense nécessaire aux besoins et au salut de l'Etat. Par ce moyen, on pourroit espérer de renouveler les alliances avec les trois cantons catholiques ; d'affermir et d'assurer de plus en plus la domination de Sa Majesté ; de nous remettre en considération auprès du canton de Berne et de nous attirer ses ménagemens et ses égards ; de rendre notre ministère utile au roi et respectable dans l'Etat ; et, enfin, de contenter les peuples sur leurs plaintes principales.

Nous finissons ce mémoire par où nous l'avons commencé. C'est en assurant Sa Majesté qu'il est le pur effet de la vérité et de notre attachement inviolable à son service. Aussi avons-nous une entière confiance qu'il plaira au roi de prendre en considération et d'avoir pour agréables nos très humbles et très respectueuses remontrances, que nous n'aurions pu négliger sans exposer sa domination sur ce pays, et donner atteinte à nostre devoir et à nos engagements envers Sa Majesté.

A Neufchâtel, le 6^e juillet 1718.

F. CHAMBRIER.

J. LE CHAMBRIER.

J.-H. DE MONTMOLLIN.

S. PURY.

LETTRES DE DUBOIS DE MONTPERREUX A FERDINAND KELLER

Le 7 mai 1850 est mort à Peseux l'archéologue neuchâtelois Frédéric DuBois, que les historiens connaissent plus spécialement sous le nom de DuBois de Montperreux¹. Il appartenait à une famille du Locle, mais était né à Môtiers le 28 mai 1798. Son principal titre de gloire à l'étranger est un voyage qu'il fit au Caucase de 1829 à 1834, dont il publia le récit accompagné de nombreuses planches². Dans notre pays, il est plus connu pour être l'auteur des *Monuments de Neuchâtel*, ouvrage posthume, précieux par les nombreuses planches qu'il renferme, consacrées à la Collégiale et au Château de Neuchâtel. Cette illustration a été exécutée à Zurich, sous la direction de Ferdinand Keller, président de la Société des antiquaires de Zurich, et le volume lui-même forme le t. V des *Mitteilungen* publiées par cette société.

DuBois se fixa définitivement au pays vers 1839, à Peseux. Il faisait partie du petit groupe de savants distingués qui jetèrent un vif éclat sur la première Académie. Il fut l'ami d'Agassiz, de Guyot et de Lesquereux, entre autres.

A côté des naturalistes, dont le plus brillant représentant était Agassiz, les quelques historiens que comptait alors Neuchâtel faisaient œuvre durable et utile. C'est entre 1840 et 1850 que furent publiés, entre autres, l'*Histoire de Neuchâtel*, de Frédéric de Chambrier, la *Description de la Mairie de Neuchâtel*, par Samuel de Chambrier, le *Musée historique de Neuchâtel et Valangin* et les *Monuments de l'histoire de Neuchâtel*, œuvres de George Auguste Matile.

La contribution de Frédéric DuBois à l'étude du passé neuchâtelois consiste en une étude sur la bataille de Grandson et les *Monuments de Neuchâtel*³. Excellent dessinateur, archéologue passionné, il s'était senti attiré dès sa jeunesse par les édifices religieux et les châteaux du moyen âge. La Collégiale de Neuchâtel avait frappé son imagination alors qu'il était encore écolier. De retour au pays, il se mit à l'étudier, scruta, dessina, afin d'arracher à ce monument quelques-uns de ses secrets. Emporté par son

¹ Voir sur DuBois de Montperreux, JEANNERET et BONHÔTE, *Biographie neuchâteloise*, I, p. 270, et E.-H. GAULLIEUR, *Frédéric DuBois de Montperreux*, dans *Revue suisse*, 1853, p. 493 et 590. Gaullieur explique que Frédéric DuBois a ajouté à son nom celui de Montperreux, parce qu'il se trouvait à Berlin avec deux autres naturalistes du nom de Dubois et qu'il voulait éviter une confusion entre leurs ouvrages et les siens.

² *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée*, 6 vol. Paris, 1839-1843, et atlas de 200 planches.

³ En novembre 1839, DuBois avait été chargé de donner un cours d'archéologie monumentale, mais, dès sa nomination de professeur à l'Académie (1843), il a consacré ses leçons uniquement à l'étude des antiquités grecques, orientales et romaines.

zèle, et sans soumettre ses conclusions à une critique un peu sévère, il crut de bonne foi — c'était de son temps — que nous devions la Collégiale à la reine Berthe. D'autres édifices religieux de la Suisse romande l'intéressèrent également, notamment Payerne et Romainmôtier : il se promettait, lorsqu'auraient paru les *Monuments de Neuchâtel*, de publier un ouvrage semblable à leur sujet. Mais la mort surprit DuBois avant que son œuvre fût au point. Il avait rassemblé de nombreux matériaux pour accompagner ses planches, étudié à de nouveaux points de vue l'histoire neuchâteloise ; il avait voué une prédilection particulière aux maisons religieuses, auxquelles il attribuait un rôle par trop considérable. Henri-Alphonse de Sandoz-Rollin voulut bien rédiger vingt-deux pages de texte à placer en tête du volume des *Monuments de Neuchâtel*. Elles contiennent une explication des planches et un exposé de l'histoire de Neuchâtel, telle que la concevait DuBois.

De tout ce travail préparatoire, destiné à éclairer d'un jour nouveau le passé du pays, des cartes dressées par notre archéologue pour illustrer son texte, il ne nous est rien parvenu. DuBois était également l'auteur d'un atlas historique de Neuchâtel et de la Suisse romande dont nous ne savons rien. Seul le travail sur les maisons religieuses a été utilisé par le colonel A. de Mandrot pour son étude sur le *Prieuré de Saint-Pierre du Vauxtravers et ses deux avoués*, publiée dans le *Musée neuchâtelois* de 1866 et 1867.

Par disposition testamentaire, Frédéric DuBois avait légué ses collections scientifiques, ses cartes et plans à l'Académie de Neuchâtel ; celle-ci ayant été supprimée en 1848, il disposa de ces objets en faveur de la ville de Zurich, dans l'idée que cette ville deviendrait le siège de l'Université fédérale.

A plus d'une reprise, les Neuchâtelois se sont intéressés au legs fait par DuBois à Zurich. Que contenait-il ? et quelle était la valeur des papiers laissés par cet archéologue pour l'histoire neuchâteloise ?

En 1885, M. Gustave Attinger, alors étudiant à Zurich, fut chargé par William Wavre de rechercher dans les papiers DuBois s'il y était fait mention de lacustres. M. Attinger se mit en campagne ; il vit G. Meyer von Knonau et G. von Wyss, duquel il apprit que les manuscrits DuBois devaient être restés à Neuchâtel. Voici en effet la lettre que reçut M. Attinger de ce dernier :

« Information prise sur les manuscrits de M. DuBois de Montperreux conservés à Zurich, j'apprends qu'il n'y en a pas d'autres ici que la correspondance de DuBois avec son ami le Dr Ferdinand Keller, fondateur de la Société des antiquaires zuricois. M. DuBois avait légué, par testament du 7 mai 1850, ses collections d'antiquités, de pétréfactes et minéraux, sa bibliothèque, ses cartes géographiques et les dessins qu'il avait lui-même faits à l'usage de ses cours d'archéologie, à la ville de Zurich et à la Bibliothèque de la ville, et les collections de la Société zuricoise d'archéologie possèdent bien depuis lors des livres (pas en grand nombre) et des objets d'antiquités qui ont appartenu à DuBois ; mais une partie considérable de ses collections et, en particulier, ses manuscrits sont restés à Neuchâtel selon toute apparence, car ni notre bibliothèque, ni la Société d'archéologie ne possèdent des manuscrits DuBois à ce qu'on m'assure. Par contre, les lettres de M. DuBois à

M. Keller, roulant presque toutes sur des sujets archéologiques, ont été soigneusement conservées et sont en possession de la Société d'archéologie où on les tient à votre disposition. »

Les démarches de M. Attinger n'ont pas été sans résultat. A défaut de lacustres, il a eu la bonne fortune de mettre la main sur une correspondance intéressante pour les historiens neuchâtelois. Elle se compose de 65 lettres qui vont de 1841 à la mort de DuBois en 1850¹.

Comment Frédéric DuBois fit-il la connaissance de Keller ? Nous n'avons pu l'apprendre, mais au moment où débute cette correspondance, tous deux sont sur le pied de la plus grande intimité. DuBois lui écrit fréquemment de longues lettres, pleines d'abandon, dans lesquelles il le tient au courant de sa santé, de ses projets et de ses travaux ; il n'oublie pas de lui signaler les faits et gestes d'Agassiz, de Lesquereux, etc. Lorsque l'exécution des planches pour les *Monuments de Neuchâtel* eut été confiée à des artistes zuricois, la correspondance, plus suivie, a trait uniquement à cet objet. DuBois, cœur généreux et enthousiaste, connut cependant une ombre au bonheur que lui procurait l'étude de l'archéologie. Matile, professeur de droit et historien, avait aussi en chantier une publication sur la Collégiale de Neuchâtel, et, plus diligent que son concurrent, il la fit paraître avant les *Monuments*.

Par Ferdinand Keller sans doute, DuBois se créa un certain nombre d'amis à Zurich, auxquels il ne manque jamais d'adresser des salutations. C'étaient Arnold Escher de la Linth, 1807-1872, géologue ; Louis Schulthess, ingénieur, 1805-1844 ; le naturaliste Oswald Herr, 1809-1883 ; Salomon Vögelin, professeur, 1804-1880 ; Jacques Horner, 1804-1886, directeur de la Bibliothèque de Zurich, qui a publié une nécrologie de DuBois dans le *Neujahrsblatt der Stadtbibliothek in Zürich* de 1852, et, enfin, Albert Mousson, 1805-1890. Ainsi que l'écrivait G. von Wyss, les manuscrits de DuBois se trouvaient à Neuchâtel en 1885, mais depuis plus de trente ans ils sont en Russie, d'où ils ne reviendront probablement pas. Frédéric DuBois avait épousé en 1839 Thérèse Montandon, veuve d'Henri DuBois et mère d'une fille, Thérèse-Henriette, née en 1835. Celle-ci, morte en 1904 à Nice, avait été la femme de l'avocat Louis-Constant Lambelet. Sa fille, Esther, née en 1863, épousa en 1889 Camille Charpié, professeur. Elle séjourne depuis un grand nombre d'années à Nijni-Novgorod. Dans une lettre adressée récemment à des parents restés au pays, elle disait que les papiers de DuBois avaient été déposés à l'Académie des sciences (de Pétrograde sans doute). Il y a donc peu d'espoir qu'ils reviennent jamais à Neuchâtel.

Les lettres adressées par Frédéric DuBois à Ferdinand Keller sont conservées avec d'autres dans les archives de la Société des antiquaires de Zurich, en une série de recueils intitulés *Briefe von Privaten*, tomes II à VIII. Une copie en a été faite par les Archives de l'Etat. Nous en publions ci-après les parties les plus intéressantes pour l'histoire et l'archéologie neuchâteloises.

Léon MONTANDON.

¹ M. Attinger a signalé cette correspondance dans un article de la *Revue de Belles-Lettres*, XIII (1885), p. 97 et 138, *Frédéric DuBois de Montperreux, sa correspondance avec Ferdinand Keller*.

Peseux, 12 novembre 1841.

Mon cher ami !

.
J'ai eu le plaisir de voir chez moi M^r Schulthess et il a dû te raconter ce que nous faisons dans notre petit monde archéologique à Neuchâtel. Je lui ai montré tout ce qui pouvait l'intéresser et je l'ai conduit parmi nos fouilles de Colombier où nous n'avons rien découvert depuis lors de fort important, à l'exception de quelques nouvelles tombes et d'une série de murailles qui aggrandissent le plan de notre ville ¹.

Parmi les tombes, il s'en est trouvé une qui m'a paru plus intéressante que les autres par les objets qu'elle renfermait. C'était celle d'un homme d'une taille moyenne, couché sur le dos, dans une tombe longue de 6 sur 2 de large, murée à la romaine en cubes en pierre jaune, sans couvercle. Le corps était à 2 1/2 pieds de profondeur, les pieds vers l'orient, sur la poitrine nous lui trouvâmes une espèce de *fibula* grossière en fer, ayant un bouton relevé dans un des angles.

Le ceinturon était serré par une agraffe en fer comme celles que vous avez trouvées toi et M^r Troyon. L'ardillon manquait : il n'était resté pour ornement qu'un bouton en cuivre rond sur un côté, le pendant manquait, mais par contre il s'est trouvé trois autres boutons en cuivre enfoncés dans la courroie du ceinturon pour l'orner, comme c'est encore l'usage chez les Tcherkesses. Ces trois boutons étaient gravés de caractères bizarres que je ne sais comme expliquer ; je suis porté à les croire des signes de pure fantaisie, mais pour que tu puisses en juger, je t'en envoie les dessins. Tu me diras à l'instant si c'est quelque chose de celtique peut-être, car je n'y vois rien de romain.

C'est ici le moment de te remercier encore pour l'envoi de vos mémoires d'archéologie ², qui m'ont fait un plaisir que tu ne peux croire, tant ils sont bien rédigés et tant j'ai admiré la plupart des dessins. Tes mémoires, ceux du Kreuz-gang, celui de M^r Troyon (les dessins surtout), m'ont été une vive lumière pour m'éclairer dans mes recherches, et mon cher Keller m'est toujours un fidèle compagnon. Votre manière de publication m'a tant plu que j'envie votre travail ; je voudrais pouvoir obtenir les mêmes résultats avec les nombreux matériaux que j'ai

¹ Au sujet des fouilles faites à Colombier en 1840 par DuBois de Montperreux, voir l'article de W. WAVRE, *Ruines romaines à Colombier. Fouille exécutée en 1840 par DuBois de Montperreux*, dans le *Musée neuchâtelois*, 1905, p. 153.

² *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, dont le premier volume, paru en 1841, contient entre autres plusieurs études de Ferdinand Keller et une de F. Troyon, intitulée : *Tombeaux de Bel-Air près Cheseaux sur Lausanne*.

recueillis et que je continue à recueillir chaque jour : j'en ai montré quelques échantillons à M^r Schulthess. Il a pu te dire que définitivement le travail de la porte de notre collégiale était parfaitement le même que celui de votre Münster, ce dont tu doutais. Voici d'ailleurs les contremarques cent fois répétées sur cette partie du temple.

9UICo

CVIDO

WIEo

Tu verras que le nom de Guido est presque écrit avec les mêmes lettres que celles que vous avez trouvées sur l'épée du duc Guido.

Je suis occupé maintenant dans mes moments de loisir à rechercher les anciennes voies romaines de notre pays pour les mettre en rapport avec notre Columbarium, et effectivement j'ai pu trouver l'embranchement de la *Via détra* qui aboutissait à ce castrum. En faisant ce travail, je suis allé visiter une partie du champ de bataille de Grandson, qui s'étend le long de cette *Via détra*. Voilà assez raisonner et parler de moi. Adieu, salue M^r Schulthess et notre excellent Escher, à qui tu diras combien il aurait été aimable de venir nous faire visite cet automne. Quant à toi, je t'attends l'année prochaine. Adieu, encore une fois. Ton dévoué ami.

Frédéric DuBois.¹

* * *

Peseux, 12 janvier 1842.

Mon cher ami,

Ton article sur le Münster de Zurich² m'intéresse spécialement, et tu peux croire que je suis prêt à te donner aide et secours autant qu'il est en mon pouvoir : je t'envoie donc mon album d'antiquités neuchâteloises ; j'avais pensé d'abord ne t'envoyer que ce qui concernait notre collégiale, mais qui sait, me suis-je dit, si cet abeille ne saura point trouver quelques parcelles de miel dans ce fatras de dessins, pour son Münster, et tu reçois par conséquent le tout ; uses-en avec discrétion, c'est-à-dire que c'est à toi que je confie mon album.

Quant à la collégiale, tu observeras qu'elle est de plusieurs époques très distinctes et qu'elle présente plusieurs styles : Comme à Zurich, l'absyde est la partie la plus ancienne de l'édifice et si j'ose en croire

¹ *Briefe von Privaten*, II, n° 9.

² *Grossmünster in Zürich*, dans *Mitteilungen* I.

mes spéculations architecturales, cette partie du temple était primitivement le temple tout entier : j'en juge par la magnifique porte latérale qui se trouve aujourd'hui dans l'absyde et qui certes dans le plan primitif était dans le bas côté du temple ; car jamais on n'a vu placer un tel luxe d'architecture dans une porte de chœur ou d'absyde. Je suppose donc que ladite porte latérale était dans la travée du milieu, et qu'une troisième travée ou arcade, qui aurait porté l'ancienne façade du temple jusqu'au delà du milieu du dôme d'aujourd'hui, aurait complété cette belle chapelle dont la tradition attribue la fondation à la Reine Berthe. Au reste il ne serait pas impossible que la porte latérale ne fût l'ancien grand portail de la chapelle qui aurait été déplacé là en démolissant la façade pour l'aggrandir ; je n'y crois pas, parce [que] l'absyde et la porte sont tellement liées de construction et de style qu'il ne m'a pas été possible d'y trouver les moindres signes d'anciennes jointures. Les nervures des voutes de l'ancienne chapelle, ainsi que les absydes sont toutes en plein cintre comme à l'Eglise St Germain des Prés à Paris ; mais, par une singulière nécessité d'architecture et de contraction, il se trouve que, comme au Münster de Bâle dans ses parties les plus anciennes, certaines arcades sont ogivales. Je ne puis dire quand on a raggrandi le temple jusqu'au delà du jubé, et quand on a par conséquent élevé le dôme carré qui est si commun dans l'orient et si rare dans nos églises de l'occident ; mais il est sûr par des actes que la nef et les bas côtés actuels avec le portique sont l'ouvrage du comte Ulrich III et de sa femme de Grange¹, qui ont régné de 1161 à 1190, en cherchant à garder quelque chose du style primitif de la chapelle. On a cependant su partout faire usage de l'ogive, et la belle porte d'entrée sous le portique est un beau morceau du style gothique nerveux et franc de la fin du 12^{me} siècle ; je n'en ai pas encore fait le dessin, mais cela ne tardera pas. En regardant le dessin de l'élévation longitudinale, tu verras la différence de toutes ces constructions rien qu'en suivant le cordon de la corniche : celui de l'absyde, comme dans le style roman très ancien, est composé d'arcatures avec modillons et par dessus plusieurs rangs de dentelures ; le cordon des bas-côtés est composé aussi d'arcatures, mais d'un genre tout différent ; c'est une ornementation gothique, nervée, sans modillon et sans dentelure.

La tour est très récente relativement, car elle date de 13 à 1400² ;

¹ Ulrich, seigneur de Neuchâtel, est cité de 1149 à 1191. Il avait épousé Berthe, de maison inconnue.

² La première tour de la collégiale date de 1360 à 1364 environ. Cf. L. MONTANDON, *Les tours de la Collégiale de Neuchâtel*, dans le *Musée neuchâtelois*, 1920, p. 107.

tu verras dans le dessin des absydes que l'on a haussé l'absyde accolé à la tour et que l'on a remplacé au haut l'ancienne corniche ; ce rehaussement est visible rien qu'à la teinte des pierres. La fenêtre gothique de l'autre absyde est un ouvrage moderne et rien de plus facile que de voir comment elle a été placée dans l'ancienne muraille. Le chœur du temple est plus élevé que le reste du temple ; cela a fait croire à une crypte ; mais jamais personne n'a pu soupçonner par où on y descendait. On y déposait les anciens comtes de Neuchâtel, dont le monument est dans le temple. J'ai fait mes suppositions que tu pourras examiner dans un plan spécial où tu liras en encre rouge : Entrée du souterrain. La porte X est murée depuis l'an 1450, après le grand incendie qui a brûlé le Kreuzgang que Rodolphe de Hochberg fit rétablir. Jean de Fribourg, comte de Neuchâtel, † en 1457, prédécesseur de Rodolphe, fut le dernier des seigneurs de Neuchâtel enseveli dans le temple. Rodolphe lui-même fut enterré en Brisgau.

Tu remarqueras que l'écriture des contremarques, ainsi que celle de l'inscription de St Paul, est celle du 10^{me} siècle ; j'ajouterai qu'elle est parfaitement semblable à celle du sceau de la Reine Berthe avec lequel elle a scélé la chartre de fondation de Payerne. Tu auras vu que le mot Guido est exactement écrit comme on le voit sur l'épée de votre Gvido, fils de Berengar.

Compare aussi le costume de la statue de St Paul pour le style, les cheveux, les tresses, etc., avec ce que vous avez.

.

Frédéric DuBois.¹

* * *

Peseux, 7 novembre 1842.

Mon cher ami,

Occupé sérieusement de la notice que tu m'as demandée, j'ai voulu la rendre digne de vous, la compléter, et j'ai si bien fait que j'en suis arrivé à embrasser le récit entier de la bataille de Grandson. Je me suis convaincu que ni Muller ni aucun autre historien n'avait compris et qu'aucun chroniqueur n'avait saisi l'ensemble de ce combat mémorable, et dans cette conviction qui est peut-être orgueilleuse de ma part, j'ai résolu de vous donner quelque chose de complet sur cette dite

¹ *Briefe von Privaten*, II, n° 10^a.

bataille. Mon envoi consistera donc en 3 chroniques neuchâtelaises : les deux plus anciennes sont connues et contemporaines de l'évènement, j'en ai des copies très anciennes et je vous les envoie avec les variantes : je ne mets en avant ces deux premières chroniques que pour pouvoir les comparer avec la 3^e qui, quoique plus récente, est vieille de quelques siècles ; car le manuscrit que je possède est vieux de plus de deux cents ans, et n'a jamais été publié ni employé par aucun chroniqueur ni historien, pas même par Muller. La dessus, faisant usage aussi des chroniques allemandes, je résumerai le récit de la bataille de Grandson du commencement à la fin, l'accompagnant d'une petite carte générale où tous les mouvemens et toutes les marches des deux armées seront marquées. Une seconde carte sera destinée à représenter la redoute des Bourguignons au dessus de Vauxmarcus, près de laquelle a commencé la bataille : c'est ce que tu m'as demandé d'origine. Dans une troisième planche, je réunirai le plan et la perspective des trois pyramides de granit qui se trouvent au milieu du champ de bataille : la tradition seule et non les chroniques disent qu'elles furent érigées par les Suisses après la bataille ; elle se trompe, car c'est un beau monument druidique comme tu pourras t'en convaincre. J'ai déjà visité 3 fois ce mémorable théâtre de notre histoire pour que ma notice soit complète, fidèle et digne de ton estime ; partant le matin, je ne suis rentré dans ma chaumière que bien avant dans la nuit après avoir erré en zigzag tout le jour, de l'Arnon à Vauxmarcus : un travail pareil est plus considérable que tu ne t'y attendais ; il sera prêt dans la quinzaine. Je ne vois pas que tu puisses le faire entrer dans votre 4^{me} cahier : cela fera un cahier à part : tu en jugeras quand je t'aurai expédié le tout. Tout ce préambule est pour te prier de m'excuser si je ne t'ai pas tenu parole ; peut-être aurais-je pu le faire à toutes forces si le tems n'avait été si épouvantablement mauvais qu'il n'y a pas eu moyen de me mettre en route plutôt pour faire mes excursions.

Je viens de recevoir de votre libraire les exemplaires de notre souscription ; j'ai lu avec beaucoup de plaisir ton article sur les haches d'armes du landaman Lohner ; j'aurais désiré pouvoir te tenir à côté de moi ; car j'aurais pu te donner à ce sujet les détails les plus intéressans sur l'Orient et sur le Nord que j'ai visités et sur les collections que j'ai parcourues. Adieu, mille amitiés à Escher, Heer, Schulthess, etc.

Ton dévoué ami

Frédéric DuBois. ¹

¹ *Briefe von Privaten*, II, n° 12.

Peseux, 30 novembre 1842.

Enfin, mon cher ami, je te tiens parole. Voilà la bataille de Grandson telle que je l'ai comprise : lis le manuscrit et juge si cela vous convient. Tu trouveras, comme je te l'ai annoncé, nos trois chroniques neuchâtelais, Hugues de Pierre, David Baillot et l'Anonyme : cette dernière n'a jamais été publiée et je crois que je possède l'unique manuscrit qui existe : celle de David Baillot n'existe aussi qu'en manuscrit autant que mes recherches me l'ont appris. J'ai joint à ces trois chroniques de la bataille de Grandson deux des principales chroniques suisses, Schilling et Etterlin, dont j'ai fait une traduction. Je crois qu'il serait nécessaire de faire précéder le précis de la bataille de Grandson que je t'envoie, aussi de ces 5 chroniques qui contiennent tous les faits principaux et qui se complètent l'une l'autre, afin que chacun puisse les confronter avec mon précis et juger de son exactitude scrupuleuse. S'il était possible de disposer les 4 chroniques de Schilling, Etterlin, Baillot et l'Anonyme par colonnes latérales comme je l'ai fait, peut-être qu'il serait plus facile de voir et de suivre la concordance des événements ; cependant si cela vous gênait pour l'impression, rien ne serait plus naturel alors que les mettre les unes après les autres, en ayant soin de mettre 1^o Hugues de Pierre en tête, puis 2^o Schilling, 3^o Etterlin, 4^o Baillot et 5^o l'Anonyme. Tu auras soin seulement, si tu as le tems, de revoir mes deux traductions de peur que je n'aie mal compris quelques-unes des expressions de ces vieux suisses : tu pourrais mettre aussi le mot français de Karten-Büchsen qu'emploie Schilling et que je n'ai pu traduire ¹.

Le précis que j'ai fait est, comme tu le verras, accompagné des lettres de renvoi qui sont à la marge, et qui expliquent dans quel auteur on doit chercher le fait : j'ai coupé de même les paragraphes afin d'indiquer les portions du texte qui leur appartiennent à chacun. Si tu juges

¹ Le précis de DuBois de Montperreux sur la bataille de Grandson a paru dans le tome II des *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zurich*, avec 3 pl. Il contient, outre une traduction des chroniques de Diebold Schilling et d'Etterlin, un extrait de la *Chronique des chanoines*, la *Chronique de David Baillod* et la *Chronique anonyme*. La chronique de Baillod est plus justement connue sous le nom des *Entreprises du duc de Bourgogne contre les Suisses*. Voir BONHÔTE et CHABLOZ, *La chronique des Entreprises du duc de Bourgogne*, dans le *Musée neuchâtelais*, 1896, p. 197 et 228.

La *Chronique anonyme* n'est qu'un remaniement fait au milieu du XVII^{me} siècle de la précédente. Elle forme un fragment des *Extraits des guerres des Suisses et leurs alliés depuis Louis XI et Charles le Hardi jusques à la bataille de Marignan*, qui ont été publiés à la suite du *Recueil des droits, franchises, immunités et privilèges accordés aux Bourgeois de Vallengin...* Verrières-Suisses, 1790, p. 280. Fritz CHABLOZ, *La bataille de Grandson*, l'a également reproduite, p. 90.

convenable de le laisser tel quel, j'en serais bien aise : au reste tu feras comme tu voudras.

Enfin je t'envoie le plan de la bataille dessiné en majeure partie d'après Ostervald ; il sera bon de colorier les corps d'armée comme je l'ai fait, le jaune et le bleu étant les couleurs de Bourgogne, et le rouge et le blanc celles de qui tu sais. Le plan de la Redoute expliquera nettement où a commencé la bataille ; on pourrait y placer les Bourguignons et les Schwitzois en face les uns des autres ; si cela te convient tu peux le faire. Mais j'ai préféré la représenter comme elle est aujourd'hui, couverte de bois de hêtres ; tu remarqueras les blocs de granit qui sont dedans.

Enfin les menhirs ou pyramides compléteront ce qui concerne la bataille de Grandson ; tu verras par les blocs et par le plan que nous avons ici un vrai monument druidique, et comme tu es plus savant que moi, tu pourras y faire une petite note et donner aussi ton avis. J'ai eu soin de faire les dessins de l'exacte grandeur de votre format de planches.

Si j'avais eu un peu plus de tems et moins de neige et de pluie, j'aurais encore voulu relever le camp de Charles le Hardy ; mais cela n'importe nullement à l'affaire.

J'ai obtenu dernièrement de notre gouvernement l'autorisation de faire des fouilles sur l'ancien *Noidenolex* avec L. 300¹ pour payer les ouvriers l'année prochaine. Si cela vaut la peine, tu comprends qu'on augmentera la somme. Si je trouve quelque chose d'important, je t'en informerai ; mais que je suis bouché ; tu viens nous voir à Neuchâtel l'année prochaine, en allant à Lausanne. Mon Musée de Colombier est bien rangé, je voudrais que tu le visses. Adieu, lieber Freund, tache de m'écrire quelques lignes d'amitié et de sortir de tes grimoires de St Urbain. Salue Escher, Schulthess, Mousson, Heer, Stocher, etc.

Ton dévoué et sincère ami

DuBois.²

(A suivre.)

(Communiqué par Léon MONTANDON.)

¹ L'arrêté du Conseil d'Etat, du 23 novembre 1842, dit 100 L.

² *Briefe von Privaten*, II, n° 13.

LE JUPITER D'AUVERNIER

Les antiquités romaines sont si rares en pays neuchâtelois qu'il importe qu'elles soient connues et appréciées à leur juste valeur, surtout lorsqu'elles ont, comme la statue dont nous donnons ici la reproduction, un intérêt artistique indéniable.

A vrai dire, cette statue est loin d'être inconnue. Trouvée en 1864 par un vigneron au Lerin, territoire d'Auvernier, elle fut l'objet d'une étude de W. Wavre dans le *Musée neuchâtelois* de 1879, p. 171. Dès lors, on n'entendit plus parler d'elle, au point qu'il nous a été impossible de retrouver l'endroit précis où elle fut mise au jour et où devait se trouver une maison romaine et, paraît-il, une citerne qu'il aurait été intéressant de découvrir à nouveau. La statue quitta le pays en 1884 pour aller enrichir les collections du Musée de Saint-Germain-en-Laye, qui en fit l'acquisition pour une somme fort considérable, si l'on tient compte de l'époque où elle fut vendue. Les antiquités romaines, en effet, n'avaient pas alors la valeur marchande qu'elles ont maintenant. Elle porte là-bas le n° 27,915 et se trouve indiquée dans les *Bronzes figurés* de M. S. Reinach, p. 31, n° 2. Elle mesure 135 mm. de haut.

Bien que cette œuvre ait été reproduite dans le *Musée neuchâtelois* de 1879 d'après un dessin de A. Bachelin, il nous a semblé qu'il serait intéressant d'en donner une image qui permît de se rendre mieux compte de sa valeur artistique que ne le permet un dessin quelque exact qu'il puisse être.

Un premier coup d'œil permet de se rendre compte que l'on a affaire à une œuvre soignée, une œuvre de luxe et non pas à une de ces statuettes de pacotille que même les pauvres gens pouvaient acheter pour orner leur laraire. Les yeux, les lèvres et l'extrémité des seins sont rapportés ; d'après M. Wavre, les lèvres et l'extrémité des seins sont en métal plus clair et les yeux en métal blanc. C'est là une coutume bien antérieure à l'époque romaine puisque nous la trouvons déjà dans la statue d'Antenor conservée au Musée de l'Acropole à Athènes et qui date de la fin du VI^{me} siècle avant notre ère. Le front est étrangement étroit, ce qui constitue une disproportion choquante avec le bas du visage. L'attitude générale ne manque pas de dignité et de noblesse.

Peut-on trouver d'autres œuvres qui soient apparentées à cette statue ? Pourrait-on même trouver l'original plus ou moins célèbre dont elle serait la copie ?



Statuette de Jupiter
trouvée à Auvernier et conservée au Musée
de Saint-Germain-en-Laye.

Ce qui rend ces deux questions singulièrement ardues, c'est la multiplicité même des documents. Le « Père des hommes et des dieux », objet de la vénération des siècles successifs, trouva son expression idéale non pas seulement dans la célèbre statue de Phidias, mais bien encore dans les œuvres d'Ageladas, de Praxitèle et de bien d'autres encore. Le *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, de Salomon Reinach, montre cependant que notre statue appartient à un groupe relativement peu fréquent. En effet, le dieu tient le plus souvent de la main droite le foudre et non pas une Victoire ou un aigle. Si le type de Jupiter Nicéphore est fréquent sur les monnaies, il est des plus rares dans la statuaire. De plus, la manière même dont le vêtement est traité n'est pas commune. En général, le vêtement ne drape pas tout le côté gauche du corps, il est simplement jeté sur une épaule seulement et se relève sans descendre plus bas que le sein. On trouvera dans le second volume du *Répertoire* de Reinach de nombreux exemples de cette manière de disposer le vêtement. Il est une œuvre cependant qui présente avec la nôtre la parenté la plus frappante, du moins pour le vêtement, c'est la statuette conservée au Musée archéologique de Florence et reproduite soit dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg et Saglio (au mot Jupiter, p. 703), soit dans Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II (Zeus), pl. 1. La manière dont les plis du vêtement sont disposés est identique dans l'une et dans l'autre de ces statues. Mais la ressemblance s'arrête là, le corps même du dieu ainsi que l'attitude et l'expression du visage sont essentiellement différents. La statue de Florence remonte à un original grec du V^{me} siècle, de Phidias peut-être, d'après le dictionnaire de Daremberg et Saglio. Le dieu est représenté au repos tenant le foudre de sa main droite, le visage rappelle encore la sculpture archaïque. Rien de tout cela dans la statue d'Auvernier. N'oublions pas, du reste, que cette dernière statue n'a pas été fondue d'une seule pièce ; la partie de gauche, vêtement et bras gauche, a été rapportée, elle peut parfaitement donc remonter à un original différent. Le corps même pourrait être rapproché soit d'une statue de Vienne (Reinach, *Répertoire*, II, p. 7, n° 7), soit d'une statue de Dresde (*ibid*, II, p. 4, n° 1), ou d'une autre du Grand Saint-Bernard (*ibid*, II, p. 8, n° 6). Il est évident que seul le rapprochement soit avec les originaux, soit avec de bonnes photographies permettrait d'arriver à un résultat plus certain. Quoi qu'il en soit, il semble probable que ce n'était pas une Victoire comme le pensait M. Wavre, mais bien un aigle que le dieu tenait dans sa main droite.

Terminons en exprimant le regret que cette œuvre ne soit pas restée dans le pays, mais ait passé à l'étranger.

Georges MÉAUTIS.

MÉLANGE

Un centenaire.

Le Cercle de lecture de Neuchâtel a fêté, le 5 décembre 1925, le centenaire de sa fondation par une cérémonie commémorative au cours de laquelle M. Borel-Girard lut un travail intitulé *Coup d'œil sur les origines et la marche du Cercle de lecture de 1825 à 1925*.

Le Cercle de lecture fut fondé le 8 décembre 1825 par 86 personnes assemblées dans une des salles de l'Hôtel de Ville¹. Elles avaient répondu à l'appel de huit initiateurs qui s'étaient réunis dès 1824 pour lire le *Bulletin des sciences physiques, historiques, géographiques, agricoles, commerciales, etc.*, publié à Paris, à partir de 1823, sous la direction du baron de Férussac. Ces excellents citoyens n'avaient pas voulu jouir en égoïstes de leurs lectures, mais avaient examiné « la question de savoir s'il ne conviendrait pas de s'adjoindre quelques lecteurs en s'abonnant à d'autres journaux ». L'âme du nouveau cercle était Frédéric-Auguste de Montmollin, conseiller d'Etat, qui en fut le premier président.

Le cercle aujourd'hui centenaire fut le premier cercle de lecture de la ville de Neuchâtel. Le Cercle du Jardin, fondé en 1759, n'était pas, à proprement parler, un cercle de lecture. C'était une société fondée pour « cimenter la bonne amitié et l'harmonie » qui régnaient entre une vingtaine de personnes de Neuchâtel. La plupart des fondateurs du Cercle de lecture, Frédéric-Auguste de Montmollin en tête, étaient déjà membres du Cercle du Jardin.

Le but du Cercle de lecture était « 1° de procurer à ses membres dans un dépôt central et à domicile la lecture de journaux politiques et d'ouvrages périodiques relatifs aux sciences, aux lettres et aux arts ; 2° d'opérer un rapprochement plus habituel entre les personnes qui cultivent les lettres, les sciences et les arts, ou qui sont connues par leur dévouement au bien public ; 3° de répandre la connaissance des choses dont l'utilité a été constatée dans d'autres pays ».

Un registre intitulé *Recueil de faits, calculs, observations, propo-*

¹ Le Cercle de lecture se réunit d'abord à l'Hôtel de Ville, puis dans la maison Bachelin (Bickel-Henriod), dans la maison Sandoz (Morel-Gonset), enfin dans l'immeuble Chatoney.

sitions, extraits, copies, etc., à l'usage du Cercle de lecture, avec la devise Singula quoque notando, montre comment les membres du cercle entendaient répandre la connaissance des choses utiles au pays. La préface de ce registre, du 9 mai 1826, rédigée par Frédéric-Auguste de Montmollin, mérite d'être reproduite intégralement :

La lecture et la conversation ne sont pas le seul but que nous nous soyons proposé dans la fondation du Cercle. Nous pensions aussi à en faire un établissement qui, indépendamment de l'instruction, offrît non seulement à ses membres, mais aussi au public quelque utilité. Parmi les moyens d'y parvenir, j'entrevois le suivant que je me permets d'offrir à la méditation et de recommander à la coopération des membres du cercle.

Ce seroit d'ouvrir un registre dans lequel s'inscriroient tous les faits et les événemens dont la connoissance actuelle ou le souvenir avec le tems pourroit être de quelque intérêt. Ainsi donc, une action honorable, une invention utile, un phénomène extraordinaire, des remarques sur l'industrie, sur les productions de la terre, sur la température ; les résolutions prises par les corporations dans l'intérêt de leurs ressortissans ; les fondations charitables, des notices biographiques ; des détails sur ceux de nos compatriotes qui se distinguent soit dans le pays, soit dans l'étranger ; des rapprochemens statistiques ; des faits concernant les diverses parties de l'histoire naturelle et des autres sciences lorsque cela se pourroit ; et tant d'autres choses intéressantes à savoir seroient recueillies de toutes les parties du pays et consignées dans notre registre.

Je ne me bornerois pas à cela et je voudrois encore que chaque fois que nous trouverions dans nos journaux l'indication de quelque invention, de quelque procédé, de quelque établissement dont l'imitation pourroit offrir quelque avantage sans entraîner trop de difficultés, il en fut fait une copie ou une traduction ou un extrait qui seroit également inscrit sur le registre.

Si quelquefois le comité trouvoit bon de porter à la connoissance du public un avis dont il importeroit de l'instruire immédiatement, cela pourroit se faire sur le champ après toutefois en avoir obtenu l'agrément de la censure. Mais ordinairement ce ne seroit qu'après un certain tems et lorsque la nature et l'abondance des informations inscrites le permettroient, qu'on en feroit un choix et la matière de la publication d'une ou de plusieurs feuilles, après les avoir soumises, aussi bien pour ce choix que pour le style, à la revision d'un petit nombre de personnes connues par leur goût, leur tact et leur circonspection, qui y donneroient la forme convenable et qui en décideroient définitivement. Ce seroit de la même manière que l'on pourroit fournir les articles du *Messenger boiteux* qui concernent notre patrie.

Il seroit inutile d'ajouter que, quoiqu'il dépende de tous les membres du cercle de s'associer à l'exécution du plan proposé, cela n'est obligatoire pour aucun.

Du reste, chaque article devrait porter la signature de celui qui l'a inséré et il n'en seroit souffert aucun qui pût porter atteinte au respect qui est dû

au culte et aux autorités établies, ou blesser les égards dont les particuliers doivent tous être l'objet.

Ce plan pourra, au bout de quelque tems, être rectifié ensuite des observations que feront ceux des membres du cercle qui y prendront part.

Suivent, dans le registre, de 1826 à 1832, des notes de Frédéric-Auguste de Montmollin sur l'assurance des bâtiments ; de Favarger sur les charançons ; de Louis de Meuron sur la mousse utilisée comme engrais et sur le bateau à vapeur l'*Union* ; de Guillebert sur Guinand l'opticien ; des extraits du *Globe*, du *Nouvelliste vaudois* et de la *Revue britannique* ; des notes variées de Gallot, de Julien l'Eplattenier, ministre, du Dr Frochaux, de Paul-Louis-Auguste Coulon, de Frédéric Blandt, de Bernard de Gélieu, suffragant, de Charles Junod, de François de Montmollin, de Célestin Du Bois, proposant, du major Morel, de Ch.-Aug. Borel, d'Henry Fleury, de J. de Gélieu, ministre du Saint Evangile. On relève dans ces notes la copie « d'une lettre inédite de J.-J. Rousseau, datée de l'Isle Saint-Pierre, le 15 septembre 1765 » ; des notices sur Jean-Théodore Chaillet et Jean-Antoine d'Ivernois ; sur la « fameuse comète de 1680 » ; sur « un sceau ou cachet en métal, paroissant être d'une haute antiquité », trouvé au Landeron par le Dr Frochaux « sous les racines d'un arbre très vieux » ; sur Daniel-Jean Richard dit Bressel ; sur des tremblements de terre ; des extraits du Journal manuscrit de Jonas Favarger ; le jugement de Fénelon sur Ostervald ; une notice sur les inscriptions anciennes trouvées à Crescier ; des extraits des Mémoires de M. le ministre Boive ; une notice « sur le décès de Madame Guillemette de Vergy », le 14 juillet 1543 ; une notice sur des antiquités découvertes, le 16 mai 1832, dans le domaine de la maison curiale de Muri, à une petite lieue de Berne ; une notice historique sur le comté de Barga et sur les anciens comtes de la maison de Neuchâtel.

On regrettera que ce *Recueil* ait pris fin en 1832. Les événements politiques ne sont pas étrangers sans doute à cet arrêt.

A peu près tous les Neuchâtelois notables et les étrangers de marque, de passage à Neuchâtel, firent partie du Cercle de lecture ou y furent introduits « momentanément ». Il est intéressant de relever les noms suivants parmi beaucoup d'autres :

- 1828. M. Léopold Robert, peintre, présenté par le Dr Borel pour un séjour momentané.
- 1829. M. Léopold de Buch, présenté par Auguste de Montmollin.
- 1829. MM. Henry Suchard et Philippe Suchard, présentés par Alexandre Verdan.

1830. M. Just Olivier, de Lausanne, aspirant au poste de belles-lettres françaises, présenté par M. Gallot.
1830. M. Du Bois de Berlin, conseiller de cour au Département des affaires étrangères, présenté par Auguste de Montmollin.
1830. M. Gonzalve Petitpierre, présenté par Frédéric-Etienne Petitpierre.
1831. M. Aurèle Robert, présenté par Frédéric Wavre.
1831. M. le Dr Petitpierre, député de Travers au Corps législatif, présenté par Gonzalve Petitpierre.
1831. Les neuf députés de la Chaux-de-Fonds au Corps législatif, entre autres Auguste Bille, avocat, et Fritz Courvoisier, présentés par Henry Fleury.
1831. M. Léopold Robert, présenté par le Dr Borel.
1831. Les députés du Locle au Corps législatif, parmi lesquels Ami-Jean-Jaques Landry, présentés par F^s Jeanneret.
1831. MM. le landamann Sprecher et le conseiller Tillier, représentants de la Diète, présentés par F.-A. de Montmollin.
1831. Les officiers du bataillon vaudois d'occupation présentés par Favarger, avocat.
1831. Les officiers des compagnies fribourgeoises, présentés par le Dr de Castella.
1831. Les officiers du bataillon Tavel, présentés par Edouard Bovet.
1832. M. Charles Secretan, de Lausanne, présenté par Juste Olivier, professeur.
1832. M. le professeur Louis Agassiz, présenté par Louis Coulon.
1834. M. Jules Jurgensen, négociant à Coppenhague, présenté par J^s-Fréd. Houriet.
1835. M. Bonjour, peintre, présenté par François Schouffelberger.
1835. M. Aurèle Robert, présenté par L. Chatelain.
1835. M. Philarète Chasles, homme de lettres, présenté par Ch. Soultzener.
1836. M. Tschudi, naturaliste, présenté par Louis Coulon.
1836. M. Gressly, géologue, présenté par L. Agassiz.
1837. M. Desor, géographe de Paris, présenté par L. Agassiz.
1839. M. le Dr Vogt, présenté par L. Agassiz.
1840. M. Célestin Nicolet, de la Chaux-de-Fonds, présenté par L. Agassiz.
1843. M. J. de Pfuel, officier de hussards en Prusse, présenté par M. le châtelain de Meuron.
1850. M. Charles Secretan, prof. de philosophie, présenté par Ch. Berthoud.
1851. M. Auguste Bachelin, peintre, en séjour à Neuchâtel, présenté par Hⁱ Wolfrath.
1851. M. Amiel, professeur à l'Académie de Genève, en passage à Neuchâtel, présenté par Félix Bovet.
1853. M. Emile Souvestre, présenté par Félix Bovet.
1856. M. Rosseeuw-Saint-Hilaire, professeur à la Sorbonne, présenté par Félix Bovet.

BIBLIOGRAPHIE

D^r Aug. CHATELAIN, *Du rôle de la Prusse dans le mouvement des royalistes neuchâtelois du 3 septembre 1856*. Editions Victor Attinger, Paris-Neuchâtel, 1925, 103 pages.

Dans le courant de l'année dernière, il a paru une brochure posthume du regretté D^r Châtelain ayant pour sujet le rôle joué par la Prusse lors de la tentative de restauration monarchique du 3 septembre 1856. Aucune mention n'a été faite jusqu'ici dans notre presse de cette brochure qui doit cependant attirer l'attention de tous ceux auxquels le passé de notre pays n'est pas indifférent. Il s'agit, en effet, d'un point de notre histoire demeuré obscur et qu'il convient d'élucider, ne serait-ce que pour fixer les responsabilités encourues dans une circonstance grave où se décida définitivement le sort des Neuchâtelois.

Jusqu'à la publication du travail du D^r Châtelain, on avait cru que l'idée du mouvement royaliste de 1856 était née dans le cerveau de quelques Neuchâtelois regrettant l'ancien régime. Cette levée de boucliers, disait-on, avait eu lieu contre le gré du roi de Prusse et de son gouvernement qui l'avaient expressément blâmée et avaient décliné toute responsabilité dans son échec. Les chefs du mouvement, sans protester publiquement contre ces assertions, en avaient conçu une vive amertume, disant avoir été trompés et engagés, par des assurances positives, dans une aventure dont les conséquences devaient être fâcheuses pour eux et pour leur pays.

A l'aide de témoignages oraux recueillis par lui et de déclarations écrites laissées par quelques promoteurs de l'échauffourée du 3 septembre, le D^r Châtelain s'est efforcé de démontrer que le rôle de la Prusse dans cette affaire avait bien été celui qui lui était reproché par ces derniers. Il paraît avoir atteint son but.

Certainement, après la révolution de 1848, nombreux étaient encore les Neuchâtelois restés fidèles à l'ancien régime et caressant le projet d'un rétablissement des institutions qui leur étaient demeurées chères. Refusant de se considérer comme dégagés de leurs devoirs de loyaux sujets, malgré les déclarations du roi de Prusse qui les déliaient de leur serment, ces Neuchâtelois s'obstinaient dans une attitude négative à l'égard de la république et se gardaient de prendre la moindre part aux affaires publiques. Chez certaines populations des Montagnes, l'attachement à la royauté prenait souvent la figure d'un véritable fétichisme. Ce fait singulier chez des gens qui ne subissaient pas le prestige d'une cour, qui ne profitaient d'aucun avantage matériel, qui n'avaient pas l'occasion d'admirer les attributs de la souveraineté, ni d'apprécier comme d'autres les effets d'une royale bienveillance, ce fait a excité l'étonnement du D^r Châtelain que ce problème a beaucoup préoccupé ; après mûres réflexions, il avance une explication qui, malgré son air paradoxal, pourrait bien être vraie.

L'amour des Neuchâtelois pour le roi, c'est, d'après notre auteur, la preuve d'un amour encore plus grand pour leur indépendance et de leur attachement indéfectible à leurs institutions locales ; défendre ces institutions envers et contre tous, c'était le devoir dans lequel nos ancêtres avaient été élevés dès leur tendre enfance. Or ces institutions personnifiées par les quatre

bourgeoisies, palladium de la liberté neuchâteloise, étaient assez souvent menacées ; elles l'étaient par les pouvoirs de l'Etat, par le gouvernement oligarchique, par la Vénérable Classe. Il est certain que, quand les bourgeois n'obtenaient pas gain de cause à Neuchâtel, c'est à Berlin qu'ils en appelaient et, à Berlin, ils trouvaient souvent un appui contre des prétentions, selon eux, illégales et contraires à leurs franchises. « Pour les Neuchâtelois, écrit le Dr Châtelain, la principauté, malgré l'étiquette, représentait la plus grande somme d'indépendance possible, indépendance qu'ils sentaient menacée par le rattachement plus intime à la Suisse qu'entraînerait forcément la proclamation de la république. »

Quoi qu'il en soit de l'explication donnée par le Dr Châtelain du dévouement des Neuchâtelois à la Maison de Prusse, il est certain que ce dévouement existait et que l'on pouvait tout attendre de ceux qui en étaient animés. Dans les années qui suivirent immédiatement la proclamation de la république, l'occasion se présenta plusieurs fois d'affirmer ce loyalisme qui était particulièrement ardent chez les royalistes des hautes vallées. C'est là surtout qu'il se maintenait avec vigueur, c'est chez ces Montagnards qu'était tout particulièrement caressé l'espoir d'une restauration prochaine et qu'était proclamée la volonté d'y contribuer. C'est bien là ce qui résulte des documents recueillis par le Dr Châtelain. Leurs auteurs ne cessaient de stimuler le zèle de leurs amis du Bas. Ceux-ci, parmi lesquels se trouvaient les chefs reconnus du parti, sans abandonner leurs espérances, estimaient plus prudent d'en attendre la réalisation des circonstances politiques générales et mettaient leur confiance dans la diplomatie prussienne qui, pensaient-ils, saurait agir en temps opportun.

Avec un vif intérêt, on lit, dans la brochure du Dr Châtelain, le mémoire rédigé par M. Louis-Auguste Humbert, ancien justicier à la Sagne, « l'âme du royalisme dans les Montagnes », sur les événements de septembre auxquels il prit une part très active¹. Ce document contient une description, certainement véridique, de l'état des esprits à ce moment, des pourparlers qui eurent lieu, des démarches qui furent tentées pour préparer la restauration tant souhaitée. L'agitation fut au comble lorsqu'après la guerre de Crimée, les délégués des puissances se réunirent en congrès à Paris pour délibérer sur les changements qu'il s'agissait d'apporter à la situation politique de l'Europe. Toutes les espérances des royalistes neuchâtelois se ranimèrent de nouveau ; on était persuadé que le moment de la restauration était venu ; ces impressions étaient d'ailleurs fortifiées par les renseignements provenant de Berlin et dans lesquels on voyait des encouragements à agir. Mais les chefs militaires se dérobaient encore et subordonnaient leur concours à la condition d'un ordre formel du roi. On envisageait dès lors la nécessité de prévenir la cour de Berlin que les royalistes neuchâtelois devaient renoncer à toute action directe, lorsque le colonel de Pourtalès-Steiger se décida à se rendre à Berlin pour réclamer des instructions précises de la part du roi.

Ces instructions furent-elles de nature à vaincre les résistances de M. de Pourtalès ? Il faut le croire puisque, à son retour, il accepta d'assumer la direction militaire de l'entreprise. Au reste, le récit qu'il fit à ce moment, tel qu'il est rapporté par le justicier Humbert, ne laisse aucun doute à cet

¹ Le mémoire de Louis-Auguste Humbert avait déjà été publié, en grande partie, par L. JUNOD, *Phases de la question neuchâteloise*. Bâle, 1866, p. 227-237.

égard. Voici comment s'exprime M. Humbert dans son mémoire : « M. de Pourtalès ayant informé le prince (prince royal, depuis empereur d'Allemagne sous le nom de Guillaume I^{er}) de nos projets et l'ayant consulté à ce sujet, le prince lui avait offert d'aller en parler au roi. A son retour, il lui dit que le roi lui avait répondu : « S'ils le font, je sais ce que le devoir et la dignité de ma couronne me commandent. » L'un et l'autre jugèrent que cette réponse était un consentement, et en conséquence M. de Pourtalès se crut autorisé à se mettre à notre tête. »

Se trouvant plus tard, après l'échec du mouvement, à Berlin, M. Humbert eut l'occasion de répéter le récit de M. de Pourtalès en présence du prince royal, qui en reconnut l'exactitude en disant à plusieurs reprises : « *C'est vrai !* » Les détails ajoutés par M. de Pourtalès au récit de son entrevue avec le prince, prouvent bien que, non seulement, on avait consenti à ce qu'il prît le commandement des royalistes, mais encore que les dispositions prévues pour l'exécution du complot avaient été arrêtées d'un commun accord entre lui et un délégué du gouvernement prussien.

Comment expliquer après cela l'attitude adoptée par les sphères officielles prussiennes, le désaveu infligé aux promoteurs du mouvement insurrectionnel, les reproches qui leur furent adressés d'avoir agi sans autorisation ? Le Dr Châtelain ne s'en charge pas. Tout au plus suggère-t-il l'idée que le ministère prussien voulait, même au prix du sang, liquider une fois pour toutes cette question de Neuchâtel dans laquelle la Prusse comme telle n'avait aucun intérêt et qui cependant pouvait un jour lui susciter des difficultés d'ordre secondaire peut-être, mais néanmoins de nature à la gêner, cas échéant, dans le rôle qu'elle se préparait à jouer en Europe. Mais ce que l'auteur ne dissimule pas, c'est l'indignation qu'excitent chez lui les procédés mis en œuvre par le ministère. « L'instigation première de la prise d'armes de septembre, dit-il, est partie de Berlin ; les ministres l'ont conseillée, le roi et le prince de Prusse l'ont encouragée et les royalistes, braves gens trop honnêtes pour douter de la parole de ceux en qui ils avaient mis tout leur espoir, ont marché sans penser qu'on les envoyait à la mort avec l'intention bien arrêtée non seulement de ne pas les secourir, mais encore de les désavouer sans vergogne. »

Ce serait donc un point d'histoire bien établi que les royalistes neuchâtelois ont agi dans cette circonstance à l'instigation de la cour de Berlin, particulièrement du prince royal. Autant que l'on en peut juger par les témoignages recueillis par le Dr Châtelain, l'action des royalistes devait se borner à une manifestation qui aurait amené une intervention immédiate de la Prusse ; celle-ci aurait fait appel aux puissances européennes en faveur de la restauration monarchique ; mais cette intervention, bien que promise, ne se produisit pas. Le commissaire royal qui devait se présenter au moment de l'occupation du château, ne parut pas ; à sa place on vit arriver les deux commissaires délégués par le Conseil fédéral. Voyant leur coup manqué, abandonnés à eux-mêmes, les chefs royalistes, voulant éviter l'effusion du sang, s'empressèrent de remettre le château aux délégués de la Confédération. L'intention du Dr Châtelain a été de laver les notables royalistes de l'accusation d'avoir inconsidérément assumé une entreprise pour laquelle ils ne s'étaient pas assurés les appuis nécessaires et qui s'est trouvée contraire au vœu de la population. Tous nous devons lui savoir gré d'avoir rétabli la vérité sur un point important de notre histoire.

Ph. FAVARGER.

JONAS BOYVE ET LA VÉNÉRABLE CLASSE

Le pasteur Jonas Boyve (1654 à 1739), à qui la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel, la commune de Fontaines, la paroisse de Fontaines-Hauts-Geneveys et la Société d'histoire de l'Eglise neuchâteloise viennent d'élever un monument commémoratif, n'est pas un étranger pour les lecteurs neuchâtelois. Il est connu, archiconnu, disent nos savants. C'est possible ; mais n'est-il pas vrai que ce que nous connaissons le mieux est précisément ce que nous avons toujours besoin de rapprendre ?

Rappelons donc en quelques mots l'histoire de cet homme, notre premier historien, s'il ne fut pas le premier de tous.

Jonas Boyve naquit en 1654, à Travers, où son père était pasteur. Nous savons peu de chose de ses études et de sa formation. Il est probable que l'enfant, puis le jeune homme, fut d'abord l'élève de son père Abram dans les paroisses que celui-ci desservit successivement à Travers, Cornaux, Saint-Blaise. Il fit sa théologie comme on la faisait alors, sous la direction de quelque pasteur expérimenté, puis en fréquentant les cours de l'Académie de Genève¹. Consacré au saint ministère en 1675, il commença par être « impositionnaire », c'est-à-dire remplaçant attitré de pasteurs empêchés, puis il fut désigné comme pasteur des Ponts-de-Martel (1682). Il ne resta que fort peu de temps à ce poste de montagne, pressé sans doute de porter secours à son père, fixé à Saint-Martin, qui sentait le poids des années. Après une collaboration de deux ans, il devint pasteur en titre de cette paroisse et le fut jusqu'en 1705. C'est de là qu'il partit pour Fontaines, où son activité se poursuivit pendant trente-quatre ans. On peut donc dire que Jonas Boyve fut le pasteur du Val-de-Ruz, comme il en est le modeste Hérodote.

En effet, l'étude de l'histoire, de la nôtre, en particulier, fut, à côté, je ne dis pas au détriment de ses fonctions pastorales, la grande préoccupation de cet homme de bien. Son œuvre est celle d'un chercheur,

¹ On trouve la signature de Jonas Boyve dans le *Livre du Recteur* à la date du 23 juillet 1672 : *Jonas Boyuius Neocomensis th. stud. die 23 Julii*. Le père de Jonas, *Abrahamus Boyuius Neocomensis*, s'était inscrit en 1642. *Le livre du Recteur*. Genève, 1860, p. 114 et 161.

recueillant avec une ardeur infatigable tous les documents, toutes les traditions, orales ou écrites, tous les faits et même toutes les particularités de nature à jeter quelque jour sur un coin de terre d'autant plus aimé qu'il est plus restreint. On l'a dit : « Les *Annales* sont, jusqu'à l'époque où l'auteur s'est arrêté, une véritable encyclopédie neuchâteloise, rédigée par ordre chronologique. »

L'œuvre est-elle parfaite ? Nous n'oserions la défendre sur tous les points. Tout ce qui dans les *Annales* précède le XIV^{me} siècle est fort sujet à caution. Boyve a commis plusieurs confusions regrettables, dont quelques-unes, il faut le reconnaître, sont voulues. C'est ainsi qu'il a fait de son trisaïeul Antoine Boyve le compagnon de Farel dans ses courses d'évangélisation. Or, s'il est à peu près avéré qu'il y avait à Neuchâtel, en 1530, un personnage de ce nom, il paraît certain que c'était un honnête artisan, zélé peut-être pour la Réforme, mais peu capable de la servir par la parole. Ce rôle fut celui d'un autre Antoine, lequel s'appelait Froment. Autre confusion, relative à l'Abbaye de Fontaine-André : D'après Boyve, celle-ci aurait pris naissance au Val-de-Ruz. L'assertion est contraire aux textes. Nous savons pertinemment que Fontaine-André commença près de la Coudre, « au pied de Chaumont » ; si les moines arrivèrent au Val-de-Ruz et s'établirent jusqu'en 1450 à Fontaines, cette translation n'eut lieu qu'après l'incendie de leur maison par les bandes d'Enguerrand de Coucy, à la Noël de l'an 1375. Un autre regret qu'il est permis d'avoir, c'est que Jonas Boyve n'ait pas indiqué ses sources, ce qui ne permet pas de contrôler ses affirmations. Cependant, il faut dire, à la décharge de notre annaliste, que dans les cas où cette constatation fut possible, le résultat lui a été plutôt favorable.

Arrivé au terme d'un patient effort qu'il a soutenu pendant plusieurs dizaines d'années, Jonas Boyve nourrissait-il l'illusion de voir son travail approuvé par la Classe ? Il paraîtrait, pensait-il, sous les auspices de cette Vénérable Compagnie. En 1727, il fit une démarche dans cette intention ; mais voici, d'après les procès-verbaux que nous avons consultés, la marche suivie par cette affaire¹.

La première demande date de mai 1727 (« en générale de may, le 7 de 1727 ») :

M. Boive, pasteur à Fontaines, a demandé que, dans le dessein où il était de faire imprimer un livre, il priât qu'il fût examiné auparavant par des personnes que la Compagnie nommât suivant l'usage qui a été suivi par

¹ Voir une note de Ch. CHATELAIN sur les *Annales de Boyve* dans le *Musée neuchâtelois*, t. XIX (1882), p. 105.

nos pères, pourvu que cet examen pût être achevé au mois de juillet prochain; il a été dit que le dit livre ne se pourra point imprimer qu'il n'ait été vu par quelques personnes que la Compagnie nommera, et que l'on attende pour cela jusqu'au retour de MM. nos députés à Berlin¹.

Huit mois s'écoulaient. Nouvelle demande. Nous sommes à la générale de janvier 1728 :

M. Boyve, pasteur à Fontaines, souhaitant de faire imprimer une histoire du pays, a prié la Compagnie de nommer des personnes pour examiner son manuscrit; il a été dit que M. Choupard, notre doyen, et M. Marquis, pasteur à Dombresson, seront chargés de l'examiner et de faire ensuite rapport à la Compagnie.

Après trente et un mois, troisième demande (Assemblée générale du 1^{er} août 1731) :

M. Boyve, pasteur à Fontaines, a réitéré à la Compagnie la demande qu'il lui a faite plusieurs fois de permettre l'impression de l'histoire qu'il a faite de ce pays. M. le doyen a prié MM. Choupard et Marquis de faire la relation de l'examen qu'ils ont fait de ce livre. Ces messieurs ont dit qu'ils n'avaient pas encore lu tout cet ouvrage (depuis le 28 janvier 1728 !). D'ailleurs, la Compagnie étant en trop petit nombre n'a pas pu délibérer là-dessus.

L'auteur revient à la charge. Nous sommes à l'Assemblée générale du 7 mai 1732 :

M. Boyve, pasteur à Fontaines, a demandé réponse sur la permission qu'il avait demandée de faire imprimer l'histoire du pays qu'il a composée, suivant la promesse qu'on lui a faite de lui répondre aujourd'hui là-dessus. La Compagnie a dit qu'elle n'entrerait pour rien dans l'impression de ce livre, qu'elle ne donnerait point son approbation à ce livre, mais que M. Boyve ferait ce qu'il trouverait à propos; que, cependant, la Compagnie lui conseillait, avant de remettre les cahiers à l'imprimeur, de les faire revoir pour le style par M. son fils, et de prendre garde à ce qu'il dira sur les années 1707 et 1699 et qu'il fera voir cela à M. le doyen.

Que s'est-il passé après tous ces atermoiements ? Les registres de la Classe n'en parlent pas.

Comment faut-il expliquer l'attitude qu'elle a cru devoir prendre ?

La Compagnie n'estimait-elle pas Jonas Boyve ? Elle l'avait nommé doyen en 1691 ; elle devait l'appeler au même honneur en 1712.

Trouvait-on le style de son ouvrage un peu terne ? L'accusait-on de quelque lourdeur ? C'est possible, puisqu'on lui donne le conseil de

¹ C'est la fameuse députation, qui était allée présenter au souverain certaines doléances de la Classe.

recourir sur ce point aux lumières de son fils, Abram Boyve, « un des plus savants prédicateurs de son siècle », a-t-on dit non sans quelque exagération.

Pensait-on que les faits allégués par Boyve n'étaient pas tous d'une rigoureuse précision ? Il se peut que certaines inexactitudes, dans le genre de celles que nous avons signalées, n'aient pas échappé à l'œil exercé des censeurs.

Mais la cause véritable est ailleurs ; elle est dans la crainte que l'on avait que Boyve, qui avait eu des sentiments contistes, même accentués, ne les eût gardés ; il pouvait les avoir fait passer, même à son insu, dans son livre, et l'on ne voulait pas se rendre solidaire de toutes ses opinions. Ajoutez à cela que l'œuvre était considérable ; il aurait fallu, pour la mettre sur pied, un gros effort que la Classe ne voulait ni peut-être ne pouvait faire. Il fut donc arrêté que « l'auteur ferait ce qu'il trouverait à propos ». On le laissait libre ; mais c'était lui dire que, s'il tenait absolument à paraître, il devait lui-même faire les frais de sa gloire. C'était du même coup lui lier les mains, car la fortune des Boyve ne leur permettait pas de se payer une dépense aussi importante, même en un temps où les questions de cet ordre pouvaient être réglées bien plus facilement que ce ne serait le cas aujourd'hui.

Le manuscrit de Boyve resta donc à l'état de texte écrit. Un exemplaire en arriva à la Bibliothèque de Neuchâtel ; c'est, croyons-nous, l'original ; un autre, copié sur celui-là, mais avec certaines modifications, appartient à une famille de la ville, descendant des Boyve par un frère de Jonas. L'ouvrage eût dormi longtemps sans l'intervention de Gonzalve Petitpierre, qui ne fut pas toujours aussi heureusement inspiré, mais qui le fut particulièrement bien ce jour-là.

Le service qu'il a rendu au pays et aux amis de son histoire est considérable, car les *Annales du Comté de Neuchâtel et Valangin* sont, malgré leurs côtés faibles, un livre dont on ne peut guère se passer. C'est une œuvre de patience et d'érudition. Boyve a travaillé pendant de longues années ; il l'a fait consciencieusement en un temps où l'histoire avait deux muses : les documents consultés et l'imagination des auteurs, non pas l'imagination qui ressuscite le passé, mais celle qui l'invente hardiment. S'il a tiré quelquefois la couverture de son côté, comme dans la circonstance qui concernait sa famille et dans celle qui faisait valoir sa paroisse, on est obligé de donner raison à bon nombre de ses affirmations. Alors que plusieurs avaient songé à séparer Neu-

châtel de la Suisse pour le rattacher à la France, comme d'autres plus tard voulaient son rattachement à la Prusse, il commence son ouvrage en disant : « Le pays de Neuchâtel et Valangin a toujours été enclavé dans les limites de la Suisse et compris dans cette province, et son sort a toujours dépendu de celui de la Suisse en général. » Enfin il a rendu à la science historique un immense service en recueillant et transcrivant soigneusement, année par année, pour ne pas dire jour par jour, à certains moments de particulière importance, tout ce qui, dans le domaine de notre vie nationale, lui semblait propre à atteindre son but.

C'est donc avec raison que l'on a fait inscrire au-dessus de la porte de la cure de Fontaines ces simples lignes :

LE PASTEUR
JONAS BOYVE
AUTEUR DES ANNALES HISTORIQUES
DU COMTÉ DE NEUCHÂTEL ET VALANGIN
A HABITÉ CETTE MAISON
1705 - 1739

En le faisant, nous sommes entrés dans la pensée de l'auteur du siècle dernier qui a dit : « Les monuments sont les crampons de la chaîne qui unit les générations. » Surtout nous croyons avoir en quelque manière adouci la sévérité du jugement porté par la Vénérable Classe sur l'œuvre de celui de ses membres qui fut tout ensemble pasteur et historien, pasteur d'une paroisse importante et historien du pays aimé.

G. BOREL-GIRARD.

Le capitaine Jean-Jacques Bourgeois

(Suite. — Voir la livraison de janvier-février 1926, page 6.)

Une Diète des cantons protestants, à Aarau, devait s'occuper de l'exode des Vaudois, exode jugée nécessaire pour soulager les Suisses et, d'autre part, pour faire place à d'autres réfugiés, ce qui permettrait « d'eslargir par ce moyen les ministres et autres encore détenus es prisons du duc de Savoye ».

Le 11 février 1688, MM. de Berne prièrent le gouverneur de Neuchâtel de bien vouloir envoyer à Aarau des délégués des Vaudois et, en particulier, le sieur Arnaud, ministre des Vallées, pour les éclairer définitivement sur la nécessité de gagner le Brandebourg. Mais Arnaud était parti pour Genève, accompagné du capitaine Robert. « Nous avons choisi et envoyé à sa place, répondirent les conseillers d'Etat, le capitaine Laurent Tron et Jean Catre, lieutenant, que nous avons estimé les plus propres et les plus intelligens d'entre ceux des Valées qui sont ici ¹. »

MM. de Berne firent part au gouverneur du comté et aux Quatre ministraux des décisions de la Diète. Voici la lettre qu'ils écrivirent aux autorités de la Ville :

Les grandes occupations que nous avons tousjours eu sont la cause que nous ne vous avons peu, chers et bien aymés voysins et perpétuels bourgeois, communiquer en mesme temps qu'à Messieurs vostre Gouverneur et Conseillers d'Estat la résolution qu'a esté prinse à Arauw, et pour ce qui concerne la résolution qu'avons prinse n'avons plus outre voulu tarder de vous le faire sçavoir en vous envoyant l'Extraict de ce qui s'est passé pendant la tenue de la Journée d'Arauw. Par là vous remarquerez qu'il avoit desjà esté résolu d'envoyer les Piémontois en Brandebourg et que ceux qui voudront faire difficulté de faire ce voyage debvront estre exemptés et debvront se disposer de s'en aller et partir quelques temps après. C'est pourquoy nous avons donné ordre à nos officiers que les Piémontois qui sont dans les lieux de leurs comandements de les devoir advertir incessamment pour devoir

¹ *Missives*, t. IX, p. 144. *Manuel du Conseil d'Etat*, t. XXXIII, p. 593.

partir en leur représentant derechef la nécessité qu'on a de les esloigner, comme aussi de leur faire voir les lettres que les Ministres qui sont encores detenus dans les prisons aussi bien que d'autres particuliers et de ce que Messieurs les envoyés à Turin ont promis, afin que là dessus ils s'en puissent d'autant mieux s'y disposer et obéir à faire ledit voyage. Et que ceux qui voudront s'opiniastres à cela qu'en vertu de telle résolution leur dise qu'ils seront conduits et menés sur les frontières des Cantons Evangeliques auxquels il leur sera délivré un escu blanc par teste, afin de chercher leur fortune ailleurs où ils le trouveront bon et à propos. Et comme nous ne sçavons pas assurément combien d'opiniastres se pourroyent trouver dans cet envoy et de ceux qui sont résolu de faire ledit voyage, c'est pourquoy nous n'avons peu encores vous dénoncer le jour et le lieu, mais nous en avons bien voulu attendre une information de vostre part aux premiers jours comme aussi de Mr le gouverneur et de Mess^{rs} du Conseil d'Estat. Cependant avons trouvé nécessaire de vous envoyer des lettres imprimées pour les faire voir aux dits Piémontois qui sont rière vous, afin qu'ils puissent s'y disposer comme la nécessité le veut et de s'y conformer et de leur faire parler plus outre, aussi bien que de leur faire cognoistre ce que vous en semble là dessus ¹.

Le gouverneur, heureux des décisions de la Diète concernant les gens de la Religion des vallées du Piémont, s'empressa de demander « en quel lieu et en quel jour il faudra les rendre et s'il ne suffira pas de les conduire à Nydau ² ».

Il fit assembler, le 5 mars, les Vaudois qui habitaient la ville « pour leur déclarer l'intention des cantons évangéliques et pour savoir s'ils s'y veulent conformer, afin que, s'il y en a qui en fassent difficulté, on en use conformément au résultat desdits louables cantons, et, afin de les disposer plus facilement à accepter l'occasion avantageuse qui se présente de s'établir en Brandebourg, on en fera parler dès ce soir (4 mars) par les sieurs Girard et Perrot, ministres de cette ville, au sieur Arnaud, ministre des vallées, non seulement pour le dissuader d'en détourner ses compatriotes, mais pour le porter, au contraire, à les y résoudre ³ ».

Mais, en dépit des décisions de la Diète, les Vaudois refusaient de marcher ; ils disaient vouloir aller non pas en Brandebourg, mais au Palatinat. Le 15 mars, les Quatre ministraux firent part à MM. de Berne de l'entêtement des Vaudois :

Nous n'avons pas manqué, après la réception de la lettre qu'il a pleu a Vos Ex^{ces} de nous faire l'honneur de nous escrire de nous informer exactement des Vaudois qui sont en cette Ville du nombre de ceux qui sont

¹ Ville, *Missives*, t. IV, n. f.

² *Missives*, t. IX, p. 145.

³ *Manuel du Conseil d'Etat*, t. XXXIV, p. 27.

disposés de faire ledit voyage pour aller en Brandebourg et de ceux qui en font difficulté et qui s'opiniastrent de [ne] le vouloir faire pour ensuite en donner avis à Vos Ex^{ces} et pour cet effet nous les avons fait convenir par devant nous et leur avons représenté la nécessité qu'il y a qu'ils sortent de la Suisse pour se rendre audit lieu de Brandebourg, leur avons mesme fait faire lecture des lettres imprimées qu'il a pleu à Vos Ex^{ces} de nous envoyer. Après quoy, ils nous ont franchement tous respondu qu'ils ne sont aucunement en volonté d'aller à Brandebourg, mesme d'aucuns nous ayant tesmoigné que c'est la crainte qu'ils ont qu'on ne prene le trybut sur leurs enfants, ne sçachants celuy ou ceux qui leur ont donné ces impressions. Nous n'avons manqué aussi de faire convenir par devant nous le Sr Arnoud, ministre, à ce qu'il eust à s'employer à les disposer à faire ce voyage et les suivre et se mettre à la teste suivant les intentions de Vos Ex^{ces} et de Messieurs les Cantons Evangeliques, mais il nous a franchement tesmoigné qu'il avoit desjà ressenti d'eux qu'ils n'i vouloyent aucunement aller, ains qu'ils estoient résolu de s'en aller au Palatinat soubs la domination de ce Prince, à l'esgard de quoy nous leur avons dit tout ce qui se peut dire pour les destourner de ce dessein. C'est ce de quoy nous avons creu estre indispensablement obligés d'en donner avis à Vos Ex^{ces}, les suppliants très humblement de nous vouloir marquer le jour qu'ils debvront partir, afin de les obliger de sortir incessamment d'ici, ne les voulant plus outre souffrir, et donnerons les ordres pour les faire conduire d'ici à Nidau, comme l'endroit que croyons le plus commode ¹...

En Brandebourg, d'ailleurs, on semblait peu pressé de recevoir les Vaudois. Pour régler tous les détails de cette émigration, on attendait en Suisse un commissaire de l'Electeur, qui était annoncé et qui ne venait pas. De sorte que le départ des Vaudois qui, un moment, paraissait urgent était remis de mois en mois. Au mois d'avril, les Bernois informèrent les Quatre ministraux que le commissaire n'était pas arrivé et qu'il fallait patienter.

Les Quatre ministraux furent fort déçus. Les habitants de la ville demandaient à être soulagés des charges qui pesaient sur eux. Aux Vaudois du Piémont s'ajoutaient, en effet, journellement, des réfugiés français qui se rendaient de Berne à Neuchâtel. Les Quatre ministraux prièrent les Bernois d'épargner autant que possible la petite ville bourgeoise :

Comme nous espérions des avis qu'avons receu par les lettres qu'il a pleu à Vos Ex^{ces} nous faire l'honneur de nous escrire, qu'infailiblement les Piémontois qui sont ici depuis assez longtemps et qui sont mesme en grande charge à nos bourgeois, partiroyent desjà au commencement de ce mois et que par ainsi ceux qui en ont en seroyent deschargés. Mais comme nous avons appris par la dernière ² qu'il a pleu à Vos Ex^{ces} de nous escrire qu'elles

¹ Ville, *Missives*, t. IV, n. f.

² Du 4 avril 1688.

avoyent donné ordre sur leurs terres qu'on eust à differé l'envoy de ces gens jusques à la venue d'un commissaire de Brandebourg, l'arrivée duquel est encore incertaine, et nous voyants sollicité par nos bourgeois de faire partir ces gens-là, afin d'en pouvoir estre deschargez à l'imitation de nos voisins, Bienne, Neufville et autres lieux qui les ont desjà fait partir, c'est le sujet qui nous fait prendre la liberté de supplier très-humblement Vos Ex^{ces} qu'il leur plaise d'avoir la bonté de nous vouloir déterminer un jour pour les faire partir d'ici, pour les pouvoir disposer ensuite, puisqu'autrement il nous sera absolument nécessaire de les envoyer en les faisant conduire jusqu'à Nidau. Et comme nous nous estions donné l'honneur, il y a quelque temps, d'escrire à Vos Ex^{ces} pour leur représenter la grande quantité de réfugiés francois qui venoyent des terres de Vos Ex^{ces} en ce comté et se rendoyent tous ici, que nous les supplions d'avoir la bonté de vouloir donner des ordres afin qu'il n'en passast un si grand nombre, puisque, venants ainsi à continuer leur route, nous nous trouverions dans l'impuissance de leur donner le rafraichissement tel que nous souhaitterions pouvoir faire, et comme nous experimentons que cela continue, nous supplions derechef très humblement Vos Ex^{ces} qui leur plaise de vouloir donner les ordres, afin d'empescher qu'ils ne passent de leurs terres si grand nombre par ici ¹.

A cette lettre du 16 avril, les Bernois ne s'empressèrent pas de répondre. Ils le firent le 5 mai seulement pour prêcher la patience aux Neuchâtelois :

Nous souhaitterions aussi bien que vous que ce qu'on avoit commencé pour l'envoy des Piémontois eust continué, mais comme nous nous voyons retardé à cause du commissaire de Brandebourg qui doit arriver tous les jours, c'est pourquoy nous vous prions de ne vous pas impatienter et d'avoir encore un peu de temps de patience, puisqu'au plus tost ils seront conduits sur les frontières en un lieu ordonné et là inscrit et enmené par ledit commissaire. Nous souhaitterions aussi que les exilés de France vous peussent espargner par la route qu'ils prennent, mais comme le grand nombre d'iceux ont totalement depencé ce qu'on avoit destiné sur les païs, on a esté obligé de les partager. D'où vient que dans les lieux on doit encore avoir patience. Le Tout puissant vueille avoir pitié de leur misère et restablisce la paix et le repos de son Esglise et nous vueille conjointement d'autant plus maintenir dans un profond repos et tranquillité.

Au commencement de juin, les Quatre ministraux convoquèrent les Vaudois qui habitaient la ville, en dressèrent la liste et les mirent en demeure de choisir ou d'aller en Brandebourg ou de partir pour « d'autres lieux ». Les Vaudois répondirent « qu'ils n'estoyent aucune-ment en volonté » d'aller en Brandebourg. Devant cette résolution nettement exprimée, les Quatre ministraux écrivirent le 6 juin à MM. de

¹ Ville, *Missives*, t. IV, n. f.

Berne : « Ainsi nous sommes dans la nécessité de les envoyer aux premiers jours à Nidau pour les rendre à VV. EE., des mains desquelles nous les avons reçu, les suppliants d'avoir la bonté d'en vouloir disposer comme leur prudence et sagesse le trouveront bon et à propos ». Les Quatre ministres demandaient aux Bernois d'acheminer aussi du côté du Brandebourg les réfugiés français du Val de Pragela : « Nous croyons même que VV. EE. feraient une grande charité, si elles pouvaient disposer l'envoyé de Brandebourg de prendre avec ou en place des dits Vaudois plusieurs femmes et enfants des Pragellas, qui ne savent où donner de la tête, se plaignant de ne trouver aucune retraite dans le monde qu'ici, qui nous surchargent extrêmement, comme ils feront enfin tout le reste de la Suisse évangélique. »

Les Bernois se hâtèrent de répondre aux Neuchâtelois que le commissaire si impatiemment attendu était arrivé, mais qu'on ne pouvait rien faire encore sans les ordres précis de l'Electeur :

Nous avons appris, chers et bien aimés voisins et perpétuels bourgeois, par la nôtre du 6 du courant, le refus que vous ont fait les Piémontois qui se trouvent rière vous touchant le voyage de Brandebourg et que seriez dans le dessein de les renvoyer jusques à Nidau. Nous pouvons bien croire que souhaitez fort d'estre deschargés de ces gens. De nostre costé, nous ne negligons rien et ne souhaitons pas moins que vous de nous deffaire d'eux, puisque suivant nostre proportion nous en sommes surchargez et incomodez. Et quoyque l'Envoyé de Brandebourg se trouve dans ce païs, la chose surceoit en ce que, suivant les proposés des lieux Evangéliques, il arrivera de la Cour des ordres pressis que l'on attend presque tous les jours, et, d'abord responce venue, ne manquerons d'envoyer dehors de nos terres ceux qui ne voudront pas aller dans le Brandebourg avec les autres. Et suivant le résultat qui se fist à la Diette d'Arau, il fust dit, touchant ces gens désobéissants, ainsi que nous vous marquasmes desjà alors, que chasque lieu seroit obligé de les conduire jusques au bout des frontières de la Suisse à ses propres frais et de leur fournir la victuaille jusques là et leur départir un escu blanc par teste. Nous vous offrons encore que, quand la chose arrivera, nous embarquerons les vôtres avec les nôtres et touchant les vôtres il y aura un commis de vostre part qui leur départira les vivres nécessaires jusques au lieu limitté. Cependant nous n'entendons pas, C. et B. V. et P. B., que vous nous chargiez de vos gens, puisque nous même en sommes incomodez et chargés plus qu'il ne faut des nôtres. Ainsy vous et nous devons avoir patience, jusques à ce que nous en puissions estre deschargés¹.

Pendant de longues années, les Vaudois avaient tenu tête aux persécuteurs de France et du Piémont. Ils étaient hommes à résister à tous les conseils intéressés de Berne et de Zurich. « Ne comptant pour

¹ Ville, *Missives*, t. IV, n. f.

rien la vie, s'ils ne la passoient où ils l'avoient reçue, écrivait le pasteur Arnaud, ils se résolurent d'y retourner à quelque prix que ce fût. » Dédaignant les sommations des cantons protestants et de la Diète d'Aarau, ils préparaient dans le secret une nouvelle tentative de rentrer dans leurs vallées. Après avoir plus ou moins bien étudié l'itinéraire de l'expédition et noté les gués des rivières; après s'être muni de guides pour traverser les cols et les montagnes; après avoir installé dans des lieux cachés des dépôts de pain et d'autres provisions, ils s'apprêtaient à partir par Saint-Maurice et le Saint-Bernard.

Le gouverneur d'Affry, que les allées et venues des Vaudois intriguaient, s'empressa d'écrire à Berne, le 5 juin 1688, « que la plupart des hommes des vallées du Piémont qui sont dans le païs sont dans le dessein de partir, sans vouloir dire où ils vont et mesme qu'il y en a d'autres qui sont arrivés en cette ville, apparemment pour se joindre à ceux-cy, dont une partie laissent icy leurs femmes et leurs enfans ¹ ».

Au mois de juin 1688, dans la nuit du 9 au 10, les Vaudois partirent, mais n'allèrent pas bien loin. Le bailli d'Aigle, Ulrich Thormann, réunit dans le temple de Bex la troupe des Vaudois, forte de six à sept cents hommes, les harangua paternellement mais sévèrement, et leur montra la témérité et la folie de leur expédition. Le pasteur Arnaud prêcha sur ce texte : « Ne crains point, petit troupeau ² ».

Les Vaudois durent reprendre le chemin de leurs internements. Il fut un moment question de les loger dans l'île de la Motte, c'est-à-dire l'île Saint-Pierre, que le pasteur Arnaud, qui était brouillé avec la géographie, plaçait « sur le lac d'Iverdun et de Morat ».

Le 12 juillet, une bande de gens des vallées, conduits par le sieur Duton, d'Avenches, s'arrêtèrent au château de Thièle et refusèrent de « passer outre ». Le gouverneur leur envoya « le sieur Brun, capitaine et châtelain de Tièle, pour leur faire commandement de sortir et de passer outre ³ ».

Le 22 novembre, les bourgmâitre et conseil de la ville et canton de Schaffhouse, écrivant au gouverneur du comté de Neuchâtel, se disaient dans l'impossibilité d'entretenir les 330 Vaudois qu'ils avaient sur les bras et priaient les Neuchâtelois d'en reprendre une partie. Le 4 décembre, les Neuchâtelois répondirent à leurs « bons anciens amis » :

¹ *Missives*, t. IX, p. 159. *Manuel du Conseil d'Etat*, t. XXXIV, p. 183.

² Voir sur cette expédition le mémoire de M. Arturo PASCAL, *Notizie intorno al secondo tentativo di rimpatrio dei Valdesi del Piemonte (1688)*, paru dans la *Revue d'histoire suisse*, t. II (1922), p. 306-350.

³ *Manuel du Conseil d'Etat*, t. XXXIV, p. 232.

Nous souhaiterions de pouvoir retirer une partie des pauvres gens des vallées du Piémont qui sont retournés dans votre canton, suivant les instances que VV. EE. nous en ont fait par leur lettre du 22 de novembre. Mais la grêle a fait de si grands dégâts dans ce païs cette année et la précédente qu'il n'y a pas de quoy nourrir tous les habitans, dont plusieurs sont obligés d'aller gagner leur vie autre part. D'ailleurs, le nombre des pauvres du païs et celui des réfugiés françois qui passent journellement et qui s'arrêtent ici est si grand que les communautés sont tout épuisées et qu'elles sont en peine où trouver de quoy les faire subsister. Les particuliers ont aussi été si chargés des gens des Vallées qu'on a déjà entretenu ici pendant quinze mois au lieu qu'on ne s'étoit engagé que pour trois mois qu'il n'y a pas de l'apparence que personne s'en vueille plus charger. Ainsi, quoy que leur misère nous soit très sensible, nous ne sommes pas en état de nous joindre à VV. EE. pour les assister, ainsi que nous avons toujours fait par le passé et que nous le ferons à l'avenir, lorsque nous ne serons pas dans l'impuissance de le faire comme à présent¹.

A Neuchâtel, le pasteur Arnaud avait été accueilli à bras ouverts par les membres de la Vénérable Classe et par plusieurs notables de la ville, le pasteur Perrot, entre autres, et le conseiller Sandoz. Malgré l'insuccès des deux tentatives aventureuses faites par les Vaudois pour sortir de Suisse et rentrer dans leur pays, Arnaud n'abandonnait pas ce projet cher à tous les réfugiés. Mais il entendait profiter des expériences du passé. Ce qui manquait aux Vaudois, c'était un chef militaire. Ce chef, le pasteur Arnaud le trouva à Neuchâtel dans la personne du capitaine Jean-Jacques Bourgeois.

Il était fils de Jonas Bourgeois², qui fut quatre fois maître-bourgeois de Neuchâtel³. Il avait dans la ville une nombreuse parenté, quatre frères et quatre sœurs : Samuel, Gaspard, François-Louis, Théodoze, Esther, Catherine, Madeleine⁴ et Salomé⁵. Le père, Jonas, était mort de bonne heure (il était mort en 1666), avant d'avoir élevé ses nombreux enfants. Il fallut leur nommer des tuteurs : Daniel Cham-

¹ *Missives*, t. IX, p. 176.

² Et non de Jacques Bourgeois, comme dit M. Bähler, *op. cit.*, p. 11.

³ Verdeil (*Histoire du canton de Vaud*. Lausanne 1854, t. II, p. 275.) fait de Bourgeois un capitaine du Pays de Vaud : « Bourgeois, capitaine au service de France, était un officier très distingué. Il appartenait à la famille Bourgeois d'Yverdon, quoique Arnaud prétende qu'il était de Neuchâtel. » Sur la foi de Verdeil, M^{me} Alexandre de Chambrier regarde Bourgeois comme appartenant à une famille d'Yverdon. (*Henri de Mirmand et les réfugiés de la Révocation de l'Édit de Nantes*. Neuchâtel, 1910, p. 162.)

⁴ Il existe, à la date du 5 septembre 1671, une convention entre le lieutenant Jean-Jacques Bourgeois, bourgeois de Neuchâtel, demoiselle Madelaine Bourgeois, sa sœur, « Frantz-Ludvic Bourgeois, leur frère, de présent hors du pays, et demoiselle Catherine Bourgeois, leur sœur, icy absente ». Voir le registre du not. F.-L. Perroud, fol. 17 v^o, 18 et 18 v^o.

⁵ La reconnaissance des hoirs Jonas Bourgeois, du 20 août 1666, se trouve dans le volume *Neuchâtel* par Marquis et Martenet, fol. 438.

brier fut le tuteur de Jean-Jacques et de François-Louis¹ ; Jean Osterwald fut le tuteur des enfants de feu Théodoze. L'un des frères de Jean-Jacques, Gaspard, était apothicaire à Neuchâtel². Une sœur, Esther, avait épousé Louis Marquis, ministre au Locle. Une autre sœur, Catherine, avait épousé Frédéric Pury, lieutenant de Colombier ; Salomé était la femme de Josué Bedaux, notaire à Cormondrèche, qui fut maire de la Côte et ennobli par la duchesse de Nemours le 20 mai 1695.

De même que ses frères François-Louis et Théodoze, Jean-Jacques Bourgeois, né à Neuchâtel en 1650, avait de bonne heure pris du service dans une compagnie suisse du régiment d'Erlach en France. En 1671, il était lieutenant ; en 1676, il était capitaine. Il avait épousé, à Paris, Marie-Dorothée Boutroue, fille d'un conseiller du roi, Claude Boutroue. Le contrat de mariage fut passé à Paris, le 5 novembre 1682, par devant les notaires au Châtelet maîtres Robillart et Bouret : le capitaine Bourgeois confessait avoir reçu de Marie-Dorothée Boutroue, son accordée, la somme de 10,000 livres tournois, savoir 7000 livres en deniers comptants et 3000 livres en vaisselle d'argent, linge, tapisseries et autres meubles. Marie-Dorothée Boutroue était catholique et le mariage fut solennisé « en face de nostre mère sainte Eglise catholique, apostolique et romaine ». La femme du capitaine Bourgeois mourut jeune, sans laisser d'enfants. La belle-mère de Bourgeois, la veuve Boutroue, née Marie Lescot, suivit son gendre en Suisse en 1686. Elle vivait retirée à Cressier, où Jean-Jacques lui-même était domicilié³.

Pour occuper ses loisirs et gagner quelque argent, le capitaine Bourgeois s'était associé, à Neuchâtel, en 1689, avec son neveu, Théodore-Guillaume Favre⁴ et le sieur Jean Desapierre dit Cosandier, qui étaient marchands « camelotiers », c'est-à-dire marchands d'étoffes de soie⁵.

¹ La reconnaissance de Jean-Jacques faite par Daniel Chambrier, son tuteur, est du 20 août 1666, *Neuchâtel*, par Marquis et Martenet, fol. 440 v°.

² Il avait épousé Marie, fille d'Abraham Bourgeois, meunier, le 24 avril 1666. Il mourut en 1675.

³ Le 24 octobre 1687, le cap. Jean-Jacques Bourgeois, « demeurant présentement à Cressier », était auditeur et « commis par les bourgeois dessous » pour arrêter et clore les comptes de la Bourserie de l'an 1686-1687. *Comptes de la Bourserie*, t. XXV. Un traité, fait à Cressier le 7/17 août 1689, entre dame Marie Lescot et le cap. Jean-Jacques Bourgeois, son gendre, se trouve dans le registre, t. II, fol. 55 v°, du not. David DuPasquier.

⁴ Théodore-Guillaume Favre avait épousé, le 1^{er} décembre 1686, Barbe ou Barbely Bourgeois, fille de Théodoze. Le père de Théodore-Guillaume, Jean-Laurent Favre, camelotier, originaire de Boveresse, fut reçu bourgeois interne de Neuchâtel le 5 mars 1688. *Manuel du Conseil général*, t. VII, fol. 188 v° et 195 v°.

⁵ L'acte de société passé entre le cap. Bourgeois et ses associés est daté du 15/25 février 1689.

Les capacités militaires du capitaine Bourgeois et sa science acquise à bonne école avaient attiré sur lui l'attention des Piémontais qui séjournaient à Neuchâtel, lesquels, dans le grand secret, préparaient une troisième expédition pour rentrer dans leurs vallées. Bourgeois, qui était un soldat expérimenté, voyait clairement les difficultés d'une telle entreprise, difficultés militaires et difficultés politiques. Partir seuls, sans l'appui, tout au moins moral, des grandes puissances protestantes, lui paraissait une folie. On lui demandait instamment d'être le chef de l'expédition. Le goût des aventures se réveillait en lui. Il ne dit pas non, mais posa certaines conditions. Il a raconté lui-même comment il fut en butte aux sollicitations des chefs vaudois, du pasteur Arnaud spécialement, et comment, finalement, il se laissa fléchir : « Plusieurs personnes des Vallées du Piedmont ayant formé le dessein de se retirer dans leur pays et ayant délibéré du choix qu'elles devoient faire d'un chef pour les conduire me firent l'honneur de jeter les yeux sur moy. Monsieur Arnaud et les chefs de ces troupes me prièrent de leur faire la grâce d'accepter cet employ. Après les avoir remercié de l'honneur qu'ils me faisoient, je leur dis que je ne le pouvois pas faire, si le choix qu'ils avoient fait de ma personne n'estoit approuvé de quelque puissance de l'Europe. » Les Etats Généraux des Provinces Unies ayant approuvé toute l'entreprise, « M^r Arnaud et quelques-uns des chefs me firent l'honneur de me venir trouver chez moy. Ils me sollicitèrent puissamment à accepter cet employ, et ils me représentèrent que je ferois une chose fort agréable à Dieu, puisque l'on n'avoit pour but en cette entreprise que sa gloire et le bien de ces pauvres gens. J'y donnai donc les mains et je leur dis que j'abandonnais de bon cœur mes biens, ma patrie et mon repos, avec tout ce que j'avois de plus cher au monde, puisqu'il s'agissoit d'une chose aussi sainte et aussi chrétienne qu'estoit celle-là ».

Les Vaudois avaient des protecteurs dans les Hauts Alliés et spécialement dans les Etats Généraux des Provinces Unies, protecteurs discrets qui n'osaient pas s'afficher ouvertement. Un agent hollandais servait d'intermédiaire entre le gouvernement des Provinces Unies et les Vaudois, le grand maître des postes de Leyde, Nicolas Clignet¹.

L'envoyé extraordinaire de Guillaume d'Orange auprès des cantons protestants, Gabriel Convent², qui résidait à Zurich, patronait toute

¹ Sur ce personnage, voir M^{me} Alexandre de Chambrier, *op. cit.*, p. 161.

² *Id.*, p. 107.

l'entreprise et l'encourageait. Les fonds étaient venus de Hollande en abondance. Tout était prêt, les hommes, les armes, les vivres, les guides, les chefs. Les Vaudois s'étaient d'abord donné rendez-vous dans la nuit du 27 au 28 août 1689 à Cheseaux, à deux lieues de Lausanne, puis dans une forêt, près de Nyon, non loin du bord du lac.

Mais une expédition de ce genre ne pouvait être tenue longtemps secrète.

Le 9 juillet déjà, MM. de Berne avaient prié le gouverneur d'Affry de surveiller les Piémontais internés à Neuchâtel qui, paraît-il, avaient le dessein de se joindre à ceux de Bienne, « afin de rentrer par force dans leur patrie ». Le gouverneur se hâta de répondre, après enquête, qu'il n'avait rien découvert de semblable : « Si nous en avions aperçu quelque chose, nous n'aurions pas manqué de tâcher de les en dissuader et d'en avertir Vos Excellences, comme nous ferons si cela nous venoit à notice, étant persuadez aussi bien qu'Elles que ce dessein ne leur pourroit estre que perilleux ¹. »

Le 9 août, le gouverneur, selon sa promesse, informa MM. de Berne que quelque chose se préparait : « Nous avons tâché de découvrir l'intention des Piémontois, mais nous n'en avons rien pu apprendre de certain. Cependant, comme il court un bruit qu'ils sont dans le dessein de retourner dans leur païs, les uns du côté de Genève et les autres par le Milanois, et qu'ils ont fait embaler des armes, comme si c'étoit de la marchandise, mesme qu'il y a des François qui se doivent joindre à eux pour faire un corps de quinze cens hommes, nous avons cru en devoir donner avis à Vos Excellences. Quoy qu'il n'y en ait qu'un fort petit nombre dans ce païs, néantmoins, par les mouvemens qu'ils font, il est à présumer que ces bruits ne sont pas sans fondement ². »

Sept jours après, le 16 août, le gouverneur s'empressa d'écrire à Berne que les Piémontais de Neuchâtel étaient partis ce jour même, « sans que nous ayons pu apprendre au vray leur dessein qu'ils tiennent fort secret ³ ».

L'ambassadeur de France, Michel Amelot, à Soleure, et le résident français à Genève, d'Iberville ⁴, eurent facilement connaissance de cet audacieux projet, qu'ils jugeaient insolent et criminel. Ils se plaignirent

¹ *Missives*, t. IX, p. 211.

² *Id.*, p. 212.

³ *Id.*, p. 214.

⁴ Sur Amelot et d'Iberville, voir Lucien Cramer, *La glorieuse rentrée racontée par les agents de Louis XIV en Suisse et à Genève*, dans le *Bulletin de la Soc. d'hist. vaudoise*, n° 32. Torre Pellice, 1914.

à Berne, à Zurich, à Neuchâtel, à Genève. Les cantons catholiques poussèrent des cris. Le gouvernement bernois fit du zèle : les baillis de Lausanne, de Morges et de Nyon interdirent tout rassemblement : ils s'apprêtaient à empêcher le départ clandestin des Vaudois ¹.

(A suivre.)

Arthur PIAGET.

LETTRES DE DUBOIS DE MONTPERREUX A FERDINAND KELLER

(Suite. — Voir *Musée neuchâtelois* de janvier-février 1926, p. 30.)

Peseux, 25 février 1843.

Mon cher ami,

.
Je ne sais si M. Matile a l'intention de vous tenir parole ; il a 3 ou 4 publications en train, et il se peut fort bien qu'il garde pour lui ses œuvres propres ; car ce seront ses premières ; je connais plusieurs ouvrages qui portent son nom ; mais sauf une préface et quelques pages, je ne connais rien qui soit sorti de sa plume : tout le reste est ou compilation ou extraits ou copie textuelle ; c'est ce qu'on lui reproche ici. Si donc il vous donne des travaux de son cru, vous devrez vous estimer très heureux. Je projette une annonce française, comme tu me la demandes pour notre Constitutionnel ; peut-être vous fournira-t-elle quelques souscripteurs. J'attends d'avoir reçu la bataille de Grandson et de pouvoir en faire la distribution ; ce sera un *argumentum ad hominem*.

¹ Il semble que les Neuchâtelois, instruits et édifiés par les effroyables maux endurés par les Vaudois du Piémont, auraient dû se faire les apôtres de la tolérance. Il n'en est rien. Dans cette même année 1689, le 26 août, ils expulsèrent de Serrières « aucuns mesnages de catholiques romains » : « Sur la proposition faite qu'ayant appris que dans Serrières il y a d'aucuns mesnages de catholiques romains, et remarquants que, lorsque d'aucuns d'iceux tombent malades, on envoie chercher des prestres qui y vont, si on ne trouve pas à propos de leur faire notiffier qu'ils eussent à sortir, puisque cela pourroit causer de grands scandales, si cela estoit souffert, il a esté dit que l'on fera incessamment faire commandement à toutes les familles papistes qu'ils ayent à sortir dudit Serrières, et leur sera déclaré le sujet pourquoy on les fait sortir, et seront obligés de vuidier le lieu dans huictaine. » Cependant les autorités de la Ville veulent bien tolérer « encore quelques temps » des ouvriers, « moyennant qu'il ne se fasse aucun service de prestrise à Serrières ». Les patrons doivent employer des ouvriers qui professent « nostre sainte religion ». *Manuel du Conseil général*, t. VII, fol. 304 et 306.

Notre Académie a été tant soit peu en bisbille pour de petites difficultés avec le Gouvernement ; aujourd'hui le calme est rétabli, et Agassiz est tranquille. Tout le monde travaille et te salue. On grave la carte du glacier de Wild ; elle est superbe. Nous verrons si cela pourra réussir. Adieu, cher ami, n'oublie pas ton dévoué et fidèle

Frédéric DuBois.¹

* * *

Peseux, 5 juillet 1844.

Mon cher ami,

.

Ta visite à Neuchâtel est-elle encore renvoyée pour longtemps ? Tu ferais fort bien de venir enfin visiter les monumens de la Suisse romande, d'autant plus que j'ai fait plusieurs découvertes très importantes pour l'histoire de l'art dans le moyen-âge ; c'est ainsi que l'année dernière, je suis allé étudier le monastère célèbre de Romainmôtier, où j'ai trouvé une église des plus intéressantes ; figure toi la nef et le transept carlovingien, la grande tribune du 10^{me} siècle, le chœur du 14^{me} siècle et le portique du 15^{me}. C'est le modèle le plus complet de tous ces styles.

.

Frédéric DuBois.²

* * *

Peseux, 8 octobre 1844.

Mon cher ami,

.

En faisant mon voyage à Chambéry, et en revenant avec Agassiz et Guiot, par l'Allée blanche, derrière le Mont Blanc et le Valais, j'avais autant pour but de visiter les monumens qui importent à mes recherches que de m'occuper de glaciers et de géologie. Je voulais visiter surtout les monumens qu'on attribue à la reine Berthe. Le premier, le plus célèbre, c'est le château de Wuf lens ! Quelle a été ma surprise de ne voir que des constructions du 14^{me} siècle, là où toutes les bouches ne s'ouvrent que pour proférer le nom sacré de la reine de Bourgogne ! J'ai été un peu désappointé : mais l'étude de ce monument, quoique

¹ *Briefe von Privaten*, II, n° 12.

² *Id.*, III, n° 13.

récent, est d'un grand intérêt, et peut être très utile pour étudier les mœurs de cette époque. Or pour te faire juger des connaissances des archéologues vaudois qui voyent dans Wufflens une création de la reine Berthe, tu sauras que le vieux château et le château neuf, comme on les appelle, sont parfaitement dans le style de toutes les constructions du pays de Vaud dans le 14^{me} siècle : le vieux château est composé de 4 tourelles rondes unies par 4 corps de logis, comme cela se voit aux châteaux d'Yverdon, de Champvent, de Lausanne, de Morges, etc., et couronné de machicoulis. Le château neuf est une immense tour carrée, avec 4 tourelles carrées entées aux 4 coins : il ressemble au château vieux par ses machicoulis et par les matériaux qu'on a employé : ce sont des briques. L'intérieur de la grande tour devait renfermer, à commencer de l'étage, 5 grandes pièces communiquant entr'elles par un escalier en colimaçon, et placées les unes au dessus des autres. La première était la cuisine voûtée, dans le style gothique ; les piliers qui supportent les nervures des voûtes sont chargés d'écussons sculptés parmi lesquels on distingue Savoie, Colombier ; j'en ai compté neuf différents. Au dessus de la cuisine, salle des chevaliers ; elle devait être voûtée comme la cuisine ; mais on n'a pu l'achever, et les piliers qui devaient porter les nervures sont restés là comme des candélabres. Ecussons, les mêmes que ceux de la cuisine. Troisième pièce, abandonnée depuis longtemps ; les deux autres au dessus n'ont jamais été terminées ; les cheminées n'ont pas été achevées, et pas une trace de fumée ne se remarque dans les tuyaux neufs, les murs sont percés par les trous des échaffaudages... De façon que ce fameux château de Wufflens, qu'on représente et décrit toujours comme une ruine, ne l'est que parce qu'il n'a jamais été achevé.

A Gourze sur Lausanne, j'ai voulu voir un autre monument que la tradition attribue à Berthe : ici j'ai été plus satisfait, et je crois qu'effectivement cette tour aujourd'hui abandonnée et à moitié ruinée date de la fameuse époque de l'invasion des Sarrasins : les murs ont 7 pieds de roi d'épaisseur. Dans le Valais, à St Maurice, à Orsières, à St Tryphon, j'ai étudié le style roman, et vraiment ce pays renferme de bien belles choses. A Chambéry même, dans l'église de Lémin (Lemencum), j'ai vu une église crypte qui doit être du 9^{me} siècle et qui m'a paru très extraordinaire. De Chambéry, j'ai visité avec Guiot et Matile la grande chartreuse, qui ne nous a rien offert d'important ; c'est immense, mais presque tout est neuf, à l'exception de quelques portions du cloître (Kreuzgang) qui sont gothiques du 15 ou 16^{me} siècle.

Dans notre canton, j'ai continué mon dépouillement d'églises, de châteaux. Ce que j'avais le plus à cœur était d'étudier le château de Neuchâtel bâti à côté de la collégiale. Ce monument résume l'histoire de notre pays. Voici 6 semaines que je dessine, mesure, scrute, et enfin je suis arrivé, pour le moment, aux résultats suivants : 1° Parmi les vastes constructions étagées les unes au dessus des autres, j'en ai découvert une qui était tellement masquée par des bâtisses récentes qu'on ne pouvait la voir que par lambeaux ; après avoir recomposé mon bâtiment, ma joie a été grande d'y retrouver un édifice qui date, sans qu'on puisse en douter, de l'époque où l'on a construit l'absyde de la collégiale, c'est à dire de la reine Berthe : c'est le même style, et il existe des colonnettes qui ont été copiées l'une sur l'autre. Le tout est dans le style roman le plus pur, et le bâtiment avec ses décors, ses corniches de grappes de raisins, ses fenêtres, sa grande porte, sa vieille cheminée, est si éloigné de tout style usité après le 11^{me} siècle, que je n'ai jamais rien vu de pareil ¹. Si la reine Berthe a bâti la collégiale, elle a bâti cette maison, et elle a pu s'y réfugier lorsqu'elle est venue se mettre à l'abri du *castrum* de Neuchâtel, lors des invasions des Bourguignons ². Tu sais que j'ai retrouvé l'ensemble de ce *castrum*, avec ses portes et ses tours. La tradition prétend que la reine a fondé un couvent à Neuchâtel ; ce bâtiment en faisait-il partie ? Je l'ignore.

2° J'ai retrouvé tout l'ancien château que fit construire Louis, comte de Neuchâtel en 1347, et j'ai dessiné la cuisine, la salle des chevaliers, la chapelle, la cour d'honneur, et tout l'ensemble de ce château primitif, le plan y compris.

3° Enfin j'ai commencé à étudier le nouveau château qui fut construit par les Fribourg, les Hochberg, les baillis suisses, et de cette manière j'ai pu résumer l'histoire de la résidence de nos comtes en 5 époques principales, 930 à 40 circa, 1347, 1450, 1491, 1520.

Après le château, j'étudierai le cloître ou *kreuzgang*.

En fait d'antiquités romaines, nous avons fait plusieurs découvertes intéressantes ; nous avons trouvé un vaste cimetière celto-romain près de Cortaillod ; nous en avons retrouvé un autre au Châtelard près de Bevaix, et nous avons recueilli des agraffes, des épées, des poignards, des boutons de ceintures, et même dans une tombe une médaille

¹ Il s'agit ici de la partie romane du château, appelée à tort *Regalissima sedes*. Du temps de DuBois de Montperreux, la façade ouest était masquée par un pressoir, dont le Grand Conseil vota la démolition dans sa séance du 23 mars 1866.

² Des Sarrasins. L'histoire sait très peu de chose de la reine Berthe ; la légende, par contre, s'est donnée libre carrière à son sujet. Voir *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. II, p. 137, art. *Berthe*, par Maxime Reymond.

de Trajan. Parmi les objets qu'on m'a apporté, ce que j'ai vu de plus curieux ce sont deux espèces de griffons qui ornaient le fourreau d'un poignard ; je t'en envoie le dessin que tu pourras comparer avec les agrafes antiques du pays de Vaud. C'est le même style ; la médaille se trouvait dans le tombeau d'où viennent les griffons. De cette manière les antiquités romaines de notre canton se résumeraient comme suit : 1° Entre Cressier et le Landeron, grande ville, inscriptions, autels, tombeaux ; c'est peut-être Noidenolex, Nugerol dans le moyen âge. 2° à Marins et à St Blaise, jadis *Mala arena* et *Arena*, ruines romaines considérables. 3° à Neuchâtel, murs romains d'un castrum. 4° à Serrières et sous Beauregard, ruines romaines et vaste cimetière celtoromain. 5° à Auvernier, ruines romaines. 6° à Colombier, castrum, villa, cimetière celtoromain. 7° à Cortaillod, ruines et cimetière celtoromain. 8° à l'abbaye de Bevaix, cimetière celtoromain sur lequel Rodolphe, qui fonda le prieuré, construisit le château de l'avoué en 998. 9° à Bevaix et dans les environs, ruines et villas romaines. 10° Au dessus de St Aubin, ruine de *Bona villa*. 11° Au Val de Ruz, ruines romaines à Chézard, à Dombresson¹.

Vendredi passé, j'ai fait une course du côté de St Aubin et dans le bois du Devin qui est au dessus du village ; je voulais retrouver quelques monumens druidiques dont on m'avait parlé, et j'ai réussi. On m'a mené d'abord sur un tertre où existaient naguère deux beaux menhirs ; on les a exploités et je n'en ai trouvé que les débris : mais à peu de distance de là, on m'en a montré un autre qui est intact et très beau. Puis on m'a conduit sur un tumulus sur lequel il en existait aussi un ; il n'y a que quelques années qu'on a défriché cette portion de bois et le propriétaire, pour se débarrasser du menhir, l'a recouvert de terre : il prétend qu'il était couvert de signes, de marques ; après vendanges, j'espère pouvoir aller le déterrer. Voilà 4 groupes de menhirs reconnus dans notre pays ; tu as vu le dessin de celui de Corcelles ; Troyon en a retrouvé d'autres à Bonvillar, à Concises, à la Mothe.

Frédéric DuBois.²

¹ Sur les antiquités romaines dans le pays, voir entre autres l'article déjà cité de W. Wavre, et, du même, *Deux cippes romains à Cressier*, dans le *Musée neuchâtelois*, 1887, p. 231. — G.-A. MATILE, *Notice sur des tombeaux romains découverts près de Serrières, en 1837*, dans *Musée historique de Neuchâtel et Valangin*, t. III, p. 197.

² *Briefe von Privaten*, III, n° 13^a.

Peseux, 5 juillet 1845.

Mon cher ami,

Mon but d'occupation pendant cet été est d'avancer autant que possible mon ouvrage sur les antiquités de la Suisse Romande, travail auquel, comme tu sais, notre gouvernement s'intéresse beaucoup. Dans ce moment, je complète mon travail sur la collégiale de Neuchâtel, pour terminer mon étude sur l'ancien Neuchâtel depuis l'époque la plus reculée jusqu'au 15^{me} siècle. Je pense commencer ma publication sur les monumens romans par cette étude de Neuchâtel. Or, il m'est venu une idée que je veux te communiquer et sur laquelle tu me répondras. Notre gouvernement veut s'intéresser à cette publication : mais notre pays sera toujours un théâtre trop restreint pour les fraix à faire. Ne pourrions nous point nous arranger avec votre société, qui ferait entrer ce travail dans ses mémoires ; vos dessinateurs valent mieux que les nôtres ; vous nous feriez quelque chose de beau, comme vos précédens volumes ; vous vous chargeriez de la publication et des fraix, et par contre nous et le gouvernement nous vous prendrions un nombre quelconque d'exemplaires (200 par exemple), que nous vous payerions une somme de... que vous nous fixeriez. Si tu crois que cela puisse s'arranger, dis m'en un mot, et j'en parlerai à qui de droit¹. Tu trouveras ci-joint une liste des dessins qui entreront dans ce premier travail : garde la pour toi et ne la communique pas ; j'ai mes raisons pour cela².

Ce travail sur Neuchâtel pourrait faire une bonne portion d'un volume. Au reste, je me réjouis d'avance de voir tes nouveaux travaux, car tout ce que tu fais est marqué au bon coin du connaisseur et du savant archéologue. Tes dessins des manuscrits irlandais m'intéressent singulièrement : car ce peuple est un vrai phénomène en histoire et en archéologie. J'ai eu l'occasion de m'en convaincre pendant mon cours académique de cette année qui traitait des antiquités orientales : j'ai traité à fond la question des races humaines, de leur répartition, de leurs migrations primitives ; j'ai mis en opposition la civilisation des anciens babyloniens, phéniciens et assyriens, tous de race couchite ou khamite, d'une part, et celle des races indogermaniques ou japhétiques d'autre part. J'ai cherché à suivre la marche de ces deux civilisations

¹ Le 21 février 1846, le Conseil d'Etat décida de prendre à sa charge 3000 fr. de France, à titre d'avances, pour faciliter la publication de l'ouvrage de DuBois. La Société d'Emulation patriotique s'était engagée, de son côté, à faire une avance de 1500-2000 fr.

² Voir cette liste ci-après.

si distinctes des rouges et des blancs vers l'Europe par l'Egypte, la Phénicie, l'Asie mineure et surtout par le midi de la Russie d'Europe et le Caucase ; j'ai démontré que l'antique civilisation politique, civile et religieuse des Pélasges et des Celtes (peuples frères) ; des Germains et des Slaves était sœur de celle des peuples Irano-bactriens, fondée par Djemehid, réformée par Zoroastre, qui nous l'a conservée dans le Zend-avesta. J'ai pris pour exemple entr'autres le peuple lituanien et chacun a pu juger de l'étonnante ressemblance qui existait entre la religion de ce peuple et l'antique religion de Djemehid, dont la patrie était l'Iran d'Arménie, point de départ aussi des migrations des Hébreux sous Abraham. En général, ce cours a extrêmement surpris mes auditeurs par ses résultats, et surtout par ceux que l'on peut tirer de la connaissance des anciens Iraniens (Médes plus tard) pour apprécier les origines de nos peuples de l'Europe centrale. Ce cours est écrit et remplit 900 pages in 4° avec cartes murales, plans, etc.

Je n'ai pas encore voulu toucher dans un cours public aux antiquités de notre patrie ; mais j'espère, si Dieu me donne vie et santé, traiter un jour de l'archéologie monumentale de la Suisse romande en commençant par les temps celtiques, et en descendant jusqu'à la Renaissance. Un cours pareil demande de nombreuses préparations et je ne le ferai que quand j'aurai tout ce qu'il me faut.

Pendant l'automne, je me suis mis de nouveau à la quête des monumens celtiques, et j'ai découvert, aidé de M^r Otz, de Cortaillods, plusieurs menhirs dans les bois du Devin au dessus de S^t Aubin. L'un qui mesure 7.6, de roi de haut avait été renversé et enterré pour défricher une portion de terrain ; je l'ai fait redresser et en creusant nous avons retrouvé dessous des tuiles brisées et des ossemens ; mais rien d'autres, les tuiles ne m'ont pas paru romaines ; elles sont d'une fabrique plus grossière : j'ai des fragmens chez moi. Avec ces menhirs, nous avons eu connaissance d'autres monumens tels que tables apellées *tables aux œufs*, ou *pierres aux œufs*¹ : cet été, j'espère pouvoir m'en occuper spécialement.

Nous avons continué nos fouilles au cimetière celtoromain de la Rondenire près de Cortaillods ; mais elles n'ont pas été productives. Nous avons été plus heureux au Châtelard près de l'abbaye de Bevaix, où tout un cimetière celtoromain s'étendait sur le sommet d'une butte ou petite colline qui domine le lac. Les tombes sont très bien construites en dalles et recouvertes hermétiquement. Nous avons recueilli des

¹ Pierres à écuellen.

agraffes, des épées, des poignards, des boutons en cuivre qui s'appliquaient sur les ceinturons à la manière des Tcherkesses : nous avons retrouvé même un petit cippe funéraire en marbre de la Lance ; il est un peu brisé, mais très reconnaissable. Deux ou trois monnaies romaines viennent aussi de là.

C'est sur ces tombes celtoromaines que Rodolphe, dynaste bourguignon, fondateur de l'abbaye de Bevaix en 998, souche des seigneurs de Colombier, de Cormondrèche, de Rochefort, fit bâtir la tour du Châtelard, qui devait servir de demeure à l'avoué (*advocatus*) de l'abbaye, qui devait être toujours l'un de ses descendants. En creusant et en murant, ils ont employé les pierres des tombes qu'ils ont découvertes, et ils ont même muré dans les murailles des jambes et d'autres ossements qui se sont trouvés par hasard sous la main des maçons¹.

En résumé, nous avons découvert des cimetières celtoromains : 1° à Cressier, tout près de l'endroit où l'on a trouvé les inscriptions de *Marti Sacrum*, de *Nariae*. 2° à St Blaise. 3° à Serrières, l'un des plus riches en beaux ornemens. 4° au Tombet d'Auvernier. 5° à Colombier près du *castrum*. 5° à Pontareuse. 6° à Cortaillods. 7° au Châtelard de Bevaix. 8° au Tombet de Fresins. Ce nom de Tombet (*tumbae*) est assez remarquable pour désigner ces cimetières. Au Val de Ruz, nous avons aussi des cimetières et des tombes romaines : de manière qu'on peut admettre comme base archéologique que tous les anciens villages existant au 10 et 11^{me} siècle ne sont que des rénovations de plus anciennes localités romaines.

Si vous voulez avoir des empreintes en cire ou en gypse d'anciens sceaux, il faut vous adresser au professeur Matile qui s'occupe de collections de ce genre ; il pourra vous donner la collection complète et fort bien faite des sceaux connus des anciens souverains de Neuchâtel ;

¹ L'acte de fondation du prieuré de Bevaix a été publié par Matile, *Monuments*, I, p. 1. On ne sait rien de Rodolphe, le fondateur, et surtout on ignore s'il a construit un châtelard à Bevaix. Celui-ci, qu'aucun document ne mentionne, est cité en 1801 par Moïse Matthey-Doret et en 1895 par Paul Barrelet. Il est intéressant d'opposer leurs dires à l'assertion de DuBois :

« Sur cette même ligne se présente une éminence appelée le Châtelard, sur laquelle exista un ancien château dont elle a conservé le nom. Suivant l'opinion vulgaire, son usage doit avoir été, dans des temps reculés, de servir de retraite à des brigands qui correspondaient par des signaux au château de Rochefort. Que cette tradition soit fondée ou non, je dirai seulement que le propriétaire actuel y ayant fait dernièrement des fouilles pour en rendre le sol labourable, a trouvé des fondements de murs fort épais, un puits très profond et des ossements humains. » (*Essai descriptif sur la juridiction de Bevaix*, par Moïse Matthey-Doret, p. 12.)

« En 1828 et 1829, le Châtelard était la propriété d'un paysan de Bevaix nommé Monod, qui exploitait les fondements du vieux castel pour en vendre les pierres aux personnes de Bevaix qui bâtissaient murs ou maisons. Or, en creusant de-ci, de-là, pour trouver de ces matériaux, il découvrit trois ou quatre tombes parfaitement murées, contenant chacune un squelette muni encore de son coutelas ou long poignard complètement rouillé. » (Lettre de Paul Barrelet à Louis Favre, publiée dans le *Musée neuchâtelois*, 1895, p. 195.)

il a d'autres collections de sceaux avec des doubles ; il en fait même des empreintes en métal : je n'ai qu'une petite collection de sceaux de nos princes que j'ai achetée pour mes études monumentales.

Tu trouveras ci-joint l'annuaire des voyages par Fréd. Lacroix, que je t'envoie, par ce qu'il renferme le commencement d'un article qu'on m'a demandé sur les tumulus, les mardelles et les remparts, en un mot les *monumens en terre* de la Russie occidentale ; la fin de cet article paraîtra, j'espère, dans l'annuaire de cette année, et j'aurai soin de te le faire parvenir.

Agassiz est sur son départ pour l'Amérique ; il prétend qu'il sera prêt dans 15 jours ; j'en doute. Il cherche à terminer ses travaux commencés. Desor va faire avant de le rejoindre sa campagne d'été sur les glaciers avec M^r Dolfuss¹ : il veut constater la suite de ses observations glaciaires. Guiot va ces jours-ci dans les Grisons, pour suivre les blocs erratiques et leur gisement. J'ignore ce que Matile fera. J'ai reçu mardi passé 1 juillet la visite de M^r Soret de Genève², que tu dois connaître, et qui est venu voir si je n'avais rien de nouveau en fait de médailles du moyen âge ou de l'Orient. J'aime beaucoup M^r Soret, et il y a plaisir à le voir et à l'avoir.

J'oubliais de te dire que nous avons trouvé au milieu des champs entre Bevaix et le Châtelard un aqueduc romain, bien conservé : nous ignorons encore sa destination.

Je remarque aussi que je néglige de te dire l'essentiel, c'est que pour tout projet pour cette année, je n'ai que celui de continuer à travailler aux antiquités de la Suisse romande, et que je n'irai pas autre part que dans les cantons de Fribourg et de Vaud ; si tu pouvais venir, écris moi et viens, hōrest du. En 15 jours, nous ferions du superbe ouvrage et tu m'instruirais de bien des choses, comme moi je te communiquerais toute ma science.

Je m'apperçois que j'ai fameusement bavardé : mais si tu as à t'en plaindre, dis le ; je tâcherai d'être plus bref une autre fois.

Tu as appris que la Société Royale de géographie de Londres m'a nommé membre honoraire à l'unanimité ! Grand honneur pour un petit ermite de Peseux. Salue bien les amis Escher, Mousson et Heeren, s'ils se trouvent à Zurich ; on se reverra, j'espère, cette année quelque part. Dieu le veuille. Adieu. Ton dévoué et affectionné ami

Frédéric DuBois.

¹ Daniel Dollfus, géologue, 1797-1870. Il participa aux études d'Agassiz et Desor sur le glacier de l'Aar.

² Frédéric Soret, numismate et naturaliste, 1795-1865.

P. S. J'ai lu *die Burgundische Feldzüge* von Rodt¹ ; il a copié mon plan de la bataille de Grandson et m'a fait l'extrême courtoisie de me nommer... Prosit !

J'ai pris connaissance des deux circulaires que vous m'avez adressées. Tu comprends qu'il n'y a pas grand chose à faire pour un vocabulaire allemande chez nous, à moins que de recueillir tous les mots de cette langue qui se sont conservés ou introduits dans notre langue romande ou patois, par ex. *Boëbe* pour un fils, un garçon. *Peuglisa*, *Bügeleisen*. *Ciba*, *Scheiben*. *Chigard*, *Zeiger* beim schiessen. *Stand*, endroit ou cabane d'où l'on tire. *Rossa*, mauvais cheval. *Quiotey* (Knüttel) peloton de fil. *Schuinka*, *Schenken*. *Branta*, *Brent*, pour porter le vin. *Abermél*, *Hafergrütz*, *Habermehl*. *Aboquion*, gebückt, von bucken. *Acalosa*, lieblosen. *Cheillé*, *Schuppe*. *Creuseley*, *Kroslein*. *Charreutre*, *Scharröthe*, erésypèle. *Chonye*, *Schonen*. *Garguetta*, *Gurgel*. *Hampoue*, *Himbeer*. *Laiberkoue*, pain d'épices. *Rommá*, räumen, purgare. *Riba*, reiben. *Tailleur*, *Teller*. *Vuar*, *Vouar*, *Bahr*, *Todtenbahr*, bierre. *Uberre*, vent qui vient d'über see. *Etopa*, stopfen. *Roba*, voler, rauben. *Berna*, pêle à feu, de Brennen, d'où vient aussi *Brenier*, manteau de la cheminée. *Loda*, *Laden*, contrevent. *Mengou*, *Mangolt* (Bette). *Käkel*, *Kachel*, pièce d'un poêle. *Kakelar*, potier. *Tchetta*, fée, sorcière, vient de *Schatt*.

Quant à l'architecture des maisons d'habitation des différents cantons de la Suisse, tu sais que j'y travaille et que je cherche à obtenir un ensemble des différents styles qui se sont succédés dans la Suisse romande dans la construction des habitations du peuple ; j'en étudie le plan, la distribution et j'ai déjà à cet égard de beaux matériaux que je pourrai vous communiquer : mais nous avons une plus grande variété que chez vous, en raison des différents climats et des occupations rurales diamétralement opposées. Adieu².

Dessins qui feront partie de la description des Monuments de Neuchâtel-ancien et moderne.

1^o *Ancienne tour* qui servait de porte au *burgum* de *Novum-Castrum*, aujourd'hui *Tour des prisons*. Partie inférieure avec la porte romaine ; partie supérieure, bourguignonne du 9 ou 10^{me} siècle.

a) Plan.

b) Vue, dessinée avec tout ce qui reste de son état primitif.

c) Coupe représentant la tour dans son état primitif, avec distinction par couleur des différents genres de maçonnerie.

¹ Emmanuel von Rodt, *Die Feldzüge Karls des Kühnen, Herzogs von Burgund, und seiner Erben*. Schaffhausen, 1843-1844, 2 vol.

² *Briefe von Privaten*, IV, n^o 36.

2° *Tour de Diesse*, avec la porte qui défendait l'entrée du *Novum-Castrum* du côté du Seyon, construction féodale bourguignonne du 9 ou 10^{me} siècle.

- a) Plan primitif.
- b) Plan actuel.
- c) Vue primitive avant l'incendie de 1714.
- d) Vue actuelle.

3° *Donjon*, grande tour carrée à l'angle N. O. du *Castrum*, dans laquelle résidait le *miles* bourguignon auquel était confié la défense de cette partie du *castrum*. Les fiefs militaires de Diesse et du Donjon furent occupés à travers tout le moyen âge par des familles de ce nom, seigneur de Diesse, S. dal Donjon.

- a) Plans des trois étages de la tour.
- b) Vue, en 1799.

4° *Tour de la comtesse de Neuchâtel*, où elle fut renfermée par son père Ulrich II (1180 *circa*).

- a) Plans.
- b) Vue.

5° *Collégiale de Novum-Castrum*, dédiée à la Vierge Marie et aux S^{ts} apôtres Pierre et Paul.

I. Epoque de la reine Berthe ; 940-50 *circa*. Style romand-latin.

- a) Plan de la collégiale, de la maison du chapitre et du château de Neuchâtel, où chaque époque de construction est désignée par une couleur : Echelle 1/320.
- b) Plan spécial de la collégiale dans son état primitif en 1180. Echelle, une ligne pour le pied de roi.
- c) Vue extérieure des trois absydes dans leur état actuel.
- d) Vue intérieure en perspective de l'absyde.
- e) Portail latéral.
- f) Chapiteaux du portail, modillons, etc.
- g) Contremarques. Inscriptions.
- h) Chapiteaux de l'absyde.

II. Epoque du comte Ulrich II et de sa femme, Berthe de Grange. 1160 à 1180. Style romand ogival ; époque de transition.

- a) Vue de la collégiale, avec ligne de démarcation entre 940 et 1160.
- b) Vue perspective de la grande nef.
- c) Grand porche de l'église.
- d) Chapiteaux et détails du porche.
- e) Porte latérale.
- f) Fenêtre du transept.
- g) Chapiteaux, mascarons, reliefs, etc.

6° *Maison du chapitre de la collégiale* : construction d'Ulrich II. 1160 à 1180.

- a) Plan de cet édifice tel qu'il était dans son origine : il rappelle beaucoup le plan de S^t Gall.
- b) Vue dans son état primitif.
- c) Coupe à travers les divers étages du bâtiment.
- d) Vue perspective de l'ancien conventicule des chanoines, aujourd'hui sacristie.

- e) Chapiteaux et décors.
- f) Portion restaurée de l'ancien *Porticus arcubus lucida*.
- g) Chapiteaux et décors.
- h) Restauration du *Porticus* après l'incendie de 1450.

7° *La maison romane de la Reine Berthe*. C'est la portion la plus ancienne du château : date de 940 *circa*.

- a) Vue extérieure de cette maison dans son état primitif.
- b) Vue d'une portion spéciale de cette maison, enrichie de décors.
- c) Plan général et spécial.
- d) Vue de la grande porte d'entrée.
- e) Fenêtre avec colonnettes et reliefs.
- f) Cheminée de la salle basse où pour chapiteau l'on voit comme dans la *Notizen über das Stift zum Grossmünster*, t. IV, f. 1, deux femmes qui tiennent de chaque main une queue de poisson.
- g) Chapiteaux.

8° *Château de Neuchâtel*.

Première époque. Construction du comte Louis. 1340 à 50.

- a) Vue de cette portion du château.
- b) Vue perspective de la cuisine du comte Louis.
- c) Coupe de la dite cuisine. Style de la cheminée.
- d) Salle des chevaliers.
- e) Chapelle.

Seconde époque. Fribourg et Hochberg. 15^{me} siècle.

- a) Vue de cette portion.
- b) Grand portail d'entrée.
- c) Salle de réception de la comtesse Marie de Savoye, femme de Philippe de Hochberg.

* * *

Peseux, 18 septembre 1845.

Mon très cher ami,

.

Depuis que je t'ai écrit, M^r Léo Lesquereux m'a écrit de Fleurier qu'il avait trouvé deux médailles romaines d'Auguste sur le sommet de Chasseron, au milieu de briques petites, mais nombreuses : ceci indique quelque poste ou signal. J'ai ces deux médailles pour notre Musée. Chasseron est la plus haute sommité de notre Jura neuchâtelois ¹.

Adieu, cher ami, au grandissime plaisir de te revoir ; de ton dévoué et fidèle

Frédéric DuBois ².

(A suivre.)

(Communiqué par Léon MONTANDON.)

¹ Sur les monnaies romaines trouvées au Chasseron, voir J. Gruaz, *Le Chasseron et les temples de montagne*, dans *Revue historique vaudoise*, 1913, p. 44.

² *Briefe von Privaten*, IV, n° 39.

LES CERFS DES MONTAGNES¹

Les deux dessins au crayon², représentant deux cerfs au pas et au galop, nous apportent un écho intéressant de la « fermentation » qui agitait la principauté-canton en février et mars 1831, six mois avant la prise d'armes de Bourquin. Le pays à peu près unanime demandait des réformes : la suppression des Audiences générales et la création d'un Corps législatif populaire et actif, l'amovibilité des députés, la publicité des séances, la liberté de la presse. La bourgeoisie de Valangin était à la tête du parti novateur et dirigeait le mouvement. La bourgeoisie de Neuchâtel, inspirée par le Conseil d'Etat et par Gallot, luttait pour le statu quo.

Le 7 février 1831 eut lieu à l'hôtel de ville de Valangin une assemblée de 76 députés des communes du comté de Valangin, chargés d'établir la liste des changements qu'il était désirable d'apporter à la constitution. Bille écrivait : « Les délibérations ont été sages, mesurées, mais d'une énergique décision. On comprend que ce que veut ce peuple-là, *il faut* le lui accorder, ou il l'exigera de vive force. »

Cette assemblée du 7 février avait soulevé dans tout le pays un grand enthousiasme. En dépit de toutes les « forces d'arrêt », on sentait que le peuple neuchâtelois, longtemps tenu en lisière, allait cheminer résolument au pas, en attendant de prendre le galop.

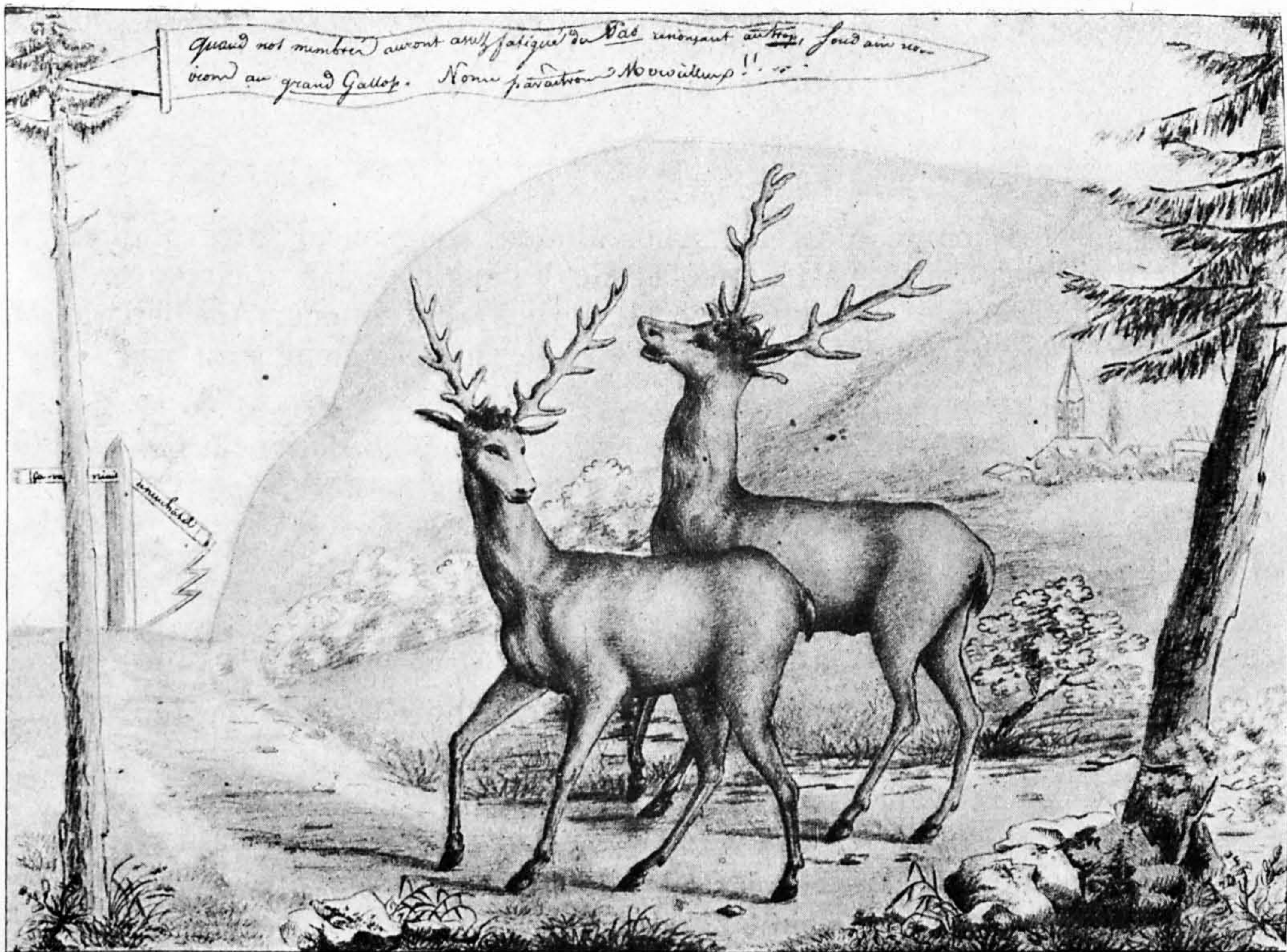
L'auteur anonyme du dessin intitulé *Les cerfs des montagnes, le 7 février 1831*, joue sur les mots *cerfs, galop, merveilleux, Savagnier*. On lit dans une banderole au haut du dessin : *Quand nos membres auront assez fatigué du Pas, renonçant au Trop, soudain nous irons au grand Gallop. Nous paraîtrons Merveilleux !!* Sur le poteau indicateur : *Ça va, niais de Neuchâtel*.

Georges-Frédéric Gallot, dont la grande taille était légendaire — on l'appelait la girafe — était pour lors l'homme le plus impopulaire du pays : il passait pour le rédacteur d'un *Projet de Déclaration* que la bourgeoisie de Valangin jugeait réactionnaire et auquel elle avait refusé d'adhérer ; défenseur infatigable des droits et privilèges de la bourgeoisie de Neuchâtel, il prétendait renvoyer à des temps meilleurs toute demande de réformes.

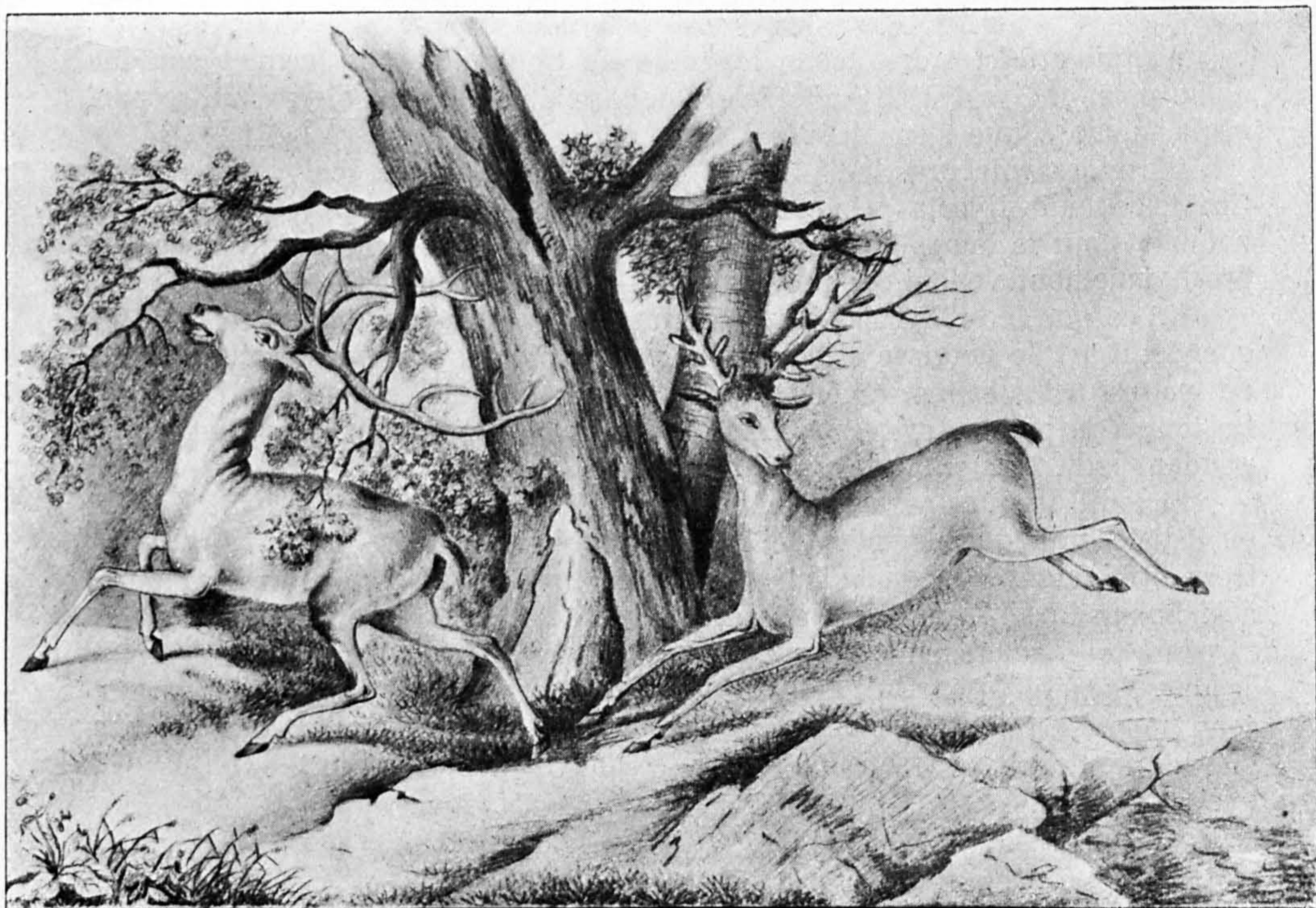
Le second dessin est intitulé : *Les serfs des montagnes au grand Gallop, le 7 mars 1831*. Il fait allusion à une assemblée de l'Abrégé de générale bourgeoisie, tenue à Valangin le 7 mars, dans laquelle on devait prendre des résolutions importantes. Le dessinateur croyait sans

¹ Les deux dessins originaux sont la propriété de M. Ch. Verdan-Breitmeyer, aux Isles, près Boudry, qui a bien voulu autoriser le *Musée neuchâtelois* à les reproduire. Nous remercions M. L. de Rougemont qui nous les a signalés.

² Les dessins originaux ont 16 × 22 cm.



Les cerfs des montagnes, le 7 février 1831.



Les serfs (sic) des montagnes au grand Gallop, le 7 mars 1831.

doute que les députés des Montagnes allaient commencer la révolution. Mais il n'en fut rien. La bourgeoisie de Valangin se laissa circonvenir par la bourgeoisie de Neuchâtel et fit des concessions. Au lieu de galoper, « les cerfs des montagnes » restèrent sagement « au pas »¹.

A. P.

MÉLANGES

Apprentissage de notaire au XVI^{me} siècle.²

On ne lira pas sans intérêt le contrat d'apprentissage de Jacques Miéville, de Colombier, placé par son père, Jean Miéville, chez le notaire Nicolas Gribolet pour apprendre « l'art de notairie ». Il s'agissait surtout de copier les formules les plus usuelles, bonnes pour la rédaction « de toutes sortes de lectres, actes et instrumens ». Il semble que, pour arriver à un tel résultat, une année suffisait. Encore était-elle diminuée de vacances répétées à l'occasion des saisons de la vigne, des fenaisons, des moissons et des vendanges.

Les archives de l'Etat possèdent deux registres du notaire Nicolas Gribolet (1535-1544), mais aucun registre de Jacques Miéville. On trouve cependant quelques actes isolés de ce notaire datés de 1550 et 1558.

Marchier faict entre Jehan Myeville de Coulombier et Jacques son filz, d'une part, et Nycolas Gribollet, clerc notaire dudit Coulombier, d'autre part, en la maniere que s'ensuit :

C'est assavoir que ledit Jehan Miéville ha affermé ledit Jacques, son filz, avec ledit Nycolas Gribollet pour luy monstrier et apprendre l'art de notairie, pour le temps et terme d'ung an revollus, commenceant a l'an neulz prochainement venant, et finissant a tel jour ledit an finis et expiré.

En ce que ledit Nycolas sera entenus de luy monstrier, instruyre et enseigner ledit art de notairye et de lui bailler a copier et escrire de toutes sortes de lectres, actes et instrumens pour faire ung formulaire pour ledit Jacques. Le tout a la bonne foys, sans fraudz et sans baratz, et sans luy rien cacher pendant ledit terme.

Et ledit Jacques sera entenus de bien et fidellement servir ledit Nycolas en ladicte pratique de notayrie et faire tout ce que ledit Nycolas luy montrera et commandera en ladicte pratique durant ledit terme. Le tout aussy a la bonne foys, sans fraudz et sans baratz.

Par telle condicion que, quant ledit Jehan Mieville haura besoin dudit Jacques, son filz, pour luy aider de toutes les saysons de la vigne, de foyne-sons, moyssons et vendenges, ledit Nycolas luy debvra bailler conger, assavoir de toutes les saysons de la vigne une sepmaine, quant il fera beaul temps, et les foynesons, moyssons et vendenges entièrement.

¹ Sur les séances du 7 février et du 7 mars 1831, voir A. PIAGET, *Histoire de la Révolution neuchâteloise*, t. III, p. 162-165 et p. 223-225.

² Archives de l'Etat, S²⁴ n° 30.

Et debvra ledit Jehan Mieville soingner ledit Jacques, son filz, durant ledit terme. Reservez que sy, de fortune, ledit Nycolas le menoit avec luy au Vaultravers ou ailleurs pour s'en servir, tant au faict de recongnossances que aultrement, que alors ledit Nycolas le debvra mener a ses despendz et myssions et non a celles dudit Jehan Mieville.

Et sy survenoit nécessité et inconvenient de peste audit Coulombier durant ledit terme, ce que Dieu ne vueille, et ledit Nycollas s'en alloit desmourer au Vaultravers ou ailleurs avec son mesnaige, ledit Jehan Myeville debvra tousjours soingner ledit Jacques, son filz, en achevant sondit terme avec ledit Nycolas.

Et aussy sy ledit Jacques deffailloit d'achever sondit terme avec ledit Nycolas durant ledit an ou durant ladicte peste, et qu'il deffailist certains termes et moys, oultre lesdictes saysons que ledit Nycollas luy baillera de congier comme dessus, alors icelluydit Nycollas le pourra contraindre de icelluydit terme parachever, estre passer ledit an quant ledit Nycolas en haura affaire en ladicte pratique. Le tout soub l'obligacion de tous ses biens au dict de gens de biens ad ce entendans.

Et sy lesditz pere et filz ne vouloyent ou estoyent refusant que icelluydit Jacques ne parachevast entierement ledit terme fydellement a la bonne foys comme dessus, alors ledit Nycolas pourra louer et affermer ung aultre clerc sçaichant ledit art pour achever ledit terme aux missions dudit Jean Mieville.

Et, pour le soulaire dudit marchier, ledit Jehan Myeville sera tenus donner et dellivrer audit Nycolas quatre escus d'or, assavoir quant il commencera son terme ung escus d'or, a Pasques prochainement venant ung escus, a la saint Jehan suigant ung escus, et a la saint Martin après suygantz ung escus, que sont lesditz quatre escus.

Promettans non contrevénir, etc. Renonceant, etc. Faict et donné avec toutes ses clauses opportunes le mecredy avant Noel l'an mil cinq cens quarante et cinq, en presence de messire Jehan Fathon, ministre du Saint Evangille audit Coulombier, et Jehan, son frere, tesmoingz ad ce requis.

Donné pour double audit Nycolas par moy ledit Jacques Myeville.

A. P.

Un cadeau des paroissiens de la Brévine.

Du dimanche 3 juin 1742.

Ensuite Monsieur le Lieutenant a proposé que, comme nous sommes tous fort édifiés des prédications que nous a ci devant faites Monsieur le Ministre Montandon le fils ¹, au quel Messieurs de la Vénérable Classe avoient commis le soin de cette Eglise pendant la maladie de Monsieur son père ², il seroit juste et raisonnable de lui faire une petite honnêteté,

¹ Henry Montandon, 1716-1785, pasteur de Bôle et Rochefort, puis de Cortaillod.

² Jean-Jacques Montandon, 1685-1746, pasteur à la Brévine, du 4 mai 1742 au 16 juillet 1746, date de son décès. Sur ces deux personnages, voir : *Les Montandon*, p. 51-52.

selon nos moiens, à l'exemple des autres Communautés qui font cela quand un jeune Ministre de leur lieu y fait sa première prédication ; qu'ainsi on pourrait lui acorder sans conséquence 2 Louis d'or neufs, ou demi douzaine de cuillères et de fourchettes d'argent, quoi qu'il ne demande rien. Le Plus passé sur la porte a été que, comme nous sommes généralement tous très édifiés des prédications, de la conduite, bonté et douceur de Monsieur le jeune Ministre Montandon, et qu'il nous a prêché plusieurs fois avec grande édification, on veut bien lui acorder à choix deux Louis d'or neufs, ou demi douzaine de cuillères et de fourchettes d'argent ; en considération d'un assez long tems qu'il a desservi la Cure de ce lieu avec un aplaudissement général, et sans qu'il en ait rien exigé ; et cela volontairement et de notre bon gré, sans que telle honnêteté puisse être tirée en conséquence à l'avenir pour d'autres jeunes Ministres de nos Communiers qui nous prêcheroient.

Ce qui a été passé à la pluralité de 73 voix contre 23 qui ne vouloient rien acorder, et 6 voix que celui qui voudroit y donneroit quelque chose de son particulier ; ce qui fait 29 voix qui ne vouloient rien acorder de Communauté, puisque nous n'avons pas des fonds ; qu'on n'avoit rien donné ci devant à 4 autres jeunes Ministres de nos Communiers, même peu commodes pour la plûpart, et qu'en établissant cette pratique elle tireroit à conséquence pour d'autres à l'avenir, ou que si on leur refusoit une honnêteté, ce seroit leur faire un affront et un mépris sensible qui nous retomberoit dessus. Il y avoit une voix de lui donner 3 louis d'or neufs, une de ne lui en donner qu'un, et une de lui acorder dix écus petits. Et l'on a chargé Monsieur le Lieutenant, et le S^r Gréfier Sandoz de lui proposer le choix des 2 louis, ou des cuillères et fourchettes ¹.

Communiqué par M^{lle} Emma BERTHOUD.

¹ Extrait du *Registre des délibérations de la Commune de la Brévine.*

UNE ENQUÊTE SUR LES REGISTRES DE PAROISSE EN 1700

On ne comprend plus un Etat civilisé sans les registres de l'état civil. Nous avons tous un jour figuré dans le registre des naissances, nous avons peut-être figuré dans celui des mariages, nous figurerons tous un jour dans celui des décès.

On n'avait pas autrefois le même souci d'enregistrer ces événements, quoique leur importance ne fût pas moindre alors qu'aujourd'hui. On admettait évidemment que le fait d'exister supposait la naissance, que le fait qu'on n'était plus supposait la mort et que le fait qu'on avait une femme ou un mari supposait un légitime mariage. Pas besoin de le noter expressément. Cela cependant avait bien quelques désavantages. Les gens qui aiment les dates exactes ne savaient où les chercher et, quand on voulait se marier, il fallait encore établir par des personnes dignes de foi qu'on n'était pas trop proche parent de celui ou de celle que l'on désirait épouser.

L'état civil proprement dit n'existe chez nous que depuis 1854. Auparavant, c'étaient les pasteurs qui tenaient les registres des naissances (plus exactement des baptêmes), des mariages, des décès, auxquels s'ajoutaient les registres de catéchumènes.

Les inscriptions de baptêmes, évidemment dans un registre *ad hoc*, sont déjà prévues par les constitutions ecclésiastiques de 1541, de 1553 (voir Boyve, t. III, p. 28), de 1564 (voir Boyve, t. III, p. 123 : « Le ministre tiendra un registre des baptêmes... »), mais je me demande dans quelle mesure cette prescription a été véritablement observée et dans quelle mesure l'autorité supérieure (Classe ou Gouvernement) a veillé à ce qu'elle le fût.

La première mention, à ma connaissance, qui soit faite des registres de paroisse dans les Actes de la Classe ne se trouve qu'à la date du 7 septembre 1692. On lit dans le procès-verbal de ce jour-là :

M. le doyen a représenté que Mgr le gouverneur lui avait fait quelques plaintes de ce qu'en plusieurs églises on ne tenoit aucun registre des battemes. La Compagnie a arrêté là-dessus que chaque juré, accompagné d'un ancien et d'un gouverneur de chaque église, visiteroit chaque pasteur

pour voir s'il tenoit un registre exact des battemes, et que dans les églises où cela n'étoit pas établi on l'y introduiroit, et que désormais il y aura partout un livre et un registre exact des battemes et des mariages.

Il faut croire que la décision de 1692 ne fut qu'imparfaitement exécutée, car on sentit, en 1700, le besoin d'ordonner une nouvelle visite des jurés dans les églises de leur colloque pour examiner à quel point en étaient les « baptistères » : « Si chaque pasteur écrivait exactement les noms des enfants qu'on baptisait avec celui des parrains et des marraines, les mariages qu'on bénissait et les enfants qu'on recevait à la Sainte communion. » Les jurés devaient, en outre, rechercher depuis quel temps existaient ces sortes de « baptistères ». Ils devaient faire rapport à la prochaine séance de la Classe, soit le 29 août 1700.

Ils présentèrent, en effet, leurs rapports ce jour-là, mais les Actes n'en donnent pas le détail. Ils disent seulement : « On a mis parmi les papiers de la Classe les relations qu'ils (les jurés) ont faites (de leur visite). On a de plus arrêté que chaque pasteur marqueroit les noms des parrains et des marraines et des catéchumènes, et les mariages. »

C'est de ces rapports des jurés que je désire aujourd'hui vous dire quelques mots. Ils existent, en effet, dans les papiers de la Classe. Malheureusement, ils ne sont pas au complet. Neuchâtel-ville manque, nous ne savons pourquoi. En tout cas, le juré du colloque de Neuchâtel a fait son devoir, car son rapport a été conservé. Comme il était un des pasteurs de la ville, peut-être s'est-il contenté de dire oralement ce qui concernait les « baptistères » de son église.

En outre, manquent complètement les rapports du juré du Val-de-Ruz et du juré des Montagnes, c'est-à-dire de toutes les églises du comté de Valangin. Ont-ils été réclamés par les Maîtres-Bourgeois de Valangin, qui n'étaient pas toujours des gens commodes et qui n'avaient pour la Classe qu'une affection relative ? Les Actes ne le disent nulle part. En tout cas, les rapports ont disparu, à moins qu'on ne les retrouve dans une liasse où ils n'ont que faire. Pour le moment, je ne les ai pas retrouvés.

Restent donc les rapports du juré du colloque de Neuchâtel, M. Bernard Gélieu, pasteur à Neuchâtel; du juré du colloque de Boudry, M. Louis Marquis, pasteur à Boudry, assisté de M. François Gaudot, pasteur à Corcelles ; du juré du Val-de-Travers, M. Jean-Henri Perrot, pasteur aux Verrières.

Le plus ancien registre existant à ce moment-là était, si la date donnée est exacte et non pas un *lapsus calami*, celui de *Cornaux* (volume

4^o fort épais), commencé en 1562 et continué régulièrement jusqu'en 1700 ; il comprenait les baptêmes, avec ou sans l'indication des parrains et des marraines, les mariages, et le pasteur Samuel Fabry (1671-1701) avait ajouté les morts et les gouverneurs de chaque année. Manquaient les catéchumènes, que Fabry promit d'inscrire.

Le registre de *Lignières* était, en revanche, un volume in-fol. tout neuf, commencé le 5 septembre 1697, ne contenant que les baptêmes jusqu'au 21 octobre 1699, et, dès lors, pêle-mêle, les baptêmes, les mariages et les catéchumènes.

A *Saint-Blaise*, il y avait deux registres in-fol., l'un pour les mariages, l'autre pour les baptêmes, commencés tous deux en 1682 et tenus exactement. A côté de ces deux registres existait un cahier plus ancien, commencé en l'an 1673 par le pasteur Abraham Boyve (1671-1682), où se trouvaient « les épousés, les décédés, les baptisés », avec une lacune pour les trois premiers mois de 1682, temps pendant lequel M. Boyve avait été malade. C'était alors une cause majeure pour ne pas faire les inscriptions voulues. Les catéchumènes manquaient partout. Le nouveau ministre, Pierre Prince (1699-1711), promit de les inscrire.

Le registre de *Serrières-Peseux* avait été commencé par M. Emer Rosselet (1653-1685) et continué dès lors. Ne contenait pas les catéchumènes, mais les baptêmes, les mariages et même les noms des prosélytes.

Dans le colloque de Boudry, les registres de *Saint-Aubin* et de *Colombier-Auvernier* avaient été commencés en 1640, celui de *Bevaix* en 1652, celui de *Corcelles* en 1678, celui de *Bôle-Rochefort* en 1695. Ils contenaient les baptêmes et les mariages, quelques-uns les catéchumènes, mais dans aucun les décès n'étaient indiqués. Ils semblent avoir été tenus régulièrement.

Le registre de *Boudry* était le plus ancien du colloque, mais il était fort lacuneux. Commencé en 1638 par Henri Guy (1637-1661), il avait été continué jusqu'en 1658, recommencé de 1660-1662, puis de 1670-1672, enfin repris en 1674 et continué dès lors sans nouvelle lacune. Il ne contenait que les baptêmes ; les mariages n'étaient inscrits que depuis 1699, c'est-à-dire un an avant l'enquête.

Le rapport du juré ne contient rien sur *Cortailod*, « car, dit l'auteur, M. Perrot (Abraham Perrot, 1677-1707) s'est chargé d'informer la Compagnie touchant son registre ».

Le plus savoureux des trois rapports est celui du Val-de-Travers. Le juré, J.-H. Perrot (aux Verrières de 1699-1710), avait pris sa tâche au sérieux :

La commodité se présentant telle, je commençai, dit-il, par le baptistaire¹ de la *Brévine*, qui est un véritable cahos plein de confusions ; outre cela, il y a si peu de baptêmes enregistrés qu'il aurait autant valu n'en marquer du tout point. On n'y voit point de mariages annotés, non plus que la jeunesse qu'on a admise à la participation de la Sainte Cène. Il n'y a que Monsieur Bourgeois (Abraham Bourgeois, 1696-1709) qui, dans cette cure, ait pris, par rapport à ces choses de question, le chemin de l'exactitude et de la diligence, ayant un livre tout neuf où il marque régulièrement tous les enfants qui reçoivent baptême et les mariages qu'il bénit. Il m'a promis de mettre au net un registre des catéchumènes qu'il a examinés.

Pour *Môtiers*, le témoignage est bon. Le vieux « baptistère », commencé en 1644 par M. Louis Breguet (1644-1655) et continué avec assiduité par ses successeurs, étant rempli, M. Charles Tribolet (1693-1701) en avait commencé un autre, où les baptêmes, les mariages et les catéchumènes étaient portés dans un très bel ordre. Le diacre, Jean-François Tissot (1699-1701), faisait aussi son devoir pour les enfants qu'il baptisait à Fleurier.

A *Travers*, le vieux « baptistère » avait été commencé en 1615 et continué avec soin, « pour autant, dit M. Perrot, qu'on peut juger de ces choses éloignées par le grand nombre d'enfants qui y sont inscrits ». Les mariages avaient été indiqués par quelques pasteurs, mais les catéchumènes manquaient complètement. Un suffragant, M. Huguenaud (Pierre Huguenaud, consacré le 3 mars 1694, donc à placer entre 1694 et 1699), avait commencé un nouveau registre où toutes les choses à noter étaient rapportées avec beaucoup d'exactitude. M. L'Hardy (Urs L'Hardy, 1699-1707) marche, ajoute le rapport, avec une louable exactitude sur ce plan.

A *Saint-Sulpice*, M. Perrot n'a trouvé d'autre « baptistère » que celui de M. Abraham Banderet (1685-1710), commencé par lui et continué dans le meilleur ordre. Mais le visiteur s'étonne ; il croyait se rappeler qu'il y en avait un autre très vieux du temps où son père, Jean-Jacques Perrot, était pasteur à Saint-Sulpice (1670-1685). Il y avait un registre spécial pour Buttes, mais le visiteur ne l'avait pas encore vu au moment où il écrivait son rapport ; au dire du pasteur, il devait être en règle.

A la *Côte-aux-Fées*, registre bien tenu dès le commencement, dont la date n'est pas indiquée, mais avec une lacune à l'époque où le diaconat fut changé en cure (1657). Il ne contenait, du reste, que les bap-

¹ On écrivait baptistère ou baptistaire.

têmes. Seul, Abraham Perrot (1672-1677) avait eu de l'exactitude, et le pasteur présent, Pierre Huguenaud (1700-1705), avait marché sur ses traces.

Voici comment M. Perrot parle du registre de sa propre paroisse, les *Verrières* :

Le commencement en est perdu ; le premier baptême qu'on trouve est du 23 avril 1626, et il finit par le 3^e juillet 1631 ; après viennent les jeunes gens (catéchumènes) qu'on a examinés depuis le 14 mars 1651 jusqu'au 10 juin 1655. En suite de cela sont rapportés les mariages que feu M^r Hory (Samuel Hory, 1655-1665) a bénits depuis le 15 août 1655 jusqu'au 27 octobre 1663. En renversant le même livre, on trouve dans le milieu les baptêmes depuis le 9 janvier 1650 jusqu'au 3 avril 1670. Alors en reprenant le commencement qui consiste en plusieurs feuilles de papier qu'on y a recousu[es], on trouve la continuation de l'enregistrement des baptêmes depuis le 15 juin 1670 jusqu'au 15 janvier 1693.

Il y a un autre petit livre que feu M^r Breguet (Louis Breguet, 1670-1693) a commencé, et c'est là dedans que Monsieur Gélieu (Bernard Gélieu, 1693-1699), durant sa tenue, a exactement enregistré les baptêmes et les examens de la jeunesse. Mais comme il est tout rempli, j'en ai commencé un nouveau dans un gros in-folio, que ma paroisse a retenu de Monsieur Gélieu, votre collègue ; là dedans j'inscris les baptêmes, les mariages et les jeunes gens qui, après l'examen public, sont admis à la Sainte Cène.

Le rapport de M. Perrot se termine par une histoire qui n'a rien à faire avec les registres et que je donne en appendice.

Mais auparavant je constate que les registres du XVII^{me} siècle n'étaient brillants ni d'une façon ni de l'autre. Celui des Verrières, en particulier, était un volume extrêmement curieux. L'esprit du temps n'était pas aux statistiques. Au XVIII^{me} siècle, cela a mieux marché, car les rois de Prusse aimaient à connaître le nombre de leurs sujets.

APPENDICE

Suite de la lettre du 26 août 1700, envoyée par Jean-Henri Perrot¹ au doyen de la Classe pour faire rapport sur l'état des registres de paroisse au Val-de-Travers :

Voilà, Monsieur, ma relation que je serais très volontiers allé rendre de vive voix, si deux choses ne m'en retenaient, que j'espère estre receuës pour excuses légitimes par vous, Monsieur, et par Messieurs de la Vénérable Classe. La première est prise de nos moissons qui demandent ma présence, et l'autre

¹ Jean-Henri Perrot, fils de Jean-Jacques (mort pasteur de Môtiers en 1693), consacré le 4 août 1687, fut diacre du Val-de-Travers de 1688 à 1693, pasteur aux Ponts de 1693 à 1699, aux Verrières de 1699 à 1710, à Buttes-St-Sulpice de 1710 à 1734.

est l'accueil qu'un garnement fit samedi au soir à mes domestiques. Je prens la liberté non seulement de vous en informer, mais de vous conjurer de représenter la chose à Messieurs de nostre compagnie et de m'avoir en recommandation, à ce qu'il plaise à la Seigneurie de m'accorder la protection et seurté nécessaire. Voici la chose : Ma femme ayant emprunté un pot à distiller eaux de vie de Madame la lieutenant Piaget, elle le luy renvoya samedi par deux valets que j'ay et par une servante pourvue d'une lanterne, parce qu'il estoit nuit. Passant par devant la maison de George Besson mareschal, ils virent ce garnement qui estoit couché et estendu sur un banc devant chez luy ; ils ne luy dirent mot. Quand ils revinrent à repasser, ils ne l'y trouvèrent plus. Mais dès qu'ils furent esloignés des maisons, et qu'ils ne pensoient à rien, voici que ce misérable, qui s'estoit caché derrière la muraille qui est le long de la chaussée de deça de chés les hoirs de feu le Sr greffier Bolle, décocha avec tant de roideur une grosse pierre au milieu du dos de mon valet Nicolas qu'il en fut renversé du haut de la chaussée dans la boue au milieu du grand chemin. Ce malheureux, non content de cela, redouble avec une telle impétuosité que la servante espouvantée s'enfuit, et en mesme temps le petit valet en receut d'une à la cuisse, qui a manqué de la luy casser. Le grand valet a quelque peine de respirer, et le petit de la peine de se soutenir. S'ils avoyent receu les coups à la teste, ils estoyent infailliblement assommés. Vous pouvés juger, Monsieur, si je suis bien en seurté, et si j'ay lieu de m'esloigner de ma cure ; car ce misérable est un garnement à tout entreprendre ; il n'a rien à perdre, ainsi il est à tout faire.

Sa rage contre moy vient de ce que je le censuray vivement un dimanche au soir tout près de ma cure, et que je le détournay de commettre un meurtre qu'il alloit faire aux portes mesmes du temple, si je ne m'estois transporté hors de chez moy. Voici la chose : Meuron de Saint-Sulpy, hoste des *Treize cantons* de ce lieu, ayant esté fait sergent de milice de la compagnie de Meudon, quelques-uns de la compagnie enrageoyent de ce qu'un de Saint-Sulpy avoit une hallebarde parmi eux. La première fois qu'ils firent l'exercice, ce George Besson et deux Piaget, neveux de Mr nostre lieutenant, le firent esclater d'une estrange manière. Les deux Piaget sautèrent sus à Meuron et le maltraitèrent estrangement. Mr le capitaine Bolle, voulant y mettre de l'ordre, receut de George Piaget, son corporal, une bourrade, et l'autre Piaget fut sur le point de se servir de son espée contre son capitaine. Meuron estant eschappé des mains de ces deus misérables, ce George Besson l'entreprit de gueule, en vint aux mains, le chargea de plusieurs coups de plats de son sabre, et enfin en vint à une si grande fureur qu'il se mit à poursuivre Meuron le sabre à la main dans l'intention de lui couper bras ou jambe ou de le tuer. Le bruit terrible que j'entendis me fit sortir, et, dès que je fus hors de chez moy, j'apperceu ce misérable Besson que j'arrestay. Il y avoit plus de soixante personnes présentes. Mr le lieutenant Piaget y arriva dans ces entre-faites. Je ne peus me dispenser de faire mon devoir et de représenter à ce coquin le tort qu'il se faisoit par toute sa conduite qui ne valoit rien, et entr'autre par ce qu'il venoit de faire. Cela l'irrita si fort que je croyois qu'il m'alloit fondre sus ; il insultat mesme dans ce moment à mon valet Nicolas,

qui est un garçon qui ne feroit pas mal à un vermisseau. J'informai Mr le major Prudent de tout cela. La Seigneurie les fit descendre pour le conseil qui se tint demain 15 jours, et, au lieu de les chastier pour les rendre sages ou du moins moins hardis à faire le mal, on les a laissé revenir, ce qui les a rendus si insolents et tellement fiers qu'ils se moquent de tout, presumant qu'on ne leur osera jamais rien faire et que mesme on les craint. Si on ne prévient de pareil cas, il n'y aura plus de seurté dans le monde. Il n'y a pas une personne qui vienne à passer par l'endroit où on a assassiné mes domestiques, que l'on ne puisse aisément poignarder. La précaution que je vay prendre, c'est que ni moy ni mes valets n'iront jamais nulle part que nous n'ayons des armes à feu. Dieu sçait qu'elle horreur j'ay pour l'effusion du sang, mais plustost que de me laisser assassiner, je me crois obligé par toutes sortes de raisons de me deffendre du mieux qu'il me sera possible. Dieu mette fin à l'impiété ! Je finis ma lettre par des vœux pour la prospérité de Messieurs de nostre vénérable compagnie en général et de chacun en particulier, et par la protestation de vivre et mourir, Monsieur et très honoré frère, vostre très humble et très obéissant serviteur,

J.-H. Perrot.

Là-dessus, quelques brèves remarques :

1. Je me figure qu'actuellement aucun pasteur écrivant au président du bureau du Synode ou au président de la Commission synodale ne songerait à mentionner le « coquemar du diable » (c'est ainsi que certaines gens nomment l'alambic) emprunté par sa femme à une autre dame du village. En 1700, la Croix-Bleue n'était pas encore inventée.

2. Aucun pasteur non plus ne parlerait de ses deux valets et de sa servante. Il n'y a plus aujourd'hui dans les cures que de petites ou de grandes bonnes à tout faire. Les pasteurs n'ont pas de moissons qui les obligent à avoir un nombreux personnel. Ils ne pensent plus qu'à des moissons spirituelles qui sont lentes à venir.

3. La rivalité entre villages a heureusement perdu de son acuité d'autrefois. N'existe-t-elle plus du tout ? Je n'oserais pas l'affirmer d'une manière absolue, quand je pense aux quolibets que les enfants d'un village aiment à lancer aux habitants d'un autre village. Les traditions séculaires survivent dans l'enfance, même si elles sont effacées dans l'âge mûr.

4. Le pasteur Jean-Henri Perrot n'a pas connu Tolstoï. Il n'avait pas l'esprit troublé par le principe de la non-résistance au mal que quelques-uns envisagent comme le degré suprême de la morale évangélique. Nous ne pensons pas qu'il y ait un grand reproche à lui faire pour cela, mais peut-être aurait-il pu pratiquer mieux le pardon des injures. Il faut croire que c'était déjà une vertu rare en 1700.

L. AUBERT, prof.

LES « RÉPLIQUES » DES ANDROÏDES JAQUET-DROZ¹

Les automates, qui ont déjà sur nous le privilège de longue vie (si c'en est un), sont susceptibles d'avoir autant de sosies qu'on le désirera, et l'industrie moderne est capable de rendre tous leurs rouages, tous leurs organes... interchangeables.

Au temps des Jaquet-Droz et de Leschot, l'interchangeabilité n'était pas encore de mode et il est même certain que les répliques de leurs androïdes furent assez différentes des originaux ainsi que nous le démontrerons.

Des trois répliques de l'écrivain, du dessinateur et de la musicienne, on connaissait bien peu de chose jusqu'à ces dernières années : quelques notes laissées par leurs constructeurs des années 1782 à 1787, publiées par MM. Perregaux et Perrot dans le *Musée neuchâtelois*. C'est tout. Ce que je vais indiquer n'est pas complet. Pourtant, il paraît possible, dès maintenant, d'envisager certains faits sous un aspect nouveau et même de tirer quelques conclusions.

Mais, auparavant, il faut rappeler les éléments d'un problème qui s'était posé au moment où parut le très bel ouvrage de MM. Perregaux et Perrot sur *Les Jaquet-Droz et Leschot* (1916).

Ces auteurs, les premiers, parlèrent des répliques des automates Jaquet-Droz, établies à Genève environ dix ans après les originaux qui, eux, furent construits, on le sait, à la Chaux-de-Fonds.

MM. Perregaux et Perrot posaient la question suivante : Les trois androïdes de Neuchâtel sont-ils les originaux ou les répliques ? Se basant sur des considérations d'ordre esthétique et technique, ils répondaient : « Les deux petits garçons sont sûrement nés à la Chaux-de-Fonds. Il se peut que leur grande sœur, plus jeune qu'eux, ait vu le jour plus tard à Genève. »

M. Léon Montandon, dans un article critique très judicieux, ne se déclara pas convaincu et suggéra même l'hypothèse que les trois origi-

¹ Les faits rassemblés ici se retrouveront, pour la plupart, éparpillés dans l'ouvrage qui va paraître : Alfred CHAPUIS et Edouard GÉLIS, *Le Monde des Automates, Etude historique et technique*.

naux fussent restés en Espagne où ils avaient été vendus, tandis que nous posséderions les répliques qui, après s'être promenées en Angleterre et dans une bonne partie de l'Europe, seraient revenues en Suisse, via Berlin.

Du reste, M. Montandon écrivait en manière de conclusion :

« Qu'en est-il de cette hypothèse, et qu'a-t-elle de fondé ? Rien peut-être, et sans doute il en sera fait promptement bonne justice. Toutefois, je ne regretterais pas de l'avoir émise si son examen devait provoquer de nouvelles recherches et la découverte de documents inédits. Il me semble, en effet, que tant que nous ne connaissons pas le sort des répliques possédées par la succursale de Londres, nous ne pourrions pas être fixés sur la question de savoir si les automates de Neuchâtel sont les répliques ou les originaux ¹. »

MM. Perregaux et Perrot répondirent en confirmant leurs affirmations et en s'appuyant, avec raison du reste, sur l'étude « technique » de l'écrivain et du dessinateur de notre Musée, qui, l'un « admirable ébauche », l'autre « heureuse application », n'offrent aucun des caractères qu'auraient des répliques construites simultanément et par des procédés identiques.

Les deux auteurs ajoutaient cette fois : « Il en est de même de la Musicienne ². »

Comme qu'il en soit, le problème n'était pas historiquement résolu et, de plus, l'on ignorait tout du sort des trois répliques dont diverses notes des livres d'Henri-Louis Jaquet-Droz parlaient en termes très explicites, donc, je l'ai dit, en 1782 pour la première fois et en 1787 pour la dernière fois. A cette dernière date, on trouve la mention de « Deux grandes pièces à automate, écrivain et dessinateur, prêtes à polir ».

La joueuse d'orgue et de clavecin est signalée à plusieurs reprises aussi.

J'ai donc cherché :

D'une part, à examiner encore une fois si nos androïdes du Musée sont bien les originaux.

D'autre part et surtout, à suivre aussi loin que possible l'histoire des répliques.

Sur le premier point, je n'ai pas tardé à être éclairé, et cela par une brochure et un article de revue en langue allemande datés de

¹ *Musée neuchâtelois*, 1917, p. 121 et suiv.

² *Id.*, 1917, p. 131 et suiv.

1846, dont j'ai parlé ici même ¹. Ces notices, rédigées par les Martin, de qui proviennent nos automates du Musée, indiquaient clairement que les trois androïdes étaient les originaux précédemment vendus en Espagne et qui séjournèrent longtemps ensuite dans le château de Matignon aux environs de Bayonne. On doit, à mon avis, admettre cela, car les Martin et leur associé Bourquin furent sans doute en relations avec les personnages mêmes qui ramenèrent les androïdes à Paris.

Du reste, d'autres preuves irréfutables viennent confirmer celle-là ; je les indiquerai en passant à propos des répliques.

Pour ce qui concerne le second point, je serai forcé de répéter brièvement certains faits dont il a été déjà fait état en de précédents travaux.

En examinant les notes concernant la construction des répliques dans les comptes d'Henri-Louis Jaquet-Droz, je fus tout d'abord frappé par un détail. Les indications concernant deux des automates sont identiques, par exemple : « Les ébauches des écrivain et dessinateur », « Deux rouages pour écrivain et dessinateur »... Ce qui signifierait que les deux automates étaient peut-être pareils.

Et ce fut en effet le cas, car ces deux répliques n'étaient pas « un écrivain » et « un dessinateur », mais des androïdes capables d'écrire ou de dessiner, ce qui ne constituait pas une complication comme on pourrait le croire, mais une simplification. Par contre, la seconde musicienne était plus perfectionnée que son modèle.

Vers 1787, c'est-à-dire au moment où les originaux étaient vendus aux frères Gendre en Espagne, les trois nouveaux androïdes partirent vraisemblablement pour l'Angleterre. Il se pourrait cependant que ce fût un peu plus tard. Il est possible aussi qu'on ne les y ait pas transportés tous ensemble.

Ici, je dois revenir succinctement sur ce que j'ai publié il y a sept ans dans *La montre « chinoise »* ², à propos des automates vendus dans l'Empire du Milieu.

Les Chinois prisait énormément les automates mécaniques, et l'empereur Kienlong avait fait acheter pour le palais d'été et pour celui de Jhé-Hol, en Tartarie, tout le Museum Cox à Londres dont nous avons retrouvé il y a peu de temps la description complète.

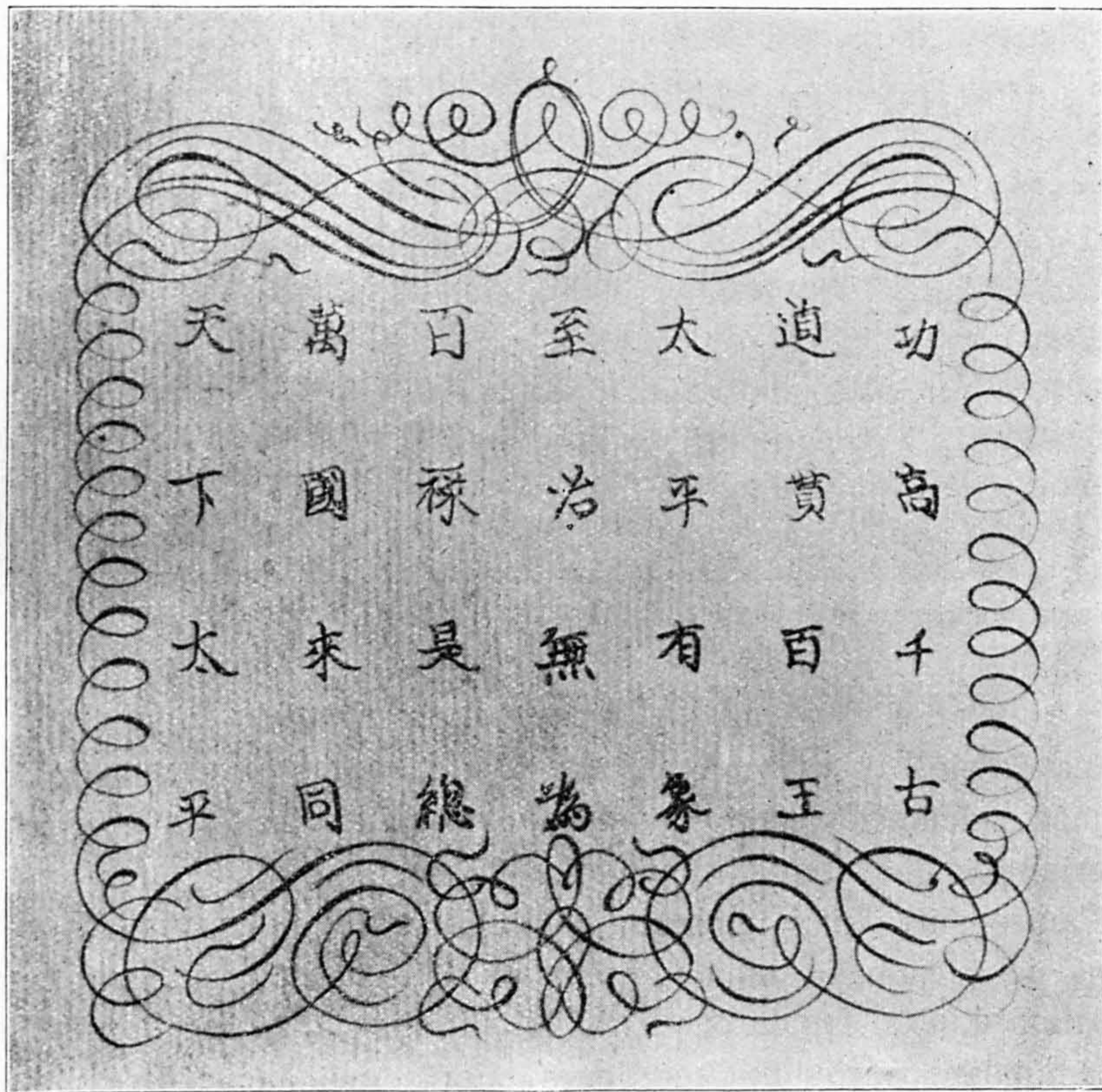
Lorsque fut organisée, en 1793, la célèbre ambassade de Lord

¹ *Nouveaux documents sur les androïdes Jaquet-Droz*, dans *Musée neuchâtelois* 1921, p. 113 et suiv.

² Chapitre 1^{er}, p. 26-31.

Macartney qui avait pour but d'ouvrir le Céleste Empire au commerce britannique, on songea à choisir parmi les présents ce qui flatterait le plus le goût des Chinois.

Une notice, datée de 1812, indique, d'après MM. Perregaux et Perrot, qu'une copie du dessinateur aurait été achetée par le roi d'An-



Adresse à l'empereur de Chine exécutée par un androïde Jaquet-Droz et Leschot.
(Ech. $\frac{4}{5}$.)

gleterre pour cette ambassade. Cependant, la copie complète de la liste des présents que j'avais fait copier à Londres ne contient aucun indice de cet automate, et les diverses relations de ce voyage, qui pourtant donnent force détails sur les cadeaux exposés, ne parlent pas de ce dessinateur.

Par contre, nous savons par un écrit de Davis, ancien président de la Compagnie des Indes, que d'autres cadeaux furent envoyés à l'empereur comme suite de l'ambassade Macartney, par la voie de Canton.

C'est de cette manière qu'une des répliques partit pour la Chine. Et nous en avons maintenant des preuves précises.

Tout d'abord, M. F.-Louis Perrot a découvert, il y a huit ans déjà, dans les papiers d'Henri-Louis Jaquet-Droz, des dessins exécutés par des automates (comme leur examen minutieux l'a démontré), parmi lesquels



Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot.
(Ech. $\frac{1}{11}$.)

des portraits du roi d'Angleterre, un chien, une divinité bouddhique et plusieurs inscriptions en caractères chinois.

Ces dessins, dont plusieurs sont reproduits ici, ont été donnés il y a peu de temps par M. Perrot au Musée de Neuchâtel. M. Paul Houriet, mécanicien actuel des automates, qui les a

examinés de près, confirme absolument notre manière de voir ¹.

Ces dessins et caractères d'écriture devaient concerner les deux répliques exécutées parallèlement, je viens de le dire. L'une d'elle avait été certainement commandée pour la Chine.

D'autre part, chose curieuse, au moment de la découverte de ces dessins, je retrouvais dans un écrit de 1810 remarquablement précis la mention d'un androïde de ce genre à Canton, chez les Cox et Beale, qui comptaient parmi les meilleurs clients des Jaquet-Droz : « C'est dans cette maison — est-il dit — qu'on a vu un automate écrire, en plusieurs caractères, le nom de l'Empereur de Chine. »

De Canton, l'automate parvint à Pékin. Nous y trouvons, semble-t-il, des traces de son passage.

Un Lazariste, Charles Paris, horloger et machiniste au palais de l'empereur à Pékin depuis 1787, exécuta — au dire du frère Ghislain qui vivait avec lui dans la capitale chinoise — un automate écrivain.

« A une régularité et une piété fort exemplaires, il joignait un talent presque universel. Il fit plusieurs horloges, deux grands carillons, un

¹ Ces clichés appartiennent à M. F.-L. Perrot, à Chambésy, qui les a mis obligeamment à notre disposition. (Voir *Journal suisse d'horlogerie*, mars-avril 1918.)

petit et un grand orgue, une pendule qui doit aller trois mois sans qu'il soit besoin de remonter les poids. Il fit même un automate de cinq pieds de haut, qui écrivait les louanges de l'empereur en chinois, en tartare et en mongol. Il est allé en paradis, comme nous le croyons tous, le 6 septembre 1804, muni de tous les secours de la religion. »

Il est indubitable que Charles Paris dut s'inspirer dans son travail de l'écrivain-dessinateur des Jaquet-Droz. Peut-être est-ce le même automate qu'il répara ou transforma ? A mon avis, c'est très probable. On peut supposer, pour ne pas troubler le bon père au paradis, que l'androïde avait été si mal arrangé qu'il était pour ainsi dire sorti du monde des automates vivants. Charles Paris lui rendit le mouvement. Il se peut aussi que ce fût une copie exacte, mais cette seconde alternative est beaucoup moins vraisemblable. Ch. Paris a pu refaire des comes, afin d'apprendre au fils de Jaquet-Droz et de Leschot à écrire en tartare et en mongol. Bien des suppositions sont permises.

Que devint dans la suite cet automate ? Il fut peut-être victime des incendies et des pillages qui, à trois reprises dans le courant du XIX^{me} siècle, ravagèrent le Palais d'été. Celui de Jhé-Hol a subi le même sort plus récemment¹. Si le pauvre dessinateur a été brûlé vif, paix à ses cendres. Au cas où il existerait encore, il doit être dans un triste état et ne valoir guère plus que piteuse ferraille...



Dessin d'un automate Jaquet-Droz et Leschot, représentant une divinité bouddhique. (Ech. 1/2.)

Nous venons de voir que cette première réplique était capable de dessiner (et ses dessins sont extrêmement remarquables) et d'écrire... d'écrire à la chinoise avec un pinceau. Nous allons voir que son frère jumeau travaillait exactement de la même façon.

¹ Une partie des richesses qu'il renfermait ont été transportées cependant dans un musée de Pékin. M. G. Loup, qui l'a visité il y a peu de temps, n'a pas trouvé trace de l'androïde.

Quel fut le sort de celui-ci ? Dans le travail que M. Léon Montandon et moi, nous avons publié en 1916-1917 dans le *Musée neuchâtelois* sur les *Maillardet*, nous avons reproduit une courte notice d'après la *Biographie universelle ancienne et moderne* concernant un automate-écrivain construit à Londres par Henri Maillardet.

Or, il s'agit cette fois-ci encore de la deuxième réplique des Jaquet-Droz et Leschot, auxquels, du reste, Henri Maillardet, très habile artiste lui-même, était associé.

Cet Henri Maillardet était le frère de Jean-David, de Fontaines, qui, on le sait, se rendit fameux en son temps (bien plus à l'étranger que chez nous) par ses magiciens et autres automates. Très tôt, de même que ses frères, Henri fut en relation d'affaires et d'amitié avec les Jaquet-Droz et Leschot. En 1783, il était leur associé et, comme tel, directeur de la succursale anglaise de la maison Jaquet-Droz-Maillardet.

Ces dernières années, j'ai eu l'occasion d'étudier et de faire copier en partie les inventaires complets de cette maison dans les années 1790 à 1800 environ. Ils prouvent que la fabrication entière, même de pièces signées « Jaquet-Droz et Leschot à Londres », se faisait en Suisse et particulièrement à Genève, et j'ai retrouvé bien des lettres de commande de Maillardet à son ancien associé Leschot ou encore à Frisard, spécialiste en oiseaux chantants.

L'entreprise Jaquet-Droz, Leschot & Maillardet à Londres périt. Après la mort des Jaquet-Droz, Henri Maillardet se sépara de Leschot en 1792, mais, on l'a vu, il resta son client.

Sans doute, Henri Maillardet s'est-il lui-même occupé (à distance tout au moins) des détails de l'exécution des répliques. A la liquidation, en 1792, il resta possesseur du second dessinateur ainsi que de la musicienne. S'il les donna sous son seul nom, il ne faut pas en être trop étonné.

Avec M. Montandon, nous avons perdu les traces d'Henri Maillardet en 1792. En 1827, son frère Jean-David s'informait de son sort, supposant qu'il était mort, et demandait ce qu'étaient devenues les « mécaniques », vendues, croyait-il, à un nommé Jacob. Il y avait, en effet, vers 1840, un Jacob, prestidigitateur, mais aucune de ses affiches ne signale d'automates de ce genre.

C'est d'une manière bien indirecte que j'ai pu retrouver leurs traces.

L'an passé, tous les journaux ont parlé d'un procès sensationnel à New-York, où un prestidigitateur célèbre, M. Harry Houdini, démasqua de faux spirites, et cela avec une habileté extraordinaire.

Harry Houdini est un pseudonyme. En sa jeunesse, cet artiste ne jurait que par Robert Houdin, le grand prestidigitateur français, qu'il considérait comme un véritable dieu. Et c'est pourquoi il se fabriqua un nom rappelant celui de son maître.

Mais, dans la suite, M. Harry Houdini brûla ce qu'il avait adoré, constatant que Robert Houdin, le grand rénovateur de la prestidigitacion, s'était attribué une foule d'inventions que d'autres avaient faites avant lui.

En réalité, beaucoup de ces trucs furent améliorés et présentés de telle façon qu'ils en étaient devenus nouveaux. C'est du reste le fort ou le faible de nombreux génies de prendre leur bien où ils le trouvent et d'amalgamer dans leur œuvre celle de beaucoup de créateurs plus timides, plus maladroits, souvent complètement sa-

crifiés. Avoir du génie, n'est-ce pas en réalité savoir synthétiser, savoir construire en grand avec des matériaux pris n'importe où ?

C'est ce qu'avait fait Robert Houdin qui eut le mérite de métamorphoser son art. C'est lui qui a supprimé définitivement le costume de l'ancien magicien : la robe et le bonnet pointu. Il a débarrassé la scène des têtes de mort et autres décorations macabres qui l'encombraient jusque-là, séparant complètement la magie simulée de la sorcellerie et de l'astrologie. Il a fait disparaître les tables à longs tapis sous lesquels se dissimulaient les compères et chassé ces derniers de la scène et de la salle.

Mais Robert Houdin, qui maniait la plume avec grande dextérité également, a fait dans ses « Mémoires » des tours de passe-passe impardonnables. Dommage ! car la simple vérité était tout aussi intéressante. Mais sa vanité en a jugé autrement.

C'est pourquoi M. Harry Houdini l'a attaqué avec une extrême violence dans un ouvrage *The Unmasking of Robert Houdin* (Robert Hou-



Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot.
(Ech. 1/2.)

din démasqué), livre un peu maladroit et grandiloquent, mais certainement juste dans ses traits principaux et basé sur une très sûre documentation.

Or, cette documentation consiste principalement en reproductions d'articles de gazettes anciennes et surtout d'affiches.

Dans le cours de son existence mouvementée, M. Harry Houdini a racheté une collection d'affiches en Angleterre et c'est là-dessus qu'il a étayé son livre.

C'est donc en étudiant à la loupe ces reproductions d'affiches et en les traduisant que j'ai pu retrouver des traces du second écrivain-dessinateur, en même temps que de la musicienne, et savoir enfin ce qu'étaient ces « mécaniques » d'Henri Maillardet.

M. Harry Houdini me dit posséder d'autres affiches en quantité et m'a même annoncé à plusieurs reprises qu'il les ferait dépouiller par un secrétaire. Malheureusement, j'attends encore. Le célèbre prestidigitateur est trop occupé dans sa lutte contre Miss Margery et même contre Conan Doyle pour avoir le temps de suivre mon idée, pour le moment du moins. Pourtant, ces questions l'intéressent au plus haut point. J'ajoute qu'il n'est pas certain que d'autres de ces affiches concernent nos grands mécaniciens neuchâtelois.

En 1796, un nommé Haddock annonçait à Londres, avec plusieurs autres automates,

L'automate écrivain.

Une figure environ de la grandeur d'un enfant de quatre ans qui est assise devant une table et qui écrit n'importe quel mot et quelle figure qu'on lui demande d'une écriture ronde et lisible.

Il s'agit ici certainement d'un automate truqué comme il en a été fait de quantités. Du reste, toutes les pièces qui étaient présentées en même temps que cet écrivain étaient du même acabit.

Par contre, une affiche imprimée, du mois de mars 1811, nous apprend qu'à cette date Maillardet était associé avec Philipsthal, à Londres, et qu'ils montraient au public « le Royal Museum » avec la permission et les lettres patentes de Sa Majesté. Auparavant, en 1803 déjà, ce Philipsthal possédait déjà une collection d'attractions mécaniques et optiques que l'on voit reparaître avec celles d'Henri Maillardet. Celui-ci apportait, pour sa part, un écrivain-dessinateur mécanique, une musicienne ; de plus, de petits automates, tous d'origine genevoise : une souris d'or couverte de perles, une chenille d'or et une araignée.

Avant de lire ces descriptions malheureusement bien courtes, suivons, au moyen de ces mêmes affiches, leur histoire.

En mars 1812, un article du journal le *Telegraph*, de Londres, annonce de nouveau le « Théâtre des Automates Philipsthal et Maillardet ». Il est indiqué que les androïdes seront expliqués par un M. Louis, assistant-ingénieur.

En 1815, l'association Philipsthal-Maillardet a cessé d'exister. C'est ce même Louis qui possède le « Théâtre royal de mécanique et d'optique », où ne figurent plus de la collection Maillardet que la « Musicienne » et l'« Ecrivain-dessinateur ».

UNDER THE SANCTION OF
HIS MAJESTY'S ROYAL LETTERS PATENT

PHILIPSTHAL and MAILLARDET's
Royal Museum,
FROM LONDON,

En-tête de l'affiche de 1811 où sont mentionnés l'écrivain-dessinateur et la musicienne. (Tirée de l'ouvrage de M. H. Houdini.)

Désormais, il n'est plus question d'Henri Maillardet dans ces expositions. Quant à la collection Philipsthal, nous la retrouvons décrite dans une affiche de 1829. Elle appartenait en ce moment-là à la veuve et aux enfants de cet artiste. Il n'y figure pas d'automate.

En 1827, la musicienne et l'écrivain-dessinateur ont encore changé de maître. Ils appartenaient à un nommé Schmidt, qui les montrait à Hull, comme l'indique l'affiche. Paraissaient en même temps : deux souris sibériennes, un lézard égyptien, une chenille éthiopienne, une araignée tarentule, un oiseau chantant et un magnifique serpent d'or, toutes pièces d'origine genevoise, comme il en existe dans plusieurs collections célèbres. Il y avait de plus un magicien.

En 1833, Schmidt s'annonce encore à Londres avec les mêmes curiosités. Enfin une autre affiche, qui n'est pas datée, mais qui paraît un peu plus récente, annonce que tout le musée va se transporter à Saint-Petersbourg. Dès lors, ses traces se perdent, mais je crois avoir retrouvé un peu plus tard celles de l'écrivain-dessinateur.

Voyons maintenant comment celui-ci est décrit en ces diverses affiches.

Le programme de Philipsthal et Maillardet de 1811 disait (nous traduisons) :

L'Ecrivain-dessinateur

Un intéressant petit garçon qui écrit d'une très jolie écriture en anglais et en français et qui dessine tout ce que les spectateurs veulent bien lui demander. Le mécanisme et la grande perfection de cet être artificiellement animé, ont étonné tous ceux qui l'ont vu.

L'affiche de Louis (1815) annonce :

La figure d'un petit garçon, à l'apparence vivante, écrit en présence des spectateurs des spécimens de dessin et d'écriture supérieurs à ceux des meilleurs maîtres. Même si elle était immobile, elle serait déjà pittoresque, mais avec la tenue et l'élégance d'un jeune homme bien élevé, cet automate ajoute la parfaite imitation de la nature, faisant penser aux statues de la mythologie grecque qu'animait Prométhée. Et si extraordinaire que puisse paraître cette légende ancienne, elle est égalée et même dépassée par le magnifique mécanisme de la figure que nous montrons.

Le programme de Schmidt (1827) indique que six ans ont été nécessaires pour achever cette figure. L'autre, non daté, du même impresario, souligne le fait que l'androïde écrit et dessine alternativement¹.

D'autre part, l'article déjà cité de la *Biographie universelle ancienne et moderne*² donnait les indications suivantes sur l'écrivain-dessinateur attribué à Henri Maillardet (je le répète, la réplique Jaquet-Droz et l'écrivain Maillardet ne sont qu'un) :

M. Maillardet a exécuté à Londres un automate à peu près semblable, mais le mécanisme est placé dans le tronçon de la colonne qui sert de table, et en faisant agir seulement les poignets et non les bras, il a évité une partie des difficultés que Droz avait eu à vaincre.

Cette description se complète quelque peu par celle que Brewster donnait un peu plus tard (1839) dans son *Nouveau manuel de magie naturelle et amusante* (chapitre XI) :

M. Maillardet a exécuté un automate qui écrit et dessine. La figure est celle d'un enfant agenouillé sur un genou et tenant un pinceau à la main. Quand elle commence à travailler, on lui trempe son pinceau dans l'encre et on ajuste la feuille à dessiner sur une table de bronze. En touchant un ressort, la figure se met à écrire et, quand la ligne est finie, sa main revient recommencer les lettres nécessaires. Elle exécute ainsi quatre belles pièces d'écriture française et anglaise et trois paysages dans l'espace d'une heure environ.

J'ai trouvé cette même description dans l'*Encyclopédie d'Edimbourg* (sur laquelle nous reviendrons), écrite par le même auteur. Il s'y

¹ D'après Harry HOUDINI, *The Unmasking of Robert Houdin*. New-York 1908, p. 102-115.

² Tome 12, p. 39, Paris 1814.

trouve de plus quelques détails techniques concernant l'utilisation des cames par exemple, pour faire agir la main dans les deux sens horizontaux et dans le sens vertical, montrant que cette « réplique » est construite absolument d'après le même principe général que l'écrivain et le dessinateur de notre Musée.

Le *Franklin Journal* (numéro de juin 1827), de Philadelphie, parle d'un crayon; il dit « que les dessins équivalent à ceux des maîtres ». « Quand — raconte-t-il — la figure commençait à travailler, un impresario trempait le crayon dans l'encre, fixait le papier, puis touchait un ressort : alors l'automate écrivait une ligne soigneusement. »

On voit par là que, pour écrire, l'androïde se servait d'un pinceau ou d'un crayon (?) qu'il trempait dans l'encre. Somme toute, les répliques des premiers androïdes Jaquet-Droz simplifiaient quelque peu le problème posé.

Nous avons donc suivi la piste du second écrivain-dessinateur Jaquet-Droz-Leschot-Maillardet jusqu'en 1833. Que devint-il ensuite ?

Ceci nous amène à parler d'un écrivain-dessinateur que Robert Houdin, qui avait commencé par être horloger, prétend avoir construit vers 1840 et que le grand Barnum lui acheta.

Robert Houdin raconte dans ses *Mémoires*¹ qu'il avait conçu le plan d'un automate sur lequel il fondait le plus grand espoir. Il s'agissait d'un écrivain-dessinateur répondant par écrit ou par dessins emblématiques aux questions posées par les spectateurs. Il comptait faire de cette pièce un intermède dans le foyer de son futur théâtre à Paris. C'était un marchand de curiosités, M. G., qui lui avait avancé les fonds (5000 francs).



Portrait de Georges III d'Angleterre.
Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot.
(Ech. 1/2.)

¹ Robert HOUDIN, *Mémoires et révélations*. Paris, édit. 1868, p. 199 et suiv.

Robert Houdin prit la résolution de se séquestrer volontairement jusqu'à l'entière exécution de son automate. Il s'installa tout seul à Belleville, dans la banlieue de Paris ; deux fois par semaine seulement, il voyait sa famille : « Dès le commencement de mon travail — raconte-t-il, — j'avais dû songer à commander à un sculpteur sur bois le corps,



Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot.
(Ech. $\frac{3}{5}$.)

la tête, les jambes et les bras de mon écrivain. » Mais celui auquel il s'adressa fit à son automate une véritable figure de Christ mourant. Sa spécialité était les crucifix et il n'avait pu échapper à la routine. Robert Houdin parvint finalement à modeler lui-même une figure en se regardant dans un miroir et il fit un personnage qui lui ressemblait étrangement. Il s'en félicita, car il lui semblait bien naturel que cet enfant de son imagination portât ses traits.

Le prestidigitateur raconte comment, au bout « de plus d'un an », il fit ses premières expériences avec son automate et décrit l'émotion qu'il ressentit au moment où celui-ci fonctionna pour la première fois, répondant à diverses questions.

A l'exposition de 1844, Robert Houdin présenta plusieurs automates et en première ligne son écrivain que M. G., dit-il, lui avait confié pour cette circonstance et qui lui procura une médaille d'argent.

Louis-Philippe vint les voir avec le jeune comte de Paris, la duchesse d'Orléans et d'autres membres de la famille royale. L'automate écrivain, à cette question : « Combien Paris renferme-t-il d'habitants ? » répondit : « 998,964. »

Robert Houdin expliqua que l'on pouvait proposer à l'automate un quatrain incomplet qu'il achèverait par le mot répondant à la question contenue dans les trois premiers vers.

Le roi choisit celui-ci :

Lorsque dans le malheur, accablé de souffrance,
Abandonné de tous, l'homme va succomber,
Quel est l'ange divin qui vient le consoler ?
C'est...

« L'Espérance », ajouta l'écrivain sur la quatrième ligne, complétant ainsi le quatrain.

Chose étonnante, Robert Houdin ne prononce pas une seule fois le nom de Barnum qui pourtant dit formellement, dans ses Mémoires¹, lui avoir acheté cet automate à cette exposition.

Je payai — raconte le célèbre directeur de cirque — un bon prix pour cet ingénieux automate qui était écrivain et artiste. Il était assis devant une petite table, crayon à la main, et si on lui demandait par exemple un emblème de la Fidélité, il dessinait immédiatement un beau chien ; si on lui demandait celui de l'Amour, il traçait un délicieux Cupidon. L'automate répondait aussi à plusieurs questions en écrivant². J'emportai cette curiosité à Londres où elle fut exposée pendant quelque temps à la Galerie royale d'Adélaïde, puis je l'expédiai de l'autre côté de l'Océan dans un musée américain où elle attira l'attention du peuple et de la presse.

Cela nous amène à faire quelques remarques :

1° Robert Houdin, qui parle de Vaucanson et d'autres automatistes, ne prononce pas une seule fois le nom des Jaquet-Droz, de Leschot ou d'Henri Maillardet à propos de son écrivain.

2° En dix-huit mois (c'est le temps indiqué par le mécanicien-prestidigitateur), il est, de l'avis de tous les spécialistes, matériellement impossible à un homme travaillant seul de construire un tel automate.

3° Ce symbole de l'Amour, ce chien, cette tête de monarque couronnée et ces caractères d'écriture tracés correspondent exactement aux productions des androïdes Jaquet-Droz.

Déjà M. Harry Houdini avait souligné tout cela. Selon lui, il s'agirait de l'automate attribué à Henri Maillardet (et qui, nous l'avons dit,



L'écrivain-dessinateur exhibé par Robert Houdin, d'après une brochure sur Robert Houdin, signée Manning.

¹ *Struggles and Triumphs or Forty Year's Recollections of P. T. Barnum Written by Himself*, 1869.

² Robert Houdin dit lui-même aussi que l'automate dessinait une tête de monarque couronné.

est une réplique simplifiée des androïdes Jaquet-Droz, faite à Genève dans leurs ateliers). « Il est fort probable — dit-il — qu'à un certain moment cet automate ait été transporté à Paris. Ayant besoin de réparations, il fut acheté par Robert Houdin ou par ce M. G. dont parlent les mémoires du prestidigitateur. » Je partage absolument cette manière de voir.

Il est vrai que l'automate Jaquet-Droz-Maillardet était agenouillé, tandis que celui attribué à Robert Houdin est assis, mais cette transformation pouvait se faire facilement et c'est à quoi il s'occupa en partie. Peut-être apporta-t-il aussi dans le mécanisme quelques transformations et perfectionnements. Pour un tel travail, dix-huit mois n'étaient pas de trop...

Comme conclusion, nous dirons donc que la seconde réplique des androïdes (écrivain et dessinateur) des Jaquet-Droz, Leschot et Maillardet est la même que l'automate qui fut dans la suite attribuée à Henri Maillardet seul, et très vraisemblablement la même aussi qui fut réparée et transformée extérieurement par Robert Houdin pour finir... tragiquement dans la collection du grand Barnum.

C'est en 1842 que Phinéas-T. Barnum, le prince des mystificateurs, le fondateur du cirque Barnum-Bailey, ouvrit son fameux Musée américain à New-York. Ce n'est pas la place ici de faire revivre cette figure si saillante et si extraordinaire, aussi bien par ses défauts que par ses qualités. Un auteur américain disait récemment qu'il considère Lincoln et Barnum comme les deux personnages américains les plus typiques et qu'il est même un peu effrayé en pensant lequel est le plus typique des deux.

L'autobiographie de Barnum est un des livres les plus captivants, mais en même temps un des plus ampoulés et un des plus verbeux de la littérature américaine.

Ce Musée américain, qui fut une des grandes entreprises de Barnum, ne contenait pas moins, selon son dire, de 100,000 curiosités, parmi lesquelles divers personnages vivants : jongleurs, albinos, géants, ventriloques ; des animaux : chiens savants et puces savantes ; des automates, des dioramas, des plans en relief de Paris et de Jérusalem, etc., etc.

C'est dans ce prodigieux capharnaüm qu'avait pris place notre écrivain-dessinateur.

Mais, en 1865, le feu se déclara dans la salle des machines du Musée américain, et les flammes eurent vite fait d'atteindre les étages supérieurs et les galeries remplis d'animaux et de curiosités. Ce fut

aussitôt — raconte un témoin — un assourdissant vacarme de singes hurlant, de chats miaulant, de chiens aboyant, de perroquets vociférant, d'ours grognant ; un kangourou faisait entendre son cri de détresse, tandis que les oiseaux battaient de l'aile dans leurs cages.

En dépit des efforts de tous, il fut impossible de rien sauver, à l'exception d'un ours, d'un phoque et d'un couple de singes. Deux cachalots arrivés la semaine précédente furent brûlés et réduits en vapeur.

On estima le total des pertes à 400,000 dollars.

Quatre mois plus tard, Barnum ouvrait un autre musée à New-York avec de nouvelles curiosités récoltées en Amérique, mais, hélas ! la seconde réplique, l'automate écrivain-dessinateur Jaquet-Droz-Leschot-Maillardet-Robert Houdin n'en faisait plus partie. Il était mort et sans doute enterré.

Mais revenons à la troisième réplique, la musicienne, dont nous avons suivi les pérégrinations également jusqu'en 1833 aux côtés d'un des frères jumeaux. Les descriptions que j'en trouve indiquent nettement aussi par divers détails qu'il ne pouvait s'agir du même automate que nous possédons au Musée de Neuchâtel.

L'affiche de Philipsthal et Maillardet, du 22 mars 1811, à Londres, indique :

Un superbe Automate musicien

représentant la belle Roxlane, est placé devant un piano-forte organisé et joue au commandement et avec la plus grande précision les plus jolis airs. La force mécanique intérieure qui anime cette étonnante figure à l'aspect si brillant, est d'un travail achevé et ne peut être vu sans admiration.

Le programme de Louis en avril 1815 annonce :

Une superbe Dame musicienne

représentant la belle Roxlane qui joue avec la plus grande précision seize airs (celle de notre Musée peut en jouer cinq), chaque note provenant de la pression des doigts et des pieds sur les touches appropriées comme une personne vivante, faisant le mouvement de la tête, des yeux et des paupières dans la direction des touches. Les belles proportions de cette figure, son agréable contenance et son air naturel ont été grandement admirées et étudiées par les meilleurs juges, comme un produit heureux de l'art et de la mécanique, qui donne en même temps l'apparence de la respiration.

Enfin, les deux affiches de Schmidt, en 1827, à Hull, et vers 1833, peu avant son départ pour Saint-Petersbourg, disent :

La Dame musicienne

qui se produit devant un orgue élégant joue des airs variés et plaisants. La douceur fascinante de sa contenance, le mouvement agréable de ses yeux,

ont soulevé bien des admirations. Elle s'incline gracieusement devant ses auditeurs. Sa poitrine palpite comme mue par des poumons et chaque note est produite par le toucher de ses doigts, à l'exception des dièzes et des bémols qui sont joués par les pieds¹.

Mais voici une description beaucoup plus complète, tirée de l'*Encyclopédie d'Edimbourg* parue en 1830, également traduite de l'anglais, faite par un savant, ce même David Brewster. Celui-ci eut l'occasion de voir en détail tous les automates appartenant à Henri Maillardet :

Parmi les plus célèbres constructeurs d'automates de l'époque actuelle — dit-il, — il faut citer M. Maillardet, originaire de la Suisse, qui a construit plusieurs androïdes d'une grande perfection et encore inimités.

L'un d'eux représente une très belle femme assise devant un piano-forte sur lequel elle exécute 18 airs différents. Indépendamment de la musique qui est produite par la pression des doigts sur les touches, tous ses mouvements sont élégants et gracieux ; ils imitent si bien la vie que même de tout près, il peut y avoir illusion.

Au moment de commencer un air, la musicienne fait une gentille inclination de la tête comme pour saluer les auditeurs. Il semble qu'elle veuille attendre un instant avant de se mettre à jouer. Sa poitrine se soulève et la jeune femme bouge les yeux aussi naturellement que si elle suivait ses doigts sur les touches, comme s'ils étaient réellement animés. Les mains jouent les notes naturelles, tandis que les bémols et les dièzes sont produits par des pédales qu'actionnent les pieds. Il faut remarquer que, tandis que l'instrument a l'aspect d'un piano, c'est en réalité un orgue dont les soufflets sont mis en mouvement par certaines parties du mécanisme.

Quant aux mouvements de l'androïde, ils sont commandés par six grands ressorts qui lui permettent de se produire durant toute une heure. Les diverses parties concernant ce mécanisme sont extrêmement compliquées et admirablement combinées en vue du but cherché. Vingt-cinq commandes produisent les différents mouvements du corps ; d'autres, qui partent du centre du mouvement, aboutissent aux diverses parties de l'automate. Un volant en laiton sert de régulateur à l'ensemble.

La figure est construite de telle façon qu'on peut la mouvoir facilement. Elle s'ouvre dans sa partie médiane. On la renferme dans une grande vitrine et elle repose sur un socle d'acajou qui contient le mouvement principal, ainsi que l'artiste le fait voir. La valeur de cet automate était évaluée par son constructeur à 1500 ou 2000 livres sterling, ce qui est une indication de la somme de travail et d'ingéniosité qu'il représente.

Cette description correspond tout à fait aux précédentes, sauf qu'elle indique que la musicienne exécutait 18 airs au lieu de 16.

Il semble qu'Henri Maillardet ait pris soin de ne pas indiquer le

¹ En ceci, la musicienne de notre Musée diffère, car ses doigts seuls participent à l'exécution qui ne comporte que les notes simples.

nom des véritables créateurs de tous ses automates, car Brewster, avec qui il fut en relations, ne cite les Jaquet-Droz qu'en passant. Par un juste retour des choses, Robert Houdin lui rendra plus tard la pareille.

Nous perdons les traces de la belle Roxlane à partir de 1833. Il semble étonnant qu'un automate de cette valeur n'ait plus fait parler de lui. Cette jolie musicienne, dont nous ne possédons pas même une image, est-elle restée dans quelque palais des tsars ? La verra-t-on un jour reparaître ? C'est bien peu probable.

Il y a beaucoup de chances pour qu'elle ait fait partie également du fameux Musée américain. Pour en être certain, il faudrait pouvoir compulser les notes personnelles de Barnum. Celui-ci, cependant, écrit dans ses *Mémoires* : « Parmi les 100,000 curiosités, il y avait une infinité d'automates musiciens, des mécaniques et des scènes mouvantes, faites à Paris et à Genève. »

La belle Roxlane a donc peut-être partagé le sort de l'écrivain-dessinateur... et des deux cachalots.

Voilà ce que j'ai pu trouver de nouveau sur l'histoire des trois répliques des androïdes de notre Musée.

Alfred CHAPUIS.

MÉLANGES

A propos de l'âge du lac des Taillères.

Dans une *Monographie du lac des Taillères*, thèse de doctorat ès sciences présentée à l'Université de Neuchâtel en 1925, M. Charles-Emile Perret a cru devoir dire deux mots de l'origine du lac des Taillères. Avec beaucoup d'assurance, il déclare, p. 6, qu'« un acte de chancellerie du 6 janvier 1515 nous démontre indiscutablement qu'il faut fixer l'époque de la formation du lac des Taillères entre les années 1487 et 1515 », et, quelques lignes plus bas, il ajoute que « les documents consultés me permettent de préciser la date de sa formation : il est d'origine *très récente* et remonte aux années 1487-1515 ».

Le lac des Taillères a plus d'une fois sollicité l'attention des historiens. Une légende veut qu'il se soit formé en une nuit, un samedi. Les habitants de la vallée avaient entendu un craquement épouvantable, et, au matin, quelle n'avait pas été leur surprise de découvrir une nappe d'eau là où s'étendaient des prés la veille encore.

Le maire de la Brévine, David-Guillaume Huguenin, qui nous a transmis ce récit, a parlé du lac dans sa *Description de la juridiction de la Brévine*, mais son opinion a varié au sujet de l'origine de ce dernier. Dans la première édition de la *Description*, parue en 1796, il déclare que le petit lac existe de temps immémorial, tandis que le grand bassin aurait été formé entre 1515 et 1527. Dans la deuxième édition, par contre, de 1841, il fixe les origines du lac entre 1487 et 1515. Ce sont ces dates que reprend entre autres à son compte M. Charles-Emile Perret, tandis que M. Georges Vaucher préfère adopter la première opinion du maire Huguenin au sujet du grand bassin, d'après laquelle le lac entier daterait de 1515-1526¹.

Ce n'est pas aux historiens qu'il appartient d'élucider ce problème. Les documents intéressant la vallée de la Brévine ne sont pas nombreux avant le XVI^{me} siècle. Il existe bien une mention du lac, en 1486, antérieure d'une année à la plus ancienne date fixée par le maire

¹ Georges VAUCHER, *Le lac des Taillères*, dans *Musée neuchâtelois*, 1905, p. 279.

Huguenin, mais elle ne nous apprend naturellement rien sur l'époque de sa formation ¹.

A l'occasion des travaux d'exhaussement du niveau du lac des Taillères exécutés actuellement, M. Alphonse Jeannet a étudié ce problème au point de vue géologique, et il arrive à cette conclusion que le lac est d'origine glaciaire. Il était certainement plus grand autrefois qu'aujourd'hui, sans qu'il soit possible de déterminer son extension primitive. M. Jeannet a relevé un stade ancien qui est de 4 à 5 m. au-dessus du niveau actuel. Ce n'est donc pas en siècles, mais en millénaires qu'il faut estimer l'âge du lac des Taillères ².

L. M.

Le cimetière des Meurons.

Il existe non loin de Saint-Pierre d'Oleron ³ un lieu dit : *Les Meurons*, ou bien encore *Cimetière des Meurons*, situé dans la pièce de la Borderie, derrière le cimetière actuel.

En compulsant, il y a déjà quelques mois, le registre de délibérations ⁴ (1781-1804) de la loge maçonnique du Point Central de Saint-Pierre d'Oleron, dénommée plus tard le Centre Pacifique, j'ai trouvé mentionnée la visite de frères visiteurs appartenant au régiment de Meuron.

J'ai fait des recherches aux archives municipales et j'ai pu établir la présence à Saint-Pierre d'Oleron d'un régiment étranger commandé par le colonel de Meuron, de Neuchâtel. Cet officier supérieur avait sous ses ordres deux officiers de son nom.

La légion suisse de Meuron, casernée à l'école enfantine actuelle, était à l'effectif de huit compagnies. En tenant compte qu'à cette époque la compagnie comportait une trentaine d'hommes, l'effectif total de la

¹ Voici cette mention : « Jacquet Petitpierre, de Couvet, franc sergent, a repris de Monseigneur en la Chaul de Remoussa xl faulx de joulx, saignes et pasquiers touchant devers vent la saigne de la Velliere en tendant contre bise par desoubz le layt d'Estalliere, devers joran les saignes et devers oberre le dict lay, fonds et appartenances d'icelles quelconques, pour xxxiiij florins d'or d'entraige, a paieuz au bon plaisir de mon dict seigneur, et dix solz lausannois fors censaux, sauf le bon plaisir de mon dict seigneur. Fait le vij^e jour de novembre mil iiij^e iii^jxx vj. » (*Actes de Chancellerie*, vol. A, fol. 106.)

² Alphonse JEANNET, *L'origine et l'âge du lac des Taillères*, dans la *Feuille d'Avis des Montagnes*, numéro du 1^{er} octobre 1925.

³ Arrondissement de Marennes, Charente-Inférieure.

⁴ Actuellement aux Archives départementales, La Rochelle.

légion pouvait être de 250 à 300 hommes au maximum, officiers, hommes de troupe et domestiques compris ¹.

La plupart des officiers et de nombreux soldats étaient de nationalité suisse.

D'octobre 1781 à mars 1782, une épidémie de suette miliaire fit de nombreuses victimes dans les rangs du régiment de Meuron. Le colonel fit installer à ses frais un hôpital où trépassèrent en cinq mois 77 légionnaires, tant catholiques que protestants. Les soldats de religion catholique étaient administrés par le Révérend Père Michel-Ange, capucin, aumônier de la légion.

A cette époque, fin du XVIII^{me} siècle, le cimetière catholique se trouvait à la place du Marché actuel où la lanterne des Morts, monument historique du XIII^{me} siècle, est un vestige du passé ; le cimetière protestant était à l'endroit où a été construite l'usine de force électrique en exploitation.

Les autorités d'alors, d'accord avec les officiers, décidèrent, afin d'éviter la contagion, d'inhumer les victimes militaires de l'épidémie dans un terrain approprié, loin du bourg, qui garda désormais le nom de *Cimetière des Meurons*.

Il y a une soixantaine d'années, lors d'un défrichement, les ossements furent exhumés, recueillis et vendus... à un chiffonnier de Saint-Pierre du nom de Baron.

L'épidémie de suette miliaire, due vraisemblablement à la promiscuité et au défaut d'hygiène, fit de grands ravages dans les rangs de la légion, couchant environ un tiers de l'effectif.

Le premier décès fut enregistré le 24 octobre 1781. Le régiment de Meuron semble avoir résidé à Saint-Pierre d'Oleron d'octobre 1781 à septembre 1782.

En mars 1782, l'épidémie semble conjurée. L'état civil n'enregistre plus aucun décès, bien que la légion soit toujours en garnison à Saint-Pierre d'Oleron.

La Cotinière, Ile d'Oleron (Charente-Inférieure).

Paul ENARD

Membre titulaire de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure.

¹ Mille hommes furent embarqués en 1781 pour le Cap.

Un bourgeois de Neuchâtel aux galères.

Au mois d'août 1689, un jeune bourgeois de Neuchâtel, Benoît Peter, chaudronnier de son métier, quittait sa ville natale¹ pour faire son tour de France. En route, non loin de Genève sans doute, il rencontra la troupe des Vaudois du Piémont qui rentraient dans leurs vallées. Il y avait dans cette bande un certain nombre de Neuchâtelois. Peter se joignit à eux, mais eut le malheur d'être fait prisonnier. Les Vaudois dont les Savoyards ou les Français pouvaient se saisir étaient roués vifs ou pendus ou condamnés aux galères. Benoît Peter, qui eut la vie sauve, fut enchaîné sur la galère nommée *la Duchesse*. Il y était encore le 9 mars 1692.

Il est probable que les parents de Peter supplièrent les Quatre ministraux d'intercéder auprès de Son Altesse Sérénissime en faveur de ce jeune bourgeois dans le malheur. Les Quatre ministraux écrivirent la lettre suivante au prince Henry-Jule de Bourbon. Peu auparavant, ce dernier avait fait savoir à d'Affry qu'il était « mal satisfait » de la part prise par des Neuchâtelois à l'expédition des Vaudois. Peut-être ne mit-il pas beaucoup d'empressement à faire délivrer Benoît Peter. On ne voit pas qu'il ait répondu à la requête des Quatre ministraux.

A Son Altesse Monseigneur le Prince.

Monseigneur,

Nous prenons la hardiesse d'implorer la bonté et la faveur de Vostre Altesse Sérénissime pour obtenir la liberté d'un de nos bourgeois, nommé Benoist Petter, compagnon chaudronnier, qui, ayant parachevé auprès de son père le tems de son apprentissage, voulant, suivant la coutume des gens de son mestier, aller voyager pour chercher à s'y perfectionner, il sortit de cette ville dans ce dessein et s'achemina du costé de Grenoble. Mais en chemin faisant il rencontra malheureusement pour luy les Vaudois qui s'en retournoyent dans leur pays qui l'entraînèrent avec eux et l'obligèrent à les suivre. Ce qui fust cause que, quelques tems après, il fust pris prisonnier et ensuite condamné aux galères, où il est encor présentement sur la galère nommée *la Duchesse*.

C'est le sujet qui nous oblige à adresser nos très humbles prières à V. A. S. pour la supplier, avec toute la soumission dont nous sommes capables, de vouloir avoir compassion de l'estat misérable et des longues souffrances de ce jeune homme, qui a esté engagé dans ce malheur malgré luy et contre son intention, et qu'Elle voudra bien luy faire ressentir le bonheur et la félicité dont nous jouissons tous sous sa douce domination. Nous avons ceste confiance en la bonté de V. A. S. qu'Elle ne dédaignera pas de la desployer dans cette occasion en faveur de ses parents et de toute la Bourgeoisie de cette ville, qui taschera continuellement, par sa fidélité et obéissance invio-

¹ Benoît Peter fut baptisé à Neuchâtel le 1^{er} mai 1670 : « Le 1^{er} mai, Me Nicolas Petter a présenté un fils nommé Benoît. Parrains les sieurs Jonas Amiod, Guillaume d'Allemagne et Esaïe, fils du sieur Esaïe Gaudot. »

lable, à mériter l'honneur de ses bonnes grâces et de sa haute protection. Nous redoublerons nos vœux les plus ardents à Dieu pour la conservation de votre Sacrée Personne et pour celle de toute sa Sérénissime Maison, estants avec une profonde vénération,

Monseigneur, de Vostre Altesse Sérénissime,

Les très humbles et très obéissants serviteurs,

Les Quatre Ministraux de la ville de Neufchâtel¹.

De Neufchâtel, ce 29 mars 1692.

Benoît Peter, avec ou sans l'appui du prince, ne tarda pas à rentrer à Neuchâtel. Dans le registre des décès de la Ville, on lit la mention suivante : « Le 14 juillet 1712, on at ensevely un petit garçon au S^r Benoît Petter. » Benoît Peter lui-même fut enseveli le 2 juillet 1733.

A. P.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU CANTON DE NEUCHÂTEL

*Séance administrative du samedi 5 juin 1926,
au château de Valangin.*

Une cinquantaine de personnes sont présentes. M. Arthur Piaget, président, rappelle le souvenir de M. François Ducrest, président de la Société d'histoire de Fribourg et directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire de cette ville, que notre société avait nommé membre honoraire en 1923, et celui de M. Maurice Borel, cartographe, président de la Société suisse de préhistoire. Il annonce que Morat célébrera, le 22 juin, le 450^{me} anniversaire de la bataille gagnée sur Charles-le-Téméraire ; au cortège figurera un groupe d'hommes d'armes neuchâtelois et la musique les Armourins. La Société d'histoire a été sollicitée par le Conseil d'Etat de s'occuper de l'organisation de ce groupe. Un comité a été constitué, dans lequel la société est représentée par deux membres du comité. Le dernier fascicule du *Dictionnaire du parler neuchâtelois et suisse romand*, de M. William Pierrehumbert, va paraître prochainement. M. Piaget saisit cette occasion pour féliciter l'auteur de son beau travail ; il signale encore la distribution aux membres de la société du t. IV de l'*Histoire de la Révolution neuchâteloise*, et plaide, en terminant, la cause de la Société d'histoire, qui devrait compter un millier de membres, et celle du *Musée neuchâtelois*, son organe, auquel trop peu d'amis de l'histoire sont abonnés.

¹ Ville, *Missives*, t. V, n. c.

Réception de candidats. — Sont reçus dans la société les candidats suivants : M^{me} et M. de Sibourg-Châtenay, Auvernier ; M^{lle} Marguerite Mauerofer, Neuchâtel ; M^{lle} Emma Chenevard, Neuchâtel ; M^{lle} Marguerite Matthey-Doret, Neuchâtel ; M^{lle} Eléonore Montandon, Neuchâtel ; M^{lle} Jeanne Perret, Corcelles ; M^{me} Gaston Bernard, Neuchâtel ; M^{me} Louis Thévenaz, Neuchâtel ; MM. Robert Berthoud, Fontaines ; Hermann Challandes, Fontaines ; Edouard Leutwyler, Fontaines ; Marc Sandoz, Neuchâtel ; Samuel de Perrot, Neuchâtel ; Louis Ducommun, Neuchâtel ; Eugène Piaget, procureur général, Neuchâtel ; Dr Maurice Chapuis, Neuchâtel ; Marcel Walther, architecte, Colombier ; Fernand Thiébaud, Colombier ; Paul Konrad, Neuchâtel ; Charles Gallandre, Cernier ; Eugène Gacon, Neuchâtel ; André Comtesse, Couvet ; Albert Lozeron, Auvernier ; Paul-Albert Roulet, Peseux ; M^{me} André Bovet, Neuchâtel.

Comptes et budget. — M. Edmond Berthoud, trésorier, donne connaissance du résultat de l'exercice 1925. Les recettes se sont élevées à 4956 fr. 52 et les dépenses à 3032 fr. 75, laissant un boni de 1923 fr. 77. La fortune de la société s'élevait à 6510 fr. 89 au 31 décembre 1925. Le solde déficitaire du Fonds des publications, qui se montait à fin 1924 à 833 fr. 95, est ramené, au 31 décembre 1925, à 67 fr. 07. L'actif du Fonds Antoine Borel était à fin 1925 de 7977 fr. 65 et celui du Fonds Jaquet-Droz de 5958 fr. 44.

L'assemblée adopte le projet de budget qui est présenté ; il balance aux recettes et aux dépenses par 4770 francs. Sur la proposition de M. Aeschimann, vérificateur de comptes, décharge est donnée au trésorier, avec remerciements. La cotisation reste fixée à 5 fr.

Nomination du Comité et des vérificateurs de comptes. — MM. Armand Du Pasquier et Emmanuel Junod déclinent une réélection. Sont proposés : MM. Arthur Piaget, Louis Thévenaz, Edmond Berthoud, Léon Montandon, Jules Jeanjaquet, André Bovet et Julien Bourquin, qui sont nommés avec un chiffre de voix variant de 43 à 32. Obtiennent des voix : MM. Alfred Chapuis, Dr H. Richard, H. Bühler, Pierre Favarger, Félix Jeanneret, Louis Aubert, Edouard Wasserfallen.

Deux places au comité sont réservées aux sections de la Chaux-de-Fonds et du Locle, qui désigneront elles-mêmes leurs candidats.

MM. Daniel Aeschimann et Maurice Clerc sont réélus vérificateurs de comptes.

Séance d'été. — Le Conseil communal de la Chaux-de-Fonds a fait savoir au comité qu'il était tout disposé à recevoir la Société d'histoire. La réunion d'été aura donc lieu dans cette ville dans le courant de septembre.

Commission de propagande. — Sont nommés : MM. Georges Borel, Henri Wolfrath, Maurice Clerc, Daniel Aeschimann, P. Tissot. Cette commission, qui aura pour but de recruter de nouveaux adhérents à la Société d'histoire et des abonnés au *Musée neuchâtelois*, se complétera elle-même.

Travaux. — M. Robert Hédiger lit un travail intitulé *Un siècle de navigation à vapeur sur le lac de Neuchâtel*, dans lequel il retrace les débuts de la navigation à vapeur, qui n'est pas due à Fulton, mais à deux Français,

puis il fait l'historique des premiers essais de navigation à vapeur tentés sur notre lac par le colonel Du Thon, d'Yverdon. C'est le 10 juin 1826 qu'eut lieu le lancement du bateau l'*Union* ; le 30 juin, ce dernier faisait son apparition devant Neuchâtel, salué par une salve d'artillerie. A l'*Union* succéda l'*Industriel*, de Philippe Suchard ; M. Hédiger passe ensuite en revue tous les bateaux à vapeur qui ont sillonné notre lac jusqu'à nos jours.

A Morat comme à Grandson. — A l'occasion du prochain anniversaire de Morat, M. Thévenaz a recherché, après d'autres, quel avait été le rôle des Neuchâtelois dans les guerres de Bourgogne. Malgré tout ce qui a déjà été publié sur ce sujet, il est arrivé à glaner quelques renseignements nouveaux et précieux sur l'attitude équivoque de Rodolphe de Hochberg et sur les chefs de l'armée des Confédérés, entre autres sur Adrien de Bubenbergh, qui reçurent des « cadeaux » de Charles-le-Téméraire. L. M.

SECTION DE NEUCHÂTEL-VILLE.

Rapport sur l'exercice 1925-1926.

Au début de la saison, le Bureau a été constitué de MM. Louis Aubert, président ; Alfred Chapuis, vice-président, et Louis Thévenaz, secrétaire.

Les séances, au nombre de six, ont eu lieu au grand auditoire du collège des Terreaux et — la quatrième — à la Bibliothèque de la Ville, les jeudis 5 novembre et 10 décembre 1925, 7 janvier, 4 février, 4 mars et 8 avril 1926. En outre, le samedi 8 mai après midi, une course archéologique eut lieu au château de Colombier sous la conduite de M. Ch.-Henri Matthey.

La moyenne de la fréquentation des membres aux séances est descendue à 60. Elle était de 75 en 1924-1925 et de 65 en 1923-1924.

Liste des travaux présentés :

Aubert, Louis : *Une enquête sur les registres de paroisse en 1700.*

Borel-Girard, Gustave : *Coup d'œil sur l'histoire du Cercle de Lecture.*

Bovet, André : *La Bibliothèque Rott et les études d'histoire.*

Chapuis, Alfred : *Les « répliques » des androïdes Jaquet-Droz.*

Huguenin, Jeanne : *Bernard de Gélieu et le mouvement royaliste de 1856.*

Jaun, René : *Réfutation géographique de Noïdenolex.*

Matthey, Charles-Henri : *La restauration du château de Colombier.*

Méautis, Georges : *A propos des ruines romaines de Wavre.*

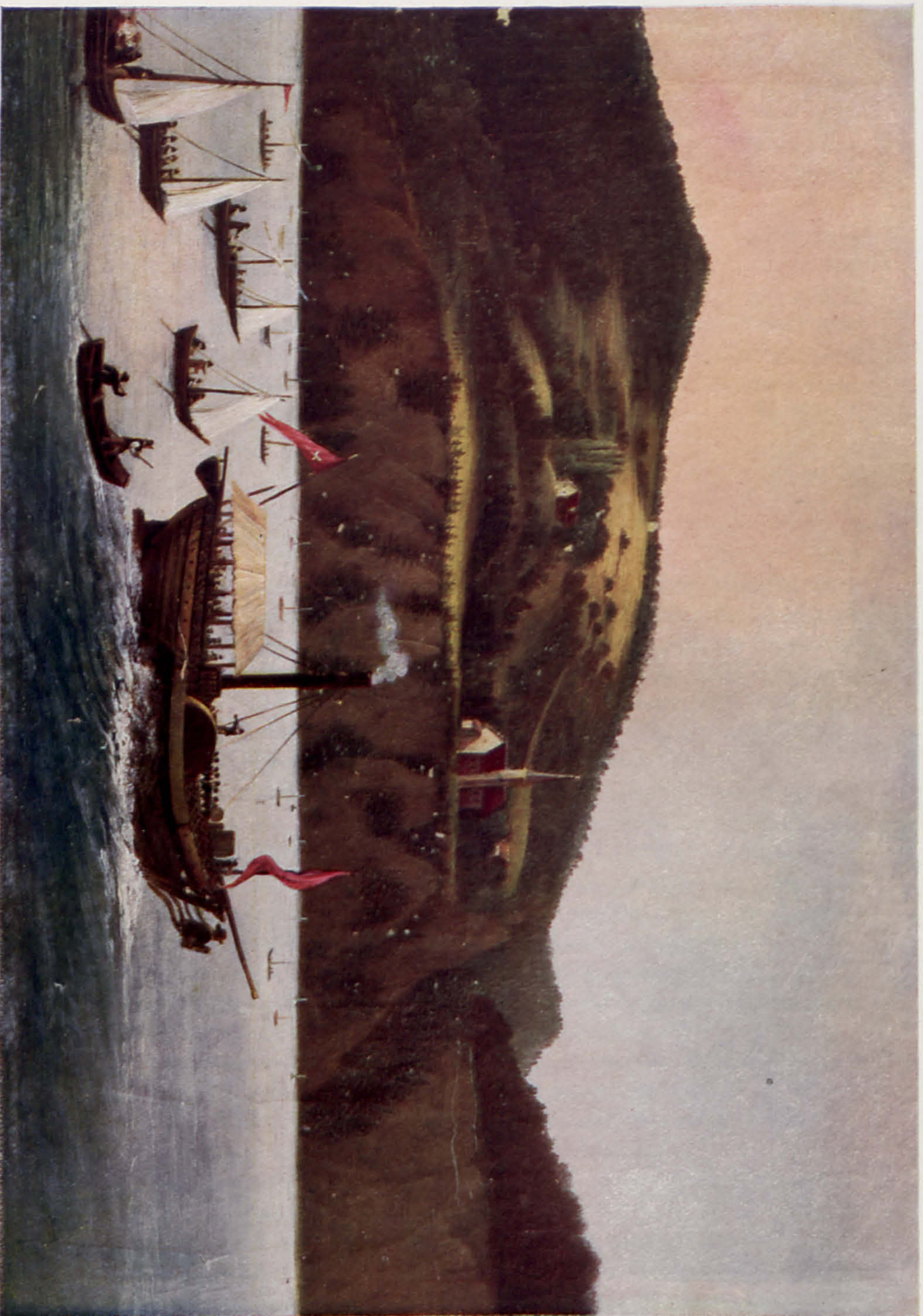
Moll, Robert : *L'Hôpital et la Confrérie du Saint-Esprit de Neuchâtel.*

Montandon, Léon : *Payerne et le prieuré du Vautravers.*

Tauxe, Elie : *Encore quelques souvenirs sur Ulysse Guinand, révolutionnaire politique et religieux.*

Thévenaz, Louis : *Petits ennuis de la vie de nos trisaïeux.*

Le Conseil communal de Neuchâtel ayant débaptisé le chemin de Gratte-Semelle, la section est intervenue auprès de lui et, l'opinion publique s'étant manifestée dans les journaux, a obtenu le rétablissement de l'ancien nom.



On lit au dos de la toile : Le bateau à vapeur « L'Union » passant au-dessous de l'Eglise de Fond près Estavayer à son premier voyage autour du lac le 2^m juillet 1826. Peint d'après nature et pour souvenir de cette agréable promenade par Ch^r DuTerreaux, juge de district à Yverdon.

UN SIÈCLE DE NAVIGATION A VAPEUR SUR LE LAC DE NEUCHÂTEL

(1826-1926)

La mode est aux centenaires ! Ne laissons pas passer celui de l'introduction de la navigation à vapeur sur notre lac sans jeter un regard rétrospectif sur le siècle écoulé.

« L'apparition d'un bateau à vapeur sur notre lac est un événement remarquable et qui fait sensation dans le public », note le *Messenger boiteux* de 1827.

Fait remarquable, puisqu'il changea la vie de notre lac et contribua à donner une nouvelle orientation à la vie sociale de notre pays.

A cette époque, l'introduction de la vapeur dans la navigation intéresse vivement la curiosité du public. Les uns restent sceptiques, d'autres trouvent « qu'il est fâcheux que ces machines soient quelquefois exposées au grave danger d'éclater »; d'autres encore sont plus enthousiastes, tel *Le grand Messenger boiteux de Strasbourg de 1828* : « Quel avantage de pouvoir braver le calme, les vents et les courants, de parcourir sur le perfide élément les distances dans un temps donné, avec la précision de la poste aux relais, sur un bateau à la haute cheminée d'où s'échappe la fumée du combustible, à la roue vigoureuse qui, sur chacun de ses flancs, bat l'onde écumante sous ses coups redoublés, et qui, plus puissante que les rames, imprime au bâtiment une marche rapide et uniforme. »

Mais son enthousiasme n'est que celui du spectateur, car il ajoute : « Moi, pauvre *Messenger boiteux*, qui, malgré ma jambe de bois, ne suis pas plus poltron qu'un autre, j'avoue franchement que si jamais je m'embarque sur un de ces bateaux, j'aurai soin auparavant de mettre ordre à mes affaires tant pour ce monde que pour l'autre. »

Il est intéressant de connaître quel esprit de routine et quels préjugés durent vaincre ceux qui eurent l'audace d'introduire une invention qui nous paraît aujourd'hui toute naturelle.

Ce siècle de navigation peut être divisé en cinq périodes successives ; je m'étendrai particulièrement sur l'essai infructueux du major Du Thon, qui constitue la première période, avec l'introduction du premier bateau à vapeur sur notre lac, l'*Union*.

* * *

L'idée de substituer, dans la navigation, à l'emploi des voiles et des rames, deux roues mises en mouvement par une machine à vapeur est déjà ancienne ; le perfectionnement et l'application appartiennent seuls à la fin du XVIII^{me} et au début du XIX^{me} siècle.

Deux Français, Périier en 1775, le marquis de Jouffroy en 1778, ont l'un et l'autre tenté des essais de navigation à vapeur, qui n'eurent pas de succès. Jouffroy renouvela son expérience en 1781 et parvint à remonter la Saône, de Lyon jusqu'à Saint-Jean-de-Losne, avec un bateau de 46 mètres de long sur 4 m. 50 de large, mû par une machine à vapeur actionnant des roues à aubes.

Un Anglais, Patrick Miller, tenta également à deux reprises, en 1788 et le 26 décembre 1789, des essais de navigation à vapeur et obtint sur le canal de la Clyde une vitesse de 12 à 15 kilomètres à l'heure avec un bateau de la force de 12 chevaux.

Quant à Robert Fulton, sa lettre du 4 pluviôse an XI (24 janvier 1803) au citoyen Molar, lettre déposée aux archives du Conservatoire des arts et métiers à Paris, prouve que, même à cette époque, il n'avait encore fait aucun essai en grand, et c'est évidemment à tort qu'il passe pour l'inventeur de la navigation à vapeur. Fulton, après avoir inutilement présenté son modèle en France au commencement du XIX^{me} siècle, éconduit sèchement, dit-on, par Napoléon à qui il avait offert de construire une flotte de bateaux à vapeur pour aborder en Angleterre, retourna en Amérique et créa, en 1806, un service sur l'Hudson, entre New-York et Albany. Ce fut le premier service public de bateau à vapeur qui exista. Plus tard, en 1811, il en créa un second sur l'Ohio, entre Pittsburg et la Nouvelle Orléans, assuré par un bâtiment plus grand, muni d'une machine de 110 chevaux.

Quoique Fulton ne soit pas l'inventeur, ainsi que nous venons de le voir, de la navigation à vapeur, le fait qu'il ait le premier réussi à créer un service régulier et durable pour le transport par bateau à vapeur des hommes et des marchandises, rend son nom immortel.

Ce ne fut qu'en 1812 et 1813 que des services réguliers s'organisèrent en Angleterre, et deux ou trois ans après en France.

Le 17 décembre 1822, M. Edward Church, consul américain, accrédité en France, de passage en Suisse, après avoir visité le Léman, envoya à la *Gazette de Lausanne*, qui le publia, un article des plus élogieux sur notre pays, nation libre, éclairée, ingénieuse, mais exprimait en même temps un vif regret de ce que la plus belle découverte de Fulton ne se fût pas encore réalisée chez nous, alors qu'ailleurs circulaient déjà plus de 500 bateaux à vapeur.

M. Church demanda et obtint une concession de la part des cantons de Genève et de Vaud et se décida seul à faire construire un bateau à vapeur qu'il baptisa du nom de *Guillaume Tell* et qui, dès le 1^{er} juin 1823, put commencer ses courses régulières.

Le 1^{er} juin 1823 peut donc être considéré comme date d'introduction de la navigation à vapeur en Suisse.

« Le premier bateau à vapeur en Suisse, le *Guillaume Tell*, un de ces nouveaux locomoteurs rapides, commodes, agréables et économiques, comme l'appelle un chroniqueur du temps, pouvait porter 200 personnes ; il fit le service entre Genève et Ouchy, en touchant Coppet, Nyon, Rolle et Morges ; le parcours durait 4 1/2 heures, ce qui paraissait magnifique pour l'époque. Construit en bois, avec une machine de la force de 12 chevaux, il coûta 117,000 francs et rapporta à son propriétaire, pour la seule campagne de 1823, 52,000 francs de bénéfices nets ; ce fut un gros succès.

» Un an après, M. Church revendit son bateau au prix coûtant à une société de dix particuliers genevois, auxquels il valut 25 % de dividende ¹. »

* * *

C'est en 1824 que, sans doute enhardi par le succès de la société constituée sur le Léman, le major Du Thon ², à Yverdon, fonda une société d'actionnaires pour la construction d'un bateau à vapeur sur le lac de Neuchâtel. Remarquons que l'initiative d'une telle entreprise n'est pas due à des Neuchâtelois ; il est dans le caractère du Neuchâtelois d'hésiter devant les décisions et l'action.

Antoine-Béat-Albert Du Thon ³, lieutenant-colonel, né à Nyon le 5 décembre 1791 (mort à Colonges, près de Lausanne, le 8 avril 1838), était donc âgé de 33 ans lors de la création de la société.

¹ Voir le *Rapport pour 1897 de la Compagnie générale de navigation sur le Léman*.

² La famille Du Thon vint de Normandie se réfugier à Yverdon après la Saint-Barthélemy. En 1590, Claude est reçu bourgeois d'Yverdon.

³ Albert Du Thon est fils de Jean-Rodolphe allié Cornillat, 1750-1834. Dernier lieutenant du gouvernement. Il fut généralement aimé et estimé comme magistrat et comme homme privé.

La société informa le Conseil d'Etat de son projet, lui demandant approbation et protection. Sans doute, la même demande fut faite aux autres Etats intéressés (Vaud, Fribourg et Berne) et les réponses durent être affirmatives. Voici la décision du Conseil d'Etat, datée du 12 avril 1824 :

Sur la requête du sieur major Albert Du Thon, d'Yverdon, annonçant tant en son nom qu'en celui du sieur Ferdinand Picart, négociant, à Nidau, avoir formé le projet de faire construire un bateau à vapeur sur les lacs de Neuchâtel, de Bienne et de Morat, et suppliant le Conseil d'accorder sa protection à cette entreprise, surtout pour ce qui concerne le curage des bas-fonds de la Thielle; ouï le rapport de la chambre des comptes et délibéré, il a été dit : Que le Conseil accorde volontiers sa protection à une entreprise qu'il voit avec plaisir, et au sujet de laquelle il réserve les droits de péage acquis à Sa Majesté, et quant au creusage des bas-fonds de la Thielle, que le Conseil verra ce qu'il y aura à faire à cet égard d'après les mesures que prendront les autres cantons intéressés.

Nous voyons donc le Conseil d'Etat favorablement disposé vis-à-vis de la société, mais ne voulant cependant pas trop s'engager. Il fit part de cette requête au roi ¹ :

Une société d'actionnaires a demandé l'agrément du gouvernement pour établir un bateau à vapeur qui, à l'instar de celui qui existe sur le lac de Genève, transportera à des jours fixes les passagers et les marchandises sur les trois lacs de Neuchâtel, de Bienne et de Morat. Ce nouveau moyen de communication paraissant favorable au commerce a été autorisé avec toutes les réserves et précautions nécessaires pour la conservation des péages et autres droits appartenant au roi. L'établissement de ce bateau rendra nécessaires quelques travaux pour rendre la rivière de la Thielle plus navigable et la débarrasser des graviers qui en obstruent le cours à la sortie du lac de Neuchâtel.

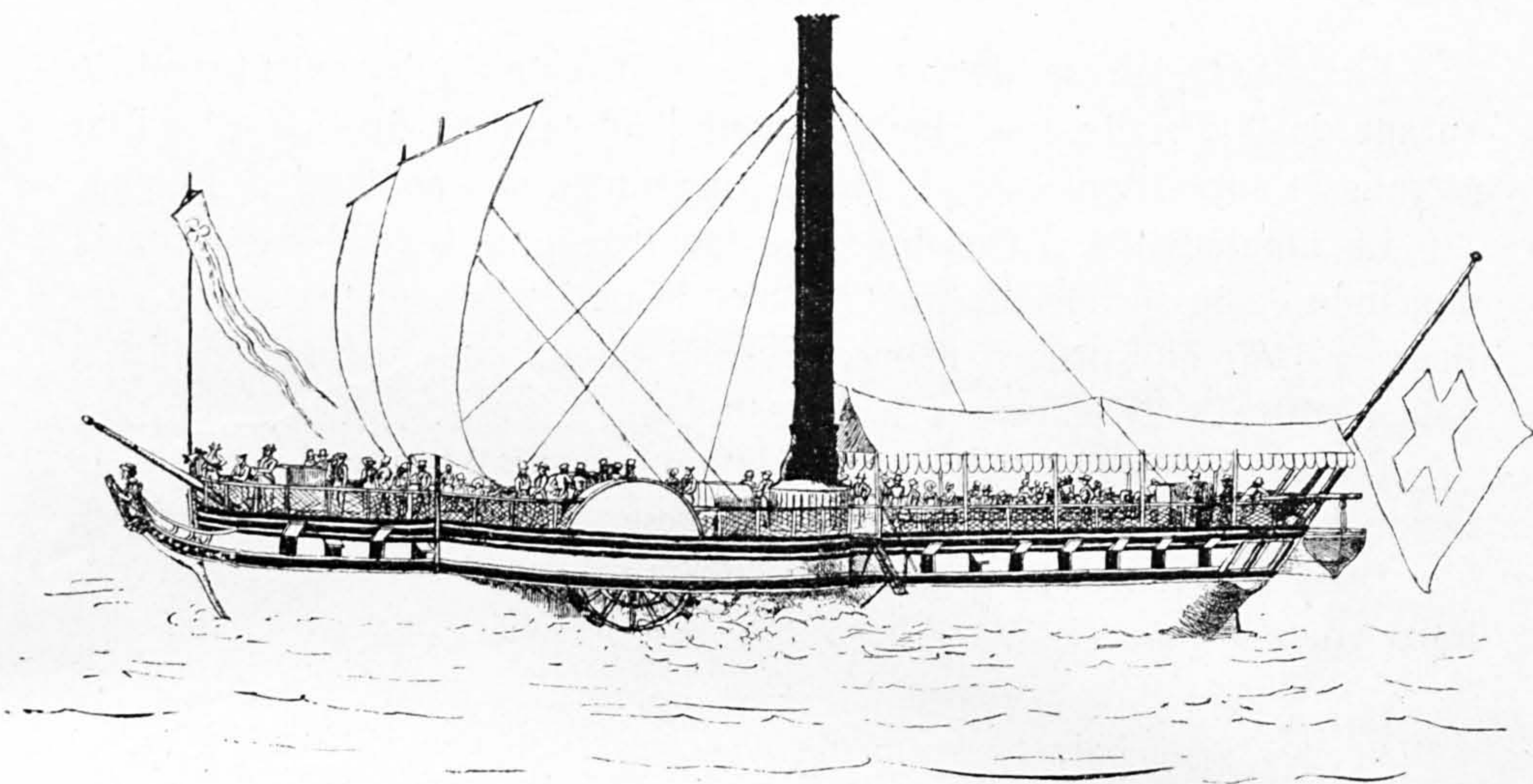
La société avait des vues bien définies et étendues, malgré le peu de sûreté que semblait présenter cette navigation à ses débuts. Les sociétaires ne manquaient pas d'entrain ni d'enthousiasme, et ils durent sans doute être fort déçus par le piteux résultat de l'entreprise.

Le projet du bateau est soumis à l'ingénieur Dufour, de Genève, (devenu plus tard le général Dufour), adopté, mis en demeure d'être exécuté, et les travaux sont immédiatement commencés, de telle sorte que dans le bulletin au roi, en mars 1825, le Conseil d'Etat peut dire :

¹ Lettres à Sa Majesté. Bulletin du mois d'avril 1824, f° 88, sous rubrique industrie-commerce, etc.

« Le bateau à vapeur destiné à la navigation du lac de Neuchâtel est en construction au port vaudois d'Yverdon. »

Pendant que le bateau est en construction, la société s'occupe des conditions de sa future navigation ; elle prie le Conseil de faire exécuter, de concert avec le gouvernement de Berne, les travaux nécessaires dans la Thielle pour assurer le passage en tout temps du bateau



L'« Union », bateau à vapeur monté à Yverdon en 1826 avec les matériaux fournis par la maison Mauriac père, à Bordeaux. Machine de Boulton & Watt à Birmingham.

(D'après une lithographie Gagnebin, à Neuchâtel, parue en 1827.)

dans le lac de Bienne. Elle offre une contribution de 2000 livres de Suisse (2900 fr.) et même 3000 livres (4350 fr.), mais demande, par contre, que les marchandises transportées ainsi que les effets des voyageurs soient exempts du péage de Thielle pendant deux ans, et, en gens prévoyants, — ils voyaient loin — que s'il s'établissait d'autres bateaux à vapeur, les gouvernements de Berne et de Neuchâtel fassent rembourser à la société exposante par les nouveaux établissements la quote-part de chacune des sommes que la dite société aura déboursées.

La réponse du Conseil n'est pas affirmative, mais elle ménage quand même les vues de la société ; le Conseil annonce à cette dernière que sa demande ne peut être « appointée », mais que, si elle juge convenable de faire exécuter dans la rivière de la Thielle les travaux nécessaires pour faciliter le passage de son bateau à vapeur, et qu'elle présente le plan de ces travaux au Conseil, il verra s'il peut en autoriser l'exécution.

Une lettre au roi est plus catégorique ¹ :

Les entrepreneurs du bateau à vapeur l'*Union*, maintenant en construction à Yverdon, désirant étendre leur navigation au lac de Bienne et à l'Aar, ont proposé au Conseil d'Etat de livrer une somme pour qu'on curât le lit de la Thielle et qu'on entretînt constamment un passage d'une largeur (40 pieds) et d'une profondeur (4 pieds) déterminées. Les conditions proposées ayant paru contraires aux intérêts du roi, elles ont été rejetées.

La société ne se décourage pas pour cela ; elle entreprend le curage de la Thielle à sa charge ², avec l'autorisation du Conseil d'Etat et sous la surveillance de M. Matile, ingénieur des ponts et chaussées.

La municipalité d'Yverdon s'est montrée plus serviable et, sur la demande de la société de faire creuser le port, elle s'empresse de réaliser ce désir et « prête » même le grand râteau pour curer le lit de la Sauge, afin d'y faire passer le bateau.

En ce qui concerne les dispositions sympathiques de l'Etat de Berne vis-à-vis de la société, un jugement nous les dépeint fort bien.

Dans une lettre du 24 juillet 1826 ³ au Conseil d'Etat, M. Merveilleux, châtelain de Thielle, écrit :

Le 13 juillet courant, Jean Verdan, propriétaire de la Poissine, a fait notifier juridiquement et sous peine d'encourir une amende, par un agent bernois, aux frères Javet de la Maison Rouge, de cesser le travail que faisaient les ouvriers, au nombre de 15, employés par la société du bateau à vapeur à creuser le lit de la Thielle.

L'ouvrage se faisait sur la rive de ce pays et sur le propre terrain des frères Javet qui, ayant paru le 15 à l'audience de Mr le baillif de Cerlier, la défense a été levée, et Verdan, qui s'opposait au creusage de la Thielle comme une opération nuisible à son droit de « raselage », a été condamné à payer les frais du retard, ce dont les intéressés ne se sont pas prévalus.

Je crois devoir donner cette information au Conseil qui trouvera peut-être convenable d'en écrire au gouvernement bernois pour prévenir dans la suite une pareille violation de territoire qui, bien qu'elle soit le fait d'un particulier, a cependant été opérée par une livrée bernoise qui ne devait point exploiter sur notre pays.

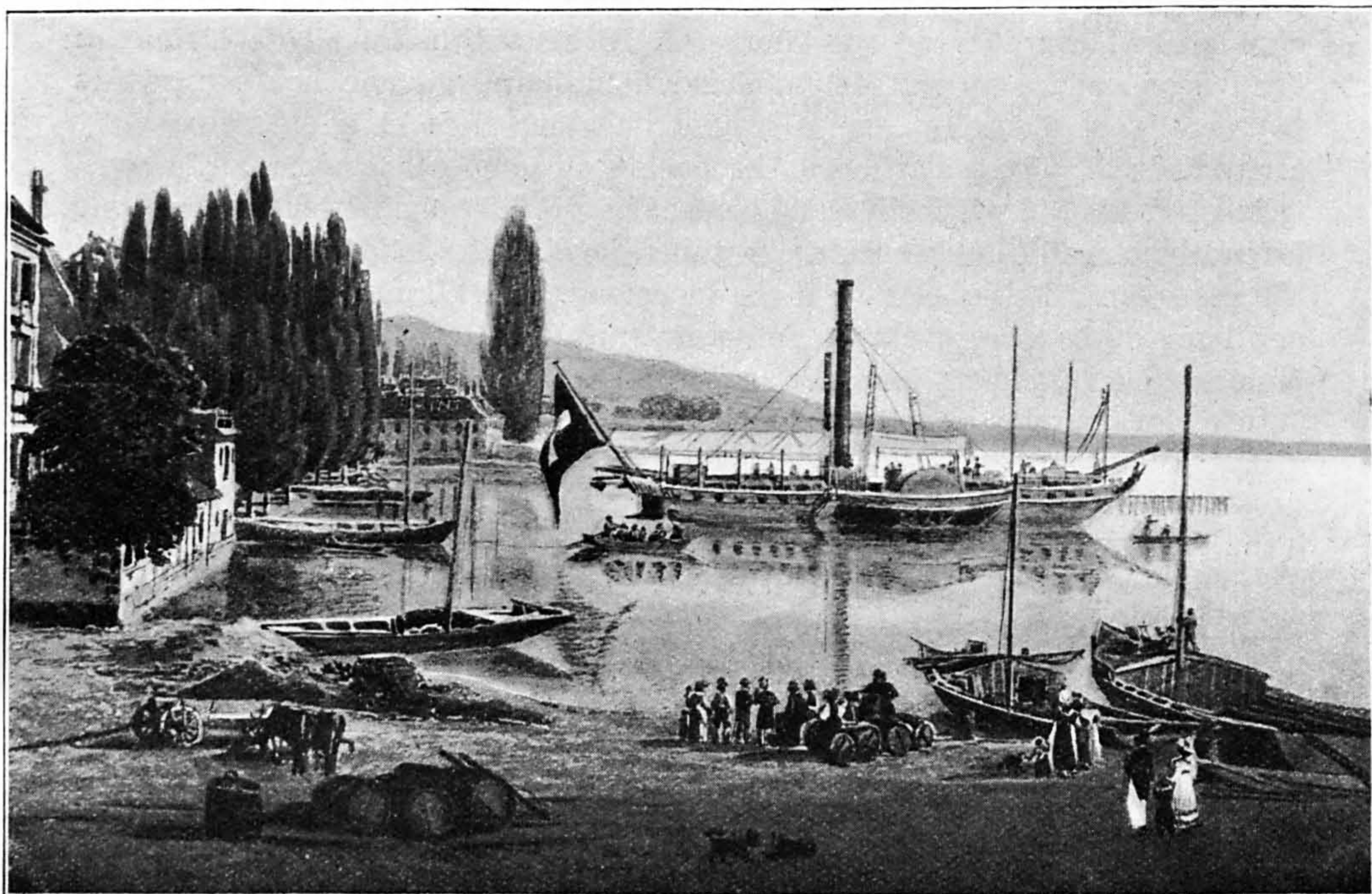
Et, pendant que ces travaux de curage se continuent avec tant de sollicitude, la construction du bateau avance... lentement. Nous serions tenté d'attribuer les causes de ce retard à la lenteur des gouvernements à prendre des décisions concernant les travaux d'amélioration des bas-fonds de la Thielle. Cependant, un article tiré d'un registre du Cercle

¹ Bulletin d'octobre 1825.

² *Manuel du Conseil d'Etat*, 16 mai 1826.

³ Archives de l'Etat, T 3, 24.

de lecture et publié par le *Musée neuchâtelois* de 1890, nous renseigne très exactement : « Le bateau à vapeur l'*Union*, dont la construction a commencé à Yverdon déjà l'année 1824, aurait été achevé depuis longtemps si, à l'époque où les entrepreneurs s'occupèrent de l'achat des



Le port de Neuchâtel en 1827, avec le premier bateau à vapeur l'« Union », par G. Lory, fils.
(D'après l'original, propriété de M. Aloïs de Meuron, conseiller national, à Lausanne.)

machines, les meilleures fabriques de l'Angleterre ne s'étaient pas trouvées surchargées d'ouvrage. »

Ce n'est donc qu'en juin 1826 que la société peut inviter la population à prendre part à la cérémonie du lancement ; elle le fait en ces termes ¹ :

Le Comité a fixé au samedi 10 juin 1826, à dix heures du matin, le jour de la mise à l'eau du bâtiment en construction dans notre port (Yverdon). Il est à désirer que ce spectacle, aussi intéressant que nouveau pour cette partie du pays et qui attirera sans doute un grand nombre de spectateurs sur les bords de la Thielle, soit favorisé par un beau temps.

Les mécaniques de l'*Union*, qui sont doubles et d'un genre tout différent de ce qui a paru jusqu'ici sur les lacs de la Suisse, viennent de la fabrique de MM. Boulton et Watt, de Soho, près Birmingham, la première en son

¹ *Causeries yverdonnoises* : « L'*Union* », par M. John LANDRY.

genre, et ne laissent rien à désirer tant sous le rapport du fini et des proportions que sous celui de la sécurité et de la force. Le montage des machines du bateau qui se fait par des mécaniciens venus *ad hoc* depuis l'Angleterre — et dont l'un reste au service de la société — est fort avancé.

Ce bateau commencera ses courses peu après sa mise à l'eau.

La mise à l'eau, dit la *Gazette de Lausanne*, a eu lieu le matin au milieu d'un brillant concours de spectateurs. A 10 heures, le travail de la mise à l'eau a commencé au son de la Musique militaire, et, une heure après, le bâtiment s'est élancé majestueusement dans les flots et a été salué en y arrivant de 22 salves d'artillerie. La beauté du temps, la nouveauté du spectacle et la localité particulièrement avantageuse ont singulièrement contribué à rendre cette fête intéressante. L'estrade de MM. les actionnaires, contenant 350 personnes, était placée vis-à-vis du bateau, et la Thielle était fermée par une ligne de barques chargées de spectateurs. Une belle compagnie de carabiniers était rangée en haie sur les deux bords de la rivière et maintenait l'ordre. La journée s'est terminée sans le moindre accident.

M. Mauriac père, constructeur de l'*Union*, s'est acquitté avec habileté de sa tâche. Le bateau, chargé de ses machines, ne tire que 19 ³/₄ pouces d'eau, mesure de Vaud, ou 22 pouces de France¹. Il tire quelque chose de plus chargé de l'ameublement et des passagers. Cette circonstance, particulièrement heureuse pour l'établissement, lui assure presque en tout temps la navigation de la Thielle entre les deux lacs. Au moyen d'une petite réparation au port de Sugy, le bâtiment pourra communiquer avec le lac de Morat pendant une bonne partie de l'année. Il commencera ses courses d'ici à peu de jours et tout fait présumer qu'un mois ne s'écoulera pas sans qu'il fasse flotter le pavillon fédéral devant l'île de Saint-Pierre.

Le *Nouvelliste vaudois* du 16 juin 1826 résume ainsi cette fête :

Les Vaudois se sont empressés de recevoir avec cordialité leurs confrères bernois, fribourgeois et neuchâtelois ; on a entendu des vivats aux quatre cantons et à l'Helvétie. Pour les Suisses, tout devient une occasion de resserrer le lien fédéral.

Un poète² du cru fit une élégie, remise en souvenir aux invités :

Je chante l'*Union*, ce superbe bateau,
Qui de nos lacs charmants va parcourir l'espace.
.
Saluons Neuchâtel, et belle et florissante,
Qui de ce grand bassin fait le bel ornement.
Ses enfants, comme nous, charmés dans leur attente,
Se joignent à nos jeux sur ce gai bâtiment.

Il existe au Musée d'Yverdon une peinture à l'huile, due à M. Charles du Terraux, représentant l'*Union* à sa course d'inauguration.

¹ 60 centimètres. Voir à ce sujet l'appréciation de Ph. Suchard, qui ne nous paraît pas exacte.

² Probablement le poète Monneron qui vivait à cette époque à Yverdon.

Aux éloges des journaux et du poète, il est intéressant de relever une appréciation du Père Suchard, en 1832, sur l'insuccès de l'*Union* : Sa marche était trop lente et son tirant d'eau trop fort (quatre pieds et demi), soit un mètre trente-cinq centimètres, mesure actuelle, ce qui est impossible vu la largeur du bateau. D'ailleurs, si l'on s'en réfère au récit du registre du Cercle de lecture, on lit :

« Le bateau est plat en dessous ; sa longueur, d'environ cent pieds de France, est proportionnée à sa largeur ; il ne tire, y compris la charge, qu'un peu plus de deux pieds d'eau ; c'est peut-être de tous ceux qui ont été construits jusqu'à présent en Europe celui qui en prend le moins. »

Mis à l'eau le 10 juin 1826, ce n'est que le vendredi 30 juin qu'il vient faire sa première course à Neuchâtel.

Le Conseil d'Etat, informé que les propriétaires du bateau se proposent, à leur premier passage au-devant de Neuchâtel, de tirer une salve en l'honneur de l'Etat, autorise (séance du 26 juin 1826) le major de Morel, chef de l'artillerie, à rendre le salut et de prendre à cet effet les dispositions nécessaires.

Le *Messenger boiteux* de 1827 nous conte cette fête d'inauguration :

Une fête publique pour tout le monde (!), aux sons de la musique, au bruit du canon, aux applaudissements de la multitude des curieux, que la nouveauté du spectacle avait attirée sur le rivage. A l'invitation des chefs de l'entreprise, plusieurs des membres du Conseil d'Etat et de la magistrature montèrent sur le bâtiment pour faire une promenade de quelques heures pendant laquelle on leur servit à bord un très beau dîner préparé à cet effet.

Revenons au récit, du 3 juillet 1826, du registre du Cercle de lecture, dont l'auteur est M. Louis de Meuron, qui semble avoir participé à la course qu'il décrit si pittoresquement :

Le bateau était parti d'Yverdon à 8 heures ; il avait doublé la pointe du Bied à 10 ¹/₂ et à 11 ¹/₂ il était devant la place après avoir tourné en face de la ville pour lui présenter la droite ; il fit le salut du canon auquel l'artillerie de la place d'armes répondit, conformément aux ordres de S. E. M. le gouverneur. Le bateau arrêté et en panne, MM. les entrepreneurs, lieutenant-colonel Du Thon et de Rham, se rendirent chez M. de Marval, président du Conseil d'Etat, auquel ils avaient précédemment annoncé leur visite. Là se trouvèrent réunies quelques personnes d'office invitées à la cérémonie. Messieurs les Quatre-Ministres avaient déjà offert les vins d'honneur, et tous réunis sur la place, la chaloupe et quelques bateaux désignés faisant l'office d'allèges, vinrent prendre le cortège sur le rivage pour

le conduire à bord de l'*Union*, au milieu d'une multitude d'embarcations variées, groupées autour du bâtiment principal, et en présence de la foule immense de spectateurs répandus et comme échelonnés sur les rives, les promenades et les môles. C'était le spectacle le plus animé et le plus riant qu'il fût possible de voir ; le temps était superbe, le ciel serein, et le lac et ses bords avaient un air de fête, de mouvement et de vie qu'il est impossible de décrire. Plusieurs actionnaires de ce pays et tout le corps de la musique du premier bataillon étaient déjà sur le bateau élégamment orné ; le constructeur en chef, M. Mauriac, de Bordeaux, s'y trouvait aussi. L'embarcation terminée, il commença sa course majestueuse en se dirigeant à l'est et en côtoyant les rives qui fuyaient avec rapidité devant lui ; quelques petits bateaux qui s'efforçaient de suivre sa marche se trouvèrent tout à coup au milieu du mouvement occasionné par le long sillage qu'il laisse à sa suite, à une grande distance. Cette petite lutte présentait un effet et un spectacle de marine tout à fait nouveaux ; de la hauteur du bâtiment, les collines paraissent abaissées, les coteaux plats et le Crêt presque au niveau du pont. Il continua sa marche par un air de nord-est. Arrivé près de l'embouchure de la Thielle, Messieurs les entrepreneurs offrirent à dîner à la nombreuse société qui se trouvait sur leur bord ; ils firent de la manière la plus aimable les honneurs du repas qui fut terminé, selon l'usage, par les santés d'étiquette, au son de la musique et au bruit du canon ; il s'arrêta ensuite quelques moments ; la chaloupe en fut détachée pour aller sonder la rivière. Il continua sa marche, s'approchant des rives du Vully et de Cudrefin dont toute la population était accourue pour saluer son passage ; il reprit bientôt le large et arriva à trois heures précises à Neuchâtel au point d'où il était parti. Cette première course laissera un souvenir agréable à ceux qui l'ont faite ou qui en ont été les spectateurs. Le 2 juillet, le service régulier a commencé, tel qu'il avait été annoncé d'avance.

La *Feuille d'Avis de Neuchâtel* publiait en date du 29 juin :

« Le public est informé que le bateau à vapeur l'*Union* arrivera devant Neuchâtel vendredi prochain 30 courant, entre 10 et 11 heures, et qu'après cette première promenade son service régulier commencera le 2 juillet par un tour de lac. »

La réception à bord et la promenade sur le lac n'impressionnèrent pas les conseillers, à en juger par le bulletin du mois de juin au roi, qui mentionne brièvement que l'*Union*, lancé à Yverdon, a fait, le 30, son premier voyage à Neuchâtel. Nous y apprenons cependant « que le peu de profondeur de quelques parties des rivières de la Thielle et de la Broye ne lui permet pas encore de sortir du lac de Neuchâtel ».

D'ailleurs quelques détails, publiés dans le *Musée neuchâtelois*¹, transmis par A. Bachelin père qui assista à l'inauguration de l'*Union*

¹ T XI (1874), p. 285.

avec le corps de la musique du premier bataillon de la milice, contredisent sérieusement les récits du *Messenger boiteux* et du registre du Cercle de lecture :

Le matin du jour indiqué, les abords du lac étaient couverts de monde et la musique jouait ses plus brillantes fanfares. Le colonel Du Thon monta à bord péniblement — il marchait avec des béquilles, — sept personnes seulement le suivirent et n'accomplirent pas même le tour du lac, six d'entre elles descendirent à Saint-Blaise. Cela n'était point encourageant ni de bon augure pour M. le colonel Du Thon. Il n'y eut aucune réception dans les localités riveraines où l'*Union* s'arrêta, personne ne monta à bord.

On peut facilement se représenter l'impression que fit le bateau sur notre population : une grande curiosité mêlée de crainte, sentiment qui se mua en admiration, mais pas assez forte cependant pour les faire passer du rôle de spectateur à celui de passager.

Il est temps de rappeler les caractéristiques de l'*Union*. Le bateau était en bois ; sa coque mesurait 88 pieds de long sur 28 de large, soit 26 mètres et demi sur 8 mètres et demi environ ; ses machines à vapeur étaient doubles et à basse pression, de la force de 14 chevaux environ.

La société poursuit activement les travaux dans la Thielle et, s'apercevant que le tablier du pont de Saint-Jean était trop bas, demande aux Etats de Berne et Neuchâtel de pouvoir le rehausser d'un pied, « opération — autorisée par le Conseil d'Etat le 24 juillet 1826 — qui se ferait aux frais de la société » et qui nécessiterait aussi le rehaussement des culées et montées des deux côtés du pont.

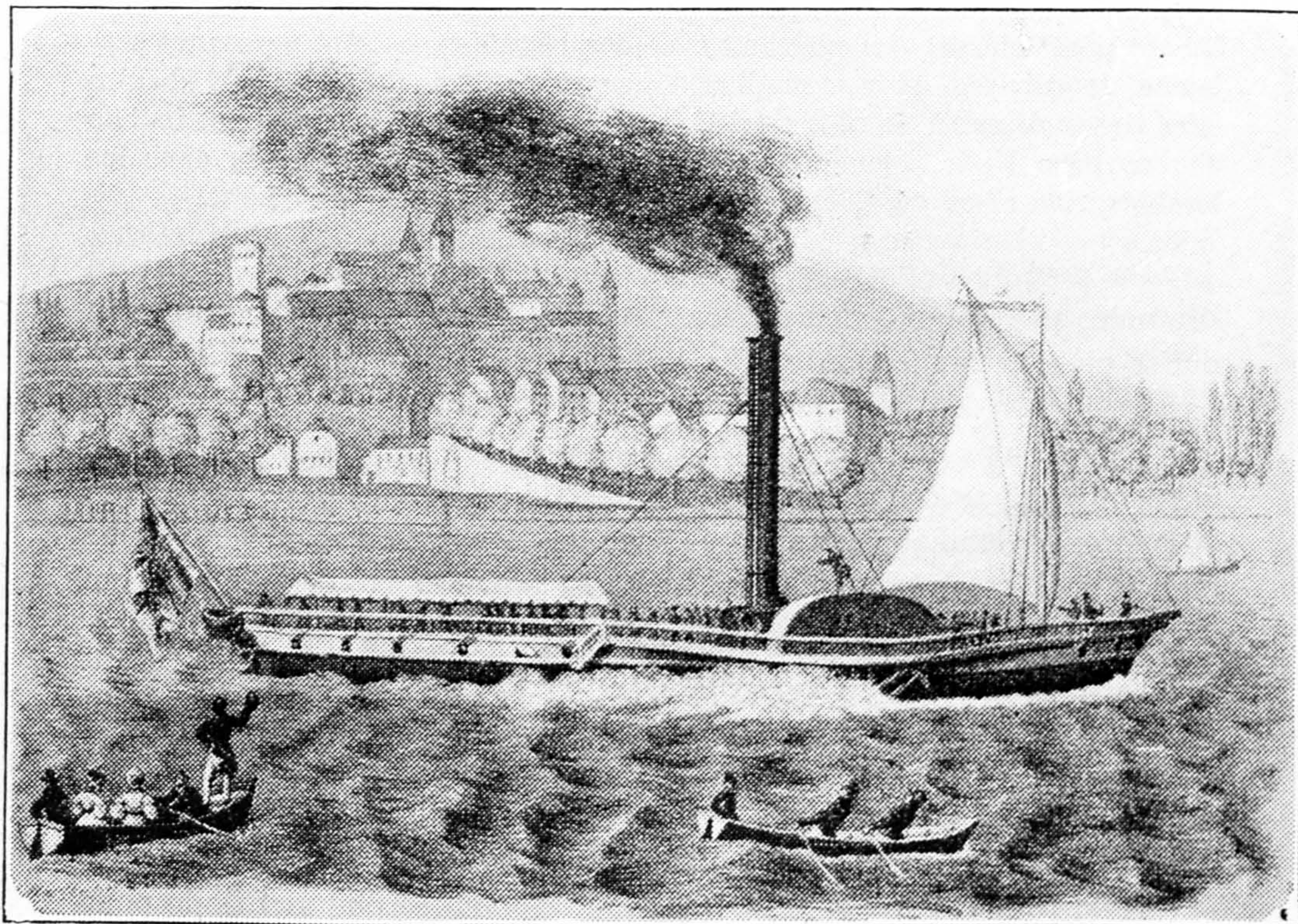
C'est le samedi 14 octobre 1826 que l'*Union* descend la Thielle pour la première fois et fait son entrée au lac de Bienne. Une navigation régulière s'établit entre Yverdon et Neuchâtel, mais elle ne peut encore être étendue au lac de Bienne. Les difficultés avec la Thielle ne sont pas toutes surmontées.

En mai 1827, le « Comité de direction de l'entreprise du bateau à vapeur demande au gouvernement de faire établir sous l'arche du pont de Thielle, du côté gauche, une barrière prolongée de 100 pieds en amont et de 100 pieds en aval, en bois de chêne, bien affermie, pour retenir les barques dans une direction qui prévienne les chocs dangereux qu'elles peuvent éprouver contre la pile de cette arche... »

Le Conseil répond qu'il « ne peut, tant à raison des frais considérables qu'occasionnent la barrière proposée qu'à cause des inconvénients qui en résulteraient pour la navigation ordinaire, et en temps de glace, ordonner l'établissement de cette barrière, quel que fût son

désir de témoigner à la société de l'*Union*, ainsi qu'il l'a fait précédemment, l'intérêt qu'il prend à son utile entreprise ».

De bien belles phrases ! L'intérêt qu'il prit peut se résumer à l'abandon d'une somme de 840 livres destinée au creusage de la Thielle



L'« Industriel ». D'après un essai lithographique de C.-F.-L. Marthe, en 1834.

(Musée historique de Neuchâtel.)

en 1825, laquelle somme n'ayant pas reçu cet emploi fut remise à la société à titre d'indemnité. Le Conseil de la ville de Neuchâtel lui alloue également, au même titre, 400 livres. C'est mesquin.

Le but de la barrière en question était de « recevoir un crochet en fer, portant une forte roulette dans sa partie recourbée, fixé au bateau à vapeur, afin de le faire filer parallèlement à cette barrière lorsqu'il passe sous la grande arche du pont et de le mettre ainsi à l'abri des accidents graves qu'il éprouve tant en montant qu'en descendant, et de prévenir les dangers bien réels que le bateau éprouve en passant sous le pont, dangers d'autant plus réels que les parties saillantes du bateau sont les rouages ».

Le Conseil fut sans doute influencé dans sa décision de refus par une lettre (mai 1827) de Favarger, receveur du pont de Thielle, « qui ne peut concevoir que Motta, pilote de l'*Union*, d'ailleurs homme sérieux et de bonne foi, ait pu enfanter l'idée d'une telle barrière », ou alors que Motta trouve son intérêt à rendre difficile et dangereuse la navigation de la Thielle pour les barques et d'en faire la propriété du bateau à vapeur. Favarger trouve, en outre, que la dite barrière rendrait dangereuse la navigation des barques et empêcherait l'écoulement des glaces au dégel.

La barrière ne fut donc pas établie, ce qui n'empêcha pas le bateau d'étendre son service régulier jusqu'à Nidau. Le trajet d'Yverdon à Nidau se faisait en moins de huit heures en touchant neuf ports intermédiaires.

Les populations riveraines, qui ne pouvaient se défaire de préjugés et d'un manque de confiance vraiment excessifs, ne secondèrent pas l'entreprise. Peut-être aussi que, la société étant essentiellement vaudoise et bernoise, notre gouvernement ne fournit pas tous les encouragements et soutiens dont il eût été capable. L'entreprise échoua.

A partir de 1828, l'*Union* dut cesser ses courses et nous n'en entendons bientôt plus parler. Ses machines furent envoyées sur le lac de Constance, et la coque, amarrée à Yverdon, fut transformée en salle de restaurant.

Triste fin que celle du premier bateau à vapeur de notre lac !

* * *

Après l'échec de Du Thon, on ne parle plus de navigation à vapeur sur notre lac pendant six ans. En 1834, Philippe Suchard projette de la rétablir. Disons tout de suite que Suchard réussit mieux que Du Thon, qui lui avait préparé le chemin, ce dont Suchard profita, bien qu'il eût encore nombre de difficultés à surmonter.

Il fallait un homme aussi énergique que Suchard pour oser reprendre une idée qui devait alors avoir si peu de crédit, vaincre l'esprit de routine et une certaine hostilité. Heureusement qu'il fut encouragé et soutenu par la majorité des membres du gouvernement. Il dut cependant fournir le tiers (environ 28,000 francs) du capital nécessaire.

La construction du bateau fut remise aux soins de la maison Cavé, de Paris, qui monta l'*Industriel* au bord du lac, sur l'emplacement occupé par l'ancien hôtel Bellevue, « au grand ébahissement des bour-

geois de Neuchâtel du bon vieux temps, qui se demandaient avec un scepticisme fort amusant comment on parviendrait à faire flotter sur l'eau un navire tout en fer¹ », car l'*Industriel* était en fer ; sa coque mesurait 33 mètres de long sur 4 de large et ne tirait que 75 centimètres d'eau. Ses machines à haute pression avaient une force collective de 20 chevaux et permirent de faire la course Neuchâtel-Yverdon et retour en cinq heures, soit trois heures environ de moins que l'*Union*.

Mis à l'eau le samedi 19 juillet 1834, il entreprend dès les premiers jours d'août un service régulier entre Neuchâtel-Yverdon et retour.

Le Dr Guillaume, en sa *Notice historique sur les bateaux à vapeur*², nous narre en détail les divers épisodes de l'existence de l'*Industriel*, tels que, en 1835, l'affaire du drapeau fédéral portant sur ses quatre angles les écussons bernois, fribourgeois, neuchâtelois et vaudois, dont les conseillers prirent ombrage ; le transport des pompes de la ville de Neuchâtel, en 26 minutes, de l'autre côté du lac, lors d'un incendie à Montet ; les difficultés résultant des anciens péages ; celles de trouver des mécaniciens ; le naufrage de 1840, près du Petit-Cortailod, avec les pensionnaires de Montmirail, qui durent, bon gré, mal gré, se laisser transporter au rivage, à travers les vagues, à dos de matelots ; son rôle dans la guerre du Sonderbund, confisqué par les troupes suisses et transformé en bâtiment de guerre. Nous ne reviendrons pas sur ces épisodes parfois drôlatiques, mais considérerons l'histoire de l'*Industriel* sous un autre point de vue, ses relations avec la « Commission de surveillance des machines à vapeur dans le canton de Neuchâtel ».

Dès l'apparition de l'*Industriel*, le Conseil d'Etat, par excès de bienveillance ou empressé de se dégager de sa grande responsabilité relative à la sécurité des habitants, se hâte, en septembre 1834, de nommer une « Commission de surveillance des machines à vapeur dans le canton de Neuchâtel ». Jusqu'en 1848, la seule machine à vapeur fut celle de l'*Industriel*, mais la commission ne chôme pas, à en juger les très nombreux rapports qu'elle envoie au Conseil d'Etat, et c'est visite sur visite que subit le bateau.

Un accident, arrivé à un bateau à vapeur, à Lyon, le 4 mars 1827, et qui fit de nombreuses victimes, dut largement contribuer à ancrer dans les cerveaux des populations une grande crainte de pareils accidents ; ce qui préoccupe les esprits, c'est la « haute pression », on ne sait pas très bien ce que cela signifie, mais on en frémit.

¹ *Musée neuchâtelois*, t. XXXIII (1896), p. 162.

² *Id.*, t. XI (1874), p. 278-285.

Il est urgent que l'autorité supérieure ne reste pas en dehors de ce « qui se passe à bord du bateau et qu'elle soit continuellement instruite par sa commission de surveillance », écrit de Joannis (15 septembre 1834) en présentant un projet de règlement pour les machines à vapeur ; « comprenant d'ailleurs l'importance que le gouvernement de Neuchâtel doit mettre à rassurer le public et les cantons voisins à cet égard, nous croyons, en déclarant que la machine à vapeur de l'*Industriel* est à haute pression (4 $\frac{1}{2}$ atmosphères), devoir vous annoncer que les machines à basse et à haute pression sont soumises aux mêmes causes et aux mêmes chances (?) d'explosion ».

Nous nous sommes demandé si de Joannis n'était pas le plus craintif ou le plus intéressé des membres de la Commission, à la création de laquelle il avait énormément poussé.

Une première visite de la commission à l'*Industriel* a lieu le 19 mai 1835, à 11 h. $\frac{1}{2}$ du matin, mais ne suffit pas et est immédiatement suivie d'une seconde. Après auscultation minutieuse, le diagnostic porte que les manomètres ne sont pas sensibles et que la prise d'eau se bouche. Dès lors, les manomètres, la prise d'eau, les bouilleurs sont une très obsédante préoccupation de la commission.

En 1836, nouvelles visites. Les rapports de la commission nous font connaître que Ph. Suchard n'était pas, contrairement à ce qu'affirment certains biographes et comme le dit le *Messenger boiteux* de 1885 dans son article nécrologique, « ... le capitaine qui, durant quatorze ans, mena sa double vie de marin d'eau douce et de chef de fabrique », mais gérant du bateau.

Le capitaine était un sieur Perrin, et le mécanicien, « M^r Paul, homme sage et expérimenté, qui a conduit pendant sept ans la machine du bateau le *Casimir* sur la Seine. La machine de ce bateau, sortie aussi des ateliers de M. Cavé, est, comme celle de l'*Industriel*, à haute pression et établie sur les mêmes principes. »

Puis, les visites se succèdent régulièrement ainsi que les rapports au Conseil d'Etat. Les manomètres ne se décident toujours pas à montrer leur sensibilité.

En 1840, de nombreuses modifications sont faites à l'*Industriel*, en particulier une augmentation de longueur de 22 pieds — ce qui porte ainsi la longueur totale du bateau à 40 mètres environ — et une installation différente dans son aménagement.

La Commission de surveillance aurait-elle relâché son activité ? En 1841, grand émoi. Le 14 juin, à 11 heures du matin, se produit un acci-

dent à bord qui donne lieu à de nombreuses enquêtes de la part du maire, du Conseil d'Etat, de la commission et à de non moins nombreux rapports, parfois peu clairs. « Un bouilleur aurait été porté au rouge, résultat qui caractérise les accidents les plus graves, comme préliminaire d'une explosion possible. »

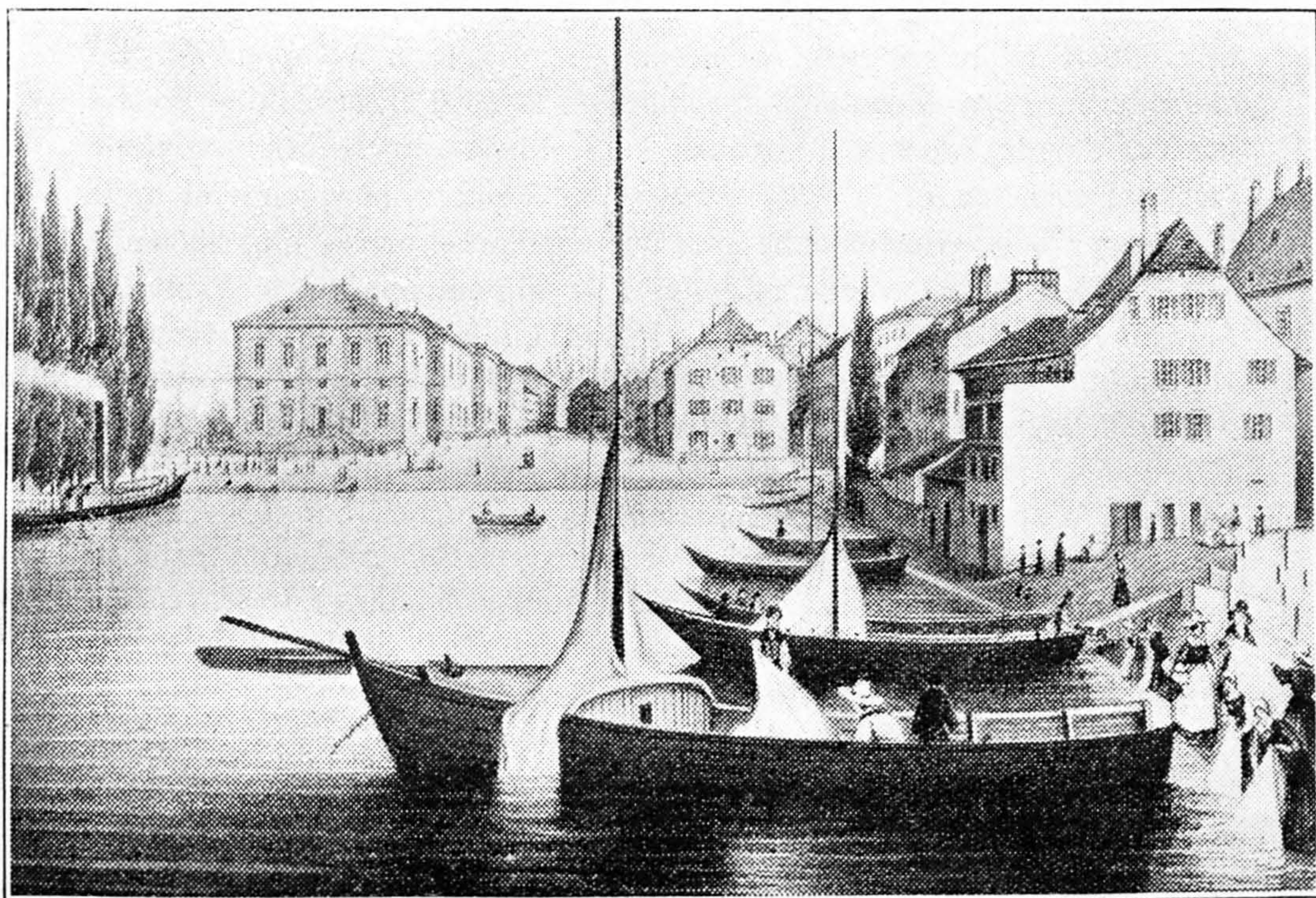
Accident qui nécessite de sévères sanctions de la part de la commission, qui prend maintenant son rôle au tragique. En 1842, proposition est faite de créer une commission mixte entre Neuchâtel et Vaud pour examiner la machine de l'*Industriel*. De Joannis y répond négativement, disant qu'alors trois commissions seraient nécessaires pour Vaud, Fribourg et Berne, et il ne voit pas leur utilité.

Prévoit-il que l'importance de la commission dont il est le président diminuerait, ou pense-t-il que l'érudition des membres des commissions proposés viendrait à l'encontre de la leur ? Il fait remarquer « qu'aucune commission de cette espèce n'existe pour surveiller les bateaux à vapeur qui circulent sur le lac de Genève, et lors des difficultés que la mise en activité du bateau l'*Helvétie* a soulevées, le gouvernement de Genève a nommé une commission spéciale pour examiner les machines qu'on disait dangereuses parce qu'elles étaient à haute pression ».

Pourquoi donc le Conseil d'Etat avait-il nommé cette commission, la seule en Suisse ? Les conseillers auraient dû penser qu'il était dans l'intérêt même de la Société du bateau à vapeur de veiller à une bonne marche de celle-ci et à ce qu'aucun accident ne se produise. Ils n'ont que trop bien senti, ainsi que le marque une lettre des Quatre Ministres, « leur responsabilité, afin de prévenir les accidents qui, s'ils avaient lieu, pouvaient être imputés à la négligence de la part des autorités », ou peut-être eurent-ils ce désir invincible de s'intéresser à une entreprise particulière ? Dans ce cas, il leur eût été facile de prouver leur intérêt en prenant les actions que Suchard leur offrit en 1845.

En 1835, le Conseil d'Etat élaborait une police des bateaux à vapeur et fit déposer à bord de l'*Industriel* un registre sur lequel les passagers avaient « la faculté de consigner leurs observations en ce qui concernait la marche du bateau et les avaries ou accidents quelconques ». Ce registre, qu'il serait intéressant à maints points de vue de parcourir, n'a sans doute pas été conservé ; nous n'en avons du moins pas retrouvé la trace et nous serions reconnaissant envers les personnes qui pourraient nous fournir des renseignements à ce sujet.

Un horaire pour 1847 prévoyait que l'*Industriel* ferait chaque jour un voyage à Yverdon et à Bienne, toutefois le service pour Bienne était subordonné à l'état des eaux ; le prix des places de Neuchâtel à Yverdon ou Bienne était de 28 batz (4 fr.) en premières et de 18 batz



Le port de Neuchâtel en 1840.
A gauche, près des peupliers, l'« Industriel ».

(2 fr. 50) en secondes. Les départs et les arrivées correspondaient avec l'arrivée et le départ de postes et messageries.

Nos populations se réconcilièrent avec la navigation à vapeur, car nous lisons dans le « Voyage d'un instituteur avec ses élèves, de Berne à l'Ile de Saint-Pierre et dans le canton de Neuchâtel, en 1838 » : « La jolie embarcation revenait chargée de monde en fendant l'onde paisible comme un rapide oiseau. »

* * *

En 1847 commence une nouvelle période qui peut être considérée comme l'apogée de la navigation à vapeur sur notre lac ; il se fonde « la Société des bateaux à vapeur du lac de Neuchâtel » qui reprend l'*Industriel*. Celui-ci continue à naviguer jusqu'en 1851 ; il est remplacé

par d'autres bateaux plus rapides, sortis des ateliers Escher-Wyss & C^e, à Zurich : En 1852, le *Cygne* ; 1854, le *Jura* ; 1856, la *Flèche* ; 1858, le *Gaspard Escher*.

A côté de cette société, il s'en crée encore deux autres :

En février 1854, il se forme à Soleure un comité d'initiative pour la création de la « Société soleuroise de navigation à vapeur sur les eaux du Jura » avec un capital-actions de 200,000 francs. Cette société possédait deux bateaux à vapeur : le *Seeländer*, ancien *Industriel* du lac de Neuchâtel, et la *Ville de Soleure*, deux remorqueurs et deux barques en bois ; elle fusionna avec une entreprise privée plus ancienne — de MM. Glutz-Blotzheim et Scherer — qui lui apporta le *Neptune* ; il reçut le nom de *Wengi* après la fusion, qui eut lieu le 20 novembre 1857. Cette société termina son activité vers 1860.

Le hâlage de Soleure à Yverdon et retour, avec un chargement de 150 tonnes, durait autrefois, par un niveau normal, quinze jours et coûtait cinq cents francs à l'entreprise. L'équipage des barques était de quatre hommes. Le halage pour le parcours Soleure-Büren exigeait douze hommes ; de Büren à Mayenried, quinze hommes ; de Mayenried à Brugg, dix-huit hommes et trente-six chevaux ; de Brugg à Nidau, quinze hommes de renfort. Pour le trajet de la Thielle, un attelage de trois chevaux ou quatre bœufs et quatre hommes de l'équipage.

Avec la vapeur, pour le même parcours de Soleure-Yverdon et retour, il fallait 16 à 18 heures ; il était prévu chaque jour une course dans chaque sens, et les frais ne se montaient qu'à 87 francs.

Une nouvelle tentative de navigation à vapeur sur l'Aar se fit en 1887 par une société de huit particuliers soleurois, avec M. Ferdinand de Sury-de Bussy comme président et capitaine du bateau *Saint-Urs*, petit vapeur pouvant transporter seize personnes ; il fit pendant six ans, soit jusqu'en 1892, de fréquentes courses sur les lacs de Bienne, Neuchâtel et Morat ; il fut aussi utilisé pour les travaux de la correction de l'Aar.

La Société des bateaux à vapeur du lac de Neuchâtel finit par acheter le *Wengi* qui lui faisait concurrence et le baptisa *Mercure*.

Vers 1856 et jusqu'en 1858 exista une « Société centrale de navigation », dirigée par M. Henry de Pourtalès-Gorgier ; elle possédait les bateaux *J.-J. Rousseau*, *Hirondelle* et *Pélican*.

De 1852 à 1865, quatorze bateaux à vapeur naviguent sur les trois lacs de Neuchâtel, Bienne et Morat¹. C'était à cette époque la plus

¹ Dictionnaire géographique de la Suisse. Art. Neuchâtel, t. III, p. 516.

grande flottille des lacs suisses ; mais l'ouverture de la ligne de chemin de fer Bienne-Neuchâtel-Yverdon porta un rude coup à ces différentes sociétés.

Nous lisons à ce propos dans un « Rapport du Conseil d'Etat au Grand Conseil de la république et canton de Neuchâtel sur la correction des eaux du Jura » en 1868 : « Un autre but auquel on attachait de l'importance lors des précédentes tractations consistait dans l'amélioration de la navigation entre Soleure et Yverdon ; mais la construction des chemins de fer a enlevé toute importance à la navigation sur la Thielle, au moins en ce qui concerne la navigation à vapeur. »

Une « Société fribourgeoise de navigation à vapeur », qui acheta d'abord le *Mercure* et la *Flèche*, puis, en 1862, le *Cygne* et le *Gaspard Escher*, redonna un peu de vie à la navigation qui était au déclin.

La ville de Morat constitua à son tour la « Société de navigation à vapeur de Morat », qui fit construire en 1870 le *Hallwyl* par la maison Sulzer frères, de Winterthour ; en 1872, les deux sociétés fribourgeoise et moratoise fusionnent pour former la « Société de navigation à vapeur sur les lacs de Neuchâtel et Morat », qui existe actuellement.

Le *Mercure* et la *Flèche* furent vendus en 1865 à une compagnie de navigation du Léman. Rappelons le départ de notre lac de la *Flèche* en citant le passage que lui consacre Auguste Bachelin dans son volume, *Autour de deux lacs, voyage des écoles industrielles de Neuchâtel, la Chaux-de-Fonds et la Sagne dans les cantons de Neuchâtel, Vaud et Fribourg, les 3, 4, 5 et 6 juillet 1865* :

Nous passons sur un pont dont un des côtés est effondré par un immense chariot sur lequel on transporte la moitié d'un bateau à vapeur. C'est la *Flèche* qui, après avoir sillonné pendant plusieurs années les eaux de notre lac, a été vendue à une compagnie de navigation du lac de Genève. Ce beau bateau, que nous avons vu lancer en un jour de fête, tout fier des guirlandes de fleurs qui ornaient sa coque élégante, le voilà dépecé comme une épave, coupé en deux tronçons, chargé sur un char et traîné misérablement le long des chemins. Mais il proteste à sa manière contre un pareil attentat, et le premier pont qu'il traverse est défoncé comme par une décharge de mortiers.

Le *Cygne*, dont l'existence fut troublée en 1891, lors de la célébration du 600^{me} anniversaire de la fondation de la Confédération, par un accident tragique, s'appela dès 1896 *Jura* et fut démonté en 1921.

Le *Gaspard Escher*, débaptisé en 1913 *Helvétie*, vient de terminer sa carrière sur notre lac et traversa, le 22 mai 1926, aux premières heures du jour, la ville de Lausanne dans un fracas indescriptible de ferraille.

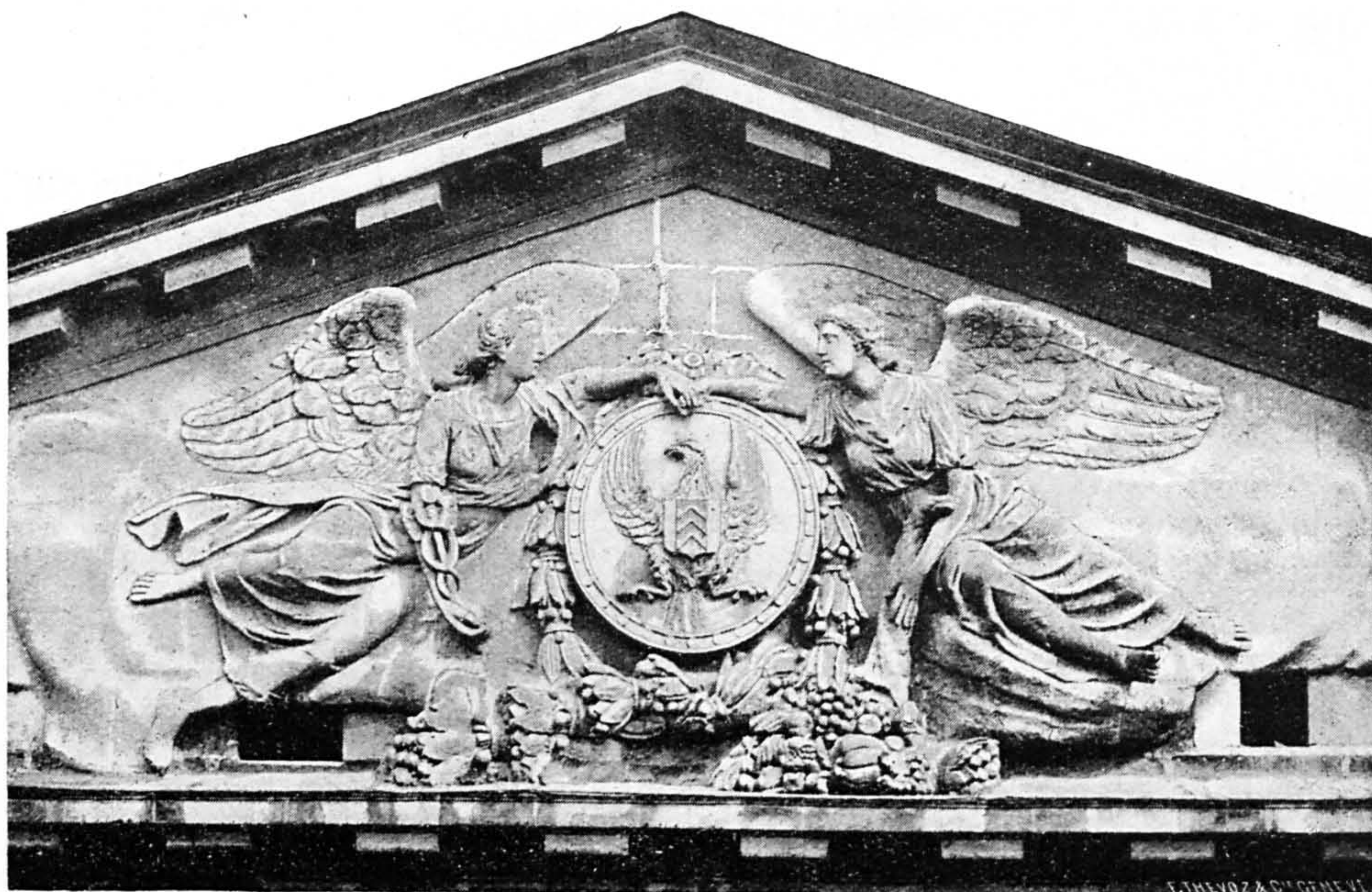
Le *Morat*, construit en 1899, fut désaffecté en 1921, et avec ce bateau disparaît le service spécial du lac de Morat pour lequel il avait été acheté.

Il reste à la société actuelle : Le *Hallwyl*, construit en 1870 ; l'*Yverdon*, ancien *Helvétie*, lancé en 1881 ; le *Neuchâtel*, en 1911, et le *Fribourg*, dernier en date, mis à l'eau en 1913.

En citant encore le *Feu-Follet* (1866) et le *Lutin* (1888), canots à vapeur de plaisance qui appartenaient à des particuliers, puis les remorqueurs *Rhin* et *Rhône* de la maison L.-F. Lambelet & C^o, et la flottille construite en 1876 par l'ingénieur Guillaume Ritter, pour les travaux de la première correction des eaux du Jura, « les deux énormes, bizarres bateaux de transport rouges, à clapet, que les gamins appelaient, par harmonie imitative de leur bruit, du nom passablement chinois de « tchoutchous »¹, puis deux remorqueurs dont l'un est devenu la *Broye*, démolie en 1918, je crois avoir fait mention de tous les bateaux à vapeur qui ont sillonné les eaux de notre lac.

Robert HÉDIGER.

¹ William RITTER, *D'autrefois*.



Le fronton ouest.
(*Le Canton de Neuchâtel*, 1^{re} série, t. I, p. 552.)

LES FRONTONS DE L'HOTEL-DE-VILLE DE NEUCHÂTEL

Les seuls morceaux de sculpture importants que nous ait laissés le XVIII^{me} siècle — plus importants d'ailleurs par leurs dimensions que par leur valeur artistique — sont les figures allégoriques en haut-relief et disposées symétriquement qui décorent les deux grands frontons de l'Hôtel de Ville de Neuchâtel. Mais, tandis que dans l'une de ces compositions la pensée de l'artiste se lit clairement, dans l'autre, le temps semble, de jour en jour, jeter un voile plus épais sur le sens d'un symbole devenu aussi obscur que la main qui le tailla.

Du côté ouest, entourées et portées par des nuages, deux figures à demi-assises se regardent ; équilibrées et proportionnées à souhait, elles se donnent la main, par-dessus l'écu aux armes de la Ville, enguirlandé, et leurs attributs — un caducée et une corne d'abondance d'où s'échappent des fruits — indiquent ce qu'elles doivent représenter.

Dans le fronton est, le plus en vue, celui donnant sur la place de l'Hôtel de Ville, la figure de gauche casquée a une attitude et est traitée dans un style qui rappelle les figures précédentes ; elle a une main posée sur l'écu, l'autre tient une lance ; la figure de droite, de beau-

coup la moins bonne des quatre, paraît avoir été exécutée dans un esprit différent et s'équilibre mal avec sa voisine ; le corps grêle et contourné, les ailes mal attachées, sans grâce ni modelé, assise trop haut sur une nuée trop lourde, elle tourne le dos à sa compagne ; accoudée sur l'écusson, elle tient, posé sur l'épaule droite et vu en raccourci, un objet difficile à déterminer, enfin, l'avant-bras gauche, relevé verticalement à hauteur des yeux, porte un grand chapeau conique qu'elle fixe attentivement.

Quel peut bien être le sens de cette mystérieuse composition, que la plupart des Neuchâtelois voient tous les jours sans la regarder — ce qui est naturel, — mais qui intrigue fort les étrangers, quand d'aventure il en passe ? C'est ce que demandait naguère à la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*¹ une correspondante soucieuse de les éclairer.

Les réponses ne se firent pas attendre.

« C'est, à n'en pas douter, *Minerve* et *Mercure* avec son pétase, disait l'un. » *Minerve*, quoique sans égide, passe encore, puisqu'elle sortit toute armée du cerveau de Jupiter ! Mais *Mercure* ? On a vraiment de la peine à se le représenter sans caducée, sans talonnières ni couvre-chef ailés, et, par surcroît, de dieu devenu déesse !

Un autre commentateur renvoyait aux *Etrennes neuchâteloises* de 1926, alors sous presse, où le spirituel auteur de *Petite flânerie héraldique dans les rues de Neuchâtel* veut voir à gauche : *La Guerre*, et, à droite, à défaut de *Mercure* qu'il ne saurait admettre : *La Paix*. *La Guerre*, sous forme d'une femme casquée et armée, cela peut, tout comme *Minerve*, se soutenir, et, du moment que l'on voit d'un côté la *Guerre*, il est logique que la *Paix* lui fasse pendant. Mais, si c'est bien la *Paix*, pourquoi lui avoir enlevé les attributs qui lui sont ordinaires, comme le sceptre, la branche d'olivier, la corne d'abondance, le caducée, les épis, et les avoir remplacés par un objet énigmatique et par un chapeau ? Or, nous sommes encore à une époque toute classique où la mythologie fait loi, et, si subtile que soit l'interprétation donnée par l'auteur de *Petite flânerie* — le chapeau civil symbole de paix, par opposition au casque symbole guerrier, — il est difficile d'admettre une thèse aussi moderne. Il n'est pas croyable, en effet, que les autorités de la Ville, ou le comité qui les représentait, aient consenti à laisser sculpter au fronton du plus bel édifice de la cité, sur sa place principale, une devinette inintelligible. Non ! des attributs mis en

¹ Voir *Feuille d'Avis de Neuchâtel* des 24 et 25 juillet 1925.

pareille évidence devaient avoir une signification précise, et si elle ne nous saute pas aux yeux maintenant, la faute n'en est sans doute imputable qu'à l'auteur de la composition.

Mais il existe encore d'autres interprétations. A. Bachelin¹, tout en considérant cette sculpture comme « un rébus sur lequel les opinions peuvent ne pas être d'accord », y voyait, sans conviction, « Minerve veillant sur Neuchâtel », Neuchâtel étant symbolisée par la femme à demi-couchée et contemplant un chapeau de Mercure, emblème du commerce. Mais « ce chapeau, disait-il encore, privé de ses ailes traditionnelles, dérouté ceux qui cherchent le sens de ce bas-relief ».

On trouve enfin une quatrième version dans une publication² où personne ne s'était avisé de l'aller chercher : dans son grand ouvrage sur le canton de Neuchâtel, M. Quartier-la-Tente dit, d'ailleurs sans commentaires, que les figures du fronton est de l'Hôtel de Ville représentent Minerve et la Liberté. Or, cette version pourrait bien être la bonne, car M. Quartier-la-Tente n'inventait rien, il répétait ce que d'autres avaient écrit avant lui et semble notamment s'être inspiré d'un petit article paru, en 1794, dans les *Etrennes historiques et intéressantes*. On y lit : « Commencé en 1783, il [l'Hôtel de Ville] a été achevé depuis peu. Il a été construit d'après les plans, mais non sous les yeux de M. Ledoux³, architecte de Paris. M. Pury les adopta et fit passer de Lisbonne, où il était établi, les fonds nécessaires à sa construction... La salle du Conseil général est très chargée de sculpture, mais elle est légère et de bon goût. Elle a été faite par un habile artiste de Besançon... L'Hôtel de Ville présente quatre faces, une corniche qui règne autour porte au milieu des grandes façades deux figures représentant Minerve et la Liberté ; elles sont ailées et environnent un aigle déployé et portant trois chevrons de gueules, sur un champ de sinople. Ce sont les armes de la Ville. »

Ce texte, malgré ses inexactitudes — il permet de croire entre autres que les sculptures des frontons sont identiques et qu'on suivit les plans de Ledoux, — est intéressant parce qu'il montre, quatre ans après l'inauguration de l'Hôtel de Ville, comment l'opinion courante interprétait l'allégorie dont nous nous occupons.

Il reste à voir pourquoi cette opinion paraît se justifier.

C'est en 1781 que David Purry, après avoir balancé entre divers

¹ Voir *Musée neuchâtelois*, 1871, p. 256.

² Voir QUARTIER-LA-TENTE, *Le canton de Neuchâtel*, 1^{re} série, VIII^{me} livraison, p. 545 et suiv.

³ Charles-Nicolas Ledoux, 1736-1805, architecte français célèbre.

projets, laisse entendre qu'il est disposé à faire les fonds nécessaires à la construction d'un nouvel hôtel de ville, et c'est le 16 décembre 1782 que le Conseil de Ville prend la résolution de le faire bâtir. A partir de ce moment, Purry, qui est âgé, voudrait qu'on ne perdît pas de temps et qu'on se mît résolument à l'ouvrage, sans se flatter d'ailleurs que l'édifice puisse être achevé en 1785 ou 1786, comme on voudrait le lui persuader.

On commença par demander des plans de façade et de décoration à Rome, mais, retardés en route, ils n'arrivèrent qu'au mois de novembre 1783. Entre temps, on s'était adressé à des architectes parisiens, et il y eut des tiraillements au sein du comité de construction, les uns tenant pour Paris¹, les autres pour Ledoux. Celui-ci l'emporta d'abord et présenta un projet, toutefois il ne fut point agréé, parce que, « artiste à la mode, accoutumé à travailler pour la capitale et à tailler en plein drap, il s'étoit livré à son imagination [et que] l'exécution de son plan, sans être mieux que celui de M. Paris, auroit coûté à ce qu'on supputoit 5 à 600 m. francs ; cette seule considération suffisoit pour faire rejeter un pareil ouvrage, mais encore a-t-il fallu le payer et bien chèrement²... »

Les plans de Ledoux, à son grand mécontentement, furent alors soumis à Paris, qui les remania suivant les vues du comité, puis s'en vint à Neuchâtel. « L'architecte depuis si longtemps attendu est arrivé le 3 de ce mois ; j'espère que pour la beauté, la solidité et la distribution intérieure de l'Hôtel de Ville, on n'aura qu'à se féliciter d'avoir appelé un artiste habile et expérimenté. Il a composé un plan d'intérieur et des plans de façade qui ont fixé toutes les irrésolutions, le Conseil général les a adoptés dans son assemblée de lundy dernier, convoqué pour cet objet par devoir, et j'aurois pu, Monsieur, vous envoyer les relevés de ces plans déjà dans huit jours, si cet architecte n'avoit pas été rappelé à Paris... mais il a si bien employé son temps qu'on pourra désormais, et dès que la saison le permettra, travailler à cet édifice sans interruption... Il a fait aussi, à la réquisition du magistrat, le dessin d'un obélisque qu'on placera sur le nouveau chemin de Pierraboz, pour éterniser le souvenir de son généreux fondateur³... »

¹ Pierre-Adrien Paris, 1747-1819, architecte et dessinateur de talent, né à Besançon, travaillait à Paris.

² Ce renseignement, ainsi que d'autres, est tiré de la correspondance de Jean-Frédéric de Montmollin, maire de Valangin, avec David Purry, que M. Marcel de Montmollin nous a obligeamment permis de consulter. Lettre du 25 septembre 1784. — J.-F. de Montmollin était l'intermédiaire par lequel Purry faisait parvenir à Neuchâtel ses largesses aussi discrètement que possible.

³ Montmollin à Purry, 5 janvier 1784. Purry s'opposa à l'érection de l'obélisque.

En faisant venir M. Paris à Neuchâtel, on avait non seulement l'intention d'examiner et d'arrêter les plans d'ensemble, mais tous les détails de la construction, puis d'en remettre l'exécution et la surveillance à quelqu'un du pays, et « dans cet examen, disait Montmollin, on ne perdra sans doute pas de vue les desseins des frontons dans l'un desquels les armoiries de la Ville avec quelque emblème allégo-



Le fronton est.

(*Nouvelles étrennes neuchâteloises* pour 1926, p. 152.)

rique doivent figurer, et il me paraît que le moyen d'établir une cloche et une horloge devra encore faire partie de son travail, après quoy on pourra payer les travaux de cet architecte et se libérer de sa tutelle¹ ».

C'est ce qui arriva. Les frères Raymond furent chargés de l'entreprise et celle-ci se poursuivit cahin-caha, entrecoupée de longues discussions sur le genre de voûtes qu'on choisirait, sur le clocheton et beaucoup d'autres points dont nous n'avons pas à nous occuper ici. A mesure que la construction avançait, les dépenses aussi grandissaient ; on s'apercevait que bien des choses avaient été omises et on en informait Purry qui, tout en recommandant la modération, ne lésinait pas. On lui écrivait : « ... Un autre objet de dépense qu'on considérait comme peu conséquent sera la sculpture des frontons des deux grandes façades ; le même artiste de Besançon², qui a été consulté sur

¹ Montmollin à Pettavel, projet de lettre, 10 décembre 1784.

² Probablement Boutry.

l'exécution de cet ouvrage d'après les desseins de M. Paris, estime que la sculpture seule d'un de ces frontons coûtera aux environs de 2000 livres ; cela m'a paru excessif au premier coup d'œil, mais... il m'a fait remarquer que les frontons sont de 80 pieds de longueur, qu'il faut donner à toutes les parties de la sculpture¹... » A quoi Purry répond : « ... et quant à la sculpture des frontons des deux grandes façades, je pense qu'il seroit bien de consulter aussy là-dessus Monsieur Paris, et si elle convient de ne point s'arrêter pour quelque dépense de plus²... » Montmollin réplique : « ... Quant aux sculptures des frontons, on suivra probablement les desseins de M. Paris, mais cet ouvrage ne pouvant s'exécuter qu'en 88 et en place, on aura le loisir de se procurer un bon artiste, car c'est une partie qui exige d'être bien traitée, et je suis charmé, Monsieur, que vous m'autorisiez à ne point regarder à la dépense nécessaire pour atteindre ce but³... » Purry, qui tient à ce que son argent soit judicieusement employé, écrit encore : « ... Avant de se déterminer sur les plans de M. Paris pour la corniche et les frontons, il faudra prendre garde que le désir de briller ne porte pas au-delà du décent pour notre petite ville, quoy que cet ornement et les grandes colonnes formeront le plus beau de l'ouvrage⁴. » Montmollin prend encore la plume à deux reprises, disant que l'Hôtel de Ville coûte de plus en plus cher, que si l'on pouvait retrancher quelque chose sur les dimensions des corniches et des frontons, qui occasionnent une dépense considérable, ce serait bien désirable, mais qu'à moins d'abîmer irrémédiablement le plan de l'architecte, on n'y peut songer⁵.

Ces deux lettres demeurèrent sans réponse, car Purry mourait à Lisbonne le 31 mai 1786, avant qu'aucune décision définitive n'ait été prise au sujet de la sculpture des frontons, et la correspondance qui le tenait au courant de tous les détails de la construction s'arrêta. C'est pourquoi nous en sommes réduits à faire des conjectures au sujet des arguments mis en avant pour modifier une des esquisses de Paris et que nous ignorons par qui ce changement fut opéré.

C'est le 10 avril [1785] que celui-ci avait envoyé ses maquettes, accompagnées d'une lettre explicative, disant : « J'ai fait partir à votre adresse une caisse contenant deux esquisses en terre-cuite pour les

¹ Montmollin à Purry, 25 décembre 1785.

² Purry à Montmollin, 21 février 1786.

³ Montmollin à Purry, 19/21 mars 1786.

⁴ Purry à Montmollin, 11 avril 1786.

⁵ Montmollin à Purry, 2 mai et 16 juin 1786.

deux frontons de l'Hôtel de Ville. D'un côté, c'est Bellone et la Paix, de l'autre le Commerce et l'Abondance. Dans un des écus qu'accompagnent ces figures sera le cadran de l'horloge et dans l'autre les armes de la Ville. Observés, je vous prie que ce ne sont que des esquisses, dont il ne faut considérer que les intentions¹... »

Ce document où l'on trouve l'origine de la version, reprise plus tard par les *Etrennes neuchâteloises*, nous donne l'idée première de l'architecte, déjà sans doute jetée sur le papier durant son séjour à Neuchâtel : d'une part, une allusion toute donnée au bienfaiteur de la ville, de l'autre un sujet d'actualité. Et quoi de plus actuel alors, pour un Français, que la Guerre et la Paix ! On venait, en 1783, de signer le Traité de Versailles qui assurait l'indépendance des Etats-Unis, mettant fin à une guerre longue et ruineuse, l'allégresse était générale dans toutes les classes de la société. On lisait, par exemple, sous un beau portrait de Louis XVI, dessiné par notre demi-compatriote Benedict-Alphonse Nicollet et gravé par Lebeau, ce quatrain :

Aux vains attrait d'une brillante gloire,
Préférant les douceurs d'une solide Paix,
Louis vient d'enchaîner le char de la Victoire
Pour ne songer qu'au bonheur des Français !

Le choix de Paris s'explique donc tout naturellement, mais à Neuchâtel, qui depuis Vilmergen n'avait pris part à aucune campagne, une allusion de ce genre ne rimait à rien. On le comprit, puisque l'on renonça partiellement à l'idée de Paris et qu'en attendant d'en trouver une meilleure, on fit exécuter le fronton ouest.

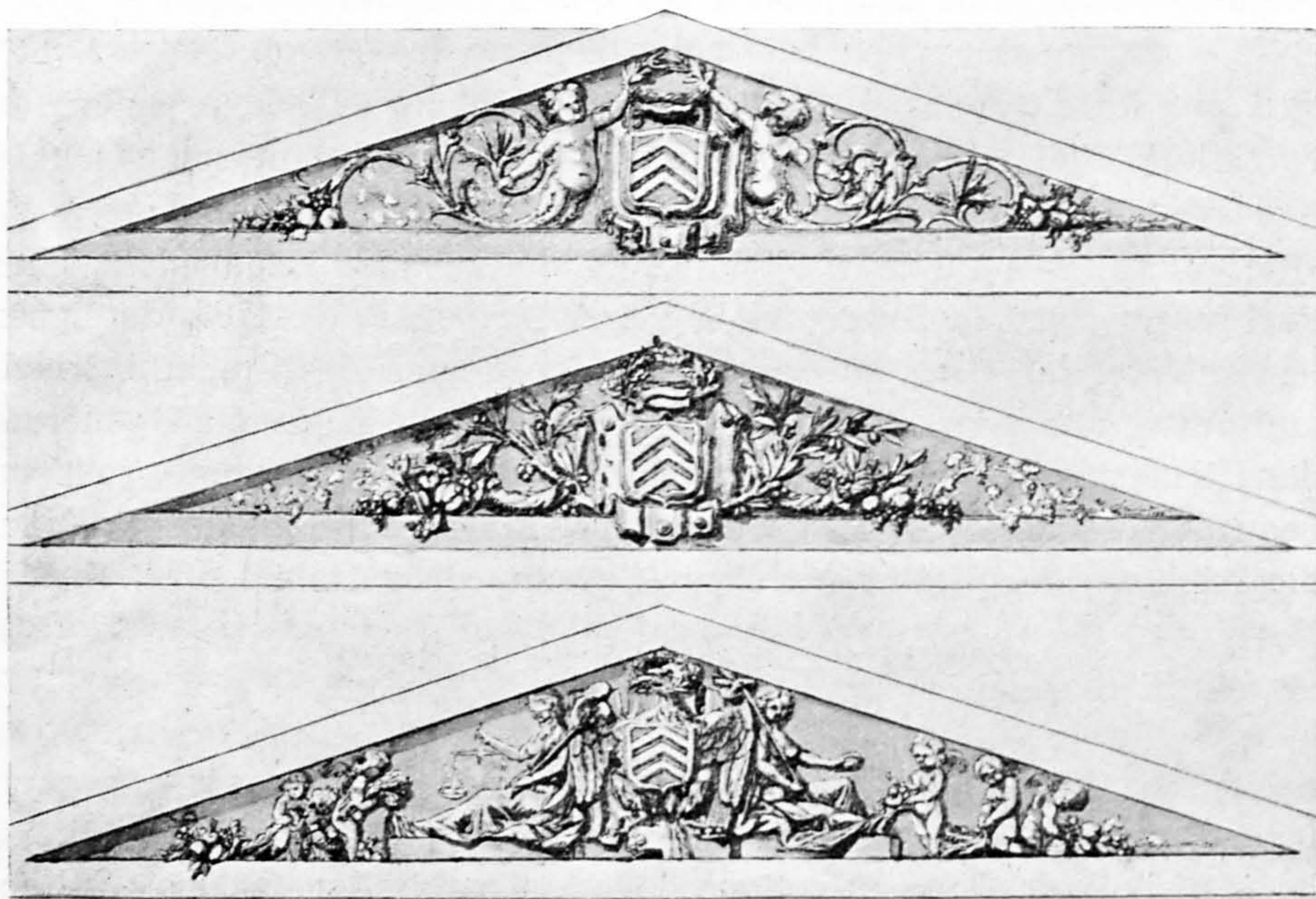
Auparavant, il semble que, désespéré par la mort de Purry et effrayé par le chiffre de la dépense déjà faite, le comité ait cherché à faire quelque économie sur la sculpture. Il s'adressait, en effet, pour ce travail à un artiste peu connu — peut-être originaire de Grandson, — non dépourvu d'un certain talent, mais dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il s'intitulait maître sculpteur et s'appelait F. Desplands.

On commença par lui demander de nouveaux projets. Trois nous ont été conservés². De faible inspiration, ils semblent mieux convenir à une décoration intérieure sur bois qu'à la sculpture d'une grande surface murale. L'un d'eux pourtant a un intérêt particulier, parce qu'il nous met sur la voie de ce que cherchait le comité : on y voit, au centre,

¹ Lettre de Paris, sans adresse ni millésime. Archives de la Ville.

² Archives de la Ville.

entre la Justice et la Liberté, les armoiries plutôt fantaisistes de la Ville, et, aux extrémités, des amours figurant la Paix et l'Abondance ; la Justice tient une balance et un sceptre, la Liberté une couronne et un long bâton surmonté d'un chapeau à plumes évoquant l'histoire de



Esquisses signées F. Desplands, 1786, conservées aux archives de la ville.

Tell, et c'est ce chapeau qui va prendre dans le projet final l'importance que l'on sait.

Aucune des esquisses de Desplands ne fut adoptée, mais comme le laissait entendre Montmollin, on revint à celles de Paris. A partir de ce moment, les procès-verbaux¹ du comité de construction nous renseignent en gros sur ce qui se passa.

On y lit à la date du 8 décembre 1786 : « M. Desplan a de même fait transporter au comité un modèle de fronton pour lequel on est convenu de lui payer 33 L. 12 s'il n'en a pas l'entreprise et rien si l'ouvrage lui est remis ; il a joint au modèle un devis pour lequel il exige 86 L. D. neuf pour les exécuter en pierre jaune et 172 L. D. neuf en roc de la Lance, se réservant, en outre, qu'on lui fournira gratis les tailleurs de pierre pour dégrossir et remettre les pierres nécessaires au dit fronton, ainsy que les mastiques, ponts, couverts, bannes, etc.,

¹ Archives de la Ville.

de plus une chambre pour ces modèles et épures... Sur quoy, unanimement, il a été décidé qu'à raison de la grande différence de prix, tant pour l'achat de la pierre que pour le travail, et de plus à raison que le dit roc, soit marbre, n'est pas blanc, mais gris, ce qui nécessiteroit de le faire peindre, que l'on se contenteroit de pierre jaune pour les dits frontons, priant M^{rs} les inspecteurs de porter une scrupuleuse attention au choix des dites pierres. »

Après s'être donné le temps de la réflexion, le comité prend une décision le 18 février 1787 et se lie par une convention avec Desplands : « On charge M. Desplan de faire un fronton ; si l'on est content, on lui demandera le second... Il a encore été réservé que l'exécution de ce premier fronton n'aurait lieu qu'après que le modèle en grand aura été adopté... M. Desplan s'est engagé d'exécuter le dit ouvrage par lui-même et de le suivre sans interruption, entendu cependant qu'il pourra prendre des ouvriers pour travailler de concert avec lui. » Puis un clocheton avec horloge ayant été finalement construit sur l'hôpital, le comité décide, le 31 mars suivant, « de mettre les armes de la Ville aux deux frontons ».

Le sculpteur se mit donc activement à l'ouvrage, y apportant sans doute tous ses soins, car, au bout de quelques mois, il le terminait, et le comité notait : « 1 octobre 1787. Le comité a examiné en détail le fronton. Le comité estime que le dit fronton serait recevable et en conséquence du marché fait avec le dit S^r Desplan, on lui remet dès aujourd'hui l'exécution du second fronton au prix déjà convenu par son marché », et huit mois plus tard : « 14 juin 1788. Autorisé de donner à M. Desplan, sculpteur, 20 L. D. neuf a compte de ce qu'il peut lui revenir pour la sculpture du second fronton », et enfin le : « 19 juin 1788. Le S^r Desplan, maître sculpteur, ayant fini et peint le fronton du côté du fauxbourg, a demandé au comité de régler compte, sur quoy on lui a observé que malgré les deffauts qui peuvent exister dans son ouvrage et qui peuvent provenir du modèle à lui remis, considérant qu'il n'est pas possible aujourd'huy d'y remédier, a déterminé que son compte seroit réglé et le solde payé par M. Hinzely... »

Il ressort de ce qui précède que Desplands sculpta les deux frontons : le premier en suivant évidemment de près le projet de Paris, le second d'après un modèle exécuté dans le courant de l'été 1787, on ne sait trop par qui, mais où le comité voulut bien réellement voir figurer Minerve et la Liberté.

Au moment où se dessinait à Neuchâtel un courant intellectuel

assez marqué, le choix de Minerve ne se justifiait-il pas ? N'était-il pas naturel qu'on l'ait préférée à la Guerre, ou même à la Justice, puisque toute la grande salle lui était déjà consacrée ? D'ailleurs, d'après l'analogie qu'il y a entre cette figure et celles du fronton opposé, il est permis de penser que Bellone demeura telle à peu près que l'avait conçue Paris et qu'on se borna à la baptiser du nom de Minerve.

Quant à l'autre figure, est-ce bien à la Liberté qu'on a à faire ?

Tout porte à le croire ! Depuis peu d'années, le monde retentissait de ce mot magique, dont on attendait des miracles, et Neuchâtel se vantait d'être, après l'Angleterre, le pays le plus libre du monde ! Comment le comité, en mal d'allégorie, n'y aurait-il pas songé ? Quoi de plus indiqué ? Et de quelle manière personnifier mieux cette Liberté que par une allusion à l'histoire du Libérateur helvétique, si populaire alors, et dont le chapeau de Gessler était devenu le symbole ! Dès lors qu'on adoptait cette idée, il fallait modifier la figure de droite du projet primitif, ce qui eut lieu. L'attitude que l'artiste inconnu lui donna permet de supposer qu'il s'inspira dans une certaine mesure de l'esquisse de Desplands, seulement il changea l'un des attributs et donna à l'autre une toute autre importance : au lieu d'une couronne, il prit un flambeau — car si mal exécuté qu'il soit, on ne peut y voir autre chose — et s'efforça de mettre le chapeau, clef de la composition, aussi en évidence que possible. Pour atteindre ce résultat, tout en restant dans les limites du fronton, et ne voulant pas d'un support oblique trop semblable à une houlette, il prit le parti de se servir de l'avant-bras comme d'une perche. De plus, pour conserver à l'ensemble du motif son caractère classique, il choisit un grand chapeau sans ornements rappelant le pétase grec, assez pareil d'ailleurs à celui qu'on portait à cette époque, et dont certaines estampes relatives à Tell nous donnent l'image¹.

Or, c'est précisément la façon par laquelle ces attributs furent rendus et disposés qui a obscurci cette allégorie. On n'en aurait jamais perdu de vue le sens, si l'artiste avait mis dans la main de sa Liberté une torche embrasée et coiffé une perche de la toque empennée que l'imagerie neuchâteloise avait rendue populaire.

Au surplus, on a la preuve certaine que l'histoire du Libérateur helvétique jouait un rôle dans la décoration de l'Hôtel de Ville, par Boutry. C'était un artiste bisonnin, maître sculpteur sur bois, avec lequel un contrat avait été passé le 20 février 1786, pour les ouvrages de sculp-

¹ On en trouve un exemple caractéristique dans : FERRARIO, Giulio, *Il costume antico e moderno...* Milano, dalla Tip. dell' Editore, 1829, 28 vol. in-⁸ pl.

ture de la grande salle¹. Sur l'un des panneaux de cette pièce, tout entière consacrée à la Justice, on voit, sous un faisceau de licteur, une balance, avec, dans le plateau supérieur, un chapeau — aussi dépourvu d'ornement — et, dans le plateau inférieur, une flèche ; plus bas, pour qu'on ne s'y trompe pas, une flèche est posée à côté d'une pomme. Ce qui veut dire qu'aux yeux de la Justice, le geste de Tell a plus de poids que celui de Gessler. En outre, dans une esquisse de Boutry pour un panneau qui n'a pas été mis en œuvre, on voit un amour figurant la Liberté, qui a exactement les mêmes attributs que ceux du projet Desplands.

Mais, dira-t-on, comment peut-on donner à la Liberté un emblème qui est celui de la tyrannie ? Il peut l'être sans doute ! Seulement, sans le geste de Gessler, l'histoire de Guillaume Tell n'existerait pas, de sorte que le chapeau ou la toque, avec ou sans plumes, peut tout aussi bien symboliser l'origine des libertés helvétiques. C'est d'ailleurs ce que montrent de nombreuses vignettes.

Bornons-nous à citer deux exemples. Dans le *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, par J.-J. Rousseau, paru à Amsterdam chez MM. Rey, en 1755, le frontispice de l'édition originale, gravé par Simon Fokke, représente la Liberté : elle est assise, tenant la perche surmontée du chapeau symbolique ; à ses pieds, un chat et les fers qu'elle a brisés ; derrière, une cage d'où s'envole un oiseau.

Plus récemment, sur la couverture de l'*Almanach neuchâtelois*² pour 1849, dessinée par Henri Marthe, on voit, au milieu d'un encadrement portant les noms de Neuchâtelois célèbres et la devise « Tout pour le peuple et par le peuple », une jeune femme assise sur un rocher ; elle tient un faisceau de licteur et la perche, avec, au bout, la toque empanachée ; à ses pieds sont un lion et un chien : ce qui, pour sûr, n'est point un hommage à la mémoire d'un tyran, mais signifie que la République neuchâteloise ne s'appuie sur la force que pour exercer la justice et qu'elle est fidèle à la liberté helvétique³.

¹ C'est aussi Boutry qui dessina et sculpta le superbe cadre du portrait en pied de David Purry, par Hickey.

² *Almanach neuchâtelois pour 1849*, rédigé par quelques patriotes. Chaux-de-Fonds, 1848.

³ Cette vignette, au reste, est la copie presque littérale de la figure centrale du beau frontispice des *Tableaux topographiques de la Suisse*, par de la Borde et Zurlauben, parus en trois volumes in-f°, à Paris, de 1780-86. Cet ouvrage eut un grand succès et se répandit en Suisse. Ce frontispice, composé par J.-M. Moreau le jeune et gravé par Née, en 1781, est consacré aux gloires helvétiques. Au milieu d'un temple circulaire orné de trophées, on voit la Liberté assise sur un autel que survole la Renommée et qu'entourent de nombreuses figures. Des bas-reliefs retraçant l'histoire de G. Tell, décorent la base de l'autel. — Le dessinateur Marthe s'est borné à enlever l'écharpe flottant sur les épaules de la Liberté, à mettre une hache dans le faisceau du licteur et à remplacer le bonnet phrygien par une toque à plumes.

Ainsi donc, s'il n'est pas possible, comme le faisait déjà observer, en 1788, le comité de construction de l'Hôtel de Ville, de rien changer à la sculpture de Desplands, on peut du moins rendre à ces allégories le sens qu'on avait voulu leur donner, lequel, jusqu'à preuve du contraire, nous paraît devoir être interprété de la manière suivante, en commençant par le fronton est : la ville de Neuchâtel, symbolisée par ses armes, sous l'égide de Minerve, protectrice des arts et des lettres, et de la Liberté, dont les origines remontent à Tell, voit fleurir l'Industrie et l'Abondance, filles de la Paix, qui ont déjà permis à l'un des enfants de la cité de doter sa ville natale de l'édifice dont elles sont l'un des ornements.

M. BOY DE LA TOUR.



Frontispice du *Discours de l'inégalité*.

LE MONUMENT DE WAVRE

On sait que la foi soulève les montagnes. Le patriotisme local est tout aussi puissant, puisqu'il est capable de créer des villes. Ce fut le cas de Noïdenolex, que des Neuchâtelois, se refusant de croire que leur ville n'avait pas existé à l'époque romaine, créèrent de toutes pièces, soit par patriotisme ou par désir de mystifier leurs contemporains.

Noïdenolex n'est plus, la froide critique historique a passé par là et montré que Neuchâtel ne pouvait rivaliser ni avec Soleure (Salodurum), ni avec Nyon (Noviodunum), ni surtout avec Genève qui peut se targuer — honneur suprême ! — d'être citée par César dans son *Commentaire sur la guerre des Gaules*.

Mais voici que de nouvelles recherches apportent aux Neuchâtelois un superbe dédommagement pour la perte de Noïdenolex et qu'une des parties les plus belles du pays se trouve soudain élevée au rang de point central de la civilisation européenne pendant plusieurs siècles. Bien plus, un écrivain grec du III^{me} siècle avant Jésus-Christ ferait, dans ses vers, une allusion au pays neuchâtelois, ce qui est, chacun le sentira, infiniment plus honorable qu'une simple citation de César.

Que ces affirmations, à première vue un peu paradoxales, ne représentent cependant que les théories des archéologues les plus distingués de notre temps, c'est ce que nous allons montrer en quelques mots.

* * *

Le plateau de Wavre est certainement un des endroits les plus caractéristiques du canton ; la vue dont on jouit en suivant le chemin qui mène du village de Wavre au pont de Thielle est une de celles qu'on ne saurait oublier facilement, tant les lignes du Jura et de Jolimont ont de douceur. Or c'est dans cette région, d'après les théories de MM. Camille Jullian, de l'Académie française, et Déchelette, que se serait tenu le marché international des peuples barbares, à l'époque de la Tène, marché auquel les Grecs auraient été admis. Les décou-

vertes archéologiques ne contredisent pas cette hypothèse qui semble encore confirmée par un passage des *Argonautica* d'Apollonius de Rhodes qui raconta, au III^{me} siècle avant J.-C., l'expédition des Argonautes à la conquête de la Toison d'or.

Après avoir remonté le cours du Pô, nous dit Apollonius qui ne fait que refléter les idées géographiques de son époque, ou même anté-

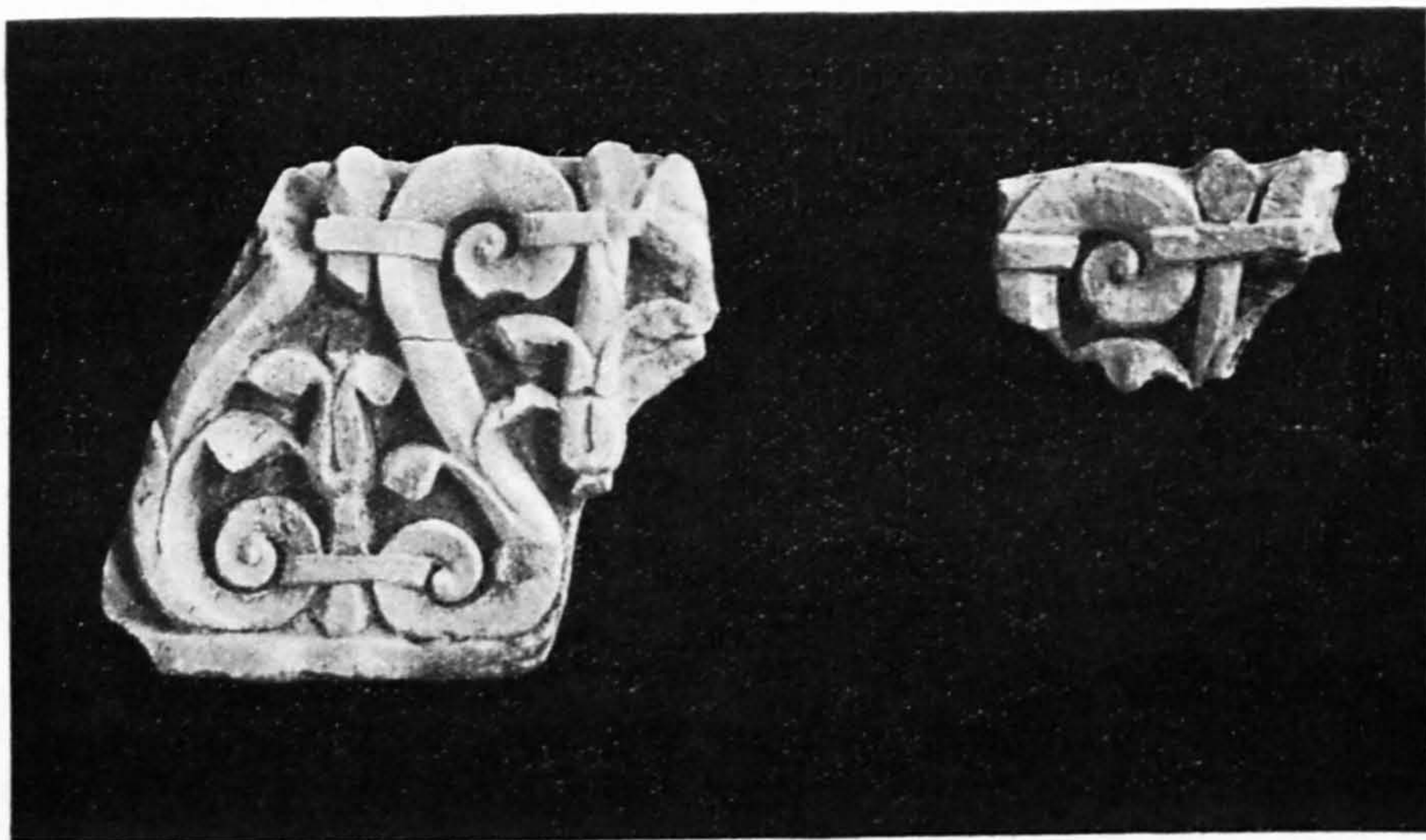


Fig. 1. Fragments de frise découverts sur le plateau de Wavre.

rieures à lui, les Argonautes arrivent à la ligne de partage des eaux, car le poète croit que le Pô, à sa source, communique avec le Rhône et avec le Rhin. Voici comment il décrit cette source :

L'eau mélangée bouillonne et, coulant des profondeurs du sol, là où sont les portes et les demeures de la nuit, elle s'élance d'un côté vers les rives de l'Océan (le Rhin), frappe d'un autre la mer Ionienne (le Pô) et de l'autre, enfin, envoie son flot par sept bouches vers la mer de Sardaigne et le golfe immense (le Rhône). C'est de là que les Argonautes s'élancèrent *vers les lacs aux grandes tempêtes qui s'étendent à travers le continent infini des Celtes*. Et certes, là, ils auraient été frappés d'un sort funeste. En effet, une vallée escarpée conduit vers l'océan. Ils allaient par mégarde s'y engager lorsque Héra, s'élançant en avant, poussa un grand cri du rocher de l'Herky-nios. Tous à la fois tremblèrent de crainte en entendant ce cri, car le grand éther frémit d'une manière redoutable. Ils revinrent en arrière à l'injonction de la déesse et reconnurent la route qui pouvait leur procurer le retour. Après un long trajet, ils arrivèrent aux rivages de la mer ; grâce à l'aide d'Héra, ils passèrent invisibles à travers les races innombrables des Celtes et des Ligures.

Or, voici comment M. Camille Jullian, le meilleur connaisseur des antiquités gauloises, à qui son *Histoire de la Gaule* a valu un siège à l'Académie française, interprète ce passage¹ :

Nous avons précisément l'indication très nette d'un voyage entrepris par les Grecs au beau milieu et vraiment dans l'axe de ces domaines gaulois, dans la région de la Suisse. Ce voyage n'est autre que celui des Argonautes reconstitué par Timée ou Apollonius de Rhodes au III^{me} siècle avant notre ère.

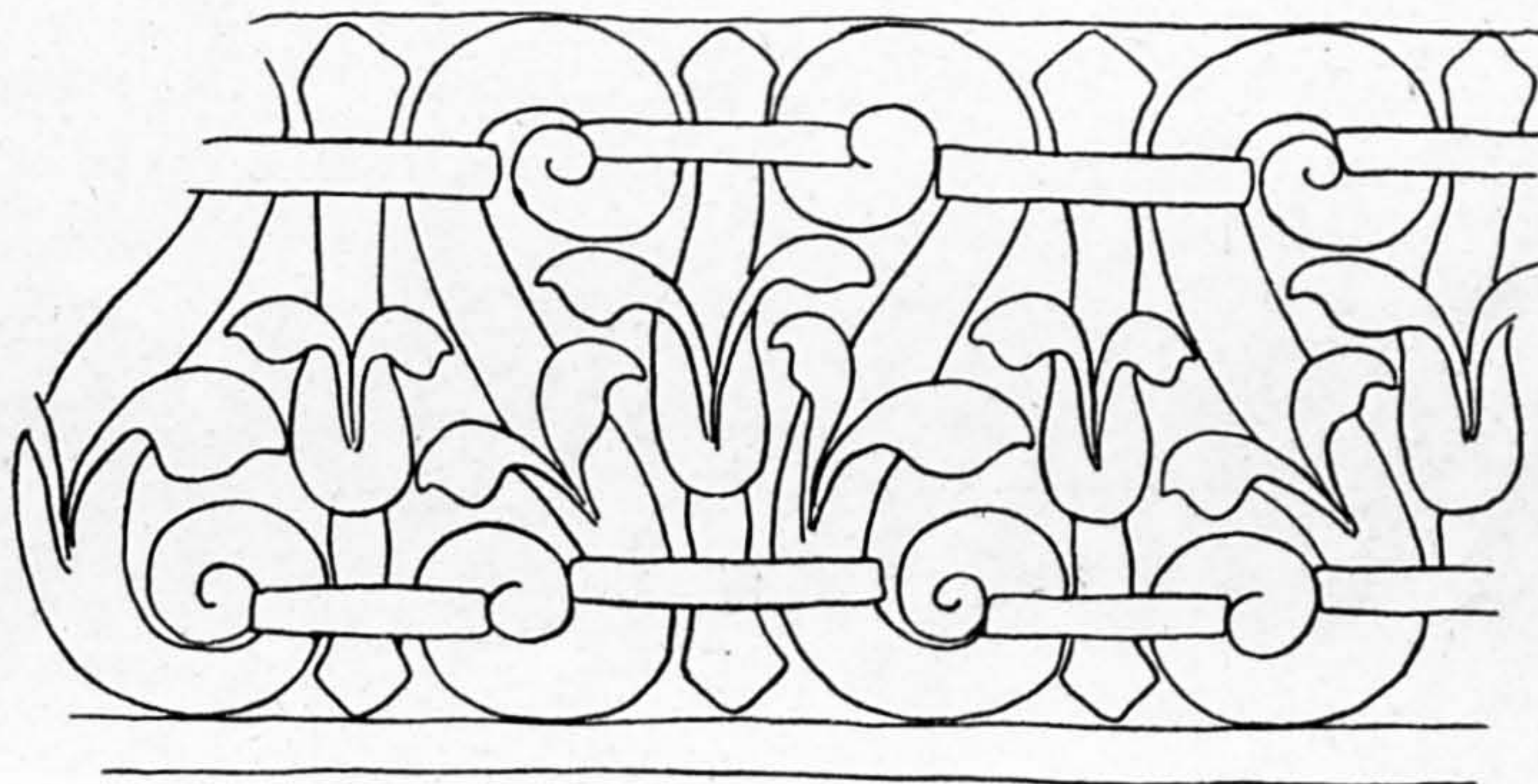


Fig. 2. Reconstitution, d'après M. Th. Delachaux, de la frise de Wavre.

Qu'il ne paraisse pas trop hardi d'expliquer par des faits de l'ordre commercial les récits de la mythologie hellénique. Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a un rapport étroit entre les uns et les autres. Les relations que les trafiquants grecs faisaient de leur voyage, les lieux pittoresques qu'ils décrivaient, les aventures qui leur survenaient, les coutumes barbares qu'ils rapportaient, les racontars des marchés où ils s'arrêtaient, tout cela se transformait rapidement en fables poétiques et venait grossir le patrimoine des vieux héros grecs. Roland, Charlemagne, Renaud de Montauban, les Quatre Fils Aymon doivent les mille traits et les mille lieux de leur épopée aux marchands et aux pèlerins, aux rendez-vous des foires et au séjour dans les abbayes. Le mythe de Phaëton se localise sur les marchés de l'ambre, celui d'Hercule sur les routes des caravanes, celui des Argonautes sur les chemins de la mer et des fleuves.

Donc les Argonautes remontent le Rhône² et de là pénètrent dans la vallée du Rhin. Le poète dit qu'ils ne s'aperçurent pas quand leur navire quitta les eaux d'un fleuve pour passer dans les eaux de l'autre. Il semblait qu'une même rivière coulât dans deux directions différentes. D'ordinaire, quand un Grec disait cela, il entendait par là qu'une même route commerciale se continuait dans les deux vallées par-dessus le faite de partage. La

¹ *Revue des Etudes anciennes* (VIII), 1906, p. 117.

² C'est par inadvertance, sans doute, que M. Jullian dit que les Argonautes remontèrent le Rhône. L'Eridan dont il est question dans Apollonius ne peut guère désigner que le Pô. V. PAULY-WISSOWA s. v. Eridanos, col. 447, et JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, I, p. 413, n° 2.

relation économique était souvent traduite par lui en un paradoxe géographique.

Mais les Argonautes n'allèrent pas très loin dans la région du Rhin. Comme ils arrivaient dans le pays des Celtes et des lacs aux grandes tempêtes et qu'ils étaient entraînés au nord par un courant imprévu, Junon les interpelle du haut des monts Hercyniens, ils s'arrêtèrent et revinrent vers le sud.

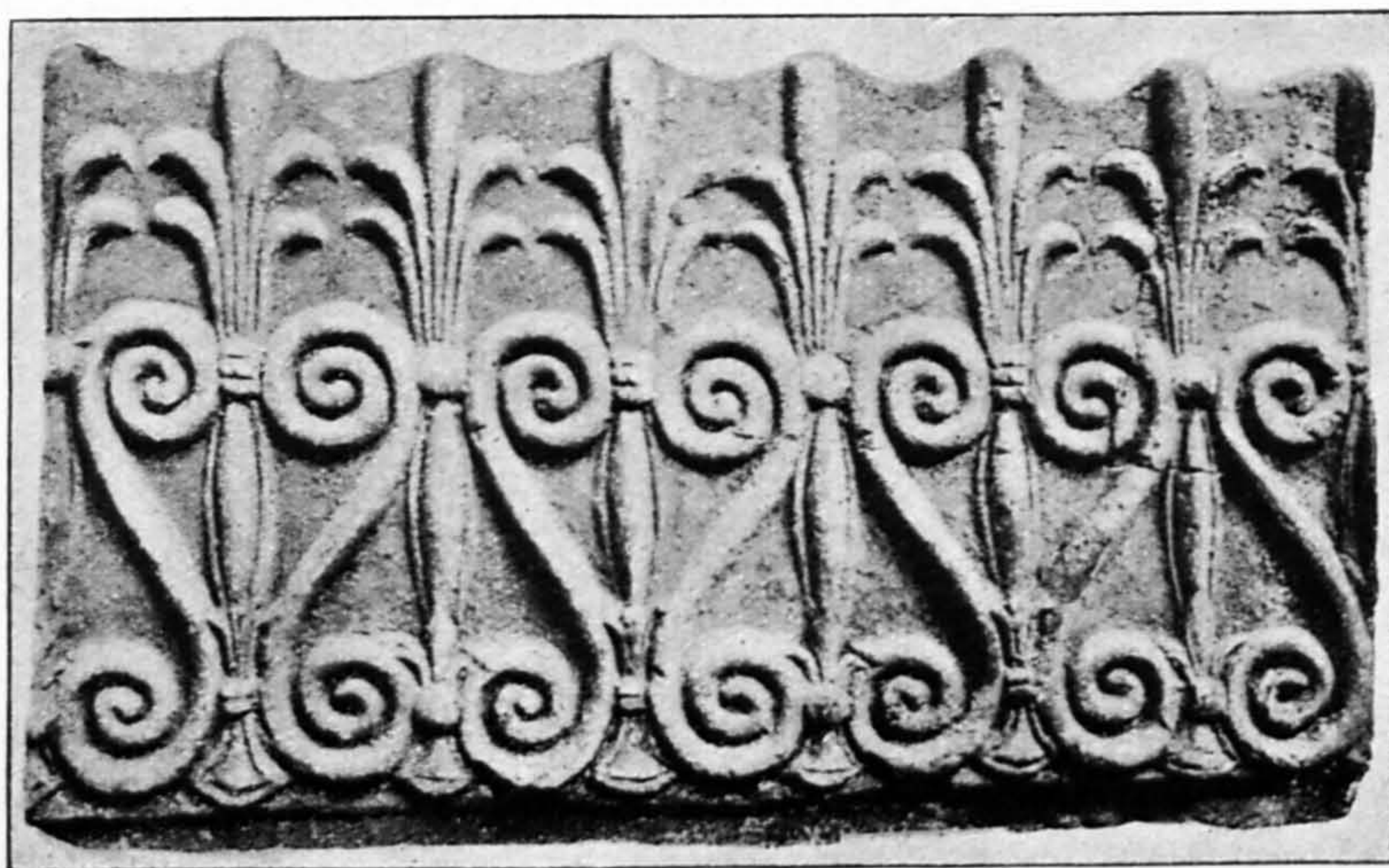


Fig. 3. Terre cuite conservée à Rome (Palazzo dei Conservatori).

Cherchez sur la carte le point où ils s'arrêtent. C'est sur la route marquée par les lacs de Neuchâtel et de Bienne. Là sont les flots aux rudes tempêtes, là se fait sentir le premier courant océanique et à l'horizon se dressent les sommets des montagnes¹. Or, c'est là précisément que se trouvaient de grandes stations lacustres et que s'étalait la vaste cité de la Tène.

Supposons donc à la Tène un grand marché celtique et supposons que les Grecs aient eu le droit ou l'occasion d'y trafiquer, mais qu'il leur ait été interdit d'aller plus loin, l'arrêt des Argonautes s'expliquera à merveille et Junon n'a fait que leur rappeler la convention imposée par les indigènes.

Et cette rencontre dans un mythe hellénique de la civilisation gauloise et de la civilisation hellénique, du navire *Argo* et des hommes de la Tène, est un des plus émouvants épisodes de l'histoire de l'ancien monde.

Telle est l'interprétation, bien faite pour flatter l'amour-propre neuchâtelois, que M. Jullian donne d'un passage d'Apollonius de Rhodes, et cette interprétation est approuvée par Déchelette².

¹ Alpes d'un côté et le Chaumont de l'autre, dont le rocher domine précisément la Tène et d'où on a une vue superbe. (Note de M. Jullian.)

² *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine*, II 2, p. 569, note 3.

Mais le plateau de Wavre n'eut pas seulement de l'importance à l'époque qui précéda la conquête romaine, le hasard a voulu que nous découvrions les preuves qu'il s'élevait là un monument qui est sans contredit un des plus curieux, si ce n'est le plus curieux que l'on ait trouvé sur terre neuchâteloise où les restes romains, comme l'on sait, sont loin d'être fréquents.

Lorsque, en 1898, on entreprit de drainer le plateau de Wavre, bien des restes romains furent mis à jour, témoin la note suivante parue dans l'*Indicateur des antiquités suisses*, de 1898, p. 70 :

« Les travaux de drainage entrepris sur le plateau entre Wavre, Epagnier, Marin et Saint-Blaise ont mis au jour, au lieu dit « Perveuil » ou les Biolles, des restes de murs et d'un aqueduc romain. La seule pièce intéressante est une brique de la 21^{me} légion trouvée par un particulier, elle ne prendra pas le chemin du musée. »

Comme on le voit, c'est plutôt vague, et il est regrettable que l'on n'ait pas songé à faire le relevé de ces murs ni à indiquer les raisons qui faisaient croire à l'existence d'un aqueduc.

A l'heure actuelle, on trouve encore des tuiles droites, dites *tegulae*, dans le champ voisin du grand pylone électrique qui se trouve à droite du chemin conduisant de Marin à Wavre. Mais la découverte de Perveuil, bien que l'on puisse déplorer qu'elle n'ait fait le sujet d'aucune étude sérieuse, est grandement dépassée en intérêt par celle que fit, à peu près à la même époque, M. Riell, secrétaire communal, qui mit au jour, dans un champ appartenant à la commune de Wavre, un fort beau fragment sculpté en pierre jaune du pays (urgonien). Encouragé par cette trouvaille, son neveu, M. Benz, qui faisait alors ses études au gymnase, découvrit d'autres fragments également sculptés. Il ne semble pas que MM. Alfred Godet et W. Wavre, cependant avertis de la chose, leur aient attribué l'importance qu'ils méritaient. Le hasard d'une promenade nous révéla leur existence.

Nous n'hésitons pas à dire que les quelques restes découverts nous montrent que nous sommes en présence de l'édifice le plus luxueux qui ait été trouvé dans le canton de Neuchâtel. Le grand fragment de M. Riell s'adapte exactement à l'un de ceux que découvrit plus tard M. Benz ; il nous révèle ainsi l'existence d'une frise, certainement romaine, d'après ce que nous écrit M. Salomon Reinach, de 40 cm. de haut et d'une longueur indéterminée (fig. 1). L'aspect qu'elle devait avoir nous est montré par la figure 2.

Ce motif, tel que l'a reconstitué M. Delachaux, est loin d'être inconnu. Le volume de Kekule von Stradonitz, *Die antiken Terrakotten*¹, en donne plusieurs exemples. Nous reproduisons, fig. 3, une terre cuite qui se trouve au *Palazzo dei Conservatori* à Rome et dont l'analogie avec le fragment de Wavre est certaine. Nous avons retrouvé un motif semblable dans la décoration de la *Domus aurea* de Néron, et le même



Fig. 4. Main gauche tenant un rouleau de papyrus. Fragment de statue trouvé sur le plateau de Wavre.

motif, mais simplifié, orne parfois certaines stèles gallo-romaines². Des fragments de corniche ornés de palmettes ont également été découverts.

Mais la trouvaille la plus intéressante est certainement celle que nous reproduisons fig. 4 et 5. Ce n'est rien moins que la main gauche d'une statue qui devait avoir environ 2 mètres de haut. Que représentait-elle ? C'est ce que l'objet que cette main tient permet de découvrir facilement. Cette statue était du type assez fréquent des statues d'hommes drapés, tenant dans leur main gauche un rouleau de papyrus. Pour faciliter la comparaison et permettre de se rendre compte de ce que devait être

¹ Vol. IV, 2, pl. 42. Cf. IV, 1, p. 226 (Stuttgart 1911).

² Voir ESPERANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*. (Paris 1907-1916.) 4^e, *passim*.

l'ensemble de la statue, nous donnons, fig. 6, une reproduction d'une statue conservée au musée de Naples¹.

Nous arrivons donc à la conclusion qu'il devait y avoir, à l'époque romaine, sur le plateau de Wavre, un monument très orné et une statue d'environ 2 mètres de haut. Peut-on préciser davantage ? Si nous pensons aux conditions historiques de notre pays d'une part et à la valeur



Fig. 5. Même fragment photographié sous un angle différent.

artistique des fragments de l'autre, nous inclinerions à les attribuer plutôt au II^{me} siècle qu'au III^{me} siècle. On notera sur le fragment reproduit fig. 2 l'alternance des volutes plus grandes et plus petites, certainement voulue, ainsi que la légère courbure du motif central vers la gauche qui évite la rigidité et la symétrie trop grande qu'aurait présenté une ligne droite. Tout cela prouve un certain sens artistique qui ne devait plus guère exister chez nous à cette époque troublée que fut le III^{me} siècle.

Que devait être ce monument ? Il faut noter avant tout qu'il se trouvait en un emplacement idéal, au sommet même du plateau de Wavre, en un endroit d'où l'on jouit d'une vue extrêmement étendue

¹ D'après S. REINACH, *Répertoire de la statuaire*, I, p. 551.

sur le plateau suisse, le lac de Bienne et le lac de Neuchâtel. Situé peut-être au bord de la voie romaine qui traversait le pont de Thielle, il devait certainement être aperçu de tous les côtés.

Devons-nous penser à un monument funéraire dans le genre du Mausolée de Saint-Rémy près d'Arles ? Tant que de nouvelles fouilles, systématiquement conduites, n'auront pas été entreprises, il serait vain de vouloir donner une réponse précise. Pourrait-on espérer trouver le reste de la statue dont la main gauche seule a été trouvée ? ou même une inscription nous renseignant sur la date de son érection ? On ne peut jamais prévoir quels seront les résultats d'une fouille, mais on doit noter cependant qu'au cours d'une promenade faite sur les lieux, nous avons trouvé, dans un champ très voisin de celui fouillé par MM. Riell et Benz, et à fleur de terre, non seulement des fragments de ciment, mais un nouveau débris de pierre sculptée, ce qui est un assez bon présage. Il est fort souhaitable que des fouilles soient entreprises, qui pourront peut-être être couronnées de succès.

Il nous reste, en terminant, à remercier tous ceux qui nous ont aidé à l'essai de résurrection de ce monument d'autrefois, tout d'abord notre excellent collègue M. Benz, qui, avec une complaisance inlassable, nous a donné tous les renseignements sur les fouilles qu'il fit autrefois, puis M. Théodore Delachaux, qui nous a été de la plus grande aide pour la reconstitution et la reproduction de ces fragments, enfin M^{me} Paul Bailod, qui a bien voulu mettre son automobile à notre disposition pour amener de Wavre à Neuchâtel cette lourde cargaison de pierres.

Ces différents fragments peuvent maintenant être vus au Musée de notre ville.

Georges MÉAUTIS.

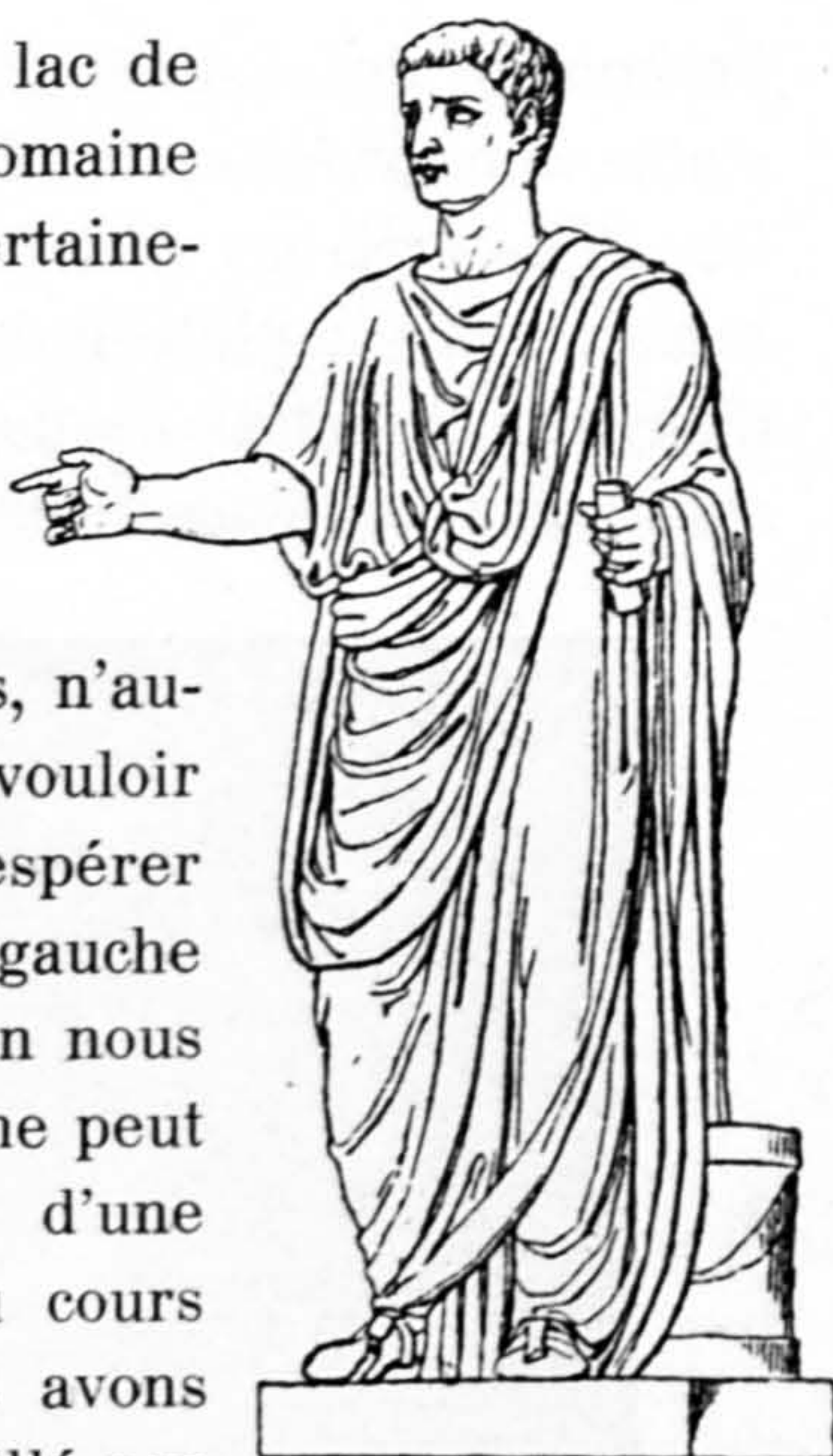


Fig. 6. Statue
du musée de Naples.

UNE DÉPUTATION A BALE AUPRÈS DES MONARQUES ALLIÉS EN JANVIER 1814

Le 10 janvier 1814, le Conseil d'Etat de la principauté envoya à Bâle une députation « auprès des généraux et ministres des Monarques alliés et peut-être des Monarques eux-mêmes ». Le passage des troupes alliées et les réquisitions extraordinaires de tous genres avaient réduit le pays à un état « de souffrance extrême ». Et ce n'était pas tout. On craignait que la Principauté ne fût encore exposée à d'autres réquisitions et « à des transports considérables d'artillerie, de malades et de blessés ». Le Conseil d'Etat abandonnait à la prudence des trois délégués le soin de déterminer le moment de leur départ, « ainsi que le choix des personnes auxquelles ils devront se présenter ». Ils étaient chargés de faire un tableau de la position malheureuse du pays de Neuchâtel et d'obtenir un allègement aux charges exorbitantes qui pesaient sur lui.

Les trois délégués partirent le 12 janvier à 7 heures du matin munis de la lettre de créance suivante : « Le Conseil d'Etat de la Principauté de Neuchâtel s'étant occupé, dans son assemblée de ce jour, de la surcharge extrême qu'occasionne à l'Etat le passage des troupes des Hautes Puissances alliées, de la disette totale dont ce pays est promptement menacé, de l'impossibilité où il est de subvenir aux fournitures que nécessiterait un nouveau passage de troupes et de l'urgence de faire connaître en détail à ceux qui peuvent y pourvoir le malheur de la position actuelle et les malheurs plus grands encore qui le menacent, s'est déterminé à nommer trois de ses membres, Messieurs de Rougemont, procureur général, de Pourtalès, capitaine général des chasses, et de Montmollin, secrétaire du Conseil, aux fins de se rendre au Quartier général des Hautes Puissances alliées, et, si le cas l'exige et que la chose soit possible, dans le lieu même où se trouveront Leurs Majestés Impériales et Royales, pour Leur représenter la position de ce pays et obtenir de leur protection ce qui sera le plus propre à faire le bien et l'avantage de la Patrie dans les circonstances extrêmement critiques où elle se trouve. Les présentes devant, s'il en est besoin, servir à MM. les députés de pleins-pouvoirs pour

agir dans le sens de la commission qui leur est donnée et pour le succès de laquelle le Conseil, par une suite de la pleine confiance qu'il a en eux, leur délègue la plénitude des fonctions qui pourraient lui compéter à lui-même.

Donné au Château de Neuchâtel, le dix janvier 1814.

Le Président du Conseil d'Etat établi par S. A. S. le
Prince Alexandre dans sa Principauté de Neuchâtel,
DE PIERRE.

Par Monsieur le Président,
Le Chancelier de la Principauté,
DE SANDOZ-TRAVERS¹.

**Relation du voyage fait à Bâle en janvier 1814
par Messieurs de Rougemont, procureur général, de Pourtalès, capitaine général
des chasses, et F.-A. de Montmollin, secrétaire du Conseil,
les trois conseillers d'Etat.**

C'est le 10 janvier que le Conseil avait ordonné notre députation dans le but d'obtenir quelque allégement à la charge qui pesait sur l'Etat et surtout sur le Val de Travers, les Verrières, les Ponts et la Chaux du Milieu. La maladie de Monsieur le procureur général et une indisposition survenue à Monsieur de Pourtalès nous empêchèrent de partir de Neuchâtel avant le mercredi 12 au matin. Nous lûmes en voiture une lettre reçue de Berne la veille par M^r de Rougemont, de notre collègue M^r Fréd. baron de Chambrier, qui lui annonçait le départ pour Bâle de Monsieur d'Oleyres, et qui trouvait qu'une députation du Conseil serait convenable. Nous dînâmes à Arberg et nous couchâmes à Soleure.

Dans la première de ces deux villes déjà, nous vîmes que le pays de Neuchâtel n'avait pas été seul à souffrir et à souffrir beaucoup. Non seulement la ville d'Arberg et ses environs étaient épuisés d'avoines et de fourrages et on y avait essuyé une quantité de violences et d'exactions exercées par des subalternes, mais nous apprîmes aussi du pasteur de Bévillars, avec lequel nous dînâmes, que sa paroisse et celles qui l'avoisinent étaient réduites à l'extrémité, et que la ville de Bienne avait été taxée à une contribution de onze cents Louis en argent, sans compter diverses réquisitions en souliers, vêtements, etc., etc. Nous sen-

¹ Sur le passage des Alliés à Neuchâtel et la députation à Bâle, voir un mémoire de Louis COURVOISIER publié dans le *Musée neuchâtelois*, t. VI (1869), p. 133 et suiv., et Arthur PIAGET, *Histoire de la révolution neuchâteloise*, t. I, p. 310.

tîmes que nos réclamations devaient être faites avec beaucoup de modération et de discernement, opinion qu'a de plus en plus confirmée dès lors le tableau des charges énormes qu'a eu à supporter une grande partie du canton de Soleure et surtout celui de Bâle.

Nous arrivâmes à Bâle le jeudi 13^e à cinq heures du soir, quelques heures après que les trois monarques avaient fait leur entrée dans cette ville. Pendant que notre voiture attendait près la fausse porte Saint Alban, M^r de Montmollin, cherchant un de ses amis auquel il avait écrit pour avoir un logement, le trouva chez son père où dînait Son Excellence Monsieur le chancelier baron de Hardenberg, qui, ayant appris qu'un Neuchâtelois était là, voulût qu'il montât, parût le reconnaître, lui dit différentes choses obligeantes, et lui demanda si Monsieur d'Oleyres était à Bâle. M^r de Montmollin répondit affirmativement; après quoi il rejoignit les autres députés.

Aux *Trois Rois*, nous apprîmes que nous ne trouverions de place, ni dans cette auberge, ni dans aucune autre. Mons^r le baron de Chambrier d'Oleyres y était logé. Pendant que Messieurs de Pourtalès et de Montmollin allaient à la recherche d'un gîte pour la nuit, Monsieur de Rougemont entra chez Monsieur d'Oleyres, et celui-ci lui communiqua les ordres qu'il avait reçus la veille de Sa Majesté le roi de Prusse, et qui portaient que le roi réclamait le pays de Neuchâtel comme sa propriété; qu'il y rétablissait l'ordre de choses existant avant 1806, et qu'il nommait Mons^r d'Oleyres son gouverneur provisoire à Neuchâtel. Un courrier était parti dans la soirée pour annoncer au Conseil les intentions de Sa Majesté.

Monsieur de Rougemont vit des inconvénients à substituer au régime actuel celui antérieur à 1806. Monsieur d'Oleyres n'eut pas de peine à les comprendre, et il autorisa M^r de Rougemont à écrire le lendemain à Monsieur le président la lettre qui lui a été adressée sous la date du 14^e janvier¹.

Messieurs de Pourtalès et de Montmollin avaient, à l'aide de l'un de leurs amis, trouvé un logement chez le chef de l'administration

¹ Cette lettre est résumée dans le *Manuel du Conseil d'Etat*, séance du 17 janvier 1814 (p. 47): « Lecture faite d'une lettre de M. de Rougemont, conseiller d'Etat et procureur général, et chef de la députation envoyée par le Conseil au Quartier général des Hautes Puissances alliées, datée de Bâle, le 15 de ce mois, annonçant que d'après divers entretiens que MM. les députés ont eus avec M. le baron de Chambrier d'Oleyres et son fils adoptif, M. F.-A. baron de Chambrier, conseiller d'Etat, ils estiment qu'ils convient de ne parler de la prise de possession de la Principauté par le Roi de Prusse qu'en évitant de faire naître l'idée d'un retour à l'ordre de choses antérieur à 1806, et conséquemment à l'abolition de tout ce qui s'est fait dès lors; annonçant de plus qu'ils n'ont pu encore avoir audience de S. Exc. M. le baron de Hardenberg à qui ils se proposent de remettre diverses notes relatives à ce pays. »

établie à Bâle par la Compagnie des Salines de l'Est. L'on manquerait à la justice et à la reconnaissance si on taisait l'extrême complaisance avec laquelle le Sieur Edouard Munier, c'est son nom, nous a accueillis. Il nous a cédé, pour nous obliger, jusqu'à son sallon et à la chambre à coucher de ses enfans ; il nous a prévenus dans nos moindres désirs. Nous verrions avec un véritable intérêt qu'il se présentât quelque occasion de rendre service à cet homme qui nous a paru d'ailleurs aussi capable et estimable qu'il s'était montré bon et serviable à notre égard.

L'événement important que nous avait annoncé Mons^r d'Oleyres changeait tout à fait notre mission. Au lieu de recourir à la protection des trois monarques alliés, nous trouvions en l'un d'eux un protecteur naturel auquel seul nous devions nous adresser. Nous rédigeâmes en conséquence pour Monsieur le baron de Hardenberg la note *sub* n° 1¹, dans laquelle, tout en déclarant que nous trouvions tout simple d'avoir souffert des charges qui sont la suite nécessaire de mesures générales, nous nous plaignions cependant : 1° d'avoir été traités comme ennemis ; 2° de ce qu'on exigeait de nous des choses qu'il nous est impossible de fournir ; 3° de ce que le défaut d'ordre et de règle nous exposait à une foule de vexations de la part des subalternes.

Le 14^e, Messieurs de Pourtalès et de Montmollin allèrent de bonne heure faire visite à Monsieur d'Oleyres auprès duquel ils ne restèrent qu'un instant parce qu'il se rendait chez le roi. Nous fîmes ensuite remettre à Monsieur le baron de Hardenberg la note que nous venions de terminer, jointe à une lettre par laquelle nous demandions à Son Excellence de nous accorder une audience. Nous passâmes de là chez Mons^r d'Oleyres, où son fils adoptif, notre collègue, nous demanda de la part de Monsieur de Hardenberg, qu'il avait vu une heure auparavant, la note que nous venions de lui adresser. Monsieur d'Oleyres nous parla de l'intérêt que Sa Majesté venait de lui manifester pour les braves Neuchâtelois et de son désir qu'à la paix notre Etat fût définitivement réuni aux siens. Il nous consulta sur la manière en laquelle la prise de possession devait avoir lieu, et nous partageâmes son avis sur la convenance d'une proclamation ; enfin, nous causâmes longtems de l'importance de notre inclusion dans le Corps helvétique et nous acceptâmes l'offre de Mons^r de Chambrier notre collègue de rédiger sur cet objet une note pour Monsieur de Hardenberg.

¹ Une minute de cette note se trouve aux Archives de l'Etat dans un petit cahier intitulé : *Copie de diverses pièces relatives à la mission de Mess. de Rougemont, de Pourtalès et de Montmollin. Janvier 1814.* Voir ci-après l'annexe n° 1.

Messieurs d'Oleyres et son fils dînaient chez ce ministre ; ce fut pendant ce dîner, auquel assistaient Messieurs le landamman Reynard¹ et de Reding, que Monsieur de Chambrier s'ouvrit à eux sur notre désir d'être intimément liés à la Suisse. M^r de Reding accueillit on ne peut mieux cette ouverture. M^r Reynard trouva qu'elle valait la peine que l'on y réfléchît.

Le soir, Monsieur le baron de Hardenberg nous fit dire qu'avant de nous voir il souhaitait entretenir S. A. S., Monsieur le prince de Metternich, des objets contenus dans notre note.

Le 15^e janvier, Mons^r de Chambrier nous communiqua de bonne heure sa note sur l'alliance avec la Suisse et adopta une adjonction que nous lui indiquâmes. A midi, Messieurs de Pourtalès et de Montmollin rencontrèrent inopinément près des *Trois Rois* les sieurs de Sandol-Roy, lieutenant colonel, Aug^{te} de Meuron, chambellan de Sa Majesté le roi de Prusse, Gustave de Meuron et Godet, maire de Cortaillod². Ils venaient d'apprendre la réunion de Neuchâtel aux Etats du Roi. Messieurs de Pourtalès et de Montmollin, informés au même instant qu'ils étaient attendus chez Monsieur de Rougemont par Messieurs d'Oleyres et son fils, s'y rendirent et y trouvèrent une invitation pour le dîner de Monsieur de Hardenberg. Le dîner eut lieu à quatre heures ; Messieurs de Rougemont et de Pourtalès furent placés, le premier à la droite et le second à la gauche du ministre. A propos de notre artillerie, il nous dit que nous avions été traités comme ennemis. Monsieur de Hardenberg a remis au prince de Metternich deux notes très fortes à notre sujet. Après le dîner, il nous accorda une audience

¹ Ou plutôt Reinhard.

² Le *Manuel du Conseil d'Etat*, séance du 13 janvier 1814 (p. 43) donne des renseignements intéressants sur la députation à Bâle de ces quatre personnages : « M. le Président [Charles-Louis de Pierre, maire de Neuchâtel] a dit qu'avant hier plusieurs particuliers de cette ville s'adressèrent aux sieurs Quatre Ministraux pour leur demander de faire une députation à Sa Majesté le Roi de Prusse ; que cette réquisition communiquée au Conseil général de la ville, lui, M. le Président, fit observer qu'elle pouvait avoir de grands inconvénients, en assurant que le Conseil d'Etat ne s'endormait point sur tout ce qui pouvait procurer du soulagement à la Principauté ; que la démarche fut mise de côté et les Quatre Ministraux chargés en général de faire ce qu'ils croiraient convenable au bien de la Bourgeoisie ; qu'hier les signataires se rendirent dans l'assemblée des Quatre Ministraux et demandèrent une réponse cathégorique avec assez de hauteur, ou des passeports pour trois (*sic*) d'entr'eux qui sont les sieurs de Sandol-Roy, ancien colonel, Gustave et Auguste de Meuron, anciens officiers au service de Prusse, et Godet, maire de Cortaillod ; que ce matin la chose a été de nouveau proposée au Conseil de Ville ; qu'il y a eu quelques observations sur ce que le Conseil aurait dû joindre à sa députation un membre de la magistrature et d'autres observations encore auxquelles lui, M. le Président, a répondu ; mais que la grande majorité des voix a rejeté toute députation à faire de la part de la Ville et a résolu d'attendre le résultat de celle du Conseil d'Etat ; que le bruit public est que les quatre personnes susnommées sont parties, afin de se rendre à Bâle, et que lui, M. le Président, a cru devoir donner connaissance du tout au Conseil. Sur quoi le Conseil, après en avoir délibéré, a ordonné qu'il soit fait registre de ce rapport et que MM. les députés qui sont à Bâle en soient informés. »

particulière où il parut convaincu de la convenance et de la facilité d'inclure Neuchâtel dans l'alliance helvétique. Il nous demanda si nous avions été présentés au Roi, ajouta que cela devait se faire le lendemain, qu'il en parlerait à Sa Majesté, et nous dit de nous tenir dès les dix heures prêts pour cette présentation.

Dimanche 16. Nous attendîmes de dix heures du matin à six heures du soir le message de Monsieur de Hardenberg; il n'en vint point.

Nos compatriotes dirent le soir à Messieurs de Pourtalès et de Montmollin qu'ils s'étaient présentés chez le Roi à dix heures; que ce jour étant destiné au travail, ils n'avaient pu être reçus; mais qu'à deux heures un adjudant du Roi les avait fait prévenir qu'ils seraient admis le lendemain à dix heures.

Lundi 17 janvier. Nous rappellâmes par notre lettre *sub* n° 2 à Monsieur de Hardenberg l'audience à laquelle il nous avait dit de nous préparer; il nous répondit *sub* n° 3 que nous serions reçus le même jour à dix heures¹.

Nous entrâmes à cette heure dans l'anti-chambre du Roi où nous avaient précédés les sieurs de Sandol-Roy et de Meuron. Le premier nous ayant demandé de se joindre à nous, nous ne pûmes nous y refuser. Nous fûmes présentés par Monsieur le baron de Hardenberg. Le Roi, dont l'air était assez imposant d'abord, nous dit avec beaucoup de bonté qu'il se réjouissait de nous voir réunis à lui; qu'il espérait que cette réunion se consoliderait; qu'il attendait de ses anciens sujets la même fidélité qu'ils avaient eue pour la maison de Brandebourg. Nous répondîmes que ces sentimens étaient innés chez tous les Neuchâtelois. Le Roi ajouta qu'il paraissait que le pays de Neuchâtel n'avait pas souffert sous la domination du prince Berthier; qu'il ne s'y était fait aucun changement, et qu'il devait de la reconnaissance au prince du bon état dans lequel Sa Majesté retrouvait ce pays. Mons^r de Rougemont répondit que le prince nous avait fait tout le bien et évité tout le mal qu'il avait pu dans les entraves d'un régime qu'il ne nous appartenait pas de qualifier. Sa Majesté nous parla ensuite du bataillon de Neuchâtel qu'Elle avait distingué à Francfort sur l'Oder où ce bataillon lui avait rendu les honneurs militaires; de quelques autres objets, et après un quart d'heure d'audience, Elle nous congédia.

De chez le Roi, nous passâmes chez le prince royal. Nous fûmes reçus par le colonel Lück, son gouverneur, et par M^r Ancillon, son précepteur. Le prince lui-même nous fit un accueil plein d'amabilité

¹ Voir ces nos 2 et 3 dans la *Copie de diverses pièces*.

et de bonté. Il nous parla avec éloges du prince Berthier, et nous témoigna le plus grand désir de venir à Neuchâtel. Nous restâmes chez Son Altesse Royale plus longtems que chez le roi.

Au sortir de chez le Roi, Monsieur le baron de Hardenberg, à qui nous avions demandé ses ordres, nous avait ajournés pour le lendemain et chargés de lui faire demander son heure.

Nous fûmes encore avant le dîner chez Monsieur d'Oleyres d'où Monsieur de Rougemont écrivit à Monsieur le président la lettre de ce jour relative à ce qu'il y aurait à faire si l'on enlevait les canons de l'arsenal¹; et Monsieur de Pourtalès alla chez Monsieur le prince de Metternich qui l'avait fait inviter à venir le voir, et qui lui dit que notre pays était privilégié et méritait de l'être par ses sentimens; qu'il nous félicitait d'appartenir de nouveau à la Maison de Prusse qui nous rendrait heureux et qui l'avait à cœur; que la Prusse nous garderait très probablement, mais que notre sort serait certainement lié à celui de la Suisse sur laquelle l'Autriche n'avait d'autres vues que de lui assurer son indépendance; que nos fusils nous seraient payés, puisque les Vallaisans avaient offert de les acheter; que nos canons nous seraient rendus, et que lui, Monsieur le prince de Metternich, autorisait Monsieur de Pourtalès ou le Conseil à nous en faire donner un reçu et à lui faire parvenir nos réclamations par Mons^r de Schraut.

Après le dîner, Monsieur d'Oleyres nous fit prier de passer chez lui pour y voir le projet de proclamation dont Monsieur de Chambrier nous fit lecture et auquel nous ne trouvâmes pas un mot à changer².

Nous reçûmes ensuite une lettre fort détaillée de Monsieur le chancelier de Sandoz; nous employâmes la soirée à faire la note *sub* n° 4, par laquelle nous demandions que les sels appartenant à la Compagnie qui approvisionne le pays de Neuchâtel fussent respectés et protégés, et celle *sub* n° 5 relative aux fraix énormes qu'occasionne l'hôpital, aux nouvelles réquisitions exigées et au séjour continué des chevaux de convois au Val de Travers et aux Verrières³.

Le 18^e, n'ayant reçu de Monsieur de Hardenberg, qui était fort occupé, aucun ordre de nous rendre chez lui, et Monsieur d'Oleyres ayant pris la peine de passer encore chez nous, Monsieur de Rouge-

¹ Cette lettre est résumée dans le *Manuel du Conseil d'Etat*, séance du 19 janvier 1814 (p. 64): « On a lu une lettre de Monsieur de Rougemont, président du Conseil d'Etat et procureur général, datée de Bâle le 17^e de ce mois, portant que si l'arsenal n'a pas encore été vidé et qu'on fasse la tentative de disposer des objets qu'il renferme encore, il sera convenable que le Conseil demande un sursis, afin de prendre les ordres de S. Ex. M. le baron de Hardenberg. »

² Proclamation publiée à Neuchâtel le 25 janvier 1814, commençant par ces mots: « Le Roi s'est souvenu de toutes les preuves d'attachement... »

³ Voir Annexes nos 4 et 5.

mont le pria de vouloir bien se charger de nos notes pour Monsieur de Hardenberg que Monsieur d'Oleyres devait voir à huit heures. Nous préparâmes avant de nous coucher notre lettre de congé, et nous disposâmes tout pour partir le lendemain de bonne heure.

Le jeudi 20 au soir, nous nous retrouvâmes à Neuchâtel où notre premier soin fut de faire à Monsieur le président le récit de notre voyage et de l'informer que Monsieur d'Oleyres, ainsi qu'il nous l'avait dit lui-même, arriverait à Neuchâtel aujourd'hui vendredi dans le milieu de la journée.

A Neuchâtel, le 21^e janvier 1814.

DE ROUGEMONT. LOUIS DE POURTALÈS.
F.-Aug. DE MONTMOLLIN.

ANNEXES

N^o 1.

Note remise à Son Exc. Monsieur le baron de Hardenberg le 14 janvier.

Des passages de troupes considérables sont nécessairement accompagnés de frais, de charges et d'inconvénients divers. Vouloir obtenir une exception à la règle commune ne serait ni juste ni raisonnable. Mais lorsqu'on exige d'un Etat envisagé comme ami des choses auxquelles n'ont pas été exposés d'autres pays amis, lorsqu'on lui en demande qui sont impossibles à accorder, lorsqu'à tout cela se joint un défaut d'ordre qui, malgré la meilleure volonté de la part des chefs, donne lieu à une foule de vexations, desquelles il est impossible de se garantir, le gouvernement de cet Etat opprimé ne pourrait se taire sans manquer à l'un de ses premiers devoirs. Tel est le motif qui a déterminé le Conseil d'Etat de Neuchâtel à députer quelques-uns de ses membres au Quartier général des Hautes Puissances alliées.

Nous avons dit que le pays de Neuchâtel n'a pas été traité comme l'ont été d'autres pays amis des Puissances alliées, comme les cantons suisses, par exemple. Cela se justifie :

1^o Par les scellés mis au moment de l'entrée des troupes alliées sur le trésor de l'Etat; trésor dont on a ensuite enlevé près de 2000 louis, soit tout ce qui était disponible.

2^o Par les réquisitions en draps, toiles, bottes, souliers et fers de chevaux, exigées de l'Etat. M^r le prince de Schwarzenberg avait fait espérer aux députés qui lui avaient été envoyés dans cet objet une réduction : cependant M^r le général de Bubna en fait presser la rentrée et l'envoi à Dôle.

3° Par l'enlèvement de l'arsenal créé par Sa Majesté le Roi de Prusse et qui a coûté près de 10,000 louis. On y a pris d'abord tout ce qui était à la convenance du train de l'armée. Dès lors, le 8 janvier, on en a conduit tous les fusils à Yverdon, et une lettre de M. le général de Bubna au commandant de place de Neuchâtel lui enjoignait dernièrement, sous la plus stricte responsabilité, de faire partir pour Stockach dans la Souabe toute l'artillerie *ennemie* : c'était l'expression. Peut-être n'est-elle plus à Neuchâtel.

Nous avons dit aussi que l'on exigeait des habitants de l'Etat des objets qu'il leur est impossible de fournir. Le pays de Neuchâtel n'est point un pays à blé ; il n'en produit que la moitié de ce qui est nécessaire à sa consommation, et cette année toutes les récoltes des montagnes en orgée et avoine ont été gelées. C'est cependant par ce pays qu'ont passé plus de 20,000 chevaux de cavalerie ou de train dont une assez grande partie y ont séjourné de 4 à 8 jours. On a nourri l'homme sans se plaindre, parcequ'avec de l'argent on se procure ce qu'il faut pour sa subsistance et que les gens aisés sont venus au secours du pauvre. On a donné du foin encore sans se plaindre, et quoiqu'il en ait déjà résulté la nécessité de tuer des bestiaux. Mais quand on n'a plus eu d'avoine ; que son prix est monté à celui qu'a le froment dans les pays où se rendaient les armées en quittant celui de Neuchâtel ; que les démarches les plus pressantes auprès des cantons suisses n'ont fait obtenir ou que des refus ou que des quantités d'avoine évidemment disproportionnées aux besoins de la troupe ; quand, à cette avoine, il a fallu substituer l'orge, nourriture de l'habitant de la montagne ; et quand enfin on s'est vu menacé de peines graves, d'exécutions militaires et d'incendies dans le cas où on ne donnerait pas aux chevaux non seulement leurs rations du jour, mais encore quatre et jusqu'à cinq rations d'avance ; alors ce fardeau a paru insupportable, et l'on s'est convaincu que si ces passages de cavalerie ou de train devaient se continuer ou se renouveler au retour, il faudrait ou que les chevaux se passassent d'avoine, ou que les Neuchâtelois fussent exposés à toutes sortes d'excès. Si donc on veut éviter la dépopulation au moins momentanée de plusieurs parties du païs de Neuchâtel déjà livrées au désespoir, il sera urgent de faire cesser au moins en partie ces passages et de les diriger par des pays voisins dont le sol est plus riche et qui, de compte fait, n'ont pas souffert un dixième de ce qu'a supporté la principauté.

Reste l'article des vexations :

Les subalternes font des réquisitions sans nécessité. Ils emmènent en France des chevaux qu'on ne revoit qu'au bout de 5 à 6 jours : ils exigent arbitrairement des rations pour plusieurs jours. Ils les emportent ou les revendent. Ils refusent toute quittance : ils frappent ceux qui résistent à ces injustes prétentions. Leurs officiers ont quelquefois renchéri sur ces mauvais traitemens, et tout cela n'est ordinairement pas puni ; quelles que soient d'ailleurs les bonnes intentions du commandant de place dont malheureusement le grade n'est point assez élevé et auquel on ne peut souvent adresser que des plaintes tardives.

Enfin, le gouvernement avait reçu de l'intendance de l'armée et par le

canal de M^r le chevalier Erben l'ordre d'établir un hôpital pour 500 malades et une poste militaire. Il n'était pas encore exécuté relativement à l'hôpital, qu'un inspecteur des hôpitaux avait de son chef porté ce nombre à 640. On voit aussi avec peine que cet hôpital est un centre où l'on évacue sans aucune règle les malades des points les plus opposés, comme de Berne et de Pontarlier. Quant à la poste militaire qui devait être payée d'après l'assurance verbale qu'en avait donnée M. Erben, elle est restée jusqu'à présent aux frais des communes et des particuliers.

Le Conseil d'Etat avait réclamé sur tous ces points auprès de M. le prince de Schwarzenberg. Il lui avait même envoyé une députation de deux de ses membres qui avaient reçu des espérances d'adoucissement. Mais la crise ne cessant point et le Conseil apprenant l'arrivée à Bâle des Hauts Monarques alliés, il nous avait chargés de faire les démarches qui pourraient nous obtenir leur protection, celle surtout d'un Souverain à la Maison duquel nous devions un siècle de bonheur. Maintenant que Sa Majesté a fait connaître ses résolutions royales au sujet de l'Etat de Neuchâtel et qu'Elle a daigné se déclarer son protecteur, notre mission relativement à l'allègement du fardeau sous lequel gémit Neuchâtel, se borne à faire connaître sa situation. Si cette note ne l'indiquait pas avec assez de détails, nous nous empresserons d'y suppléer.

A Bâle, ce 14 janvier 1814.

DE ROUGEMONT.
DE POURTALÈS.
DE MONTMOLLIN.

N^o 4.

Note remise à Son Exc. Monsieur le baron de Hardenberg le 18^e janvier.

Les sels de la Lorraine, de l'Alsace et de la Franche Comté sont remis en France par le gouvernement, moyennant un canon annuel, à une Société dite des Salines de l'Est qui les exploite et les vend pour son propre compte. Si le gouvernement français met une taxe sur le sel, le prix fixé par la Société en est haussé d'autant. L'impôt se paye à la Saline et la Société en tient compte au gouvernement. La Société est donc maîtresse absolue des sels. Ces sels lui appartenant comme toute autre marchandise appartient à celui qui l'a acheté, l'on ne peut en justice se dispenser de respecter les dépôts de sels comme toute autre propriété particulière.

C'est en se reposant sur cet état de choses et sur ces principes que les Etats voisins de la France ont traité avec cette Société pour le sel dont ils avaient besoin, et S. A. Mgr le prince de Schwarzenberg a si bien compris la nature de cette affaire que par son ordre du jour du 27^e décembre il a non seulement permis mais en quelque sorte pris sous sa protection les transports de sel qui se font dès les dépôts de la Société par la route de Thann à Bâle. S. A. S. aurait sans doute étendu les dispositions de cet acte de justice aux transports de sel qui se font de Salins à Neuchâtel et à Yverdon si on l'eût demandé. Mais on l'a négligé, ce qui a eu des suites funestes et peut en avoir de plus graves encore. Les généraux autrichiens, envisageant les sels

déposés à Salins comme une propriété publique, les ont fait vendre, dit-on, à 3 s. la livre ; l'on assure qu'ils en ont tiré L. 600,000. Cette espèce de confiscation n'occasionne aucune perte au gouvernement français, nuit éminemment à la Société et la met hors d'état de pourvoir aux fournitures auxquelles elle s'est engagée. De là naîtra pour la Suisse occidentale en général et pour la Principauté de Neuchâtel en particulier, une pénurie de sel que l'on peut envisager comme l'une des plus grandes calamités. En conséquence, nous croyons devoir demander en faveur de la Principauté de Neuchâtel toute protection pour les transports des sels depuis Salins à Neuchâtel.

N^o 5.

Note remise à S. Exc. Monsieur le baron de Hardenberg le 18 janvier.

Depuis la note que nous avons eu l'honneur de remettre à Son Excellence, Monsieur le baron de Hardenberg, nous avons été informés par le Conseil d'Etat de diverses circonstances qui nous engagent à ajouter les observations suivantes aux précédentes :

1^o Une partie de nos Montagnes, le Val-de-Travers et les Verrières, étaient encore le 15 de ce mois surchargées des mêmes chevaux qui, le 12, à notre départ, y étaient déjà depuis plusieurs jours. Le chef du convoi annonçait qu'indépendamment du bon ou du mauvais état des routes, il comptait prolonger quelque tems encore son séjour dans ce pays déjà ruiné. On y exigeait au lieu d'avoine dont on n'avait plus, de l'orgée qui est la nourriture de l'habitant, et l'état de repos et d'inaction où étaient les chevaux n'empêchait pas qu'on ne leur fît délivrer des rations entières. Il est vrai que le commandant de place venait de donner l'ordre de ne donner que des demi-rations ; mais on ignorait le résultat de cet ordre : on n'a pas toujours respecté ceux qu'a donnés ce commandant.

2^o Des calculs faits avec beaucoup d'exactitude sur les frais qu'occasionnera l'hôpital, ont fait voir qu'en n'admettant même que les 500 lits exigés par M. le chevalier Erben, il en résultera une dépense de L. 787, 10 s. par jour, ce qui, si cela devait durer une année, occasionnerait à l'Etat une dépense de L. 287,437, 10 s. de Neuchâtel ; donc pour ce seul objet le double des revenus nets de l'Etat.

3^o Le 15 de ce mois, S. A. M. le prince de Lichtenstein, dont le quartier général est en France, a fait une réquisition de 30 quintaux de sel, de 20 quintaux de tabac et de 3 gros cables, dont on a livré une partie. Les députés de Neuchâtel devaient croire que leur pays serait désormais à l'abri de toute réquisition. Mais ils ne peuvent surtout dissimuler l'étonnement qu'ils éprouvent en voyant que des armées maîtresses des Salines font des réquisitions en sel à un Etat qui s'approvisionne de sel dans les mêmes salines.

LETTRES DE DUBOIS DE MONTPERREUX A FERDINAND KELLER

(Suite. — Voir les livraisons de janvier-février, p. 30, et mars-avril 1926, p. 64.)

Peseux, 4 septembre 1845.

Mon cher ami,

Grâce à mon cher M^r Soret, j'ai pu voir et étudier à Genève bien des choses importantes pour nos études : j'ai visité à loisir avec lui le cabinet des antiquités de Genève, la collection des monnaies de cette ville, l'église de S^t Pierre, etc. Depuis 6 mois, un jeune artiste, M^r de Blavignac¹, s'était mis à analyser ce singulier monument dont il a dessiné avec le plus grand soin les innombrables reliefs et moulures : c'était ce savant connaisseur qui nous servait de cicerone ; M^r Duby s'était joint à nous : lui et M^r Soret, qui sont membres du Comité des Antiquités de Genève, avaient trouvé très heureux pour eux de nous mettre en présence, M^r Blavignac et moi, pour voir jusqu'à quel point coïncidaient nos manières de voir, ce qu'ils trouvaient d'autant plus nécessaire que ces Messieurs veulent s'occuper de la publication des recherches de M^r de Blavignac. J'ai dû donc porter mon jugement sur l'ensemble et sur les détails de ce beau monument, et il s'est trouvé qu'à quelques exceptions près, nous nous rencontrions parfaitement les deux. S^t Pierre de Genève est une magnifique église, dans laquelle on reconnaît plusieurs âges de construction ; une partie des chœurs est du 11^{me} siècle ; la nef et les bas côtés sont du 12^{me} : tu sais qu'on [a] défiguré de la manière la plus absurde l'ancien porche par une façade grecque avec six colonnes, qui masque si bien le portail primitif qu'il n'en reste plus aucune trace.

De Genève, je me suis rendu avec Arnold Guyot dans le Valais dont je voulais visiter les souvenirs qui nous restent de l'époque romane et byzantine. J'ai revu S^t Maurice, et je me suis arrêté deux jours à Sion, où j'ai dessiné plusieurs choses importantes, entr'autres la chapelle du château de Tourbillon, où l'on a retrouvé l'image de notre S^t Guillaume de Neuchâtel, dont M^r Matile a donné une lithographie dans son *Musée neuchâtelois*². Cette chapelle est du 13^{me} siècle ; les peintures sont beau-

¹ Jean-Daniel Blavignac, 1817-1876, architecte et archéologue, auteur, entre autres, d'un *Armorial genevois* et d'une *Histoire de l'architecture sacrée, du IV^{me} au X^{me} siècle, dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion*.

² *Saint-Guillaume, ses autels, sa chapelle, son portrait*, dans le *Musée historique de Neuchâtel et Valangin*, t. III, p. 34.

coup plus récentes. J'ai copié les inscriptions romaines pour lesquelles je pourrais fournir des rectifications à M^r Orell, et même j'en ai trouvé une sur une colonne milliaire qu'il n'a point publiée. Tu pourras juger toi-même de l'importance de cette inscription qui appartient à *Trebonianus Gallus* et à son fils *Vibius Volusianus*, qui n'ont régné que 3 ans et quelques mois, de 251 à 254. Tu remarqueras L ou Lambda grec de Volusiano, pour l'L latine.

IIMPPCAA
EESGALLOET
VOAUSIANO
PEAVGGAVEN
LEVG
XVII

D'ailleurs le terme de LEVG (leuga) n'est pas commun. Il en est de même du singulier pluriel exprimé par le redoublement des lettres : au reste l'inscription conservée à l'hôtel de ville de Sion est parfaitement authentique ; elle est gravée en grandes lettres au haut de la colonne milliaire.

De Sion nous traversâmes le Sanetch, et j'eus l'occasion pendant la route d'examiner plusieurs autres monumens : d'abord j'ai visité le château de Gruyère, aux souvenirs si variés. Les appartemens ont été restaurés ; néanmoins l'on reconnaît facilement l'ancienne distribution du château, la salle des chevaliers, la salle à manger, la chambre de la châtelaine, que l'on montre en racontant le fabliau de la comtesse Luce. Dans cette dernière pièce existe un lit ciselé richement qui vient des comtes de Gruyère : dans la salle à manger, un buffet de service (*Schenktisch*) m'a singulièrement intéressé : il est travaillé comme on les faisait dans le 15^{me} siècle. Regarde la planche ci-contre : on exposait les bocaux en or et en argent, les coupes, les pots, etc., pendant le service du dîner sur la tablette du buffet ; après les repas, on les renfermait dans l'armoire qui est dessous. Un dais en bois recouvrait la tablette ; le fond du dais était recouvert de ciselures fort bien exécutées, parmi lesquelles on distinguait l'écusson mi parti de Gruyère et de... (un lion dressé) à droite, imitant un grand bocal. Pour ta satisfaction, je t'apprendrai que le nouveau préfet de Gruyère a le projet de réunir dans la chambre de la comtesse Luce ces divers restes de la magnificence des Gruyère, et de former ainsi un petit musée local ; je l'ai beaucoup encouragé, en le remerciant au nom de tous les amis de la science de ses nobles intentions.

A Romont, j'ai étudié la fameuse tour de Romont, espèce de donjon, comme ceux d'Orbe, d'Estavayer. A Payerne, j'ai passé une matinée

à dessiner les chapiteaux de la collégiale de la reine Berthe, et je crois avoir fait une œuvre agréable pour mes confrères, des archéologues tels que toi : le chœur ou l'absyde, dans sa partie supérieure qui représente une attique, est décoré d'un étage de demi colonnes accouplées et engagées au nombre de 6 groupes. Chaque groupe de deux colonnes est surmonté d'un seul chapiteau double dans lequel on a disposé des décors qui rappellent jusqu'à un certain point sa double destination. Ces chapiteaux diffèrent passablement de ceux de notre collégiale ; ce sont des combats d'hommes contre des animaux ; tous sont entremêlés d'indications de la volute corinthienne, qui rappelle les artistes italiens. Quelques-uns même sont des imitations grossières du chapiteau corinthien avec ses volutes et ses feuillages. Les plus intéressants sont ceux où l'on a figuré deux cariathides qui supportent la volute de leur tête ; celui qui se trouvait à droite de la fenêtre du milieu, sur lequel on a représenté Jésus Christ sur son trône donnant la bénédiction, et S^t Pierre tenant une énorme clef, et son pendant représentant S^t Maurice. Toutes ces sculptures sont d'un style barbare qui n'égale pas même ce que nous avons dans notre collégiale, et c'est ce qui m'a porté à faire un examen scrupuleux de ce que nous possédons dans ce genre. A mon retour, je me suis donc muni d'une longue échelle et je me suis mis à examiner nos chapiteaux, qui sont si élevés que d'en bas l'on ne peut rien distinguer. Quelle a été ma surprise en les dessinant de n'y rien retrouver de ce que j'avais vu à Payerne, mais d'y découvrir le style, le travail et même les dessins des chapiteaux de votre Münster, dont tu as donné les représentations dans votre second volume des *Mittheilungen*, 2^{de} partie, *Nachtraegliche Bemerkungen über die Bauart des Grossmünsters in Zürich*, Tab. IV. Je t'envoie le dessin de l'un de ces chapiteaux et tu me diras si l'on ne jugerait pas qu'il est sorti de la même main que celui qui est représenté fig. 3 : un homme couronné assis, avec les mains jouant dans les feuilles entre deux lions qui tiennent le bout de leur queue dans leur gueule. Tout ceci m'a donné l'idée de poursuivre plus loin ma comparaison entre notre collégiale et votre Münster. Tu as été déjà frappé de l'identité qui existe entre les deux portails pour la disposition et les décors, et dans ta lettre du 26 février 1842 tu m'écrivais : *Der Styl in welchem die Kirche (von Neuchatel) erbaut ist und die Sculpturen, womit sie der Architect verziert hat, erinnern- du hast ganz recht- an die hiesige Grossmünster Kirche und die Ähnlichkeit ist so auffallend dass man versucht ist zu glauben, die Plaene für beide Kirchen seien aus der*

naemlichen Bauschule hervorgegangen. Voilà ce que tu m'écrivais il y a déjà trois ans. En effet, si l'on sépare les constructions du 12^{me} siècle de celles du 10^{me}, et si l'on réduit le plan à son expression primitive, l'on retrouve comme à Zurich que la nef touche à l'absyde sans présenter le transept des églises postérieures, ou la forme en croix : par conséquent point de dôme. Il ne reste aujourd'hui que deux travées dont la voûte est combinée en berceau, tandis que chaque travée des latéraux a sa voûte spéciale ; mais je suppose qu'il y avait 4 travées, soit deux voûtes en berceau en longueur ; on en a abattu 2 pour pouvoir établir le dôme ; j'ignore s'il y a eu un porche principal ; des chapiteaux employés dans la construction du 12^{me} siècle pourraient le faire supposer¹ : mais tu reconnaîtras le portail latéral comme à Zurich, à l'exception qu'il est à Neuchâtel à droite au lieu d'être à gauche². Tu te rappelleras encore le nom de Guido, GVIDO, à Neuchâtel, GVIDO à Zurich, écrits d'une manière tellement semblable qu'on les dirait de la même main, et peut-être croiras-tu après toutes ces similitudes que les mêmes maîtres ont bâti les deux églises, en t'expliquant par là comment on retrouve l'image de St Félix comme contremarque sur nos murailles. D'ailleurs, si tout ce que je viens de dire pouvait encore laisser quelque doute sur l'identité du style et du travail, il n'y aurait qu'à jeter un regard sur le reste des ornemens extérieurs, les bandes murales (*Mauerbänder*), les arcatures, les modillons, les dentelures, etc., pour être pleinement convaincu. Maintenant ceci admis, la collégiale et le Münster sont du même maître, comprends-tu toute la portée que cela peut avoir sur l'histoire de votre Münster et de l'art en général en Suisse. On ne peut pas douter de la fondatrice de la collégiale ; la tradition, le monument dédicatoire qui était sur la porte latérale, avec son inscription, prouvent que c'est la reine Berthe de Bourgogne. Seulement, on est étonné de trouver le nom d'Ulricus et sa figure en habit d'évêque en société avec la reine Berthe : ceci cependant n'offre rien de contradictoire ; cela peut même nous aider à fixer une date à la fondation de cette église. St Ulric, oncle de la reine Berthe, avait été élu évêque d'Augsbourg en 923. Berthe, lors de la première grande invasion des Hongrois dans la Suisse romande, s'était réfugiée à Neuchâtel en 927. Mais Rodolphe II, son mari, vivait encore en Italie ; cette même année lui était né Conrad, successeur de Rodolphe. Il ne me

¹ Il est plus probable que les chapiteaux employés au dôme viennent de la colonne intermédiaire qui séparait les deux voûtes en berceau. [Note DuBois.]

² Cet usage de pratiquer le portail dans le latéral est très ancien, et se voit très souvent dans les petites églises grecques de la Crimée et de l'orient. Vois dans mon Atlas d'architecture, pl. IV. [Note DuBois.]

paraît pas que ce fût lors de ce premier séjour que Berthe fonda notre collégiale, car son mari se serait trouvé associé à cette œuvre. Mais en 947, Berthe est veuve de son second mari, Hugues ex-roi de Lombardie ; en 952, sa fille Adélaïde épouse Othon le grand, qui à son retour d'Italie, passant par Zurich, confirme à la prière de sa femme les dotations du Frauenmünster, dont Reginlinda, grand'mère d'Adélaïde, est abesse. En 953, S^t Ulrich est forcé de quitter Augsbourg, poursuivi par Luitolf, fils d'Othon ; en 954 et 955, nouvelle invasion des Hongrois qui assiègent Augsbourg ; ils sont battus par Othon et par Conrad I, roi de Bourgogne : mais pendant ces invasions, Berthe se réfugie une seconde fois à Neuchâtel où elle avait une maison qui se trouve engagée dans les constructions du château. Dans ce tems là, Ulrich, évêque d'Augsbourg, se rend à Agaunum ou S^t Maurice pour y recevoir des reliques des martyrs que lui avait promises Conrad, qui attribuait à Dieu et à S^t Maurice sa victoire sur les Hongrois et les Sarrasins ; il arrive à S^t Maurice, dont il trouve le monastère désert et tout nouvellement ruiné par les Sarrasins. Tu vois que tout s'accorde pour justifier l'inscription de la dédicace de l'église de Neuchâtel, et que S^t Ulrich a pu se trouver naturellement à Neuchâtel avec Berthe, sa nièce, et accepter avec elle la dédicace de l'église. Ensuite on comprend les rapports que Berthe a pu avoir avec Zurich où se trouvait sa mère, et où sa fille avait séjourné. La construction de l'église de Neuchâtel doit donc tomber dans les années 955 ou 956. Maintenant tâche de voir si cela peut s'accorder avec l'histoire de votre Münster.

Une preuve accessoire de la justesse de ma manière de voir dans tout ceci se tire de l'inscription que porte S^t Paul sur la porte de l'église : les lettres en sont exactement les mêmes que celles du sceau de la reine Berthe ; c'est même frappant ¹.

Maintenant l'église collégiale de Payerne ne fut construite qu'après l'an 961 : entre 962 et 970 ². Elle serait donc postérieure de style et de date à celle de Neuchâtel et à celle de Zurich, et l'on comprend la diver-

¹ La plaidoirie de DuBois de Montperreux en faveur de la construction de la Collégiale de Neuchâtel par la reine Berthe n'est pas probante. L'asile que cette souveraine aurait trouvé à Neuchâtel pendant les invasions des Sarrasins est du domaine de la légende ; le Grossmünster de Zurich, qui présente évidemment des analogies avec notre Collégiale, a été bâti après l'incendie de l'édifice primitif, de 1090 environ à 1150 et de 1225 à 1300. (Cf. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. III, p. 645.) Enfin, le sceau de la reine Berthe qu'invoque comme preuve accessoire DuBois de Montperreux est sans doute celui qui est appendu au testament de la reine Berthe. Mais ce document, dont il existe deux rédactions munies chacune d'un sceau différent, est un faux du XII^{me} siècle.

² De l'édifice primitif, il ne subsiste guère que la tour Saint-Michel. L'édifice actuel a été commencé après 1050. (Cf. *Dictionnaire historique, géographique et statistique du canton de Vaud*, t. II, p. 415.)

gence qui peut exister dans les décorations qui sont certainement d'un autre maître. L'on ne voit point à l'extérieur cette richesse d'arcature et de modillons qui n'ornent que le chœur. Les bandes murales sont d'un travail par trop simple ; point de dentelures ; nulle part cette richesse qui caractérisait votre Münster et notre église : mais en voilà assez pour t'ennuyer plus que suffisamment.

Cependant, tout ce que je viens de te dire ne signifie point que j'aie changé d'intention sur la publication de mon travail ; j'ai voulu te prouver seulement que je cherche de toutes manières à le rendre digne de vous, et que je veux surtout ne pas me tromper dans mes recherches. Je travaille chaque jour à compléter le cadre que je me suis proposé, et je ne demande pas mieux que de vous le livrer pour vos *Mittheilungen* ; j'ai toutes les raisons de croire que notre gouvernement m'aidera de la manière la plus efficace ; il faut seulement que je fasse un devis de la publication, ce que tu me demandes aussi ; or, pour nous entendre, je ne vois pas d'autre remède que de me rendre dans quelques jours à Zurich. La Société d'histoire se réunit le 24 septembre chez vous ; si rien n'empêche, je pourrais m'y rendre et me consulter avec toi ; si tu y viens pour un ou deux jours, ce que j'ai peine à croire pour un ami des chers moines de Reichenau qui prend et mange des truites avec eux, et qui serait forcé de quitter ce métier pendant quelques heures ; réponds-moi donc à ce sujet : en attendant, mille remerciements pour les soins et les peines que tu veux bien me promettre pour mon cher *Neuchâtel futur*. La personne dont je me méfie n'est point Troyon, mais bien Matile qui m'a déjà pillé au sujet de la collégiale de Neuchâtel, et qui m'a encore menacé cet été d'une publication sur ce monument : note bien qu'il a vu une portion de mes dessins ; qu'il sait que j'ai presque terminé ce travail, et que lui, sauf le plan, n'a pas encore un dessin de fait : il a voulu engager Sonrel, successeur de Nicolet, à entreprendre ce travail ; mais celui-ci ne l'a pas voulu. Peut-être s'adressera-t-il à vous pour vous donner son mémoire : vous ferez ce qui vous conviendra. Matile est avide de publications, d'impressions ; il s'en donne des indigestions, pille à droite et à gauche ; c'est dommage. Quant à Troyon, je suis extrêmement peiné qu'il donne dans le charlatanisme, et qu'il dise de si grosses bêtises, qui feront qu'on aura peu de confiance dans ce qu'il a fait de bon et de neuf ; car il y a eu beaucoup de l'un et de l'autre dans ses recherches : je n'ai rien lu de lui que ce qu'a publié la gazette d'Augsbourg et je serais vraiment curieux de voir cet article de lui dans les *Mittheilungen des Thüringisch-Säch-*

sischen Verein. La statistique du pays de Vaud de M^r Vulliemin n'a pas encore paru, à ma connaissance au moins. J'ai trouvé aussi de ces tombeaux où les hommes avaient été placés repliés sur eux-mêmes ; mais ce n'étaient que les plus pauvres qui avaient été ainsi ensevelis, sans tombe quelconque, et presque sans aucune marque, à l'exception de petites bagatelles : ces morts avaient été déposés tout simplement dans des trous de petites dimensions et c'est pourquoi on avait été obligé de replier le corps sur lui-même. Les tumulus chez nous sont fort rares ; je n'en connais que deux ou trois. Je chercherai, mon cher ami, à mériter de toutes manières ta confiance et à t'aider dans tes recherches sur les tombeaux anciens de l'Helvétie.

Tu trouveras dans la suite de l'article que tu as lu dans l'annuaire la continuation de ce que j'ai écrit sur les tumulus et les mardelles de la Russie occidentale : j'ai envoyé la fin de ce travail à Gide à Paris, pour l'impression. Cette différence dans la proportion des tumulus que tu me signales entre les contrées que tu habites et les nôtres est remarquable ; je ferai bien attention à les relever tous ; le jeune Otz m'aidera dans ce travail.

Agassiz est encore ici et veut terminer tous ses travaux commencés avant de partir. Nous avons laissé à Genève Studer, Escher, Léop. de Buch et Charpentier, qui se sont acheminés ensemble vers la Savoye et les montagnes de la Gr. Chartreuse, pour les visiter sous la direction du brave chanoine Chamousset, de Chambéry, le meilleur géologue de la Savoye avec l'évêque Rendu et l'archevêque Binet. Guyot travaille toujours à sa carte des blocs erratiques, et il l'a singulièrement complétée cette année ; c'est un superbe travail. Matile parcourt les archives de l'Allemagne : je ne sais quand il reviendra. J'ai eu il y a aujourd'hui 8 septembre huit jours la visite de mon cher professeur Mitscherlich de Berlin, avec sa femme et sa fille. Quenstedt de Tubingen est aussi venu me trouver dans mon ermitage, et il ne se plaindra pas de ma visite, car je lui ai donné de belles choses de notre néocomien. Le Conseil d'Etat a nommé le jeune Fritz Sacc, élève de Persoz de Strassbourg, professeur de chimie à notre académie. Au reste, pas d'autres découvertes archéologiques que celles que j'ai signalées plus haut dans ma lettre.

Frédéric DuBois.¹

¹ *Briefe von Privaten*, IV, n° 37.

(A suivre.)

L. MONTANDON.

BIBLIOGRAPHIE

Louis de Chalon, prince d'Orange, seigneur d'Orbe, Echallens, Grandson (1390-1463), par Frédéric BARBEY, avec sept illustrations et un tableau généalogique. (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, seconde série, tome XIII). 1 vol. in-8°, Payot & C^{ie}.

En 1288, le comte Rodolphe IV de Neuchâtel résignait son comté entre les mains de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, alors occupé à assiéger Berne. L'année suivante, à la demande du comte qui désirait se donner un protecteur puissant, l'empereur investissait le comté de Neuchâtel à son beau-frère Jean de Chalon-Arlay.

L'établissement de la suzeraineté des Chalon, qui devait, quatre siècles plus tard, décider du sort du pays, faisait entrer ainsi les comtes de Neuchâtel dans le sillage de cette puissante maison de Bourgogne. Dès le XIII^{me} siècle, Jean de Chalon dit l'Antique et ses descendants s'étaient fortement établis en pays comtois. Ils possédaient, de Besançon au Jura et aux terres de Saint-Claude, d'immenses propriétés, une sorte de petit royaume dominant le Haut-Jura et gardé par de nombreux châteaux, auquel vint s'ajouter plus tard la Principauté d'Orange, lorsque Jean III de Chalon-Arlay eut épousé l'unique héritière de l'antique famille des Baux, Marie, fille de Raymond V, prince d'Orange.

C'est au fils de ce dernier qu'il devait échoir de porter à son faite la puissance et l'éclat de son illustre maison. A ce dernier « grand Chalon », M. Frédéric Barbey, ministre plénipotentiaire de Suisse à Bruxelles, vient de consacrer un volume d'un haut intérêt, d'une lecture attrayante et facile. Ce livre est muni de tout l'appareil documentaire de rigueur à l'Ecole des Chartes, notes, index, régeste, pièces justificatives en latin, arbre généalogique¹, car M. Barbey y avait présenté autrefois, comme thèse, ce travail, qu'il a dès lors complété et enrichi sur beaucoup de points.

Louis de Chalon avait vu le jour à Nozeroy, résidence favorite des princes d'Orange, où se trouvait un des châteaux les plus riches de la Franche-Comté, demeure immense et luxueuse, dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines. Il avait reçu une éducation toute militaire. Il était aussi chasseur passionné et grand voyageur. Il avait fait le pèlerinage de Palestine pour « contempler de près ces infidèles qui avaient tant malmené la noblesse de Bourgogne en la journée de Nicopolis », et tenu souvent et brillamment la place de son père dans les fêtes somptueuses de la cour de Bourgogne. Dès 1415, il suit avec sa bannière les troupes du duc et prend à ses côtés une part glorieuse à la guerre contre les Anglais et aux luttes civiles déchâi-

¹ Le régeste et l'arbre généalogique ont été dressés par M. Ernest Cornaz.

nées par la rivalité des maisons d'Orléans et de Bourgogne. Après l'assassinat de Jean sans Peur au pont de Montereau, il part en campagne contre les Armagnacs et enregistre sur eux maint succès.

En revanche, il sera moins heureux lorsqu'il cherchera à récupérer ses belles possessions du Dauphiné et à réunir ainsi ses terres du Midi à celles du Jura. Malgré l'aide des ducs de Savoie et de Bourgogne, son armée subira à Anthon, sur le Rhône, un échec retentissant qui lui vaudra, par surcroît, la perte de sa Principauté d'Orange. Mais, prompt à se ressaisir, il se battra glorieusement en Maconnais, en Charolais, en Barrois, et quand sera signée la paix tant désirée d'Arras, il aura reconstitué sa fortune quelque temps compromise.

La faveur dont jouissait le prince d'Orange auprès de l'empereur Sigismond lui valut d'être nommé vicaire impérial en Bourgogne, Dauphiné, Viennois, Valentinois et Provence. Il ouvrit une « cour impériale » à Jougne et obtint d'y battre monnaie d'or. Mais, en présence du mécontentement du duc de Bourgogne, il préféra renoncer à ces périlleux honneurs.

D'ailleurs une profonde rivalité régnait entre le suzerain et son vassal à demi révolté. Tout en faisant acte de présence à la cour du duc qu'il assistait de ses conseils et de ses troupes, Louis de Chalon s'était rapproché peu à peu de Charles VII, et, après le traité de Loches qui lui restituait ses terres du Dauphiné, il liait définitivement sa fortune à celle de l'ancien roi de Bourges devenu, grâce à la vaillance de Jeanne d'Arc, le véritable souverain de la France.

Administrateur avisé et prudent, le comte de Chalon augmentait sans cesse ses richesses. Ses possessions étaient considérables et s'échelonnaient du sud de la France en Franche-Comté en passant par le pays de Vaud où, en échange de la renonciation de ses droits sur le comté de Genève, le duc de Savoie lui avait cédé les seigneuries d'Orbe, d'Echallens, de Montagny, la terre et le château de Grandson. Il ne cessait d'occuper architectes et maçons à réparer et à transformer ses nombreux châteaux. Les réceptions fastueuses qu'il y offrait, où l'on « frayait à grans sommes de deniers », les « râfles » de poulets, ombles et palées qui s'opéraient dans les terres de Suisse, quand les ducs de Savoie et de Bourgogne, voire le Dauphin, annonçaient leur venue, non moins que son fameux trésor de pierres précieuses, d'or et d'argent, renfermé dans les coffres de fer de la Tour de Plomb à Nozeroy, avaient porté au loin sa réputation d'opulence.

De graves démêlés avec le comte de Neuchâtel vinrent assombrir ses dernières années. Sa sœur, Marie de Chalon, avait épousé Jean de Fribourg, fils unique du comte Conrad, qui avait obtenu à cette occasion de son beau-père la riche seigneurie de Cerlier, relevant alors du comte de Savoie. Jean de Fribourg étant mort sans enfants, sa succession venait de s'ouvrir. Louis de Chalon, qui visait au comté, avait, quelques années auparavant, obligé son beau-frère à venir renouveler entre ses mains, dans la grande salle du château de Grandson nouvellement restaurée, l'hommage que Conrad de Fribourg avait autrefois prêté à Jean de Chalon, premier prince d'Orange. A la nouvelle de la mort du comte de Fribourg, et bien que n'ignorant pas

que celui-ci avait choisi pour lui succéder Rodolphe de Hochberg, il s'empressa de prononcer la mainmise du comté comme fief faisant retour à son domaine, et envoya quatre commissaires signifier à Neuchâtel la décision de leur maître. Mais les commissaires furent fort mal reçus dans la ville, malmenés et menacés d'être jetés au lac. Aussi, pour éviter un mauvais parti, rentrèrent-ils en hâte à Grandson sans avoir pu exécuter leur mandat. Plein de ressentiment, le prince d'Orange mit tout en œuvre pour arriver à ses fins. N'obtenant aucune aide de Berne, il fit exécuter de grands préparatifs à Grandson, et construire quatre galères qui devaient attaquer Neuchâtel par eau. Mais, vu son âge avancé, le prince recula devant l'entreprise et préféra en appeler à Rome de la sentence de l'Official de Besançon. Malgré tous ses efforts, l'habileté du marquis de Hochberg l'emporta.

Quelques semaines plus tard, la mort venait surprendre le prince d'Orange à Nozeroy. De vives discussions ne tardèrent pas à éclater entre ses enfants au sujet de son testament, et dix ans ne s'étaient pas écoulés que, malgré les précautions du feu prince pour empêcher la dispersion de ses biens, le dicton « Richesse de Chalon » ne rappelait plus que le souvenir déjà effacé de la grandeur des princes d'Orange.

A. DU PASQUIER.

F. SPIELMANN, *Etude sur l'organisation du notariat en Suisse*. Lausanne, G. Vaney-Burnier, imprimeur-éditeur, 1926, 80 p.

M. F. Spielmann, notaire à Lausanne, a publié ce printemps une *Etude sur l'organisation du notariat en Suisse*. C'était s'attaquer à un sujet très complexe, puisque chacun de nos cantons a, à cet égard, son organisation spéciale, souvent très différente de celle du voisin.

L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties, d'après les régions linguistiques de la Confédération : Suisse romande, italienne (dans laquelle il fait rentrer les Grisons) et allemande. Cette dernière partie a pu être traitée plus sommairement que les autres pour cette raison que 7 1/2 cantons du centre et de l'est ne connaissent pas les notaires. Les fonctions dévolues chez nous à ces honorables officiers ministériels y sont remplies par les secrétaires communaux, les greffiers de tribunaux ou les chanceliers d'Etat.

En ce qui concerne chacun des cantons romands, par contre, l'auteur a fait précéder son exposé d'une introduction historique. C'est à ce titre vraisemblablement qu'il nous a honoré de l'envoi de son ouvrage. Ses occupations professionnelles l'empêchant de faire lui-même les recherches nécessaires, soit dans les archives, soit dans les recueils de lois ou les manuels de droit, M. Spielmann a fait appel à divers collaborateurs et il s'est borné à reproduire les textes fournis par eux sans chercher à en extraire l'essentiel ou à en pénétrer l'esprit. Son ouvrage souffre de cette façon de procéder ; il manque de proportions et d'une caractéristique générale.

Le chapitre III de l'ouvrage consacré à notre canton est le seul qui nous

intéresse directement. L'auteur y cite, *in extenso*, le serment des notaires dressé par Nicolas Trybolet, secrétaire d'Etat pour l'an 1629, et il s'étonne de sa longueur. Le fait s'explique pourtant facilement : il n'existait point alors de loi ou de règlement précisant les devoirs des notaires et ceux-ci étaient énumérés tout au long dans la formule du serment.

Quant aux notaires étrangers dont fait mention la Décrétale de 1522, il s'agit de notaires établis dans des régions voisines du pays de Neuchâtel. Pour la commodité des habitants, ces officiers furent quelquefois autorisés à stipuler des actes dans le comté, mais ils devaient avoir un minotaire spécial pour ces actes et, en ce qui concerne les ventes d'immeubles, faire la « relation de lods », afin que l'Etat pût encaisser les droits qui lui revenaient. Cet état de choses s'est perpétué jusqu'au XVIII^{me} siècle et nos archives conservent les minotaires de certains notaires de l'Evêché de Bâle résidant à la Neuveville et qui avaient été mis au bénéfice de cette autorisation.

Dans la préface de ses *Pandectes des notaires*, le conseiller d'Etat Abraham Brandt expose le peu de considération dans lequel la charge de notaire était tombée au commencement du XVIII^{me} siècle. M. Spielmann qui cite ce passage aurait pu l'illustrer par quelques exemples qui auraient été caractéristiques de l'état des mœurs de l'époque et qui n'auraient pas manqué de saveur. De 1550 à 1700, en effet, le Conseil d'Etat dut suspendre soixante-quinze notaires pour toutes sortes de fautes : incapacité, vols, fraudes, ivrognerie ! Un jour où il avait trop bu, un notaire de Boudry avait enfoncé toutes les portes de vigne de Serrières à Colombier ; un autre s'avisa de dérober la Sainte Bible dans la chaire de l'église de Bôle !

Le temps a sans doute manqué à l'auteur pour pousser plus loin ses investigations ; dans son avant-propos, il reconnaît lui-même que son étude n'est qu'une esquisse. Quoi qu'il en soit, nous avons lu son travail avec profit et intérêt.

Edm. B^d.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU CANTON DE NEUCHÂTEL

LIV^{me} réunion annuelle à la Chaux-de-Fonds, le samedi 11 septembre 1926.

Après une période de trente et un ans, la Société d'histoire avait convié à nouveau ses membres à se réunir à la Chaux-de-Fonds. Elle n'y avait tenu séance que deux fois auparavant, en 1869 et en 1895. La section de la Chaux-de-Fonds, reconstituée cette année sous la présidence de M. Edouard Wasserfallen, avait préparé aux amis de l'histoire une réception cordiale.

Au débarqué, nous sommes décorés, par de gracieuses jeunes filles portant le costume neuchâtelois, d'un petit ruban aux couleurs de la grande cité montagnarde, puis, sous la conduite de la musique des cadets, nous nous rendons dans le parc du Musée d'histoire. C'est là que se déroule le premier acte de la journée, la collation offerte par le Conseil communal.

A l'amphithéâtre du collège primaire, la séance est ouverte par M. Arthur Piaget, qui prononce l'allocution d'usage. Il rappelle les deux précédentes séances de 1869 et 1895. Parmi les candidats reçus dans la première, il faut citer Robert Comtesse, et MM. Ariste Robert et le pasteur G. Borel-Girard, tous deux présents à la réunion d'aujourd'hui ; dans la seconde, M. A. Piaget lui-même.

Notre président présente une définition de l'histoire, qui n'est pas une science exacte et ne peut prétendre, qu'on le veuille ou non, à être complètement impersonnelle et objective. M. Piaget rompt, en terminant, une lance en faveur de l'enseignement de l'histoire de Neuchâtel dans nos écoles.

Réception de candidats. — La Société reçoit trente et un candidats : M^{lle} Fanny Jeanneret, la Chaux-de-Fonds ; M^{lle} Susanne Jeannin, la Chaux-de-Fonds ; M^{lle} Marguerite Jacot, Neuchâtel ; M^{lle} Maria Jasinski, Neuchâtel ; M^{me} Burghartz-Stedler, la Chaux-de-Fonds ; MM. Georges Bloch, Dr Henri Brandt, Alphonse Blanc, notaire, Maurice Favre, Auguste Gaberel, Gottfried Rickli, Julien Rochat, Alcide Weissmuller, Louis-Ernest Matthey, J.-E. Pilonel, Antoine Riva, Arnold Gentil, John Nussbaum, Charles L'Eplattenier, artiste-peintre, Albert Girard, chancelier communal, Georges Ségal, Dr H. Joliat, Louis Perregaux, pasteur, tous à la Chaux-de-Fonds ; Alfred Tissot, Valangin ; Georges Tissot, Valangin ; Louis Touchon, Valangin ; Robert Vuarras, Neuchâtel ; Charles Gabus, juge cantonal, Neuchâtel ; Eugène Courvoisier, Neuchâtel ; Charles Magistrini, Saint-Blaise ; Jean-Pierre de Bosset, Neuchâtel.

Travaux. — Le premier travail, de M. Henri Buhler, est intitulé : *Aux origines de la Chaux-de-Fonds*. Son auteur était arrivé, à propos d'un travail sur les Crosettes, à la conclusion que le peuplement de la Chaux-de-Fonds est plus ancien qu'on ne le croit ordinairement. Grâce à un dépouillement méthodique de certains documents des Archives de l'Etat, il a découvert que des habitants de Fontainemelon possédaient des terres à la Chaux-de-Fonds au milieu du XIV^{me} siècle. En 1401, il n'y avait pas moins de cent lots de terre appartenant à des personnes des Hauts-Geneveys et de Fontainemelon. Au sujet du nom de la localité, M. Buhler émet l'hypothèse que Chaux-de-Fonds se rapporte à une famille *de Fonte*, signalée à Fontainemelon en 1400.

M. Ed. Wasserfallen lit ensuite quelques lettres du graveur Henri Courvoisier-Voisin, alors qu'il résidait à Paris, à la fin du XVIII^{me} siècle.

Avant que le président ne lève la séance, M. le Dr Brandt présente un document sur parchemin qui émane d'un vidomne de Moudon et date de 1326 ; il possède aussi un tableau représentant un personnage inconnu, dont il nous montre la photographie.

Le dîner. — Le Cercle de l'Union avait gracieusement mis ses locaux à la disposition des historiens pour le banquet. De beaux locaux vraiment où les membres de la Société auraient pu se retrouver plus nombreux. Il y a place pour 300 personnes et nous n'étions qu'une centaine.

Les discours furent abondants. Voici tout d'abord celui de M. Ségal, président du Conseil général, auquel succède M. Staehli, président du Conseil communal, qui fait un rapprochement entre le cyclone du 12 juin dernier et l'incendie du 5 mai 1794. Ces deux catastrophes provoquèrent un grand élan de charité dans le pays et hors de nos frontières.

La Société jurassienne d'émulation, qui compte une section à la Chaux-de-Fonds, nous avait délégué le président de celle-ci, M. le Dr Joliat, et le Dr Brandt ; la Société d'histoire de Berne était représentée par son président, M. H. Dübi, et M. de Tscharnier ; pour la Société vaudoise étaient venus M. Louis Bosset, président, et M. Charles Burmeister, tandis que MM. Kaelin et Pinösch représentaient la Société d'histoire de Soleure. Les trois présidents et M. Kaelin prononcèrent des discours empreints de cordialité. La bienvenue avait été souhaitée, au nom du Cercle de l'Union, par M. A. Matthey-Sermet.

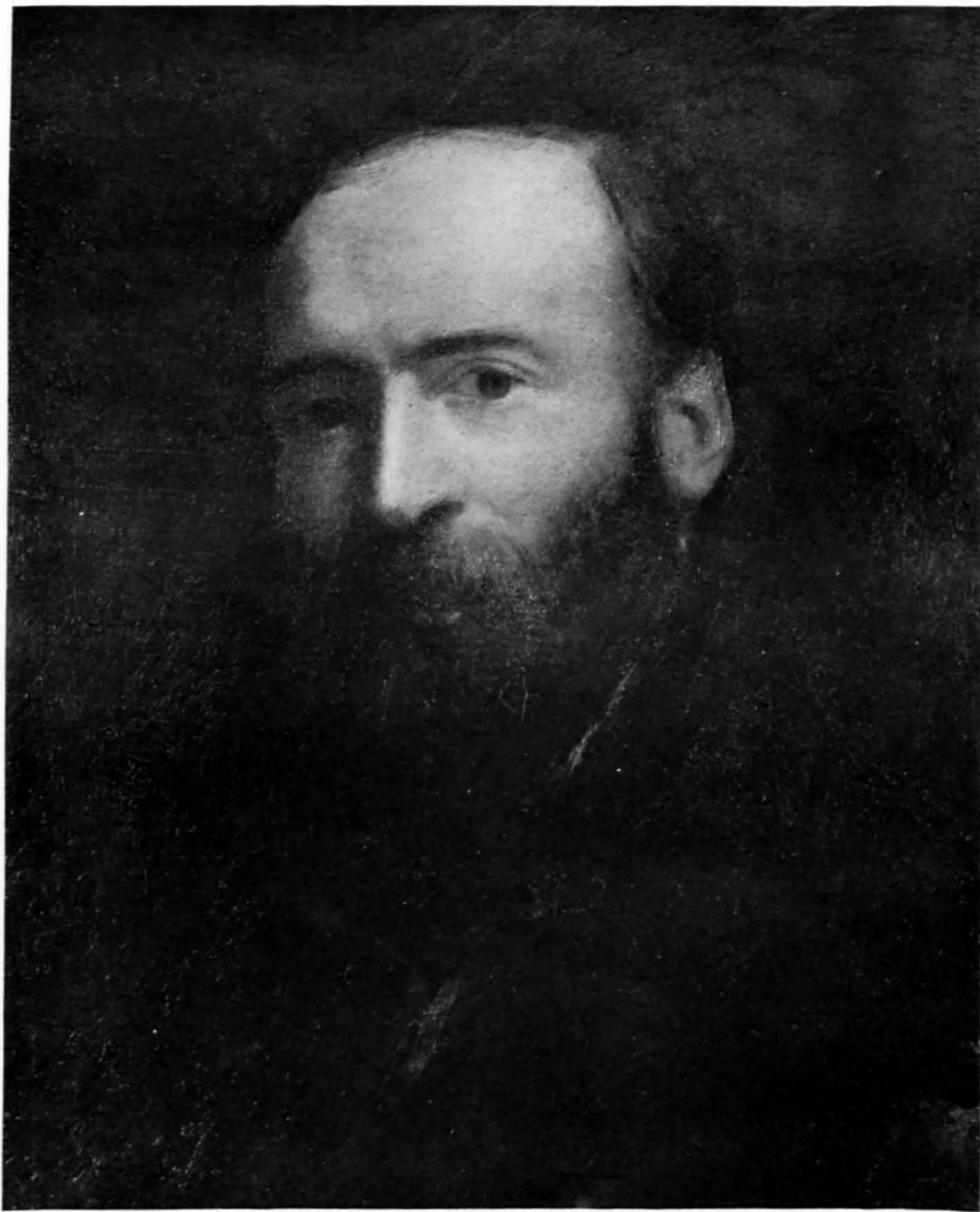
Il fallait venir à la Chaux-de-Fonds pour entendre parler patois dans une réunion de la Société d'histoire. L'idiome de nos pères n'est plus employé que par quelques vieilles personnes, aussi les historiens ont-ils entendu avec plaisir M^{lle} Ferrier raconter avec beaucoup de verve et d'entrain la *Fête du roi*. Au patois succédèrent des vers : ceux de notre doyen, M. Borel-Girard, dont la muse s'était déjà fait entendre en 1869. Il a suscité un émule, pasteur aussi, M. Julien Bourquin, qui nous conte en bouts rimés l'anecdote de la daube et de la sauce, puis M. Thévenaz s'exprime également en vers pour demander le rétablissement des chevrons.

A l'autre extrémité de la Suisse, la petite vallée de la Mesolcina (Grisons) célèbre le quatrième centenaire de son indépendance. La Société d'histoire décide l'envoi d'un télégramme de sympathie.

Tandis que quelques participants se dirigent du côté de Pouillerel, la majorité des convives se rend au Musée des Beaux-Arts, où a été exposée l'œuvre de Courvoisier-Voisin et où se prépare une exposition Edouard Kaiser. A deux pas se trouve le Musée d'histoire, que chacun tient à visiter, et enfin, au technicum, le Musée d'horlogerie. C'est l'occasion pour quelques personnes de faire connaissance avec le Magicien des Maillardet et avec le planétaire de Ducommun.

P.-S. — Le Comité de la Société d'histoire a constitué son bureau comme suit : Président, M. Arthur Piaget ; vice-président, M. Edouard Wasserfallen, directeur des écoles primaires, la Chaux-de-Fonds ; secrétaire, M. Léon Montandon ; trésorier, M. Edmond Berthoud ; secrétaire-adjoint, M. André Bovet. Conservateur du château de Valangin, M. Louis Thévenaz. La Chaux-de-Fonds est représentée au sein du Comité par M. Henri Buhler, professeur.

L. M.



FRITZ BERTHOUD
PEINTRE ET HOMME DE LETTRES
(D'après un portrait de Ricard.)

UN PORTRAIT INÉDIT DE FRITZ BERTHOUD

L'on ne connaissait guère jusqu'ici de Fritz Berthoud que les dessins de Jeanmaire et de F. Huguenin-Lassauguette, qui sont plutôt de simples croquis et représentent l'écrivain neuchâtelois dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était fixé à Fleurier.

Le portrait peint par Ricard, dont nous donnons ici une reproduction et qui est la propriété de la famille Clément, est, croyons-nous, inédit. Il est une des meilleures œuvres du peintre français et d'une incontestable valeur artistique.

Il a été impossible de retrouver dans le copie de lettres de F. Berthoud ou dans ses manuscrits aucune trace de ses relations avec Ricard ; cependant, il paraît évident que c'est dans les années 1850-1860 que fut exécutée cette œuvre originale. F. Berthoud avait alors une quarantaine d'années ; c'était l'époque où, abandonnant les affaires, il se livrait tout entier à ses études de peinture, malheureusement trop tardives, dans l'atelier de sa maison des Batignolles, où Albert de Meuron lui rendit visite ; c'était l'époque aussi de sa liaison intime avec Gleyre, dont son gendre Ch. Clément écrivit plus tard une si touchante biographie.

Il a paru intéressant de mettre sous les yeux de ceux, nombreux encore, que le passé artistique de notre petit pays ne laisse pas indifférents, ce beau portrait si vivant et si vrai qui, malgré le goût bien romantique dans lequel il est exécuté, a quelque chose pourtant de neuchâtelois. Les lecteurs du *Musée* nous en sauront gré, et peut-être en est-il qui retrouveront dans l'évocation de cette figure dès longtemps disparue le charme de quelques souvenirs anciens.

S. B.

ESSAI SUR LE PEUPLEMENT DE NOTRE RÉGION JUSQU'A LA CONQUÊTE ROMAINE

Lorsque, vers le milieu du siècle passé, l'histoire eut été renouvelée par l'examen critique de tous les documents conservés, lorsque sa fille cadette, la préhistoire, eut acquis droit de cité, historiens, linguistes, philologues cherchèrent à percer les mystères du passé.

Sous l'influence occulte de la Bible, le seul livre qui donnât des renseignements précis sur la Création, et sans se laisser arrêter par aucune des objections qui devaient tout naturellement venir à l'esprit, les savants répandirent bientôt la formule *ex Oriente lux* — la lumière nous est venue de l'Orient, berceau de toutes les inventions, source de tous les progrès.

Il eût pu, cependant, paraître au moins étrange que les descendants actuels de ces génies créateurs, ceux qui étaient restés au berceau, les Turco-Tartares, eussent si complètement déchu après avoir produit de si merveilleux phénomènes !

On aurait dû s'étonner de la sollicitude touchante des heureux possesseurs des rives enchanteresses du Tigre et de l'Euphrate pour leurs frères disgraciés des sombres forêts de l'Europe centrale ou des vastes champs de neige du nord ! Et s'il s'agissait de migrations, on aurait pu, semble-t-il, se demander ce que pensaient ces hommes qui remontaient vers le brouillard et le froid quand ils n'avaient qu'à descendre vers le sud ensoleillé et fertile !

Mais comment aurait-on pu se poser tant de questions, quand, dès le collège, on partageait la conviction de maîtres imbus de l'idée grecque et romaine que tous les habitants du nord étaient des Barbares incultes et sauvages, auxquels les Phéniciens, puis les Etrusques, avaient bien voulu révéler quelques-unes des plus remarquables inventions de l'Orient, celles qu'ils pouvaient comprendre — telle la décoration de leurs vases de terre — ou utiliser dans leur technique rudimentaire, comme la fabrication du bronze ou la fonte du fer.

Avec le XX^{me} siècle, pourtant, les choses ont bien changé. L'application aux recherches préhistoriques des méthodes scientifiques, le besoin de contrôler toute affirmation, ont fait surgir des doutes sur la théorie orientaliste, et si la plupart des anciens maîtres de la préhistoire sont restés fidèles à leur foi en l'Eden chaldéen, d'autres n'hésitent pas à parler du mirage oriental.

La formule *ex Oriente lux* et la théorie des migrations sont-elles encore soutenables aujourd'hui et peuvent-elles, jusqu'à un certain point, être contrôlées sur le terrain ? C'est ce que nous allons examiner en essayant d'établir ce que l'étude des objets préhistoriques recueillis dans des terrains vierges de tout remaniement nous autorise à conclure quant au peuplement de notre région, et particulièrement des bords de notre lac.

Nul n'ignore, chez nous, qu'avant l'occupation romaine qui correspond à peu près au début de l'ère chrétienne, notre région était occupée par les Helvètes, qui succédèrent eux-mêmes aux lacustres, lesquels ne connurent tout d'abord que la pierre, la corne ou l'os, et n'apprirent que relativement tard à se servir du métal, cuivre et bronze. Et comme l'histoire nous apprend que la plupart des Etats actuels doivent le fonds de leur population à des invasions guerrières, on assimile inconsciemment le passé au présent, et on conclut à une succession d'invasions pour expliquer chacun des progrès réalisés au cours des siècles préhistoriques. C'est ainsi que le bronze, par exemple, aurait été apporté d'Orient sur les rives de notre lac ; ainsi également que le fer serait dû aux invasions celtiques ; ainsi, enfin, que la vraie culture nous aurait été apportée par la conquête romaine.

Mais en fut-il réellement ainsi ? Il semble bien que, faute de texte probant, nous en serons toujours réduits à des conjectures, et que celle qui repose sur une analogie historique présente le plus de vraisemblance. Néanmoins, il peut paraître étrange que notre pays, qui, d'une façon générale, évolue parallèlement à l'Europe centrale, exerce sur les détenteurs des dernières découvertes une attraction telle que ceux-ci éprouvent l'irrésistible besoin de le conquérir, en vue de lui apporter la connaissance récemment acquise. Cette succession de conquêtes intervenant à point nommé pour introduire dans le pays conquis tantôt le bronze, tantôt le fer, m'a toujours paru si peu vraisemblable que, malgré l'autorité de maîtres incontestés, je prends la liberté de la discuter ici.

Bien que les plus anciens vestiges de l'activité humaine rencontrés

chez nous — les silex taillés trouvés par Aug. Dubois dans la grotte de Cotencher, entre Chambrelieu et Champ-du-Moulin — remontent à la période où les glaces recouvraient encore la plus grande partie de la Suisse, je ne m'en occuperai pas ici pour la double raison que leur âge géologique n'est pas encore exactement déterminé, et surtout parce que ces silex taillés n'appartinrent vraisemblablement pas à une population établie chez nous, mais bien à une ou plusieurs hordes de chasseurs, en passage dans nos parages. Ils ne sauraient donc nous renseigner sur le peuplement de notre région.

C'est seulement après le retrait définitif des glaces que notre pays devint habitable; or, le retrait des glaces n'eut pas seulement pour effet de multiplier l'emplacement disponible, il fit aussi disparaître quantité d'obstacles, insurmontables auparavant, et ouvrit ainsi une foule de routes par lesquelles purent se ruer les chasseurs nomades, autrefois confinés dans les quelques territoires exempts de glace. Parmi les barrières qu'abattit ainsi le retour de chaud, il en est une à laquelle le grand archéologue qui vient de mourir, Jacques de Morgan, attribue un rôle capital : celle de l'Oural qui, en tombant, ouvrit la voie de l'Europe aux nombreuses peuplades enfermées dans la Sibérie, alors exempte de glace et favorisée d'un climat exceptionnellement clément.

Arrivées dans les plaines du sud de la Russie, ces peuplades, talonnées par de nouveaux migrants qui les contraignaient à poursuivre leur chemin, auraient fini par essaimer dans toute l'Europe et constitueraient, chez nous, la première population lacustre, celle de l'âge de la pierre, dite aussi néolithique. Et l'irrésistible poussée ne se serait pas arrêtée là, elle aurait persisté, non plus de la Sibérie seule, mais de toute l'Asie centrale jusqu'au moment où l'homme avait appris à travailler le métal, et ce serait ainsi que le cuivre, puis le bronze auraient été révélés à l'Europe centrale, partant, chez nous.

La théorie, certes, est séduisante ; mais résiste-t-elle au contrôle des faits ? On s' imagine trop aisément que semblable contrôle est impossible ; s'il est vrai que l'absence de tout texte interdit d'emblée la certitude, il n'en est pas moins certain que le sol qui recèle les restes de l'activité de nos lointains ancêtres en renferme en même temps les archives et qu'une fouille en terrain vierge de tout remaniement permet de lire dans la stratification les occupations successives d'un même emplacement exactement comme si l'on tournait les pages d'un imposant in-folio. Or, pour imposer une hypothèse sur l'origine d'une population, pour démontrer qu'elle ne peut provenir que d'une source déterminée,

il faut apporter, semble-t-il, au moins deux sortes de preuves : les preuves intellectuelles et morales, d'une part, relatives surtout aux croyances religieuses et à la vie sociale; les preuves matérielles, d'autre part, se rapportant surtout aux diverses industries pratiquées d'une manière uniforme. Pour les périodes lointaines qui nous occupent, les premières preuves, malheureusement, font défaut. Nous ne savons à peu près rien des croyances religieuses antérieures aux mythologies grecque et latine.

On pourrait éventuellement étudier les rites funéraires, qui sont généralement des manifestations d'ordre religieux et démontrent dans leur ensemble la foi en une survie, mais, dès l'époque néolithique, la variété des rites révèle une telle complexité de croyances, souvent contradictoires, qu'il semble impossible non seulement de tracer les limites de tel ou tel rite, mais encore d'en tirer aucune conclusion relative à l'existence de courants d'où seraient arrivés, dans un territoire donné, les modes nouveaux d'ensevelissement.

En effet, et pour ne citer que les coutumes funéraires de l'Europe centrale, nous pouvons rencontrer des tombes en pleine terre, sans construction aucune, des sépultures collectives présentant de grandes analogies avec les ossuaires de certaines communes valaisannes, des grottes naturelles ou artificielles réservées uniquement aux morts, des dolmens ou vastes constructions de dalles formant chambre funéraire, enfin de simples caissons de pierre, d'une longueur moyenne d'un mètre seulement, où le cadavre devait être déposé dans la position accroupie. Il semble, à première vue, qu'un rite aussi caractéristique que celui-ci devrait pouvoir servir de critère ; malheureusement, il n'en est rien : cette mode singulière de ligoter le cadavre se rencontrant déjà à l'époque paléolithique, et pouvant en outre se constater dans le monde entier, sans qu'il soit possible de définir les raisons — sans doute multiples — qui l'ont imposée.

Ces quelques remarques suffisent, me semble-t-il, à prouver que nous avons fort peu de chance de rencontrer dans l'étude des rites funéraires un argument décisif pour ou contre une quelconque hypothèse sur le peuplement d'une région néolithique.

Restent donc seules en discussion les preuves matérielles ! Avant de les passer en revue, rappelons que les dernières fouilles systématiques pratiquées dans nos stations lacustres ont permis d'établir que presque toutes ces stations, qu'on se figure généralement recouvrir les vestiges d'une seule bourgade, recèlent en réalité les ruines de deux,

trois, voire cinq occupations successives, nettement séparées les unes des autres par des couches stériles. Or, l'existence même de ces couches stériles prouve que, pendant une durée plus ou moins longue, l'emplacement est resté inoccupé. Bien que la couche de charbons que l'on rencontre fréquemment au sommet des détritiques de toutes sortes laissés sur le sol par chacune des occupations d'un emplacement donné démontre, dans un assez grand nombre de cas, que l'incendie de l'établissement provoqua l'abandon momentané, il n'en est pas moins certain que toutes les bourgades successives d'Auvernier, par exemple, n'ont pas brûlé, et que, par conséquent, une autre cause devra être trouvée pour expliquer certain abandon de l'établissement.

Et lorsque l'épaisseur et la nature des couches stériles démontrent, comme le cas se produit entre le premier et le deuxième établissement néolithique, qu'il dut s'écouler un temps considérable entre les deux occupations successives, si l'on veut prouver que la deuxième occupation remonte à la même source que la première, il faudra, de toute nécessité, apporter la preuve d'une étroite parenté entre les deux vagues d'envahisseurs. Or, parmi les vestiges que les premiers occupants de notre région ont laissés dans les profondeurs de nos grèves, voire même sous les eaux actuelles, il en est foule qui ne présentent aucun caractère spécifique et sont communs à toutes les populations néolithiques ; ils ne peuvent servir qu'à nous apprendre que, dès cette époque reculée, l'humanité avait déjà réalisé un certain nombre de progrès communs à toute l'Europe centrale, entrés, comme nous dirions aujourd'hui, dans le domaine public !

Ainsi, la présence à tous les niveaux néolithiques d'innombrables ossements de bœufs, de porcs ou de moutons, démontre que la domestication des animaux était chose réalisée dès le début de la période. Seule l'apparition du cheval, au commencement de l'âge du bronze, pourra faire l'objet d'une enquête sur la provenance probable de la nouvelle acquisition. Les nombreux résidus de blé ou de millet qu'on trouve fréquemment au fond de récipients en terre cuite prouvent de même que les tout premiers occupants connaissaient déjà et une agriculture rudimentaire et l'art de la céramique ; pour obtenir un tranchant plus régulier, partant plus actif, de leurs haches de pierre, ils avaient également déjà découvert le procédé de polir le silex ou les roches dures ; les vestiges d'étoffes que les couches protectrices de tourbe ont conservés jusqu'à nos jours prouvent à leur tour l'existence, dès le début de la période, de tisserands et du métier.

Bref, à part le métal, ils en connaissaient presque autant que leurs successeurs de l'âge du bronze ; et ce n'est pas sans raison que des anthropologues comme M. Pittard considèrent les premiers palafitteurs comme les créateurs de la civilisation moderne. Mais comme il nous est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de déterminer où furent faites toutes ces merveilleuses découvertes appelées à transformer l'humanité, il n'y a absolument rien à en déduire relativement à l'origine orientale, méridionale ou nordique des premiers envahisseurs néolithiques, qui, je le répète, connaissaient à leur arrivée chez nous tous ces éléments essentiels de la culture nouvelle.

Si nous comparons, par contre, les différents mobiliers que nous ont livrés les quatre occupations successives de l'emplacement d'Auvernier, nous sommes obligés de constater une différence notable entre le plus ancien niveau et les trois autres. Ceux-ci, en effet, forment un tout homogène, où les progrès réalisés dans le niveau supérieur trouvent tous leur prototype dans le niveau sousjacent ; il y a évolution incontestable d'un niveau à l'autre, donc aucune solution de continuité, aucune invasion nouvelle ! Le niveau inférieur, au contraire, révèle une culture spéciale, qui lui est propre, et n'a pas eu de continuateurs, du moins chez nous. Il y eut donc, à l'époque néolithique, deux civilisations différentes, partant deux envahisseurs successifs. Ces envahisseurs représentent-ils, suivant la théorie de Morgan, deux vagues sibériennes, ou bien remontent-ils à une double origine ? Telle est la question.

Sans entrer dans trop de détails, je suis obligé, pour essayer de la résoudre, de signaler en quoi consistent les différences essentielles entre les deux civilisations. La première est caractérisée non seulement par la forme spéciale de ses gaines de haches, qui démontre une façon particulière d'emmanchement, donc une industrie propre à une certaine conception technique, mais aussi, et surtout, par son outillage, en silex translucide, de très petites dimensions ; par ses parures consistant essentiellement en osselets perforés ; par l'absence totale de poids de fuseau ou fusaïoles et par son admirable céramique, régulièrement cuite et munie, en guise d'anses, de petits mamelons perforés.

Aucun de ces caractères ne se retrouve dans la culture suivante où l'on utilise de grands silex opaques, la plupart indigènes ; où la parure consiste surtout en trophées de chasse où les fusaïoles abondent, en même temps que les poids de métier ; et où la céramique, presque crue, révèle un art à ses premiers débuts. D'une façon générale, et à en juger uniquement par les preuves matérielles qui nous sont seules parvenues,

il y a non pas évolution, mais régression sensible entre les deux cultures ! Et l'on admettra sans difficulté que l'hypothèse d'une origine commune reçoit de cette constatation une sérieuse atteinte, sinon un coup mortel !

Mais il y a mieux ! Bien que la pétrographie préhistorique — qui ne fait que débiter — n'ait pas encore établi d'où proviennent bon nombre des pierres ou des silex utilisés, il semble acquis, dès aujourd'hui, que les silex du premier établissement proviennent de gisements situés dans le centre ou l'ouest de la France, alors que les silex non indigènes des établissements suivants sont d'origine nordique. En étudiant, d'autre part, le matériel néolithique des pays voisins, je n'ai retrouvé les gaines de haches caractéristiques du niveau inférieur que dans les dolmens de Bretagne, la vallée du Rhône et dans les palafittes de l'Italie du nord ; mais ni en Allemagne ni en Autriche. Il est dès lors probable que les premiers occupants de nos grèves ne sont pas venus par le Rhin ou le Danube, seules voies d'accès possibles s'ils sont partis des régions sibériennes.

Par contre, la comparaison du matériel caractéristique des deuxièmes occupants avec le mobilier trouvé dans les pays voisins établit la parenté de culture entre l'Allemagne du sud, l'Autriche et la Suisse entière ; je n'hésiterai plus, dès lors, à attribuer une même origine au néolithique récent de ces trois pays. Quant à admettre par là la Sibérie, non ! Du moins pas avant que les archéologues de cette région et des pays intermédiaires ne nous en aient fourni la preuve irréfutable, permettant de jalonner les étapes !

Les preuves matérielles, disponibles aujourd'hui, nous amèneraient ainsi à la conclusion qu'à une première invasion venue du sud aurait succédé une deuxième occupation formée essentiellement d'éléments nordiques ou orientaux. Ces deuxièmes occupants furent-ils conquérants ou colonisateurs ? ou, en d'autres termes, assistons-nous à une fusion de races ou à l'apparition d'une race nouvelle ? Les preuves anthropologiques faisant défaut, car on ne possède qu'un nombre très restreint de restes de squelettes, recourons une fois de plus au seul critère utilisable : le terrain.

Comme une couche stérile de 50 cm. sépare les deux premières occupations, il est facile de déduire qu'à la suite d'une crue subite, démontrée par l'apport du sable limoneux, les premiers venus abandonnèrent leurs pénates pour des cieux plus cléments et que les grèves restèrent inoccupées jusqu'au jour où, les eaux s'étant retirées, de nouveaux pala-

fitteurs s'y établirent, sans se douter même qu'ils n'étaient pas les premiers possesseurs du sol, car les pieux du premier emplacement, rodés par le sable, ne percent jamais la croûte de limon qui formait le sol naturel des nouveaux venus ; ceux-ci furent ainsi des colonisateurs et non des conquérants.

La disparition totale des premiers occupants nous permet de les éliminer complètement de la liste possible de nos lointains ancêtres.

Qu'advint-il, par contre, des deuxièmes occupants ? Disparurent-ils aussi sans descendance quand le bronze fit sa première apparition ?

Pour résoudre la question, il nous suffira, je crois, d'examiner comment le métal est arrivé chez nous.

Dans la couche supérieure du néolithique, nous voyons presque partout, chez nous, apparaître deux éléments nouveaux : un silex translucide, d'un jaune crèmeux, et quelques rares objets de cuivre, consistant en petits poignards triangulaires, en haches de forme identique à celles de pierre, et surtout en alènes à tatouer et en perles ou tubes pour collier. Or, la présence de ces rares objets au milieu de tous ceux qui persistent de l'ancienne culture parle bien plus en faveur d'infiltrations commerciales que d'une migration, dont il faudrait, en outre, prouver l'existence.

Il est plus que probable, du reste, que s'il y eût eu migration, les possesseurs du sol envahi ne se seraient pas laissé dépouiller sans protestation, et que nous devrions rencontrer çà et là des vestiges de ces luttes. Or tout prouve, au contraire, que l'apparition du métal ne dut apporter aucun changement au genre de vie ; seuls, sans doute, les riches en profitèrent au début.

Puisque donc le métal ne se répandit que graduellement et par voie commerciale, il est du plus haut intérêt, la Suisse étant pour ainsi dire le carrefour de l'Europe, de rechercher quelle fut la route suivie.

Je m'empresse d'ajouter que le problème se simplifie de façon notable à partir du début de l'âge des métaux par le fait qu'à la suite de circonstances historiques, que je n'ai pas à rappeler ici, le bronze n'a pu arriver jusque chez nous qu'en partant du bassin oriental de la Méditerranée.

Cette délimitation du point de départ ne résout toutefois pas le problème, et je n'en donnerai comme preuve que la multitude de routes qui s'offriraient aujourd'hui à un voyageur désireux de se rendre de l'île de Crète — centre probable de l'exportation du bronze — aux bords de notre lac. Empruntera-t-il la voie de l'Orient-Express, ou la

malle des Indes, en passant ensuite par le Brenner, le Gothard ou le Mont-Cenis, ou s'offrirait-il l'Océan Atlantique et la Loire ou la Seine ? Se payerait-il même le luxe, s'il prévoit avoir à faire le même parcours plusieurs fois, de varier d'itinéraire ? Comme on a cru pendant longtemps que les Alpes formaient à cette époque une barrière infranchissable ; comme on ne retrouvait aucune trace quelconque d'un transit éventuel par la vallée du Rhône et que les textes se rapportant aux Ligures occupant cette région nous apprenaient, en outre, qu'ils pratiquaient l'hospitalité à la manière des Japonais d'antan, ou des conquérants du Nouveau-Monde, c'est-à-dire en mettant à mort l'étranger qui pénétrait dans leurs terres ; comme il semblait absurde de gagner le centre de l'Europe par l'Océan Atlantique, et qu'on se figurait que les Phéniciens furent les premiers à franchir le détroit de Gibraltar ; de toutes les routes ouvertes il n'en subsista qu'une : celle de l'Orient-Express, ou, pour éviter l'anachronisme de cette appellation : celle du Danube — quels que fussent, du reste, les chemins utilisés pour parvenir à son cours moyen.

Or, le cuivre nous est-il réellement arrivé par cette voie partout admise aujourd'hui ? Je me permets d'en douter, et voici pourquoi.

Pointons sur une carte de la Suisse les régions où ont été découverts des objets de cuivre, nous arrivons à cette constatation déconcertante que le 90 % environ appartient à la Suisse romande, voire aux lacs de Neuchâtel et de Bienne. Examinons ensuite ces objets au point de vue de leur ancienneté relative, nouveau désarroi : les types les plus archaïques se rencontrent de nouveau dans cette Suisse romande accaparante. Et pourtant nos chers confédérés ont exploré leurs stations lacustres avec beaucoup plus de « Gründlichkeit » que nous ! Serait-ce, par hasard, l'explication théorique qui aurait tort ?...

Eh bien ! malgré le sacrilège que je commets, je n'hésite pas à l'affirmer, m'appuyant, dans mon assertion, sur la deuxième nouveauté que nous voyons apparaître chez nous, à la fin de l'âge de la pierre et en même temps que le cuivre : le silex translucide d'un jaune crèmeux.

Une étude générale de ces silex a été entreprise simultanément, mais de façon absolument indépendante — chaque science réservant ses méthodes et sa discipline — et par les pétrographes et par les préhistoriens. Or, les uns et les autres sont arrivés à un résultat concordant, qui restreint le gisement de ces silex au département d'Indre-et-Loire, respectivement aux localités du Grand et du Petit Pressigny. Or, si nous recommençons, à propos de ces silex facilement reconnaissables, l'opé-

ration de pointage que nous avons pratiquée pour les objets de cuivre, nous devons constater qu'ils sont rarissimes en Suisse orientale et même en Suisse centrale, qu'ils constituent une trouvaille de valeur dans le Léman, mais qu'ils forment le fonds des découvertes de la fin du néolithique dans le lac de Neuchâtel et ses deux satellites, si je puis risquer cette image, les lacs de Bienne et de Morat.

Cette coïncidence remarquable dans la répartition des objets de cuivre et des silex de Pressigny est-elle imputable au simple hasard ? Je ne le crois pas, et puisqu'on sait que, dès le début de l'âge des métaux dans l'Orient méditerranéen, le détroit de Gibraltar et les côtes de l'Océan Atlantique étaient connus et pratiqués des marins, je n'hésite pas à admettre que ces marins, qui trafiquaient l'étain de la Péninsule ibérique et de la Grande-Bretagne, révélèrent à ces pays et aux côtes intermédiaires la découverte faite par eux d'une pierre malléable, le métal ? Non pas, sans doute, qu'en marchands avisés ils aient livré les procédés de la découverte, mais ils exportèrent au loin les produits de leur industrie qui acquéraient du fait de leur nouveauté une valeur d'échange vraiment exceptionnelle.

Or, de l'embouchure de la Loire ou de la Seine aux gisements de silex de Pressigny, il n'y a que quelques kilomètres de plaine à franchir, et les marchands de Pressigny avaient un intérêt primordial à chercher à satisfaire leurs clients des rives du lac de Neuchâtel, car c'est d'eux qu'ils extrayaient une matière précieuse alors : le jade ou la néphrite que livraient les moraines du glacier du Rhône.

Quoi de plus naturel, dès lors, que d'expliquer l'arrivée simultanée chez nous des silex de Pressigny et des premiers objets de métal par une importation des mêmes commerçants, remontant la Loire ou la Seine et leurs affluents pour parvenir chez nous par la Saône et le Doubs ?

L'hypothèse deviendrait même une certitude si nous arrivions à jalonner, par une série de trouvailles caractéristiques, la ou les routes suivies. Malheureusement, les découvertes sont si rares dès qu'on quitte la plaine française que nous ne pouvons nous prononcer entre les deux voies les plus naturelles : celle de Vallorbe ou celle du Val-de-Travers. Comme ces parages n'étaient pas habités, mais seulement traversés, il n'y a presque aucune chance d'y rencontrer jamais un témoignage irréfutable. Néanmoins, s'il est vrai — et tout semble le démontrer — que les routes romaines ont été construites le plus souvent sur le réseau antérieur, il en résulterait que seule la route de Vallorbe pourrait entrer en ligne de compte.

Si l'étude des gisements où apparaissent les premiers objets de métal nous conduit fatalement à l'hypothèse d'une infiltration commerciale du centre de la France, exportant des parures ou des armes arrivées elles-mêmes en France par la voie océanique, donc par l'intermédiaire des Ibères et des navigateurs méditerranéens, s'ensuit-il nécessairement que nous devions admettre rupture de ces relations pour expliquer les divergences qui se manifestent dans la suite entre notre âge du bronze et celui de la France centrale ? Car un examen sommaire des trouvailles de l'âge du bronze en Europe centrale révèle, dès le milieu de la période, une parenté bien plus étroite entre notre pays et l'Allemagne du sud qu'entre la France et la Suisse. Serait-ce peut-être en ce moment-là seulement qu'interviendrait l'une de ces migrations providentielles ?

Ici encore, la stratigraphie nous permet d'affirmer que les progrès s'effectuèrent lentement et qu'ils sont, incontestablement, le produit d'une évolution spontanée, favorisée, il est vrai, par des relations commerciales sans cesse plus étendues. Et il n'en pouvait être autrement, la matière première utilisée, le bronze, alliage de cuivre et d'étain, ne pouvant provenir que de pays producteurs d'étain, dont les gisements sont très clairsemés en Europe.

Voici, selon toute vraisemblance, comment les choses se sont passées. Au début, comme nous l'avons vu, alors qu'on ne connaissait que le cuivre, on importa uniquement des objets manufacturés. Tôt après, on découvrit, dans l'Orient méditerranéen, que l'adjonction d'étain donnait au cuivre à la fois plus de dureté et plus de fusibilité ; on se mit, par conséquent, à la recherche de tous les gisements stannifères — Espagne, Grande-Bretagne, Bohême, peut-être même Bretagne française — et l'on s'y procura le minerai désiré, mais sans révéler à quoi on le destinait. Le secret, cependant, ne put être gardé éternellement, et bientôt on connut non seulement les objets importés, mais les procédés de fabrication de la matière elle-même. Chaque région put dès lors fabriquer selon ses besoins et selon ses goûts ; les objets manufacturés cessèrent de plaire, à moins qu'ils n'offrissent l'attrait de la nouveauté. L'emploi généralisé du bronze à tous les besoins provoqua, par contre, une telle demande de métal brut que les voies commerciales se multiplièrent comme par enchantement.

L'une d'entre elles, surtout, était appelée à prendre une importance considérable à la suite d'une mode qui se répandit alors dans le monde hellénique : celle de l'ambre, dont on faisait et des parures

très recherchées et des incrustations dans les meubles ou les parois.

Or, l'ambre exploité à cette époque provenait du Jutland et, remontant la vallée de l'Elbe et celle de la Moldau, atteignait le Danube, d'où, par divers embranchements, il parvenait à l'Adriatique, dans le pays des Vénètes qui l'importaient dans les pays helléniques, à ce que nous apprennent les auteurs anciens. Comme il n'y a qu'un pas du Haut-Danube au Rhin, qui, alors déjà, servait de route à l'ambre destiné aux pays occidentaux, on comprend aisément que des relations ne tardèrent pas à s'établir entre le Danube et le Rhin, et que, par conséquent, pour parvenir jusqu'à nous, les produits méditerranéens qu'on désirait exporter n'avaient plus à emprunter la longue voie océanique, mais prirent la route de l'Adriatique, du Danube et du Rhin.

L'ouverture de cette nouvelle voie de communication ne semble pas avoir eu d'effet direct sur la population de nos régions, où rien ne révèle l'arrivée de nouveaux venus porteurs de connaissances inédites ou d'une culture différente.

La seule preuve des nouvelles relations réside dans l'apport de plus en plus fréquent d'objets de types italiques, voire nordiques, tels, notamment, les vases en bronze battu de fabrication vénète, ou les phalères à décor spiraliforme d'inspiration scandinave.

L'orientation nouvelle du commerce devait cependant avoir une conséquence indirecte d'une importance capitale : elle ouvrit la route par laquelle durent passer les premiers envahisseurs de notre pays, car on ne saurait certes expliquer autrement que par une migration l'arrivée chez nous des Celtes, Gaulois ou Helvètes, affirment les partisans de la théorie des migrations.

Je dois à la vérité de reconnaître que la stratigraphie ne nous a pas permis jusqu'ici de fournir la preuve matérielle de cet envahissement ; je crois même pouvoir affirmer que cette preuve ne sera jamais fournie par suite des circonstances mêmes qui ont provoqué le nouveau peuplement.

Mais il est certain que si l'arrivée du nouvel élément découvert, le fer, coïncidait avec la migration, la théorie du peuplement de l'Europe par vagues orientales, apportant avec elles toutes les découvertes successives de l'humanité, recevrait de ce fait une éclatante confirmation.

Il importe donc de chercher comment le fer nous a été révélé. Or, la civilisation de l'âge du fer, à ses débuts, est caractérisée, bien plus que par l'apparition du nouveau métal, par une modification totale du style décoratif : aux triangles hachurés en dents de loup et aux lignes

parallèles succèdent effectivement la grecque et les cercles concentriques.

Et cette décoration nouvelle apparaît chez nous à la fin de l'âge du bronze, en pleine station lacustre, en même temps que quelques très rares parures en fer, telles, par exemple, deux épingles identiques à celles de bronze trouvées dans la palafitte de Champréveyres, ou le célèbre bracelet de bronze incrusté de fer trouvé par Gross à Möringen, au bord du lac de Bienne. Que déduire de ces décors nouveaux et de ces trouvailles, sinon que le fer s'infiltré chez nous comme s'étaient infiltrés et le cuivre et le bronze, par voie commerciale ?

La disparition subite des stations lacustres ne nous permet malheureusement pas de suivre les étapes du remplacement progressif du bronze par le fer. Mais je crois utile de rappeler ici que l'abandon de nos stations lacustres n'est pas dû à une migration ou à un envahissement, comme on avait tendance à l'admettre, mais bien à un cataclysme naturel qui fit monter le niveau du lac de 2 à 3 mètres.

Qu'advint-il des pauvres palafitteurs chassés de leurs pénates par cette malencontreuse crue ? Il est impossible de le dire aujourd'hui. Je ne suppose cependant pas qu'ils aient été détruits dans leur totalité, car, si tel était le cas, on devrait retrouver dans les ruines de leurs établissements des restes bien plus nombreux de leurs squelettes. Je ne crois pas non plus qu'ils aient émigré au loin, car on ne constate nulle part trace de leur passage ou de leur nouvel établissement. J'admettrais simplement que, terrorisés par l'inondation, ceux qui ont pu fuir se sont réfugiés dans les côtes de nos montagnes, où ils ont laissé de leur séjour des vestiges assez nombreux : les tertres funéraires, dont le mobilier révèle une population plutôt misérable et très clairsemée.

Ces rares habitants se multiplièrent-ils au point de devenir, avec le temps, les premiers nommés de nos ancêtres : les Helvètes, l'une des principales peuplades gauloises ? ou devons-nous expliquer par une migration l'arrivée de ces derniers ? Tel me paraît être le problème qu'il reste à résoudre pour expliquer le peuplement de notre région.

A première vue, il peut sembler ridicule de poser la question, puisque des textes formels nous apprennent comment s'est effectuée la migration des Helvètes.

On sait, en effet, que, vers l'an 113, ils occupaient la Franconie, c'est-à-dire la région comprise entre le Rhin, le Main et le Jura souabe ; mais qu'à cette époque, alors qu'ils étaient déjà menacés par leurs voisins du nord, les Suèves, de race germanique, deux autres peuplades

germaniques, les Cimbres et les Teutons, auxquelles les Boiens et les Romains avaient refusé le passage par l'est, les contraignirent ou à défendre leur territoire, ou à se joindre à elles pour marcher de compagnie à la conquête du sud.

Ayant opté pour la deuxième alternative, la plupart des Helvètes s'unirent aux Germains, envahirent avec eux la Gaule, et causèrent aux Romains, dont ils vainquirent successivement plusieurs armées, une très réelle inquiétude, jusqu'au jour où, profitant de ce qu'ils s'étaient séparés, Marius et Sylla finirent par les anéantir, les Teutons à Aix, en 102, les Cimbres à Verceil, en 101, et les Helvètes dans les Alpes.

Après leur défaite, les Helvètes seraient venus se fixer entre les Alpes, le Rhin et le Jura, dans le pays qui, depuis, fut appelé l'Helvétie.

Devant un texte aussi formel, il ne reste, semble-t-il, qu'à s'incliner et à proclamer prouvée l'émigration helvète de l'an 100 avant J.-C. Essayons, néanmoins, de consulter à ce propos nos archives nationales les plus anciennes : le terrain.

Que voyons-nous se produire chez nous à la fin du II^{me} siècle avant notre ère ? Assistons-nous à un bouleversement général du pays, ou y constatons-nous l'apport d'éléments nouveaux révélant de nouveaux propriétaires ? La preuve serait, sans doute, difficile à faire si, à cette époque, le Plateau suisse eût été désert ; mais la partie habitable de l'Helvétie était alors excessivement prospère à en juger et par le nombre et par la richesse des cimetières gaulois que nous rencontrons dans nos régions. L'archéologie se trouve dès lors en mesure, non seulement de contrôler, mais encore de compléter les textes. Et l'étude comparée des monuments des deux âges du fer nous permet d'établir les caractères propres à chacune des périodes.

Sans entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop loin, je me bornerai à retenir, d'une part, que la civilisation gauloise, dont les Helvètes constituent un des rameaux importants, civilisation dite de la Tène, est caractérisée par l'abondance des armes, qui dénonce des goûts belliqueux, alors que la culture précédente, ou de Hallstatt — comme du reste celle des palafitteurs — se fait remarquer par l'abondance des objets de parure, la variété des outils et le très petit nombre d'armes de guerre ; d'autre part, que les Gaulois connaissent exclusivement l'inhumation en tombes souterraines, tandis que leurs prédécesseurs pratiquent l'incinération des cadavres, dont les cendres sont déposées sous des buttes funéraires ou tumulus.

Il importe aussi de retenir que des besoins nouveaux se sont intro-

duits, qui ont amené soit la modification des types antérieurs, soit la création d'objets inconnus auparavant. Les parures et les armes obéissent alors à des modes si impérieuses que la présence dans une tombe de tel ou tel objet caractéristique permet de dater la trouvaille à un demi-siècle près.

Rien de plus facile, dès lors, que d'examiner si, vers l'an 100 avant J.-C., notre pays subit, au point de vue archéologique, des perturbations qui justifieraient l'interprétation des textes attribuant l'occupation du Plateau suisse par les Helvètes à leur défaite dans les Alpes.

Or, à cette date, et depuis longtemps déjà, les tombes sont toutes des inhumations en pleine terre, les armes constituent presque l'unique parure du guerrier, et elles sont abondantes, relativement à la période précédente ; les bijoux, en outre, sont nettement gaulois. Bref, rien ne subsiste de l'époque des tumulus du premier âge du fer.

Il en résulte donc que les Helvètes, en tout cas, s'ils n'arrivèrent que vers l'an 100, n'apportèrent pas chez nous la culture gauloise qui les avait précédés de plusieurs siècles.

Essayons donc de fixer quand et comment les innovations gauloises firent leur apparition dans notre contrée, et nous déterminerons, ce faisant, quand et comment les Gaulois ont pénétré chez nous.

La présence dans le tumulus des Favargettes, exploré par Desor au sud-est du village de Coffrane, d'une fibule, c'est-à-dire d'une épingle de sûreté, de l'époque de la Tène, au milieu d'un mobilier funéraire de la fin de l'époque hallstattienne, démontre que, contrairement à ce que supposait Desor, la sépulture avait été utilisée à deux reprises ; ce qui revient à dire que, sur les flancs de la butte élevée, selon la mode hallstattienne, à un personnage du premier âge du fer, on avait inhumé, plus tard, un deuxième individu, Gaulois celui-ci, d'après la fibule qui retenait ses vêtements.

Il n'y aurait certes rien à déduire de cette utilisation d'un même tertre funéraire à deux époques différentes si le cas restait isolé. Mais semblable constatation a été faite à plusieurs reprises, tant dans le Jura suisse que dans la France limitrophe, et toujours dans des conditions identiques, à savoir : sépulture adventice du début du deuxième âge du fer, dans tumulus de l'extrême fin du premier.

Nous sommes donc en présence, non pas d'un phénomène accidentel, mais bien d'un usage général, propre à la frontière sud-ouest du territoire primitif des Gaulois.

Que déduire, dès lors, de ce phénomène ?

Du caractère archaïque des offrandes funéraires gauloises déposées dans les tumulus hallstattiens, on doit placer la première apparition chez nous de la culture gauloise vers le milieu du V^{me} siècle environ — et non après la défaite des Helvètes de l'an 100.

Du nombre relativement restreint de ces sépultures tumulaires, on peut, semble-t-il, conclure à une infiltration lente de la nouvelle culture. L'on aurait ainsi passé insensiblement d'un mobilier hallstattien à un mobilier gaulois, et il n'y aurait pas hiatus entre l'ancienne et la nouvelle culture, mais lente évolution.

De l'emplacement même des plus anciennes tombes gauloises au milieu de cimetières hallstattiens, on est également amené à conclure, non à une conquête brutale des localités, mais à un établissement de colons, que je comparerais volontiers à la migration des confédérés alémaniques dans les villages d'abord, puis dans les villes de la Suisse romande.

Irons-nous jusqu'à affirmer, dès lors, que du mélange de ces quelques nouveaux venus et de la population clairsemée dans laquelle ils vinrent s'établir devait sortir la peuplade belliqueuse que les textes nous autorisent à appeler Helvètes ?

Ce serait, même au seul point de vue de l'archéologie, une grossière erreur, car la statistique des trouvailles gauloises et leur répartition démontrent qu'à une population peu dense du début du deuxième âge du fer succéda rapidement une population nombreuse, qu'aucune ascendance directe, même très prolifique, ne saurait expliquer. Force nous est donc d'admettre un important apport d'éléments nouveaux.

Seraient-ce enfin les Helvètes vaincus par Sylla ? Malheureusement pas ! L'étude des nombreux vestiges que ces nouveaux venus ont laissés dans notre sol révèle, en effet, que, s'ils sont incontestablement Gaulois, — peut-être Helvètes — ce ne sauraient être les restes de ceux qui, unis aux Cimbres et aux Teutons, tentèrent de conquérir le sud. Et cela pour l'excellente raison que leurs armes, aussi bien que les parures de leurs femmes, démontrent que leur prise de possession de notre région s'effectua au moins trois siècles avant la victoire de Sylla.

S'ensuit-il que l'arrivée chez nous des Helvètes est un mythe et avons-nous usurpé ce beau nom d'Helvétie ?

Je ne le crois pas, et partage, sur ce point comme en tant d'autres, l'opinion de mon excellent confrère et ami M. Viollier, vice-directeur du Musée national, qui conclut ainsi la remarquable étude qu'il a consacrée à la question des Helvètes.

« Au cours des quatre siècles que dure l'époque gauloise, notre contrée fut toujours habitée par la même population, et il n'y eut jamais, à proprement parler, d'invasion. »

Or, comme, d'une part, aucune perturbation ne se produisit chez nous aux environs de l'an 100, dans l'évolution normale de la civilisation ; comme, d'autre part, il est avéré que les Helvètes battus par Sylla se réfugièrent dans le pays compris entre les Alpes, le Jura et le Rhin, il ne reste guère qu'un seul moyen d'expliquer la continuité de la culture : c'est de supposer que les vaincus de Sylla rentrèrent purement et simplement chez eux, après leur déplorable équipée.

Ce qui revient à dire que la vague d'envahisseurs que nous avons vu déferler sur notre sol trois siècles auparavant était déjà formée d'Helvètes, et que même les premiers colons dont nous rencontrons les restes dans les tumulus hallstattiens devaient vraisemblablement appartenir à la même tribu.

Le nom d'Helvétie attribué à notre pays se trouverait ainsi amplement justifié.

Pour mettre au point cette histoire sommaire des Helvètes, il ne nous resterait plus qu'à expliquer quelles purent bien être les raisons qui les contraignirent, moins d'un demi-siècle après leur désastreuse tentative, à recommencer, sous Divico, leur exode vers le sud.

Voici l'explication qui me semble la plus plausible : Après une brillante période d'expansion, dont les débuts coïncident avec la grande vague d'envahissement que nous avons constatée dans le Plateau suisse, les Celtes subirent un temps d'arrêt, bientôt suivi d'un recul manifeste, dû surtout à la pression sur toute leur frontière septentrionale de hordes germaniques, décidées, elles aussi, à conquérir leur place au soleil.

C'est alors que les Helvètes, menacés par les Suèves, auraient insensiblement abandonné la rive gauche du Rhin pour se concentrer en Helvétie.

L'apport, constamment renouvelé, de ces réfugiés helvètes devait avoir pour le Plateau suisse — qui, bien plus boisé alors qu'aujourd'hui, n'offrait qu'un emplacement habitable restreint — une conséquence fatale : la surpopulation. Et la situation devint sans doute intolérable lorsque les vaincus de Sylla réintégrèrent leurs foyers, puisque, un demi-siècle plus tard, la migration finit par s'imposer.

Les Helvètes émigrèrent-ils en bloc, ainsi que l'affirme César, quand il mentionne l'incendie de leurs douze villes et quatre cents villages — incendie dont, soit dit en passant, on n'a jamais relevé la moindre

trace ? Ou firent-ils comme ils avaient fait sous la pression des Cimbres et des Teutons ? N'envoyèrent-ils à la conquête des pays neufs qu'une partie seulement des leurs, quelques tribus, par exemple ?

Le témoignage de César étant formel, on devrait, semble-t-il, l'accueillir sans discussion. Mais n'oublions pas que César a pris bien des libertés avec la vérité.

C'était un grand seigneur qui voulait non seulement ménager sa popularité, mais surtout accroître encore son prestige. C'était un diplomate préparant sa candidature à la plus haute charge de l'Etat. Il lui fallait, avant tout, faire mousser ses exploits. Une victoire sur les Gaulois, qui avaient pris Rome — et les Romains ne l'oublièrent pas ! — c'était certes un beau sujet de gloire ; mais l'anéantissement de tout un peuple qui se préparait à envahir l'Italie, quel triomphe plus grand pour un général romain ? César a-t-il su résister, par amour de la vérité, au prestige de ce triomphe ? Je me permets d'en douter.

Si toutefois César n'a pas considérablement exagéré en parlant de la migration de tous les Helvètes, il outrepassa certes la vérité quand il parle de leur anéantissement presque complet. L'Helvétie romaine aurait-elle pu jouer un rôle aussi important que celui qu'elle joua tôt après la conquête, si le pays n'eût été peuplé que des descendants des rares survivants du désastre ? Car nulle part il n'est fait mention, à cette époque, de l'arrivée chez nous de nouveaux venus qui auraient occupé le pays abandonné, et les Suèves, à l'affût de terres méridionales, n'eussent certes pas attendu le résultat de la campagne des Helvètes, pour s'emparer sans aucun combat des terres devenues disponibles.

Toutes ces raisons m'incitent donc à admettre qu'une notable partie seulement des Helvètes prirent part à l'expédition dirigée par Divico, et que les vaincus de César imitèrent les vaincus de Sylla et, calmés définitivement, réoccupèrent leurs pénates, où ils ne tardèrent pas à se romaniser, et où, comme tous les Gallo-Romains, ils subirent, dans la suite, les vagues d'assaut des Barbares dont devaient sortir, après des vicissitudes que je n'ai pas à rappeler, la Suisse allemande et la Suisse romande.

Si donc nous cherchons, à l'aide des seuls documents archéologiques, à nous faire une idée du peuplement de notre région, nous constatons qu'après une première colonisation qu'un cataclysme ruina de fond en comble, sans même nous laisser la possibilité de suivre la trace des colons, les bords de notre lac furent occupés une deuxième fois par une population qui ignorait encore le métal, mais à laquelle il était réservé

d'évoluer, sans réelle solution de continuité, jusqu'à l'occupation romaine.

Il y a donc un abîme entre l'interprétation des faits archéologiques et l'hypothèse des migrations, surgissant régulièrement à point nommé pour importer les connaissances nouvelles. Le vrai porteur de la civilisation ne fut pas le guerrier brutal, mais le commerçant avisé.

Grâce à sa situation au centre de l'Europe, notre patrie connut, dès l'époque néolithique, tous les principaux courants civilisateurs, qu'ils vinssent de l'ouest, de l'est ou du sud. Peu favorisée, somme toute, de la nature, elle ne fut pas l'objet de la convoitise des conquérants et échappa ainsi aux invasions meurtrières dont les pays du sud eurent tant à souffrir. Son attrait n'agit guère que sur ses voisins immédiats qui vinrent s'établir chez nous, en plus ou moins grand nombre, suivant les circonstances, un peu comme nos confédérés actuels.

Comme eux aussi, peut-être, ils se sont si rapidement acclimatés qu'on distingue à peine les traces de leur arrivée.

Et les hordes germaniques qui s'emparèrent plus tard de notre pays les imitèrent inconsciemment et s'assimilèrent de même si bien que nous sommes aujourd'hui presque autorisés à faire remonter notre ascendance directe aux deuxièmes colonisateurs néolithiques, soit approximativement à 3-4000 ans avant notre ère.

Et c'est, ne l'oublions jamais, à cette longue lignée d'ancêtres que nous devons d'être ce que nous sommes. C'est à leurs efforts, à leurs peines qu'il convient d'attribuer les progrès réalisés, car, comme le dit si bien M. Sylvain Lévi dans son essai sur l'humanisme : « Le progrès n'est pas une loi fatale, une force aveugle, c'est l'effort conscient, délibéré, obstiné, d'une élite qui lutte et qui peine. »

Paul VOUGA.

Le capitaine Jean-Jacques Bourgeois

(Suite. — Voir la livraison de mars-avril 1926, page 54.)

Rassemblés sur les bords du lac, les Vaudois, apprenant ces interdictions et ces menaces, crurent bien faire de ne pas attendre l'heure fixée. Ils jugèrent prudent d'avancer leur croisade d'un jour. Au lieu de partir de Cheseaux le soir du 27 août, ils décidèrent de s'embarquer le soir du 26 au rivage de Promentoux. Le capitaine Bourgeois, chef militaire de l'expédition, qui devait rejoindre les Vaudois à la dernière minute, au moment de monter dans les bateaux, n'était pas arrivé. Les circonstances ne permettaient pas d'attendre, sous peine de ne pouvoir partir. Il fallut bien se passer du capitaine Bourgeois. Un Français réfugié, le sieur Turrel, fut à sa place nommé commandant général. Je n'ai pas à faire ici l'histoire de cette « Glorieuse rentrée ». Après mille aventures et mille dangers, les Vaudois parvinrent à traverser la Savoie et à regagner leurs vallées.

Le capitaine Bourgeois, qui devait être le chef militaire de l'expédition, avait quitté Neuchâtel très discrètement, sans avertir personne, pas même sa famille. Il apprit à Morges que les Vaudois, pressés par les événements, étaient partis sans l'attendre. Il est toujours ridicule pour un chef de rester seul abandonné par ses troupes. Bourgeois, d'ailleurs, n'était pas seul. Deux ou trois cents Vaudois, trompés par le rendez-vous fixé ou qui n'avaient pu s'embarquer sur les bateaux trop petits, étaient restés sur le rivage. Bourgeois pensa un instant à partir en bateau pour tenter de rejoindre la troupe des Vaudois. Il pensa également se rendre à Genève et de là passer en Savoie déguisé en marchand. Il allait mettre l'un de ces projets à exécution quand on lui remit une lettre du boursier de Lausanne, Samuel Seigneux, qui lui donnait rendez-vous à Lausanne, dans le logis d'un réfugié français, Jacques Cabrol. On devait lui communiquer des choses importantes. Bourgeois

ne connaissait ni Seigneux, ni Cabrol. Il vint à Lausanne, descendit à l'Hôtel des Trois Couronnes et se rendit au rendez-vous fixé. Il trouva là, outre Seigneux et Cabrol, le réfugié français Lagrange de Laborie, pasteur à Uzès¹. Après les congratulations, les explications et les regrets au sujet du départ précipité des Vaudois, ces messieurs firent entendre à Bourgeois que « quelques puissances de l'Europe » veraient avec plaisir que l'on entreprît de mettre sur pied une seconde colonne de Vaudois pour venir au secours de la première, laquelle était vraiment trop peu nombreuse pour s'établir à demeure dans les vallées du Piémont et résister aux adversaires qui allaient surgir de tous côtés.

Bourgeois répondit que la chose paraissait bien difficile. La première colonne, à la rigueur, pouvait passer, parce que c'était la première. Les Savoyards n'étant pas avisés seraient pris par surprise. Une seconde colonne trouverait, au contraire, les Savoyards sur leur garde et tous les passages occupés. Enfin, où et comment trouver des hommes en suffisance, avec des armes et des munitions ? Où trouver de l'argent ? La seconde entreprise serait autrement dangereuse que la première : LL. EE. de Berne défendaient, sous des peines rigoureuses, les enrôlements et les rassemblements de troupes. Il fallait, en outre, considérer l'avance de la saison. On était à la fin d'août. Si, malgré tout, on était décidé à tenter l'aventure, il fallait le faire, au plus tard, entre le 15 et le 20 septembre, de peur que les premières neiges ne vinssent obstruer les hauts passages de montagne.

Les trois personnages qui endoctrinaient Bourgeois eurent réponse à tout. Seigneux déclara qu'il savait ce qu'il disait et ce qu'il faisait ; il ne se lançait pas à la légère dans cette équipée, dont il voyait toute l'importance et tout le danger ; il avait l'approbation des Hautes Puissances Alliées ; il était persuadé de réussir. Quant au capitaine Bourgeois, chef de l'expédition, il n'aurait à se mêler de rien ; il n'avait qu'à rester tranquille, sans attirer l'attention sur sa personne, au Logis des Trois Couronnes.

Bourgeois se laissa convaincre. Avec l'argent de la Hollande et l'approbation formelle de Gabriel Convenant, chargé d'affaires à Zurich, Seigneux et ses acolytes déployèrent une activité fébrile : ils enrôlèrent des hommes et firent des provisions d'armes, de munitions et de vivres. Les armes furent achetées clandestinement à Genève, à Berne et à Neuchâtel ; les associés de Bourgeois, les sieurs Favre et Desapierre, camelotiers, en fournirent tout un lot.

¹ Sur Seigneux, Cabrol et Laborie, voir M^{me} DE CHAMBRIER, *Henri de Mirmand*, p. 98, 165, 298.

Trente-huit bateaux, gros et petits, furent frétés pour transporter de l'autre côté du lac la troupe de Luzernois, de Français du Dauphiné, du Languedoc et des Cévennes, de Suisses et de Neuchâtelois, environ 1500 hommes. Le lieu de l'embarquement était fixé sous Corsier près Vevey, le mercredi 10 septembre à midi.

Le capitaine Bourgeois était à Vevey, en compagnie de Cabrol et Laborie, attendant le moment du départ. On vint l'avertir que les troupes s'étaient embarquées au chant des psaumes. Bourgeois accourut au bord du lac et monta sur un petit bateau « aux acclamations et bénédictions de plusieurs milliers de personnes ». Il se hâta de rejoindre sa troupe, qui était déjà fort avant sur le lac.

Lorsqu'il débarqua à Saint-Gingolph, le capitaine Bourgeois, qui avait eu le tort de s'en remettre les yeux fermés au boursier de Lausanne, put se rendre compte de l'espèce de troupe qu'il avait à commander. A côté de Vaudois résolus et de quelques soldats excellents, il y avait trop de chercheurs d'aventures, sans expérience et mal disciplinés. De guides, pas trace. Ceux que Seigneux avait engagés étaient « chargés de vin » au moment de l'embarquement. On les avait laissés sur le rivage.

S'il n'y avait pas de guides, les espions et les traîtres, par contre, ne manquaient pas. Dans une lettre au ministre Colbert de Croissy, Iberville donnait en particulier des renseignements confidentiels sur trois espions qu'il avait attachés aux pas de Bourgeois. C'étaient des Français réfugiés, reçus par les Vaudois comme des frères, bien au courant des décisions les plus secrètes. L'un d'eux, nommé Saleneuve ou Longueville, était ci-devant en France maréchal des logis. « Je l'ai engagé, disait Iberville, à prendre party avec les séditieux, afin d'avertir les officiers des troupes du Roy et de M^r le duc de Savoye de leur marche et de leurs desseins ¹. » Ce Longueville avait si bien gagné la confiance des chefs vaudois qu'il fut placé à la tête d'une compagnie en qualité de capitaine.

Un autre espion s'appelait Crestien. « Comme il a de l'intelligence, écrivait Iberville, il m'a paru propre pour servir utilement dans cette occasion. Les séditieux luy ont aussy donné une compagnie ². »

Un troisième espion, nommé Cherpin, catholique, était un ancien maréchal des logis déserteur. « Je luy fis comprendre, écrivait Iberville, qu'il ne pouvoit obtenir la grâce qu'en rendant quelque service consi-

¹ Lucien CRAMER, *La Glorieuse rentrée racontée par les agents de Louis XIV en Suisse et à Genève*. Torre Pellice [1914], p. 34.

² CRAMER, *ouv. cit.*, p. 34.

dérable. Il est allé se joindre aux séditieux et m'a promis de faire bien son devoir ¹. »

Iberville avait eu le temps d'informer exactement les officiers savoyards de tout ce qui allait se passer. Le marquis de Bernex, lieutenant général des armées du duc, avait pu prendre ses mesures en connaissance de cause. De fortes troupes étaient sur pied; les ordres étaient donnés pour couper les ponts; tous les passages étaient gardés.

Mais ce n'est pas tout. Iberville eut l'habileté de semer la méfiance et la division dans les rangs des Vaudois eux-mêmes et de rendre suspect le chef de l'expédition. La confiance s'était envolée; on parlait tout bas de trahison. Iberville écrivait à Colbert de Croissy, le 23 septembre 1689: « J'apprens, Monseigneur, que certaines choses que j'ay dites exprès ont rendu Bourgeois fort suspect aux séditieux et qu'ils l'ont menacé de le tuer s'ils remarquoient qu'il n'alloit pas de bon pied. Je sçais le moyen de leur en faire revenir encore de semblables qui feront encore plus d'effet et qui pourront mettre la division entre eux. J'ay lieu d'estre satisfait de mes espions qui, assurément, m'ont bien servi ². »

Iberville, qui était décidément un grand artiste dans l'art de diviser les hommes, écrivit à Bourgeois lui-même une lettre rédigée de telle sorte qu'elle devait le brouiller avec son adjudant, le capitaine Couteau, et avec les chefs de l'expédition. Il fit remettre aux nombreux Suisses qui s'étaient enrôlés d'autres billets, bien propres à les décourager et à leur faire jeter les armes: « Les gens que j'ai auprès de M. le comte de Bernex ont semé parmy les révoltéz des billets que je leur ay donnéz pour exciter les Suisses qui sont avec eux à éviter la mort ou le gibet en se rendant à M. le comte de Bernex qui leur fera donner des passeports pour se retirer et mesme de l'argent pour aller servir en France. Il a aussy fait rendre par un homme intelligent à Couteau, ennemy déclaré de Bourgeois, une lettre que j'ay écrite à celui-ci, par laquelle je luy fais entendre, en termes obscurs mais pourtant intelligibles, qu'on luy tiendra la parole qui luy a esté donnée de luy faire avoir une compagnie suisse. On verra ce qui en arrivera ³. »

On voit que le capitaine Bourgeois, qui marchait, comme il disait, « pour la gloire de Dieu », était admirablement secondé: entouré d'espions et de traîtres, à la tête d'une troupe formée en grande partie d'aventuriers, sans conviction, sans cohésion, sans foi ni courage.

¹ CRAMER, *ouv. cit.*, p. 35.

² CRAMER, *ouv. cit.*, p. 40.

³ CRAMER, *ouv. cit.*, p. 42.

Ayant débarqué à Saint-Gingolph et rangé ses troupes en bataille, le capitaine Bourgeois les harangua. Il leur montra que cette expédition n'était pas une expédition guerrière, mais qu'elle était faite « à la gloire de Dieu » ; il expliqua que la Savoie qu'il s'agissait de traverser n'était pas un pays ennemi ; il défendit, « sous peine de la vie », de piller, de brûler, de tuer ; il interdit même de battre le tambour et de déployer les drapeaux. Et ces défenses-là, il ne se contenta pas de les faire au moment de la mise en marche ; il les répéta chaque jour.

La troupe avait l'intention de passer par le Val d'Abondance. Mal guidée par un Savoyard, qui était sans doute un espion, elle se dirigea du côté du Pas de Cluse, qui était bien gardé. Elle trouva devant elle une forte troupe de Savoyards dans une position qu'il était impossible d'emporter. Bourgeois rassembla un conseil de guerre qui jugea la situation dangereuse et le passage infranchissable. Il fut décidé qu'on retournerait en arrière pour chercher le Val d'Abondance.

Mais la débandade, suscitée et encouragée par les faux frères, se mit dans la troupe de Bourgeois. Malgré les défenses, elle se livra au pillage de hardes, d'ornements d'église, de chevaux. Les Suisses, travaillés par les agents d'Iberville, jugeant d'ailleurs que l'expédition ne serait pas une promenade agréable et facile, refusèrent d'aller plus avant et prirent le chemin de Genève. On leur courut après ; on les supplia de ne pas tourner le dos. Les Suisses répondirent en jetant leurs drapeaux par terre. Et toute la troupe les suivit. Les autorités de Genève mirent des bateaux à la disposition des Vaudois, qui, sept jours après leur départ, débarquèrent à Coppet. Saisi par ordre de MM. de Berne, Bourgeois fut écroué dans les prisons de Nyon.

L'expédition des Vaudois fit un bruit énorme, en France comme en Suisse.

Le gouverneur du comté, mécontent d'apprendre que des Neuchâtelais avaient trempé dans cette équipée dont le commandant était même un bourgeois de la ville, fit des représentations au Conseil général, en l'invitant à prendre toutes les mesures nécessaires « afin d'esviter les mauvaises affaires » qui pourraient survenir.

Le 6 septembre, un Conseil général extraordinaire, présidé par le maître-bourgeois Marval, interdit tout enrôlement « sans dheue permission ».

De son côté, la Diète helvétique, réunie à Baden¹, écrivit aux

¹ Voir les *Abschiede*, t. VI 2^a, p. 296-303.

Quatre Ministraux pour attirer leur attention sur la gravité de l'affaire et pour les prier de mettre fin à une entreprise aussi dangereuse.

La lettre des députés des XIII cantons aux Quatre Ministraux est datée du 15 septembre (n. st.) :

Aux nobles, prudents et sages seigneurs, Messieurs les Ministraux et Conseil de la Ville de Neufchâtel.

Nostre amiable salutation et que tout bien vous soit, nobles, prudents et sages seigneurs, nos respectifs Alliés et Confédérés.

Comme nous avons appris que les François et Vaudois qui s'estoyent dernièrement attroupés et qui sont entrés armés dans la Savoye ont esté non-seulement munis d'armes chés vous, mais que le capitaine Bourgeois, un de vos bourgeois, les a voulus conduire et qu'il entreprend encores de mener et conduire ceux qui se sont attroupés de plusieurs endroits dans le dessein de le suivre ou peut estre de faire un[e] irruption en France, et que cela ne peut attirer aux Confédérés que de la fascherie et du péril, aussy vous prions nous en amis et voisins, et comme nous estant reciproquement Alliés et Confédérés, de destourner ces gens de ces lieux où ils prétendent d'entrer, afin qu'ils n'attirent plus aux Confédérés aucune fascherie et surtout que vous ne permettiés pas qu'aucun des vostres sollicite ces gens à exécuter une entreprise si inexcusable et sy dangereuse ny qu'ils leurs fournissent quoy que ce soit.

En quoy faisant, vous n'esviterés pas seulement le succès périlleux de cette affaire, mais mettrés à couvert tout le bon voisinage. Ne doutant aucunement que vous ne nous accordiés volontiers cette desmande, nous vous assurons que tout le voisnige et tous les Confédérés rechercheront à vous faire plaisir.

Donné et scellé, au nom de nous tous, du sceau des armes de nostre amé et feal, noble et prudent et sage, Melchior Im Feld, ancien bourcier et du Conseil du louable Canton d'Undrevald, et Kaernevald, baillif de la Conté de Baden, le 15^e de septembre 1689, demeurants,

Messieurs, Vos bons amis,

Les Deputtés des treze Cantons et alliés assemblés sur le présent jour à Baden¹.

Les Quatre Ministraux répondirent le 9 septembre aux Louables Cantons réunis à Baden. Ils expliquaient qu'ils n'avaient aucune connaissance d'armes achetées à Neuchâtel et que le capitaine Bourgeois qui vivait à la campagne était parti sans avertir personne. Les enrôlements étaient interdits. Ils déclaraient vouloir se conformer « aux sages résolutions » du Corps helvétique :

¹ Ville, *Missives*, t. V, n. f.

Aux Hauts, Magnifiques et Puissants Seigneurs, Messieurs les Deputtés des Louables Cantons et Alliés du Corps helvétique, présentement assemblés à Baden, nos bons anciens voisins, amis et alliés.

Hauts, Magnifiques et Puissants Seigneurs,

Nous avons reçu la lettre qu'il a plu à Vos Excellences de nous faire l'honneur de nous écrire par laquelle nous avons appris qu'on avoit informés Vos Excellences que, non seulement les Vaudois et autres réfugiés françois avoyent trouvés icy des armes et des munitions pour exécuter leurs desseins contre la Savoye, mais encor que le capitaine Bourgeois de cette ville estoit leur conducteur et que vous verriés volontiers qu'on empeschast ces choses, afin que cela n'arrivast plus à l'advenir.

Nous pouvons asseurer Vos Excellences que pour les armes que lesdits Vaudois peuvent avoir trouvés icy, nous n'en avons eu aucune connoissance, nos marchands vendants des armes nous ayant assurés ne leur en avoir vendus aucunes, non plus que de leurs desseins, n'ayant passé par icy qu'à petites troupes. Et qu'à l'esgard du capitaine Bourgeois, il est sorti du pays sans que nous en aions rien sceu ny appris de son entreprise, non pas mesme ses plus proches parents, ayant fait son séjour depuis trois ans à la campagne¹. Et, pour retenir nos bourgeois, nous avons mesme, quelques jours auparavant que d'avoir reçu la lettre de Vos Excellences, fait deffences à toutes personnes de quelles qualités qu'elles fussent d'enroller dans cette ville sans dheue permission. Nous esperons qu'en cela elles seront satisfaites de nostre conduite, les priants de vouloir estre persuadés que nous tascherons tousjours de tout nostre pouvoir de seconder leurs bonnes intentions et de nous conformer aux sages résolutions du Corps helvétique à l'intérêt duquel nous demeureront inviolablement attachés, estant avec respects,

Hauts, Magnifiques et Puissants Seigneurs,

de Vos Excellences,

les très humbles et affectionnés bons anciens amis, voysins et alliés,

Les Quatre Ministraux et Conseil de la Ville de Neufchastel.

De Neufchastel, le 9 septembre 1689².

Le gouverneur avait aussi reçu une lettre de la Diète helvétique pour le prier d'ouvrir l'œil sur les « assemblées » de Vaudois qui se formaient à Neuchâtel pour envahir la Savoie. Il répondit en ces termes :

Aux Magnifiques et Puissans Seigneurs, Messieurs les deputez des Louables Treze Cantons de la Suisse, nos bien bons amis, voisins, alliez et confederez, presentement assemblez à Bade.

Magnifiques et Puissans Seigneurs,

Nous avons reçu la lettre que Vos Excellences nous ont fait l'honneur de nous écrire, le 15 de ce mois, de leur assemblée à Baden, et nous n'avons

¹ A Cressier.

² Ville, *Missives*, t. V, n. f.

peu y voir sans étonnement qu'on les ait informé que les Vaudois et François refugiez se sont assemblez dans cet Etat pour entrer à main armée en France ou en Savoye, car nous pouvons assurer à Vos Excellences qu'ils n'y ont fait aucune assemblée. Il est vray qu'il y en a passé, mais en petit nombre et sans y faire séjour. Et s'il plaît à Vos Excellences de considérer que ce païs est fort éloigné de la Savoye, elles jugeront bien que ce n'auroit pas esté icy un lieu propre pour y faire leur assemblée. Cependant si, à l'avenir, ils en formoyent le dessein, nous ne manquerions pas de les en empêcher, ayant même déjà, avant la reception de votre lettre, donné des ordres pour cela, afin de prévenir les conséquences que Vos Excellences nous ont marquées. Nous les prions d'estre persuadées qu'ayant l'avantage d'estre coalliéz du Louable Corps helvétique, nous concourrons toujours à tout ce qu'il jugera nécessaire pour sa conservation et son repos, et que nous nous conformerons, comme nous avons fait depuis plusieurs siècles, aux sages résolutions qu'il prendra pour ce sujet, sachant que nous participerons toujours au bien ou au mal qui peut luy arriver. C'est ce que nous témoignerons par notre conduite, en faisant toujours tout ce qui dépendra de notre pouvoir pour le bien et l'avantage de la Suisse, notre chère et commune patrie, et pour entretenir une bonne correspondance et une union parfaite, ainsy que nous sommes obligéz de faire en qualité de coalliéz, estant comme nous sommes,

Magnifiques et Puissans Seigneurs,

De Vos Excellences,

Les bien bons voisins, amis, alliéz et confédéréz.

Le Gouverneur et les gens du Conseil d'Etat
établi en la Souveraineté de Neuchatel et Valengin.

D'Affry.

En Conseil tenu au Chateau de Neuchatel, le 9 septembre 1689¹.

Le gouverneur, qui venait de recevoir une lettre du Prince, manda auprès de lui les Quatre Ministraux pour les informer « que l'affaire des Vaudois faisoit partout bien du bruit » et que le Prince ordonnait d'empêcher de pareils attroupements de rebelles et d'arrêter le capitaine Bourgeois, « s'il estoit possible, jusques à nouvel ordre ».

Le Conseil général immédiatement convoqué décida d'écrire à S. A. S. pour protester de son innocence et désavouer le capitaine Bourgeois. Il s'excusait comme il pouvait. Il n'avait eu connaissance de rien. Cinq ou six bourgeois étaient, à la vérité, sortis de la ville. Mais on pensait qu'ils allaient, comme beaucoup d'autres, « chercher fortune dans tous les endroits de l'Europe où il y a guerre » :

¹ *Missives*, t. IX, p. 222.

A Son Altesse Monseigneur le Prince,

Monseigneur,

Nous avons appris avec bien du desplaisir par la lettre qu'il a pleu à S. A. S. d'écrire à Mr d'Affry, nostre Gouverneur, et qu'il nous a communiquée, qu'elle est mal satisfaite de quelques uns de nos bourgeois qui se sont joints aux Vaudois pour faire irruption dans la Savoye, et particulièrement du capitaine Bourgeois qui se doit avoir mis à leur teste pour les commander.

Nous pouvons assurer V. A. S. que nous n'avons aucune part dans le dessein du capitaine Bourgeois, qu'il est sorti du pays sans ordre et à l'insceu des Quatre Ministraux et du Conseil; qu'à l'esgard de cinq ou six autres de nos bourgeois qui l'ont suivi, ils sont aussy sortis sans qu'on ait sceu de quels costés ils alloient, croyants qu'ils faysoient comme ont fait de tout temps plusieurs bourgeois qui sont allés chercher fortune dans tous les endroits de l'Europe où il y a eu guerre. Et mesme il y en a encor aujourd'huy dans toutes les armées. Nous avons desjà, auparavant que la chose esclatat, pour retenir nos bourgeois, fait deffences par un cry publique à toutes personnes de sortir sans dheue permission. Pour ce qui est des Vaudois, nous n'en avons apperceu aucunes troupes considérables, n'en n'estant pas passé par icy plus de deux cent et cela en petit nombre. Il n'est pas venus non plus à nostre connoissance que personnes leur ait fourny des armes icy, ce que nous aurions asseurément empesché, si nous l'avions sceu.

Nous espérons que V. A. S. sera satisfaite de nostre conduite, la suppliant très humblement de nous vouloir continuer ses bonnes grâces et sa puissante protection, et d'estre persuadée de nostre zèle et de nostre fidélité inviolable pour le service de S. A. S. nostre Souverain Prince et de nostre profond respect pour V. A. S., estant avec soumission,

Monseigneur,

De Vostre Altesse Serenissime

Les très humbles et très obéissants serviteurs.

Les Quatre Ministraux de la Ville de Neufchastel.

De Neufchastel, ce 13 septembre 1689¹.

(A suivre.)

Arthur PIAGET.

¹ Ville, *Missives*, t. V, n. f.

LE CHATEAU DE VALANGIN

PAR DUNKER

Le château de Valangin, que les peintres, dessinateurs ou photographes des XIX^{me} et XX^{me} siècles ont pris souvent pour sujet de leurs travaux, n'a, semble-t-il, pas tenté beaucoup les artistes du XVIII^{me} ; du moins, nous ne connaissons que très peu d'œuvres de cette époque, où ce monument historique soit représenté.

Si l'on excepte le dessin, partiellement fantaisiste, que le commissaire Abraham Guyenet fit, en 1745-1747, dans un volume de « Plans des bois et forêts appartenant à Sa Majesté, situés rière les comtés de Neuchâtel et Valangin ¹... », le *Musée neuchâtelois* n'a reproduit jusqu'ici qu'une seule vue du château de Valangin au XVIII^{me} siècle : celle que Jean-Jacques Berthoud exécuta en 1766 ².

A notre connaissance, il existe encore les pièces ci-après antérieures à 1800 :

1. *Représentation des Serments réciproques en 1786* ; deux planches, non signées, attribuées à Alexandre Girardet ³.
2. *Tableau allégorique des Serments réciproques renouvelés en 1786 : présenté... par... Pierre-Frédéric Courvoisier et le Corps des Musiciens du Bataillon de la Chaux-de-Fonds* ; une planche dessinée par P.-F. Courvoisier et gravée par Dunker en 1787 ⁴.
3. *Vue du Bourg de Valangin*, deux planches de Courvoisier-Voisin, l'une prise du côté sud, l'autre du nord.
4. *Vue du Bourg de Valangin*, une planche attribuée à Alexandre Girardet.
5. *Vue du Bourg de Vallangin, chef-lieu du Comté, en Suisse, prise*

¹ Reproduit dans le *Musée neuchâtelois*, 1884, p. 159 ; Ed. QUARTIER-LA-TENTE, *Le Canton de Neuchâtel*, IV^{me} série : *Le district du Val-de-Ruz*, p. 60 ; D.-G. HUGUENIN, *Les châteaux neuchâtelois*, nouv. édit., p. 117.

² *Musée neuchâtelois*, 1890, p. 276 (La légende : *Valangin avant l'incendie de 1766*, est inexacte, il faut lire : *Valangin en 1766* ou *Valangin après l'incendie de 1747*) ; Ed. QUARTIER-LA-TENTE, *ouv. cit.*, p. 64.

³ Reproduites dans QUARTIER-LA-TENTE, *ouv. cit.*, p. 69 et 70 ; HUGUENIN, *ouv. cit.*, p. 118.

⁴ Collection iconographique des Archives de l'Etat.

du côté du nord-est ; une planche, non signée, attribuée à Abram-Louis Girardet ¹.

Auguste Bachelin indique ² une vue du *Bourg de Valangin*, d'Abram-Louis Girardet, parue dans les *Etrennes historiques*, mais cette pièce est introuvable dans les quatre petits volumes (1794-97) de cette publication.

En résumé, aucune pièce du XVIII^{me} siècle, où le château soit dessiné pour lui-même ou occupe la place principale.

Au début de 1925, l'occasion a surgi, pour la Société d'histoire, de faire l'acquisition d'une aquarelle (de 45 × 31 cm.) de Dunker représentant le château de Valangin. Le premier prix demandé était bien au-dessus des moyens dont dispose notre Société ; mais les prétentions du vendeur — un notaire de Berne agissant pour un aubergiste de Chevroux — ayant été considérablement diminuées, le legs de cinq cents francs que la famille de Louis Reutter a fait en souvenir de son chef en faveur des collections du château de Valangin a suffi pour entrer en possession de cette pièce unique.

Il a semblé au comité de la Société d'histoire — et la famille de Louis Reutter l'a approuvé — qu'il ne pouvait mieux employer ce legs. Louis Reutter, en sa qualité de conservateur du château de Valangin, avait été chargé de le meubler et de le décorer de vieilles choses neuchâteloises ; il en a fait l'intéressant petit musée que chacun connaît. On aime à penser la joie qu'aurait eue Louis Reutter s'il avait pu lui-même mettre cette aquarelle à côté des autres pièces relatives au château de Valangin qu'il a dénichées.

Dunker, peintre et graveur en taille-douce, n'est pas très connu en pays neuchâtelois : il a surtout exercé son activité à l'étranger et en Suisse ; aussi nous est-il permis de retracer brièvement son existence.

Fils d'un pasteur, Balthasar-Antoine Dunker est né le 15 janvier 1746 à Saal, en Poméranie citérieure, alors à la Suède. Destiné à l'agriculture, on s'aperçoit bientôt que ce n'est pas la voie qu'il doit suivre, car c'est le dessin qui l'attire. Un oncle riche l'envoie étudier à Paris. Là, il se lie à Sigismond Freudenberger, J.-L. Aberli, Chrétien de Mechel. Ce dernier l'engage, en juin 1772, à venir à Bâle et à travailler chez lui. Au printemps de 1773, Dunker s'en va faire une visite, à Berne, à Freu-

¹ Reproduite dans Ph. GODET, *La Caisse d'Epargne de Neuchâtel, 1812-1912*, p. 137 ; OSTERWALD, *Voyage en pays neuchâtelois au XVIII^{me} siècle*, nouv. édit. avec introduction d'A. Chapuis, p. 83.

² Dans son *Iconographie neuchâteloise*, p. 96.

denberger et Aberli, de retour au pays. Berne lui plaît ; il décide d'y rester et travaille pour Aberli tout en sillonnant les contrées voisines du pays de Neuchâtel. C'est de cette époque (1774-1775) que datent plusieurs de ses vues de Morat, Avenches, Cerlier, Douanne, etc. Il épouse une Bernoise, dont il aura quinze enfants, et, le 5 juillet 1777, devient sujet de Berne en acquérant la bourgeoisie de Rolle. Poète à ses heures, il publie trois volumes de vers (1782 et 1785) et une saynète : *Le Portraitiste*. Jusqu'à sa mort, qui le surprend dans la misère, à Berne, le 2 avril 1807, Dunker mania le pinceau et le burin, illustrant un très grand nombre d'ouvrages. Sa production reflète bien l'esprit des années où il vécut. Doué d'une réelle puissance de comique, il est tout désigné pour faire les vignettes et illustrations du *Tableau de Paris*, de Louis-Sébastien Mercier, dont une seconde édition avait paru à Neuchâtel en 1781.

Où mettre, dans son existence d'artiste-paysagiste ou de graveur, si riche en déplacements, la confection de ce château de Valangin ?

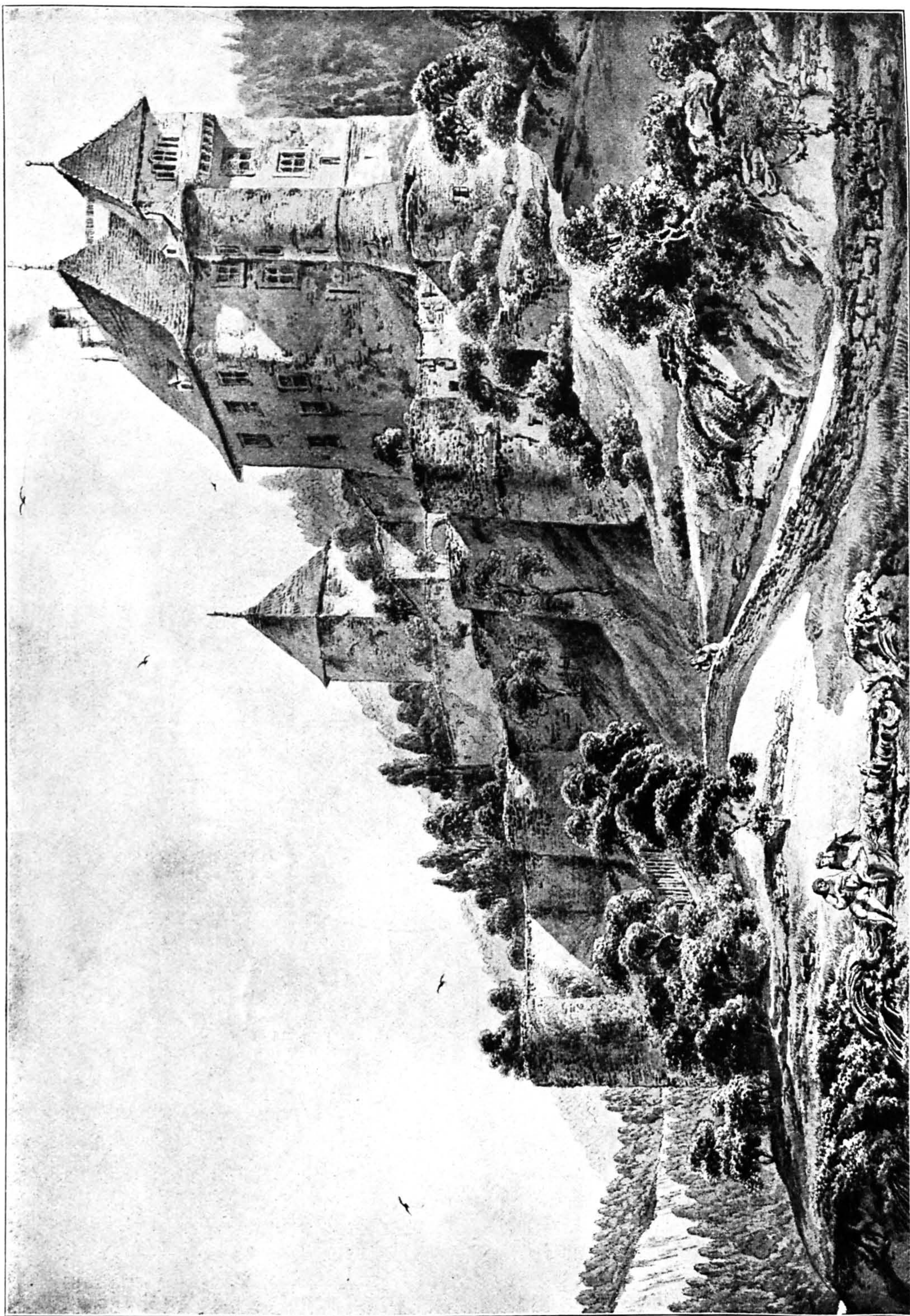
Est-ce en 1774-1775, lorsqu'il s'échappe de Berne et parcourt la région des lacs jurassiens pour peindre des sites de l'Evêché de Bâle ou des terres de LL. EE. ? Est-ce en 1776, lorsqu'il grave, pour les Jaquet-Droz, la représentation de leurs chefs-d'œuvre mécaniques ? Est-ce peut-être vers 1780, lorsqu'il collabore avec le graveur neuchâtelois François-Guillaume Lardy ? Est-ce encore vers la fin de 1785, lorsqu'il prépare les planches du *Tableau de Paris* ou, enfin, en 1787, lorsqu'il grave le *Tableau allégorique* mentionné ci-devant ? Le château de Valangin qu'il burinait dans cette dernière planche lui parut-il un sujet digne de son pinceau ?

Dans notre incertitude, nous avons soumis une photographie de l'aquarelle en question à M. le professeur Raoul Nicolas, auteur d'un récent ouvrage, dans lequel nous avons puisé plusieurs renseignements sur Dunker¹.

M. Nicolas, en se basant sur la manière de travailler de Dunker, pense que ce château de Valangin a été exécuté vers 1785, peut-être quelques années plus tard, mais certainement pas après 1790.

C'est, ajoute-t-il, autant que je puis en juger, un ouvrage très soigné et de la bonne époque de Dunker. Vous reconnaîtrez, au premier plan, le travailleur auquel sa femme apporte son dîner dans une corbeille, motif qui

¹ Raoul NICOLAS, *Balthasar-Antoine Dunker*. Genève 1924, 1 vol. ill., 140 p.



LE CHATEAU DE VALANGIN VERS 1785

d'après une aquarelle de B.-A. Dunker (1746-1807).

(Don de la famille Louis Reutter au Musée du château de Valangin.)

fut, depuis, tant de fois repris lorsqu'il s'agissait de représenter le costume des paysans neuchâtelois... Dunker avait, vers l'époque qui nous occupe, une prédilection marquée pour les vieux châteaux¹. Un peu plus tard, il n'aurait pas manqué de mettre un cavalier, ou même un ou deux chevaliers, sur la route.

Un petit fait historique nous amène à la même conclusion que M. Nicolas, c'est-à-dire que cette aquarelle n'a certainement pas été exécutée après 1790.

Le lecteur a remarqué, sans doute, qu'il manque, à la gauche du tableau, une chose importante qui existait au XVIII^{me} siècle et qui n'a pas disparu de nos jours, mais que l'artiste a supprimée pour équilibrer son sujet et concentrer l'attention sur le château : le bourg de Valangin.

D'autre part, sur la terrasse du château, il y a une autre chose que Dunker a vue et qui n'existe plus aujourd'hui : la Tour prisonnière.

Cette Tour prisonnière, dont les fondations ont été remises à jour lors des derniers travaux d'exploration et de restauration, a été démolie au printemps de 1790.

Les manuels du Conseil d'Etat relatent la chose en ces termes :

Du 2 novembre 1789 :

Messieurs de Montmollin, procureur de Valengin, et Andrié, intendant, les deux conseillers d'Etat et commissaires des batimens, ont représenté que l'ancienne tour ou prison située sur l'esplanade du chateau de Valengin étant tellement dégradée que sa chute prochaine pourroit entraîner celle du parapet de la terrasse du chateau et occasionner au surplus quelque accident facheux, il leur paroitroit absolument nécessaire de faire démolir cette tour : Surquoi après avoir délibéré il a été dit que le Conseil trouvant la démolition de cette tour indispensable ordonne que cette entreprise soit remise à celui ou ceux qui s'en acquitteront à moins de fraix; le jour où cette démolition sera exposée en démonte devant au reste être rendu public par la voye des publications, afin que ceux qui pourroient avoir des vues présentent leurs offres à cet égard².

Le 30 novembre suivant, le Conseil d'Etat approuve les conditions de remise de la démolition de cette tour à Pierre-Henri Thiébaud, sous le cautionnement d'Isaac Haldimann, pour le prix de 146 livres tournois³. Mais que se passa-t-il ? Pierre-Henri Thiébaud a-t-il eu des scrupules ?

¹ Un dessin de Dunker, représentant le château de Laupen et conçu à peu près de la même manière que l'aquarelle du château de Valengin, se trouve au Cabinet fédéral des estampes, à Zurich.

² *Manuel du Conseil d'Etat*, année 1789, p. 672-673.

³ *Id.*, p. 774-775.

pules de s'attaquer à un monument historique ou craint de n'y pas trouver son compte ? Nous ne savons ; mais l'acte fut accompli par le concierge du château chargé de cette démolition.

Du 22 juin 1790 :

Sur la requête d'Abram-David Jacot, concierge du chateau de Valengin, et de ses trois consorts qui avoient entrepris la démolition de la tour quarrée qui se trouvoit à l'extrémité de l'esplanade du dit chateau de Valengin, aux fins qu'il plaise au Conseil de bien vouloir leur accorder une gratification qui puisse les indemniser de la perte que leur a occasionné la grande difficulté qu'ils ont éprouvée à démolir la dite Tour : Surquoi entendu en leur préavis Messieurs les commissaires des batimens, délibéré, il a été dit que le Conseil veut bien accorder aux suppliants trois Ecus neufs pour les indemniser de la perte qu'ils ont essuée en entreprenant la démolition de la vieille Tour quarrée du chateau de Valengin ¹.

Il est plaisant de constater « la grande difficulté » éprouvée par Abram-David Jacot et ses compagnons pour démolir cette tour « tellement dégradée » qu'on annonçait « sa chute prochaine ».

L'année de la démolition de la Tour prisonnière (1790) doit être retenue. Elle permettra de dater approximativement les tableaux et gravures de Valengin de la fin du XVIII^{me} siècle. Ainsi, par exemple, la vue du Bourg (mentionnée sous n° 5 ci-devant) attribuée à Abram-Louis Girardet, sur laquelle la tour ne figure plus, est postérieure à la démolition. La jolie aquarelle de Dunker, qui est signée, mais non datée, est donc bien, grâce à la Tour prisonnière qu'elle contient, antérieure à 1790.

T.

¹ *Manuel du Conseil d'Etat*, année 1790, p. 539-540.

LETTRES DE DUBOIS DE MONTPERREUX A FERDINAND KELLER

(Suite. — Voir la livraison de juillet-octobre 1926.)

Peseux, 5 octobre 1845.

Mon cher ami,

Tu vois, mon cher, que nous ne nous effrayons pas extraordinairement de la publication de Mr Matile. Tu l'as assez vu pour pouvoir juger de l'individu : son unique but d'existence dans ce monde, c'est de se faire remarquer, de faire du bruit par des publications. Comme il n'a plus assez d'indépendance d'esprit pour pouvoir composer un ouvrage original, sorti de sa tête, de son intelligence, il espère qu'à force de compilations prises à droite et à gauche, qu'il publie sous son nom et dont dans le fait il n'est que l'éditeur, se faire une telle réputation littéraire que toute autre pâlera devant la sienne : il a publié : 1°, plusieurs extraits de nos loix et coutumes ; 2°, la portion du cartulaire de Lausanne qui nous intéresse ; 3°, quelques manuscrits neuchâtelois ; 4°, il publie les régestes neuchâtelois ; 5°, le *Musée neuchâtelois*, etc. Je te défie dans cette masse de volumes de trouver trente à quarante pages qui soyent de son cru ¹. Maintenant il menace le public de plusieurs autres publications, entr'autres celles de la collégiale, des sceaux, des monnaies du pays. La première de ces publications selon lui sera une description monographique de la collégiale fondée sur des actes ; il fera l'étalage des documents connus sur cet édifice ; il veut y ajouter un plan et des dessins de tous les chapiteaux, modillons, etc. Tu pourras juger de la délicatesse de ses procédés : en 1835, j'ai commencé mon travail sur la collégiale dans un tems où Matile ne savait rien du tout en fait d'architecture ; il a voulu s'associer en 1837 ou 38 pour publier avec moi les monuments neuchâtelois ; je lui ai montré alors ce que j'avais de dessins de la collégiale ; je lui ai même appris bien des choses sur cet édifice et sur Payerne dont j'avais déjà fait le plan et les dessins. N'ayant pu alors m'occuper de la publication de

¹ Au moment où DuBois de Montperreux écrivait ces lignes, George-Auguste Matile, 1807-1881, professeur de droit à l'Académie et historien, avait publié : *Déclarations ou Points de coutume rendus par le Petit-Conseil de la ville de Neuchâtel*, Neuchâtel, 1836 ; *Travaux législatifs des Plaits de mai, états et audiences*, 1837 ; *Histoire des Institutions judiciaires et législatives de la principauté de Neuchâtel et Valangin*, 1838 ; *De l'autorité du droit romain, de la coutume de Bourgogne et de la Caroline, dans la principauté de Neuchâtel*. En outre, il avait fait paraître deux volumes du *Musée historique de Neuchâtel et Valangin*, et il travaillait encore à la publication des *Monuments de l'histoire de Neuchâtel* (3 vol., 1844-1848). Voir sur G.-A. Matile l'article de P. Jacottet dans le *Musée neuchâtelois*, 1887, p. 39 et 81.

mes dessins neuchâtelois parce que mon Caucase m'occupait exclusivement, j'ai dit à Matile que je renverrais mes monumens neuchâtelois après ce premier travail. Matile alors sans me rien dire a voulu faire sans moi ; ne respectant ni la propriété de mes recherches acquises que je lui avais communiquées, ni l'honneur qui lui défendait de s'approprier un travail que j'avais commencé avant lui, et qu'il savait que je voulais publier, il a prié Johannis, le professeur, de faire les plans de ces deux collégiales, car Matile ne sait ni dessiner, ni faire un plan. Il voulait avec ces plans, auquel il joignit quelques dessins que Marthe avait fait, parader auprès du roi lors de son séjour chez nous en 1842. Mais le pauvre Matile eut un pied de nez ; c'est-à-dire que le roi récompensa Johannis d'une médaille, celle des savans, et que lui n'eut rien du tout. Johannis a porté ces plans à Strasbourg, lors du congrès ; il s'est bien gardé de parler de Matile et s'est réservé pour lui tout l'honneur, comme tu pourrais le lire dans les protocoles. Dès lors, Matile a été poursuivi de l'idée de rentrer dans son bien ; il ne sait comment il pourra rentrer en possession de sa collégiale ; depuis longtems, il menace de publier, et je crois qu'il y parviendra, mais tu pourras juger d'un coup d'œil de l'ouvrage qui va sortir de ses mains : toute sa tendance dans sa monographie sera de prouver que la collégiale n'a pas été fondée par la reine Berthe, mais par le comte Ulrich II de Neuchâtel et sa femme Berthe de Grange : il n'est pas encore parvenu à découvrir deux styles dans la collégiale. Les 120 dessins de chapiteaux, de modillons, etc., qui doivent orner sa monographie ne sont pas encore dessinés ; il est en marché avec Sonrel, qui me l'a dit jeudi passé.

Cette avidité de publications, cette passion d'accaparement a indisposé chez nous beaucoup de personnes connues et d'un haut rang contre Matile, qui trouve à cause de cela peu d'accès auprès des bibliothèques des particuliers et de leurs archives : il se plaint de ces procédés, sans songer que son indiscretion vaniteuse est la cause de tout ; car dans la vie ordinaire Matile est un très bon enfant, serviable et zélé en tout et partout, dès qu'on n'attaque pas ses trésors de paperasses : là il veut être seul maître et seul despote. Lorsque l'on connaît sa manie, il est très facile de vivre en paix avec lui ; on n'a qu'à éviter tout ce qui pourrait réveiller ses susceptibilités ; mais en respectant son bien, il faut bien se garder aussi de lui confier le vôtre, parce qu'il ne se fera aucun scrupule de s'en emparer ; il croit que c'est son droit et son devoir, et qu'il rend de très grands services à la science. Matile est tout comme son père, mais dans un autre genre : et son père est mort fou,

fou d'orgueil et de vanité. Dieu préserve ce pauvre Matile d'une semblable fin. Je t'ai dit tout ce qui remplit ces deux pages afin que tu saches une fois pour toute ce que tu as à faire et à penser au sujet de ce confrère. Je ne t'en aurais pas parlé d'une manière si explicite, si je n'avais pas pour ainsi dire à m'expliquer à tes yeux. Tout ce que tu peux faire, c'est de ne pas favoriser sa passion, et de l'encourager à rester dans la limite des travaux qui lui ont été confiés.

Frédéric DuBois.¹

Peseux, 19 octobre 1845.

Mon cher ami,

Je suis fâché que tu ayes encore oublié quelques dessins de ton Münster ; point de fausse honte, il faudra les publier dans un troisième article, et même ce qu'il y aurait de mieux selon moi, ce serait de refondre tout l'ouvrage en un seul corps, et d'en faire une publication à part, qui serait l'analogue de celle que je veux faire, et de ce que va faire Genève, car M^r Soret m'écrit que l'on se propose de publier la description de la cathédrale de St Pierre, que l'on a l'intention d'illustrer au moyen de 25 planches petit in-folio : mais l'œuvre de St Pierre ne pourra pas être prête de si tôt, puisqu'ils comptent qu'il leur faudra deux ans pour faire les dessins, dont ils estiment les fraix à 2500 fr. ; ils comptent que la lithographie de chaque planche leur reviendra à 70 fr., soit 1750 francs de France ; total ff. 4250, rien que pour le dessin, la lithographie, sans compter l'impression, le papier, le texte.

M^r Soret m'écrit aussi qu'ils ont fait des découvertes de peintures à fresque dans le temple de St Gervais, représentant la St^e Vierge tenant un grand voile que soutiennent aussi quatre chérubins ; sous ce voile ou manteau se trouvent beaucoup de figures en adoration. Vis à vis, autre scène ; c'est un intérieur où figurent les quatre évangélistes avec leurs attributs. Ces peintures paraissent du commencement du 15^{me} siècle. Cette découverte est due à M^r de Blavignac, ainsi que celle-ci ; il a reconnu que l'abside entière de la chapelle des Machabées avait été peinte du bas en haut de figures de grandeur naturelle ; on espère pouvoir les dégager du badigeon qui les recouvre.

Frédéric DuBois.²

¹ *Briefe von Privaten*, IV, n^o 40.

² *Ibid.*, IV, n^o 41.

Peseux, 29 décembre 1845.

Mon cher ami,

Je puis te confirmer ce que je t'ai dit dans mes précédentes lettres : Mr de Chambrier, président de notre Conseil d'Etat, est entré avec tout le Conseil pleinement dans toutes nos vues ; Mr Calame, secrétaire d'Etat, est chargé de s'entendre avec moi sur les arrangements à prendre, et sur l'exécution de ma publication. On me garantit les 4000 francs de France qui seront nécessités pour la publication ; une partie des exemplaires seront retenus pour la vente dans le pays, et le reste fera partie de vos *Mittheilungen*. J'ai calculé au juste combien j'aurai de planches : j'en ai trouvé juste 57, 7 de plus que le nombre que nous avions fixé avec toi à Zurich. Depuis toi, 1^o, j'ai refait comme nous en étions convenus, la vue de l'absis, avec tous les détails des dépendances qui composaient l'ancienne maison du chapitre. Cette vue te fera plaisir ; j'y ai mis tous mes soins. Ensuite, 2^o, j'ai dessiné l'intérieur de la collégiale, portion construite au 12^{me} siècle. Ce dessin achevé m'a coûté une peine infinie, à cause de la multitude des détails et de la persévérance que j'ai mise à garder partout les proportions d'une perspective géométrique. 3^o. J'ai dessiné aussi un intérieur de la tribune, avec le grand *oculus* et les anciens vitraux. 4^o. Tous les chapiteaux et ornemens qui appartiennent au 12^{me} siècle. C'est après un travail pareil qu'on peut se convaincre du ridicule qu'il y a de confondre la portion du 10^{me} siècle de la collégiale avec celle du 12^{me}.

Mr Soret m'écrit de Genève que leur projet au sujet de St Pierre s'est un peu refroidi. Ils espéraient (ces Messieurs de la Société conservatrice des Monumens) que le gouvernement leur ferait des avances, et trouver le reste par souscription pour couvrir les frais de la publication... Mais il se trouve, ajoute Mr Soret, que l'artiste principal, Mr de Blavignac, n'a encore que 4 ou 5 dessins ou planches terminées en portefeuille ; elles lui ont coûté 6 mois de travail ; il n'est pas riche, et a besoin de son tems pour vivre : il voudrait par conséquent qu'on lui assurât une rétribution de 100 francs par dessin pour une quarantaine de dessins qu'il terminerait dans l'intervalle de deux ans. Or, ni le gouvernement ni les particuliers ne sont disposés à récompenser d'avance une œuvre à l'état de *fœtus*. D'ailleurs l'artiste prétend aux honneurs de l'in-folio.

Toutes ces raisons arrêtent singulièrement le projet au sujet de St Pierre... Mr Soret espère que la nécessité forcera Mr de Blavignac

à se plier au format des *Mittheilungen*, et si Genève ne peut faire une publication indépendante, on serait fort heureux de paraître comme moi sous l'égide nationale des *Mittheilungen*. Ne me trahis pas ; mais tu comprends que ce serait superbe de voir dans votre belle œuvre paraître à la suite l'une de l'autre le Münster de Zurich, la Collégiale de Neuchâtel, St Pierre de Genève, etc., etc. J'ai reçu l'autre jour une longue lettre de M^r de Gille, conservateur des collections impériales d'armes à l'Ermitage, ancien précepteur du Grand Duc Constantin, Genevois de naissance, qui m'annonce qu'il va publier l'Histoire des armes au moyen âge, du 13 au 17^{me} siècle ; il a fait par ordre de l'empereur un long voyage il y a 2 ans, en Belgique, France, Suisse, Italie, dans le but de recueillir des renseignemens ; mais il paraît qu'il est intrassiable ; car il me demande de nouveaux matériaux et me pose des questions auxquelles j'aurai peine à répondre.

Il me demande entr'autre s'il existe en Suisse des documents qui puissent prouver que le fameux espadon ou glaive à deux mains dont se servaient nos ayeux s'appelait *Hallecret* (probablement *Alle-kraft*). Il cite à son appui, May, *Histoire militaire de la Suisse*. Contre son opinion se trouvent quelques écrivains français et le docteur anglais Meyrick, qui prétendent que le Hallecret était une demi armure de piquier ou fantassin usitée à la fin du 16^{me} siècle. Peux-tu me donner une réponse à cette demande ? M^r Gille publiera son travail en 2 vol. 4^o, 1 de texte, le 2^d de planches : il m'en promet un pour moi et un pour la bibliothèque de Neuchâtel : je tâcherai qu'il t'en envoie un. Il demande aussi d'anciennes gravures ou représentations des armes des Suisses ; en as-tu ? Le plan de la publication de la fameuse collection des objets trouvés dans les tombeaux de la Crimée, et déposés à l'Ermitage à St Pétersbourg, a été proposé à l'empereur qui l'a approuvé et sanctionné, mais l'ouvrage gravé en cuivre ne pourra paraître qu'en 1848.

A Neuchâtel tout va comme de coutume. Agassiz n'est pas encore parti ; il termine dans ce moment son 2^d ouvrage sur les glaciers, et ce ne sera que quand il aura tout terminé qu'il pourra se mettre en route.

Frédéric DuBois¹.

¹ *Briefe von Privaten*, IV, n^o 44.

Peseux, 26 février 1846.

Mon cher ami,

Aujourd'hui je puis t'annoncer que mon affaire est décidée ; j'ai reçu hier l'arrêt du Conseil d'Etat qui m'en informe de la manière la plus flatteuse pour moi. Toutes nos conditions ont été acceptées et le Conseil d'Etat avec la Société d'Emulation patriotique se chargent de m'avancer les francs 4500 qui me seront nécessaires pour ma publication, avec la réserve qu'il est entendu que la perte qui pourrait résulter de la publication de cette partie de l'ouvrage sera supportée par le Conseil d'Etat et la Société d'Emulation, et que les bénéfices, s'il y en a, me seront remis, après remboursement des avances. Tu vois, mon cher ami, que nous sommes bien lancés et que nous n'avons qu'à bien gouverner notre affaire si nous voulons faire quelques profits, que je destine, comme de juste, à continuer la publication de mes antiquités neuchâteloises. Les conditions de la publication que j'ai proposées sont exactement celles que nous avons établies ensemble à Zurich. L'on adoptera le format de vos *Mittheilungen*, et il vous sera remis, si vous le voulez, la moitié des 500 exemplaires dont vous pourrez faire la moitié d'un de vos volumes et que vous vendrez au profit des donateurs de fonds, comme tu as eu la bonté de me le proposer. Nous verrons quand l'ouvrage sera publié en entier si c'est trop pour faire une moitié de volume : en tout cas, nous ne sommes pas pressés. L'autre moitié des exemplaires sera réservée pour le public neuchâtelois, et nous y mettrons un titre comme pour un ouvrage indépendant. Les planches à l'aquatinta et le texte seront exécutés chez vous, ainsi que ce que vous pourrez mieux faire que nous. Tu vois qu'on est entré dans toutes nos idées ; maintenant, cher ami, tu tiens mon sort dans tes mains, et je viens t'implorer pour que tu veuilles bien m'aider de tes conseils et de tes directions, afin que nous fassions quelque chose qui fasse honneur à mon pays et à votre société des antiquités nationales.

Je puis t'envoyer quand tu voudras quelques-unes des planches auxquelles vous ferez sagement les corrections que vous jugerez urgentes dans des dessins d'un amateur comme moi ! Tu m'as offert toute ta science, toute ta critique, je les accepte : mais en résumé, faisons quelque chose qui n'ait pas honte de se mettre à côté du superbe ouvrage que tu nous promets sur la famille de Habsbourg. Il me tarde de savoir si ta proposition a été définitivement acceptée, et si nous pouvons nous donner la main. Tu vas travailler à la gloire de nos antagonistes, et tu pourras même trouver parmi les statues des comtes de

Neuchâtel celle du comte Amédée, l'ennemi de Rodolphe de Habsbourg, qui fut cause que le comté de fief immédiat de l'empire devint fief médiatisé par la remise qu'en fit Rodolphe de Habsbourg à la maison de Chalons Orange. Aussi Louis, petit fils d'Amédée, en faisant placer dans le tombeau de ses ancêtres la statue de son grand-père, l'a-t-il privé de son épée et de son poignard, et c'est le seul des comtes qui soit représenté ainsi. Tu vois que cette statue est un vrai monument de l'histoire monumentale des Habsbourg : tu pourras en faire usage dans ton travail. Depuis toi on m'a fait connaître un acte qui est de la plus grande importance pour mon travail. Tu sais que je t'ai montré les dessins d'une maison romane, placée sous le château, à côté de notre collégiale, et tu sais que je t'ai dit que je l'attribuais à la reine Berthe, comme l'une de ses résidences, particulièrement à l'époque où elle se réfugia à *Novum Castellum* pour se soustraire aux invasions des Hongrois et des Sarrasins. Or l'acte sus dit, qui est de Rodolphe III, roi de la Bourgogne transjurane, sous date de 1011, annonce qu'il donne à sa femme Hildegarde, entr'autres villes et domaines *Novum Castellum, regalissimam sedem, cum suis servis et ancillis et omnibus appendiciis ; Averniacum* (Auvernier), *Arinis* (St Blaise), etc.¹. Voilà donc Neuf-Chastel, comme résidence très royale, c'est-à-dire avec une demeure royale, mis hors de doute, et toutes mes suppositions sont confirmées, même quant à ce qui concerne l'Eglise primitive dont on a fait plus tard une collégiale.

Je me réjouis de voir le beau travail que vous allez faire sur votre Frauenmünster, et vous avez bien raison d'ériger à l'occasion du jubilé de sa fondation un monument artistique qui prouve que vous n'êtes pas des ingrats, ni membres de la *bande noire*. Je te remercie pour les explications que tu m'as données sur le mot Halecret, et sur les autres demandes que je t'avais faites ; je les ai communiquées à Mr de Gille, qui doit être à présent en possession de ma lettre. Mr Soret, qui m'a écrit de Genève sur le même sujet que toi, m'a dit la même chose, s'appuyant sur le col. Dufour. Je voudrais bien pouvoir assister avec toi à l'inspection des vieilles armes de votre arsenal. J'ai rangé il y a deux ans ce que nous possédons pour en faire un musée neuchâtelois, qui sans être riche est intéressant. Je t'en ai parlé déjà : nous avons une arquebuse en fer du comte Louis de Neuchâtel (1360 *circa*), et un drapeau pris à la bataille de Grandson.

¹ Ce document, qui donne la plus ancienne mention connue de Neuchâtel, a été publié pour la première fois chez nous par Matile dans son *Musée historique*, t. III, cahier II, p. 175, qui parut en 1846. C'est à cette source que DuBois a puisé son renseignement.

Escher m'a envoyé sa nouvelle publication sur le canton de Glaris ; c'est quelque chose d'étrange et qui renverse toutes les loix de la géologie : si ce n'était pas Escher qui nous raconte tout cela avec sa bonne foi proverbiale, on ne manquerait pas de le traiter de fou au superlatif. Je ne manquerai pas de lui répondre bientôt et de le remercier de son envoi. Salue-le en attendant, et invite-le à faire une tournée jusqu'à Neuchâtel. Il est vrai que notre ville ne lui présenterait plus d'attrait depuis qu'Agassiz est parti ; car il a pris congé de moi avant hier soir, mercredi 25, et il devait partir hier ; je ne sais s'il a pu exécuter son projet. Il est parti le cœur bien serré ; ce n'est pas sans déchirement qu'à son âge et dans sa position l'on s'éloigne pour deux ans de son nid chéri. Desor est parti avec lui : ils passent par Mulhouse pour voir le papa Dolfuss, et se rendent de là à Paris, où de nouveaux triomphes attendent Agassiz.

Matile menace toujours de publier sa collégiale : c'est quelqu'un de Bâle qui est l'éditeur de cette publication ; je ne m'en inquiète guère. Je te remercie pour ton dernier envoi de la feuille du Nouvel-an ; j'ai bien regretté les changemens que cette maison romane a subis, et j'avoue que je regarde comme un vandalisme cette mutilation d'une façade qui cadrerait si bien avec votre beau Münster.

.

Frédéric DuBois.¹

¹ *Briefe von Privaten*, IV, n° 45.

(A suivre.)

(Communiqué par Léon MONTANDON.)

BIBLIOGRAPHIE

Jules LECOULTRE, *Maturin Cordier et les origines de la pédagogie protestante dans les pays de langue française (1530-1564)*. Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1926, p. IX-536. (*Mémoires de l'Université de Neuchâtel*, t. V.)

« Combien n'est-il pas mélancolique de voir paraître aujourd'hui ce beau volume », a écrit M. Piaget dans la courte préface qu'il a composée pour le livre de Jules LeCoultre sur Maturin Cordier. En effet, il est triste de penser que cet ouvrage considérable, fruit d'un labeur de plusieurs années, dans lequel notre vénéré professeur a mis toutes ses dernières forces, n'a pu paraître qu'après sa mort. Nous l'attendions avec curiosité ce volume consacré à un des humanistes de la Réforme qui fut mêlé de très près à tout le mouvement des études en Suisse romande au milieu du XVI^{me} siècle ; nous pensions y trouver beaucoup de renseignements inédits et un tableau vivant et complet de cette grande époque. En réalité, nous n'avons pas été trompé dans notre attente. La figure originale de Maturin Cordier se dessine avec relief tout au travers de cette longue étude de plus de 400 pages in-8°, et les méthodes de travail qu'il a employées et préconisées sont décrites avec une grande conscience.

Cordier, dont on ne connaît guère les origines — on ignore la date exacte de sa naissance, — fut durant plusieurs années maître dans différents collèges de Paris. C'est là qu'il publia son premier ouvrage, le *De corrupti sermonis emendatione*. C'était un manuel destiné à l'enseignement du latin ou plus exactement à la restauration du latin classique dans les écoles où régnait trop souvent un latin barbare plein de solécismes. Bien plus que le livre lui-même, la préface écrite sous forme de lettre à la jeunesse chrétienne nous intéresse. Cordier est à ce moment-là un disciple d'Erasme qu'il n'avait peut-être pas connu personnellement, mais dont il avait lu les ouvrages. Erasme, on le sait, en même temps qu'il était un restaurateur de l'étude du latin classique et du grec, a été le défenseur patient et convaincu de l'éducation par la persuasion et la douceur, et il s'éleva vivement contre les procédés excessivement sévères de son époque. Il prescrivit aux maîtres de chercher à se faire aimer de leurs élèves et il les exhorta à exciter leur esprit par le sentiment de l'honneur plutôt que par les coups. Il blâma sans pitié la cruauté, la cupidité et l'ignorance qui faisaient des moines les pires éducateurs. Il se faisait enfin l'apôtre de la *pietas litterata* qui devait être la pratique de la morale de l'Evangile sans préoccupations dogmatiques arrêtées. A ces idées si justes, Cordier devait ajouter un souci plus profond et plus constant du développement religieux de ses élèves : « Introduis, écrivait-il, la parole de Dieu avec tant de constance qu'ils reçoivent au moins quelque étin-

celle de l'amour divin. » Le *De corrupti*, imprimé par Robert Estienne, eut un succès considérable. Six éditions successives en furent faites en peu de temps ; en 1585, il y en avait eu au moins quarante, dont plusieurs tronquées ou falsifiées d'ailleurs. Cordier quitta Paris et le collège de Navarre, chassé sans doute pour ses opinions évangéliques, et il se rendit à Nevers. C'est là qu'il fit une édition des *Distiques* de Caton, accompagnés d'un commentaire où l'on retrouve ses idées et où l'on reconnaît « son âme candide, profondément religieuse, nourrie des préceptes bibliques, s'inspirant dans son enseignement de la morale évangélique ».

En 1533, Cordier revint à Paris, mais il n'y séjourna pas longtemps. L'affaire des placards et le changement fâcheux qu'elle provoqua dans les dispositions de la cour l'obligèrent à se réfugier quelque temps à Bordeaux qu'il quitta en 1536 pour Genève. Il ne devait plus rentrer en France. Mais il n'avait pas atteint le terme de ses voyages. Il ne demeura à Genève, où il avait repris la tâche d'Antoine Sonier, que deux ans. Obligé à quitter cette ville peu après Calvin en 1539, il se rendit à Neuchâtel auprès de Farel. Le chapitre que M. LeCoultre a consacré au séjour de Cordier en notre ville, où il demeura sept ans, est un de ceux qui nous intéresse le plus. M. LeCoultre a exposé la situation politique à l'époque de Jeanne de Hochberg, et il a mis en lumière l'influence d'ailleurs connue que Berne exerça sur toutes nos affaires. Les Quatre Ministraux supportaient avec peine cette tutelle et répondaient parfois d'une manière imprévue à LL. EE. Lorsque, à la suite des négociations de M. de Puiguillon, en 1545, le traitement de Cordier fut supprimé, ils écrivirent au Conseil de Berne qu'ils avaient fermé provisoirement les classes à cause de la peste, et à la faveur de ce mensonge, qui ne trompa personne, ils eurent cependant momentanément le dernier mot.

Cordier partit pour Lausanne où il demeura jusqu'en 1559 et où il continua son enseignement du latin avec la charge de principal du collège. Son séjour dans cette ville fournit à M. LeCoultre l'occasion de raconter les débuts de l'Académie et de parler aussi de Jean Sturm. Il en a reproduit un beau portrait qui fait regretter que l'on n'en possède aucun de Cordier lui-même. En 1557, à l'âge de soixante-dix-sept ans, Cordier donna sa démission. Il pensait finir tranquillement ses jours dans la maison qu'il avait achetée. Mais la crise qui amena le bannissement de Viret l'obligea encore à se réfugier à Genève. Le récit de ces luttes entre l'église vaudoise et le gouvernement de Berne est résumé avec beaucoup de clarté par M. LeCoultre d'après les plus récents travaux. A Genève, Cordier retrouva de fidèles amis, Calvin qui était alors tout puissant, et surtout Robert Estienne, dans la maison duquel il s'était souvent rendu au Quartier latin à Paris.

C'est à Genève qu'il écrivit son dernier ouvrage, qui est aussi le plus important, les *Colloques*. Le livre de M. LeCoultre se termine par une étude très complète de ce traité qui a fait longtemps la réputation de Cordier. Ce sont des dialogues destinés à apprendre aux enfants à s'exprimer correctement en latin. L'auteur profite largement de l'occasion qui lui est offerte d'exposer ses idées morales, ses principes d'éducation, ses conceptions religieuses. Il cite fréquemment le Nouveau Testament. Le style, au dire de

M. LeCoultré, est remarquablement clair et limpide et le latin correct, mais imité plutôt d'Érasme et de Quintilien que de Cicéron. Une certaine bonhomie, une douce gaieté remplissent ces pages. « La doctrine est austère, mais elle est présentée sous une forme aimable. » Les préoccupations morales, en effet, y apparaissent constamment. Les idées de Cordier sont celles même de Calvin, mais dépourvues de toute rigueur dogmatique. L'homme est présenté comme un être misérable, Dieu est l'auteur de tout bien, c'est lui qui éclaire notre esprit, qui augmente notre mémoire, qui avance nos études et nous aide à faire des progrès. Cordier insiste aussi sur les bienfaits de l'amitié ; il enseigne l'obéissance envers les pères et les mères ; il note que les châtiments sont nécessaires, mais il veut qu'on pardonne à ceux qui se repentent et avouent leurs fautes. Ce livre est, dit M. LeCoultré, un calvinisme à la portée des enfants. On ne peut lire ces pages, les meilleures du livre, celles où l'on sent que M. LeCoultré a mis tout son cœur, sans songer à toutes les erreurs qui ont été commises dans le domaine de la pédagogie, et en particulier aux sophismes de Rousseau. Et l'on se prend à regretter aussi que la méthode de Cordier, enseignant le latin comme une langue vivante, ait été abandonnée. Il est vrai que les élèves de Cordier n'avaient guère d'autres études à faire.

Cordier mourut le 8 septembre 1564, après une année de maladie. Les pasteurs de Genève demandèrent pour lui des funérailles publiques, et sa dépouille mortelle fut accompagnée par les maîtres et les élèves du collège et par les magistrats. Calvin, plus jeune que lui de vingt-neuf ans, l'avait précédé de trois mois dans la tombe. M. LeCoultré a mentionné, sans le citer dans le texte, l'éloge que le Réformateur avait fait de son ancien maître du collège de la Marche à Paris. Il faut pourtant se remettre en mémoire ces lignes de la préface du commentaire de la première Épître aux Thessaloniens : « Lorsque, enfant, ayant à peine goûté aux rudiments de la langue latine, je fus envoyé par mon père à Paris, tu me fus donné par Dieu comme précepteur pour très peu de temps, mais assez pour m'enseigner la vraie méthode d'apprendre et me permettre de mieux profiter ensuite. Par la préparation que tu m'as donnée, j'ai été aidé en telle sorte que je te rapporte à juste titre tous les progrès que j'ai pu faire dans la suite. Et j'ai voulu en rendre témoignage devant la postérité : si elle retire quelque utilité de mes écrits, qu'elle sache que c'est en partie à toi qu'elle le doit. » Ce n'est peut-être pas le moindre titre de gloire de Cordier d'avoir été le maître de l'auteur de *l'Institution de la religion chrétienne*.

Au terme de ce compte rendu, il faut faire quelques remarques. L'ouvrage de M. LeCoultré est un peu volumineux. Il contient trop de détails sans réelle importance. Préoccupé sans doute de ne rien omettre, l'auteur perd parfois de vue son principal sujet et on a quelque peine à le suivre dans les renseignements de toute nature qu'il donne non seulement sur Cordier, mais sur une foule de personnages de moindre importance. On a le sentiment d'une certaine lenteur dans la marche du récit. Le chapitre consacré aux Épîtres Chrétiennes et aux Cantiques spirituels composés par Cordier eût pu aussi être incorporé dans le précédent et réduit à quelques

paragrapes. Car les vers de Cordier, cités surtout après une pièce de Théodore de Bèze, ont peine à retenir notre intérêt.

Il y a aussi, d'un autre côté, dans ce livre, une sorte de lacune. On voudrait en savoir davantage sur le caractère de Cordier, sur ses sentiments personnels, sur la manière dont il réagissait au milieu des événements. Soit que la correspondance de Cordier soit fort maigre, soit qu'elle ait disparu, nous en sommes réduits à peu près à ses manuels et à leurs préfaces, et cela est trop peu de chose.

M. LeCoultre a fait, au reste, une œuvre magistrale. Cordier n'eût pu trouver, pour raconter sa vie, personne qui l'eût mieux aimé et en définitive mieux compris.

Le livre de M. LeCoultre, avec les appendices et l'index qui le terminent, demeurera un indispensable instrument de travail pour tous ceux qui étudient les origines de notre protestantisme romand. Et, de plus, plusieurs de ses chapitres seront lus avec intérêt par tous ceux qui aiment le passé, ce passé dont la contemplation rend l'âme sereine en lui faisant oublier les difficultés du présent et les incertitudes de l'avenir. Merci à notre vieux maître d'avoir accompli cette dernière œuvre.

S. B.

TABLE DES MATIÈRES DE L'ANNÉE 1926

NOUVELLE SÉRIE — TREIZIÈME ANNÉE

| | Pages |
|---|-------|
| <i>Aubert, Louis.</i> Une enquête sur les registres de paroisse en 1700. | 81 |
| <i>Berthoud, Emma.</i> Un cadeau des paroissiens de la Brévine | 79 |
| <i>Berthoud, Samuel.</i> Un portrait inédit de Fritz Berthoud (avec planche) | 177 |
| <i>Borel-Girard, Gustave.</i> Jonas Boyve et la Vénérable Classe | 49 |
| <i>Boy de la Tour, Maurice.</i> Suzanne-Marie de Bondely, 1731-1778 (avec planche) . | 3 |
| — Les frontons de l'hôtel-de-ville de Neuchâtel (avec illustrations) | 133 |
| <i>Chapuis, Alfred.</i> Les « répliques » des androïdes Jaquet-Droz (avec illustrations) | 88 |
| <i>Evard, Paul.</i> Le cimetière des Meurons | 107 |
| <i>Hédiger, Robert.</i> Un siècle de navigation à vapeur sur le lac de Neuchâtel (1826-1926) [avec planche et illustrations] | 113 |
| <i>Méautis, Georges.</i> Le Jupiter d'Auvernier (avec planche) | 40 |
| — Le monument de Wavre (avec illustrations) | 145 |
| <i>Montandon, Léon.</i> Lettres de Dubois de Montperreux à Ferdinand Keller 30, 64, 164, 211 | |
| — A propos de l'âge du lac des Taillères | 106 |
| <i>Piaget, Arthur.</i> Les Vaudois du Piémont et les Neuchâtelois. Le capitaine Jean-Jacques Bourgeois 6, 54, | 197 |
| — Un mémoire secret (1718) | 16 |
| — Un centenaire | 42 |
| — Les cerfs des Montagnes (avec planche) | 77 |
| — Apprentissage de notaire au XVI ^{me} siècle | 78 |
| — Un bourgeois de Neuchâtel aux galères | 109 |
| — Une députation à Bâle auprès des Monarques alliés en janvier 1814 . . . | 153 |
| <i>Thévenaz, Louis.</i> Le château de Valangin par Dunker (avec planche) | 206 |
| <i>Vouga, Paul.</i> Essai sur le peuplement de notre région jusqu'à la conquête romaine | 178 |

BIBLIOGRAPHIE

| | |
|---|-----|
| <i>BARBEY, Frédéric.</i> <i>Louis de Chalon, prince d'Orange, seigneur d'Orbe, Echallens, Grandson (1390-1463).</i> Lausanne, 1926. (A. Du Pasquier.) | 171 |
| <i>CHATELAIN, Dr Auguste.</i> <i>Du rôle de la Prusse dans le mouvement des royalistes neuchâtelois du 3 septembre 1856.</i> Neuchâtel, 1925. (Ph. Favarger.) | 46 |
| <i>LE COULTRE, Jules.</i> <i>Maturin Cordier et les origines de la pédagogie protestante dans les pays de langue française (1530-1564).</i> Neuchâtel, 1926. (Samuel Berthoud.) | 219 |
| <i>SPIELMANN, F.</i> <i>Etude sur l'organisation du notariat en Suisse.</i> Lausanne, 1926. (Edmond Berthoud.) | 173 |

CHRONIQUE

| | |
|---|-----|
| Société d'histoire et d'archéologie du canton du Neuchâtel. Séance administrative du 5 juin 1926 à Valangin. (L. Montandon.) | 110 |
| LIV ^{me} réunion annuelle à la Chaux-de-Fonds, le 11 septembre 1926. (L. Montandon.) | 175 |
| Rapport de la section de Neuchâtel-Ville. Exercice 1925-1926. (L. Thévenaz.) . | 112 |

PLANCHES ET ILLUSTRATIONS

Planches hors texte.

| | Pages |
|---|-------|
| Julie de Bondely (1731-1778) d'après un pastel du XVIII ^{me} siècle | 3 |
| Statuette de Jupiter, trouvée à Auvernier et conservée au Musée de Saint-Germain-en-Laye | 40 |
| Le bateau à vapeur « L'Union » passant au-dessous de l'Eglise de Fond, près Estavayer. Tableau à l'huile de Chs Du Terreaux, juge de district à Yverdon | 113 |
| Fritz Berthoud, peintre et homme de lettres, d'après un portrait de Ricard. | 117 |
| Le château de Valangin vers 1785, d'après une aquarelle de B.-A. Dunker (1746-1807). | 206 |

Illustrations dans le texte.

| | |
|---|-----|
| Les cerfs des Montagnes, le 7 février 1831 | 77 |
| Les serfs (<i>sic</i>) des Montagnes au <i>grand Gallop</i> , le 7 mars 1831 | 77 |
| Adresse à l'empereur de Chine exécutée par un androïde Jaquet-Droz et Leschot | 91 |
| Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot | 92 |
| Dessin d'un automate Jaquet-Droz et Leschot représentant une divinité bouddhique | 93 |
| Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot | 95 |
| En-tête de l'affiche de 1811 où sont mentionnés l'écrivain-dessinateur et la musicienne. | 97 |
| Portrait de Georges III d'Angleterre. Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot | 99 |
| Dessin exécuté par un androïde Jaquet-Droz et Leschot | 100 |
| L'écrivain-dessinateur exhibé par Robert Houdin | 101 |
| L'« Union », bateau à vapeur monté à Yverdon en 1826 | 117 |
| Le port de Neuchâtel en 1827 | 119 |
| L'« Industriel ». D'après un essai lithographique de C.-F.-L. Marthe, en 1834 | 124 |
| Le port de Neuchâtel en 1840 | 129 |
| Le fronton ouest de l'Hôtel-de-Ville | 133 |
| Le fronton est | 137 |
| Esquisses signées F. Desplands, 1786, conservées aux archives de la ville | 140 |
| Frontispice du <i>Discours de l'inégalité</i> | 144 |
| Fragments de frise découverts sur le plateau de Wavre | 146 |
| Reconstitution de la frise de Wavre, d'après Th. Delachaux | 147 |
| Terre cuite conservée à Rome (Palazzo dei Conservatori). | 148 |
| Main gauche tenant un rouleau de papyrus. Fragment de statue trouvé sur le plateau de Wavre | 150 |
| Même fragment photographié sous un angle différent. | 151 |
| Statue du musée de Naples. | 152 |

BURGER-KEHL & Co



Assortiment complet en
VÊTEMENTS MESSIEURS
et ENFANTS

HUG & C^{ie}

Musique et Instruments
Gramophones et
Disques

NEUCHÂTEL

VIS-À-VIS DE LA POSTE

Publications de la Société d'histoire

En vente à la Bibliothèque de la Ville, Neuchâtel:

BACHELIN. *Iconographie neuchâteloise*, 3 fr. 50. — *Chroniques des chanoines de Neuchâtel*, 2 fr. 50. — JEANJAQUET. *Traité d'alliance et de combourgeoisie*, 20 fr. — P. DE MONTMOLLIN. *Vitraux neuchâtelois*, 3 fr. — *Le patois neuchâtelois*, 6 fr. — PIAGET. *Histoire de la révolution neuchâteloise*, t. II, 6 fr. — REUTTER. *Fragments d'architecture*, 2^{me} série 8 fr., 3^{me} série 6 fr. *Les enseignes d'auberges*, 6 fr. *Les otiers d'étain*, 4 fr. — REUTTER et MATTHEY. *Guide de Valangin*, 1 fr. 50. — A. ROBERT et Benoît DE LA TOUR. *Description de la frontière des Montagnes de Valangin*, p. p. A. Paget et L. Thévenaz, 6 fr. — SANDOZ-TRAVERS. *Notice historique sur la Seigneurie de Travers*, 1 fr. — TRIPET. *Les armoiries et les couleurs de Neuchâtel*, 20 fr.

oooooooooooooooooooooooooooo



oooooooooooooooooooooooooooo

En vente aux Archives de l'Etat:

Procès-verbaux des Audiences générales, 1816-1830. T. I et II Neuchâtel, 1904 Fr. 12. — ABRAHAM ROBERT et BENOÎT DE LA TOUR. *Description de la frontière des Montagnes de Valangin*. Neuchâtel, 1907. Fr. 6. — Documents inédits sur la Réformation dans le Pays de Neuchâtel. Neuchâtel, 1909 Fr. 12. — ARTHUR PIAGET. *Histoire de la Révolution neuchâteloise*. T. III et IV. Fr. 6. — PHILIPPE GODET. *La Caisse d'Épargne de Neuchâtel, 1812-1912*. Fr. 8. — ALPHONSE PETITPIERRE. *Un demi-siècle de l'histoire économique de Neuchâtel, 1791-1848*. Neuchâtel, 1-71. Fr. 3. — GEORGES AUGUSTE MAILLON. *Monnaies de l'histoire de Neuchâtel*. P. I et II. Neuchâtel, 1911-12. Fr. 25.

„RADIO“

FAVARGER - TÉLÉVOX

NEUCHÂTEL

TERREAUX 9

TOUT pour la T.S.F.
APPAREILS DE RÉCEPTION
1, 2, 3, 4 et 6 lampes



RELIURE

en tous genres

REGISTRES

Laurent Frey

Neuchâtel

✂ Croix-du-Marché

TÉLÉPHONE 14.48

Prix modérés

ANTIQUITÉS

DORURE - ENCADREMENTS

JEAN STRAUTMANN

VENTE
ET ACHAT
de tableaux,
d'anciennes
ravures et
de pendules
neuchâteloises

Succ. de Gust. Pätzsch
Maison fondée en 1867

NEUCHÂTEL
RUE PURRY 4

Travail prompt et soigné

L. SCHNEIDER

Evole 9. Neuchâtel

ooo

MEUBLES
DE STYLES

Copies d'Anciens

ANTIQUITÉS

Grande Cordonnerie J. Kurth

La Maison la plus importante et la plus
vaste du canton, connue par sa vente
à bas prix



Rue du Seyon 3, NEUCHÂTEL, Place du Marché 1

OPTIQUE MÉDICALE

M^{lle} E. REYMOND

Neuchâtel 6, Rue de l'Hôpital
1^{er} étage

Lunettes et Pince-nez en
tous genres - Spécialité de
Verres cylindriques combi-
nés et de Verres „Punktal“
Zeiss, livrés dans les 24
heures. Réparations.

Exécution des ordonnances de MM. les oculistes

LIBRAIRIE-PAPETERIE

JAMES ATTINGER

NEUCHÂTEL

Rayon
des

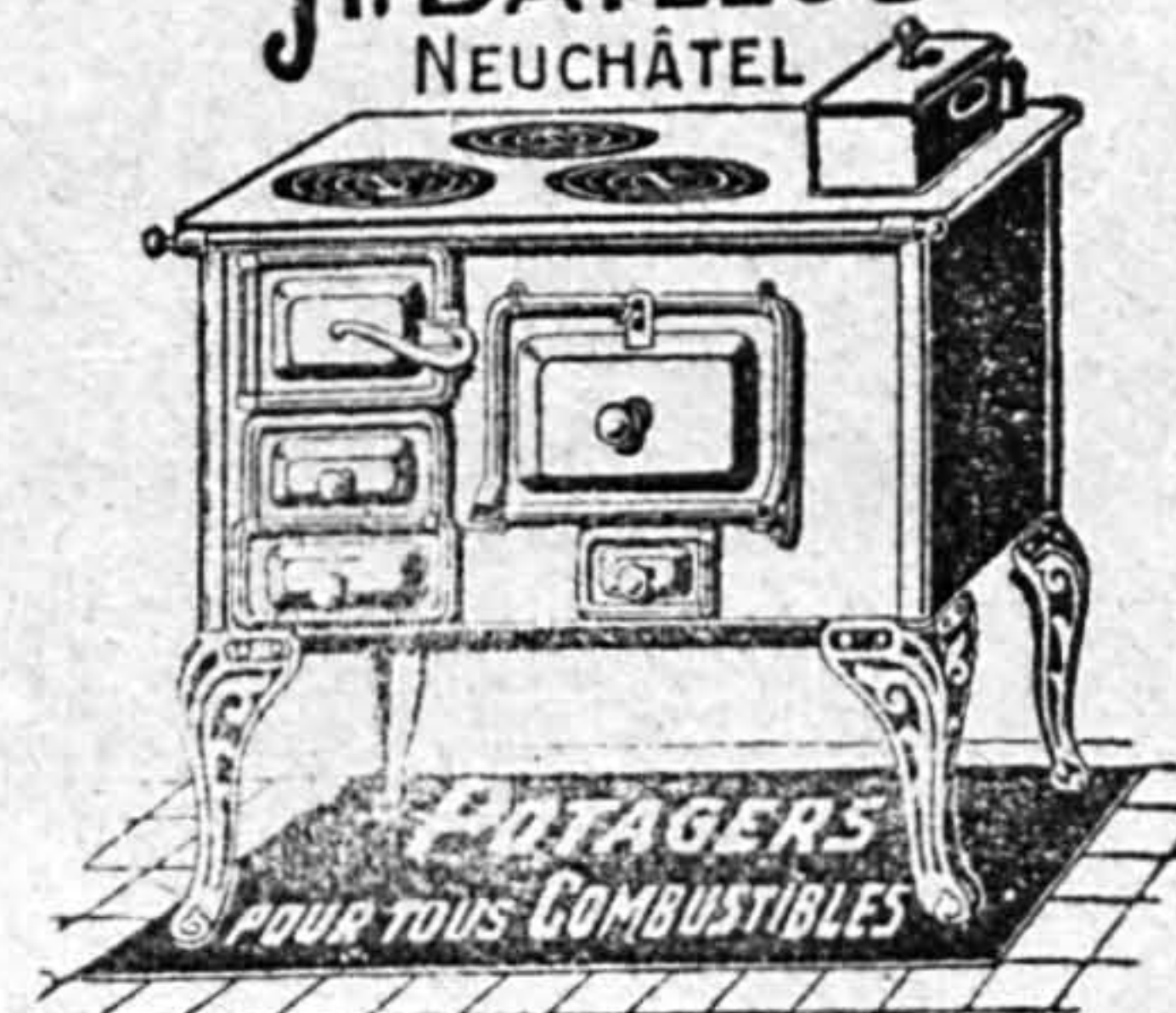
Livres

neuchâtelois

anciens et modernes

ACHAT ET VENTE

J. BAILLOD
NEUCHÂTEL



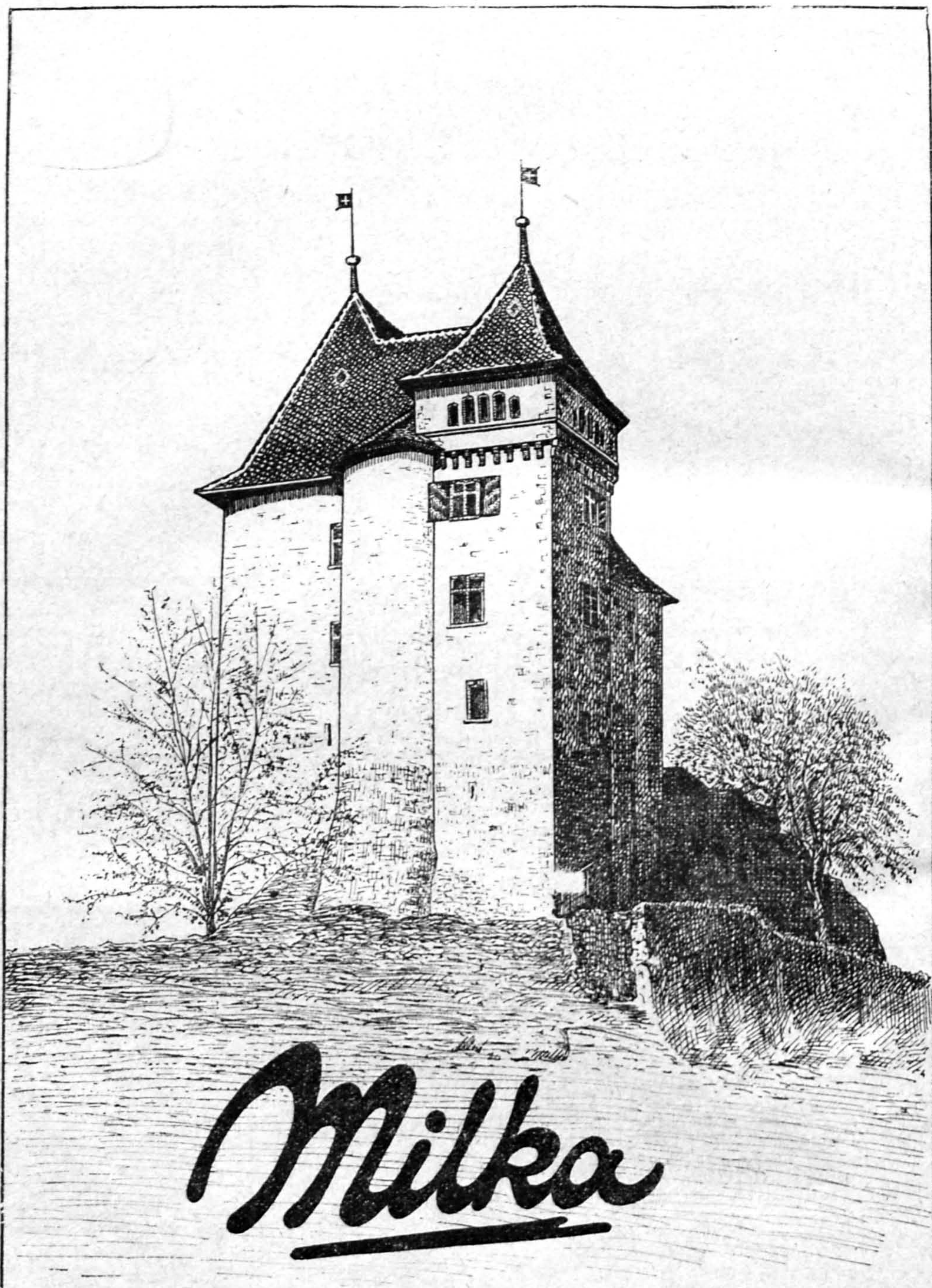
La Compagnie des
MACHINES À ÉCRIRE

Smith Premier

NEUCHÂTEL LA CHAUX-DE-FONDS
Terreaux 8 Rue du Parc 41

recommande ses machines neuves der-
nier modèle 60 et d'occasion de toutes
marques. — Ateliers pour réparations
et révisions de toutes marques. —
Toutes fournitures de bureaux.

Spécialité de travaux de copie



DÉLICIEUX

CHOCOLAT AU LAIT

SUCHARD

